



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ DE METZ

U.E.R. des lettres et sciences humaines
Centre de recherche « Littérature et spiritualité »

Michel TOURNADE

La nature
dans l'œuvre de François de Sales
(en 3 volumes)

Thèse pour le DOCTORAT D'ÉTAT

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE LETTRES - METZ -	
N° Inv.	1987021L
Cote	L/M2 87/4
Loc.	Magasin

Directeur de la recherche :
Monsieur le Professeur Jacques HENNEQUIN

Année universitaire 1986-1987

5ème PARTIE

LA FLORE SALESIIENNE

5 LA FLORE SALESIIENNE

50 PRESENTATION DE LA FLORE SALESIIENNE

La nature salésienne ne saurait oublier que la flore constitue l'ornement somptueux dont elle se pare.

Les toutes premières pages de la Bible, dans le Livre de la Genèse, sont à cet égard éloquentes. François de Sales les commente ainsi :

Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruitz, chacune selon son genre : ainsy commanda-il aux Chrestiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ilz produisent des fruitz de dévotion, un chacun selon sa qualité et vacation (1).

Cette nature est effectivement fleurie d'une immense variété de végétaux. Pour François de Sales, ils ont tous en commun de dire quelque chose sur la vie intérieure de l'homme. Dès lors, cette vie intérieure se présentera comme étant aussi concrète que la réalité de la croissance végétale. Cette intuition n'est-elle pas directement à rechercher dans la plus pure tradition de la parabole évangélique qui ne cesse de décrire le Royaume comme une graine ou une plante (2) ?

Très tôt, François de Sales fut sensible à la végétation déployée dans ce beau livre dont sa mère lui avait donné le sens. "Devant un champ de blé, par exemple, et des paysans au travail, elle lui faisait remarquer que leur peine serait stérile sans cette pluie, cette chaleur modérée, ce temps propre à mûrir les moissons qui ne dépendent enfin que de Dieu. Ainsi l'enfant s'habitua à voir dans la nature un monde de symboles qui l'élèverait au Créateur" (3).

Sans doute avait-il fait sien le conseil fameux de saint Bernard à saint Malachie : "On apprend beaucoup plus de choses dans les bois que dans les livres, les arbres et les rochers vous enseignent ce qui ne se dit pas ailleurs, et vous verrez par vous-mêmes

(1) Oeuvres III 19

(2) Mt 13, 26 sq

(3) E. J. Lajeunie, op. cit. t. 1 p. 116

quelle joie descend de nos montagnes" (1).

La flore de François de Sales est effectivement pleine d'enseignement et de joie. Elle respire une solide santé bien enracinée dans le généreux terreau d'une contrée fertile. Elle n'épargne pas sa peine dans la diversité des essences qu'elle propose à la contemplation. A cet égard, les images de fleurs seront d'un précieux apport pour rendre compte des difficiles notions théologiques par le biais d'une argumentation de caractère esthétique.

En outre, la nature saura se montrer utile et nourricière, avec toutes ses plantes potagères et ses productions vitales pour l'homme. Sa générosité ne se démentira pas, même si elle se révèle vulnérable aux cataclysmes naturels.

Mais il ne serait pas opportun de nous livrer à une longue présentation qui pourrait anticiper sur les propos même de l'évêque. En revanche, après l'étude de chaque élément important de la flore, nous réserverons-nous la possibilité de tirer une conclusion partielle que nous tenterons de synthétiser à la fin de notre partie.

Avec l'arbre, nous voudrions évoquer l'élément le plus important de la végétation salésienne.

(1) Vita Ia S. Bern., 1, I, c. IV, Migne, t. CLXXXV, col. 240, cité dans Oeuvres XV 73

51 L'ARBRE

511 Présentation de l'image

Dans les contrées tempérées, de tous temps, l'arbre a fasciné l'imagination des hommes. Il est sans doute légitime de s'interroger sur la raison de cet émerveillement. Est-il cependant réalité plus sobrement commune à la vie quotidienne ? Qui peut nier que sous nos latitudes, en quelque région qu'il se situe, l'homme qui pense trouve toujours en face de lui un arbre ?

Sans doute, s'est-il étonné de son aspect, des cycles immuables qui régissent son rythme de maturation avec le temps des bourgeons, de ses fleurs et de ses fruits. Il l'a vu mourir puis renaître. Il a appuyé sur lui les premiers fondements d'une cosmogonie balbutiante laquelle, en s'affinant, et en se peuplant de divinités diverses, est devenue au cours des temps, lourde d'une symbolique aussi touffue que la plus entrelacée de ses frondaisons.

Dans une perspective chrétienne, l'arbre offre un bon exemple de cet effort étonnant d'intégration des traditions païennes les plus diverses, -et souvent les plus élaborées-, avec le message des apôtres du Christ appuyé sur la tradition juive qu'eut à effectuer l'Eglise naissante. Cet effort des Pères grecs et latins se poursuivra avec les compilateurs médiévaux, qui souvent va s'illustrer dans une matérialisation sculptée par l'art roman, puis l'art gothique, pour atteindre, à l'époque de la Renaissance, le foisonnement de l'esthétique baroque. Nous pouvons esquisser une rapide évocation de cette valeur symbolique de l'arbre.

L'arbre est né de la terre, évidence certes, mais réalité existentielle profonde aussi, qui rappelle que toute croissance dans la nature trouve sa substance vitale dans la décomposition des corps qui l'ont précédée. En cela, l'arbre est par lui-même symbole de renaissance, d'immortalité. Combien de légendes païennes ne font-elles pas surgir des arbres puissants ou des touffes délicates de la tombe des guerriers morts ou des touchants amoureux ? L'arbre, du fait de son cycle de vie plus long que celui de l'homme, semble ainsi vaincre le temps, contrairement à

l'homme qui semble disparaître trop vite au terme d'une existence toujours soulignée comme trop brève. Dans ses sermons sur la mort, Bossuet ne sera pas insensible à cette image.

De plus, l'arbre, puissamment ancré en terre, touche les cieux. En cela, il réalise un "axe cosmique" entre le ciel et la terre, un lien précieux, singulier et pourtant bien visible, entre le monde des mortels et celui des réalités spirituelles.

Du reste, cet axe est si parlant que, prenant la suite des vieux cultes païens aux liturgies sylvestres, l'Eglise, à l'instar de son fondateur, aimera à se comparer à un arbre, symbolisant ainsi sa médiation entre Dieu et les hommes (1).

La Bible, il est vrai, offre dans sa tradition une très riche symbolique de l'arbre. Tout d'abord, l'arbre est le signe tangible de cette force vitale que le Créateur répandit dans la nature par la puissance de sa parole :

Dieu dit : Que la terre se couvre de verdure, d'herbe qui rend féconde sa semence, d'arbres fruitiers (...)
Troisième jour (2).

Ensuite, reprenant en cela un symbole courant de la mythologie mésopotamienne, le Livre de la Genèse place dans le paradis primitif un "arbre de vie" dont le fruit communique l'immortalité (3). C'est en surimpression avec ce symbole que la fausse sagesse usurpée par l'homme, sous le nom de "connaissance du Bien et du mal", sera également figurée par un arbre de fruit défendu (4). La conséquence de la désobéissance bien connue de l'homme sera pour lui l'impossibilité de recouvrer le chemin de l'Arbre de Vie (5). Dans la logique de cette représentation imagée, toute l'aventure biblique du peuple élu, en définitive, va s'attacher à montrer comment le Créateur restitue progressivement l'accès à cet Arbre de Vie. La littérature prophétique, tout particulièrement, se plaira à évoquer en des pages magnifiques le paradis

(1) Mt 13, 32

(2) Gn 1, 11

(3) Gn 2, 9

(4) Gn 2, 16

(5) Gn 3, 22

accompli, achevé, planté d'arbres merveilleux qui fournissent aux hommes nourriture et remèdes :

Leur feuillage ne se flétrira point et leurs fruits ne s'épuiseront pas... Leurs fruits serviront de nourriture et leurs feuillages de remèdes (1).

Enfin, le Christ lui-même, mort sur "l'arbre" de la croix, signe traditionnel de malédiction pour le Livre de la Genèse (2), opérera un retournement décisif, en ouvrant à nouveau le chemin qui conduit au paradis accompli, dans lequel, pour l'homme sauvé, fructifie l'Arbre de Vie, comme l'affirme le Livre de l'Apocalypse :

Au vainqueur, je donnerai à manger de l'Arbre de Vie qui est dans le paradis de Dieu (3).

Entre ces jalons extrêmes de la Genèse et de l'Apocalypse, la Bible énumère d'autres arbres fameux : l'arbre de Jessé, signe précurseur de la généalogie de Jésus ; le figuier maudit ; le grain de sénevé ; sans compter, en marge de la tradition canonique, ces étonnantes légendes médiévales contant complaisamment l'existence d'un arbre immense planté par Adam et fournissant au terme de bien des vicissitudes le bois de la croix.

Du reste, le Moyen-Age, dans la sculpture principalement se délectera de toute la symbolique sylvestre jusqu'à reproduire, au cours de l'évolution artistique que présente cette longue époque, le cycle végétal lui-même. L'art roman, en effet, présentera une végétation stylisée. Puis le gothique primitif fera apparaître un bourgeonnement qui évoluera en floraison dans le gothique flamboyant. La Renaissance poursuivra cette évolution en présentant l'innovation des "mille fleurs" que l'on trouve principalement dans l'art de la tapisserie.

Une telle identification à l'ordre végétal ne saurait être simplement le fait d'un hasard pictural : elle procède bien plutôt d'un profond mouvement artistique, existentiel et théologique. L'espace de la cathédrale ne cherchera, somme toute, qu'à reproduire avec sa voûte l'aspect d'une formidable futaie de pierre. Cette idée semblera sans doute anachroniquement inspirée des

(1) Ez 47, 12

(2) Gn 40, 19

(3) Ap 2, 7

Romantiques ; elle apparaît pourtant dans l'oeuvre de Honoré d'Urfé. En outre, la cathédrale utilisera les secrets des chiffres platoniciens dans le calcul de ses proportions. Elle ouvrira ainsi un espace qui renferme une synthèse très riche, rapprochant le signe cosmique de l'arbre de la croix et l'upsilon pythagoricien, cet arbre en forme de "Y" que l'on trouve couramment sur les chapiteaux : symbole des deux voies, du jugement aussi, axe d'une balance réunissant en une continuelle antinomie bons et mauvais, réalité de la vie et difficulté d'être (1).

Nous sommes ainsi parfois pris de vertige à vouloir considérer, aussi brièvement que ce soit, l'abîme de significations symboliques que l'arbre recèle, tant dans les diverses traditions que dans les essais de synthèses jusqu'alors tentés pour en rassembler les richesses. Quoiqu'il en soit, il est temps de considérer l'utilisation salésienne d'une telle image.

512 L'utilisation salésienne de l'image

Quand François de Sales vint au monde, l'ère des grandes cathédrales est achevée. Sans pour autant en renier l'héritage, le temps est alors au foisonnement des idées, aux recherches en tous domaines, au Baroque. C'est un défi formidable et redoutable qui est alors lancé à l'Eglise par ces "errants" qui, unanimement encore confessent leur foi, tout en voulant voir la nature, d'une manière nouvelle, comme un espace infini de contemplation et d'étude. Alors que certains clercs choisiront la voie de la condamnation, d'autres, comme François de Sales, profiteront de l'incroyable dynamisme de ces conceptions nouvelles pour ouvrir largement la vie spirituelle à tous, tout en lui conférant une profondeur jusque là réservée à quelques mystiques. Dans cette figuration, l'arbre sera un symbole majeur pour illustrer cette conviction.

Paradoxalement, alors que de par son enracinement, il ne semble pouvoir signifier que l'immobilité, l'arbre est également une précieuse figure du mouvement. Le Baroque lui demandera souvent

(1) Ceci est développé dans la revue "Zodiaque", numéro spécial sur l'arbre dans l'art roman et gothique.

de compléter le chant de l'eau et du vent par celui de sa spirale et de son mouvement. Nul doute que dans l'étonnante créativité du règne végétal, l'arbre présente en alternance la droite fixité de ses fûts verticaux mais tout autant la torsade des troncs tourmentés et le balancement mille fois reproduit.

L'arbre tout entier évoque le mouvement, de celui de sa sève par exemple, mais aussi de celui de l'oeil qui le contemple dans la dynamique ascendante qui part de ses racines pour atteindre la cime. Le rythme des saisons ne saurait non plus manquer de rappeler que tout passe et que rien n'est définitif.

Puisant largement dans un terreau d'une incroyable richesse, François de Sales parle de l'arbre presque constamment dans son oeuvre. Sa figuration d'une très grande variété induira un certain nombre de paragraphes dans lesquels nous tenterons d'exposer cette richesse de signification essentielle pour la croissance spirituelle, telle que l'auteur veut nous la faire découvrir.

5121 L'arbre en général

51211 L'arbre observé directement par l'auteur

La morphologie même de l'arbre, soigneusement détaillée par François de Sales, va lui permettre de très subtils développements qui nous donneront de pénétrer immédiatement dans la symbolisation si pleine qu'offre cette réalité de la nature. En dévoilant ainsi métaphoriquement l'étagement progressif du végétal, François de Sales met en lumière ce qui constitue l'être intérieur de l'homme.

Certes, a parler généralement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien, le pied en est la complaisance, son tige c'est le mouvement, les recherches, poursuites et autres effortz en sont les branches, mais l'union et jouissance en est le fruit. Ainsy l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenues, comme nous le verrons dans la suite de l'oeuvre (1).

(1) Oeuvres IV 41

Ce passage, extrait des premiers chapitres du Traité de l'amour de Dieu, donne le ton à tout le reste, en révélant une cohérence solide et apaisante qui ne renie pas, pourtant, le dynamisme du mouvement. Ce terme de mouvement est du reste employé par l'auteur lui-même.

L'étagement de ce bel arbre de l'amour se déploie harmonieusement. Ses racines en sont la convenance de la volonté au bien et lorsque l'on sait avec quelle force de conviction François de Sales défendait cette notion, on est assuré qu'elles doivent être fort robustes et bien tenir en terre. Cette position témoigne d'un humanisme optimiste, sans pour cela être naïf. L'auteur, qui s'en est expliqué auparavant, ne se lasse point de redire de toutes les manières possibles combien est ancrée en lui cette certitude de la prédisposition de l'homme par "convenance au bien".

Le pied de l'arbre est la "complaysance" et se doit de montrer une solidité en rapport avec les racines. Le mouvement du "tige", nous ne l'imaginons que trop bien, sur lequel viennent se greffer en tous sens les branches des poursuites et effortz, qui "tirent en avant" au fur et à mesure de la croissance de l'arbre; et, enfin, les fruits de l'union et de la jouissance. Ces fruits-là ne viennent-ils pas suggérer une antinomie étonnante avec l'autre fruit, celui de la désunion et de la jouissance perverse du livre de la Genèse ?

Du reste, en la forêt de la vie intérieure, cet arbre d'amour est certainement le plus prestigieux, puisqu'il donne, au temps de sa saison, les fruits de la vie éternelle :

De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations, et autres commandemens, comme ses fleurs et la vie éternelle comme son fruit (1).

Nous retrouvons bien ici le chemin de l'Arbre de la Vie que nous évoquions précédemment. Mais avec quel dynamisme dans la conception! L'homme ne saurait y être décrit comme le jouet malheureux de quelque destin implacable, de quelque aveugle prédestination tant il est vrai qu'il peut, s'il le veut, produire ces

(1) Oeuvres V 165

fleurs merveilleuses et par delà, ce fruit de la vie éternelle.

Cependant l'image de l'arbre ne saurait seulement traduire la figuration de l'amour. Tout le cinquième chapitre du troisième Livre du Traité de l'Amour de Dieu présente une allégorie filée en laquelle la Providence Divine apparaît sous une forme sylvestre :

Nous pouvons donc rendre rayson de l'ordre des effectz de la providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est a dire depuis le fruit qui est la gloire, jusques a la racine de ce bel arbre qui est la Rédemption du Sauveur (...) Comme si l'Eglise avouoit que la gloire, qui est le comble et le fruit de la misericorde divine envers les hommes, n'est que pour ceux que la divine sapience a preveu qu'a l'advenir, obeissans a la vocation, viendroyent a la foy vive qui opere par la charité.(...)
(...) par l'obeysance (...) laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituelz entés sur son tige (...)
(...) Si enfin on nous retranche de tout, et qu'on nous mette dans le feu éternel, comme branches inutiles (1).

Ces passages qu'il serait trop long de citer intégralement et que le découpage rendra un peu décousus, nous persuaderont du moins de la grande unité d'inspiration de ce chapitre. Cette fois, le regard opère un mouvement dans une dynamique inverse. Il invite à partir du fruit de la gloire, -de cette gloire qui possède un goût d'éternité et non pas de la fragile vanité des réalités terrestres-, pour atteindre les racines de la Rédemption. Toute la tradition chrétienne en général, et salésienne en particulier, s'enracine profondément dans la rédemption, y trouvant cette dynamique. Au coeur du croyant, elle fonde une confiance absolue en son Dieu, confiance permise par le visage que la personne divine donne d'elle-même dans la Bible : celui d'un père qui veille sur ses créatures et pourvoie à leurs besoins. Cette attitude paternelle, non point paternaliste, n'incite pas le croyant à la passivité et encore moins, à la démission de sa liberté ; elle demande tout au contraire son acceptation active d'une fidélité absolue. C'est dans ce contexte également qu'il faut situer la notion d'obéissance signalée par l'auteur d'une manière éducative et pédagogique.

(1) Oeuvres IV 185

C'est en imitant le Christ que son disciple le suivra par les voies mystérieuses de la Providence devenant ainsi tout à la fois le témoin joyeux et le collaborateur fidèle de l'amour en qui il se confie. En cela réside l'obéissance chrétienne bien plus qu'en une quelconque application de codes ou de règlements moraux.

La Providence Divine, de forme arborescente, s'adresse également à ce que François de Sales nomme la "rayson naturelle", dans le jeu de la liberté. Ce point est capital. Il justifie à lui seul tous les emprunts que peut faire l'auteur à l'humanisme grec et latin ; il ouvre également à une vision éminemment positive de toute la recherche littéraire, artistique et scientifique que pouvait porter le dix-septième siècle naissant.

La rayson naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous, les fruitz qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruitz qui en comparayson de ceux qui procedent de la grace sont a la verité de tres petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisés et pour iceux a donné des recompenses temporelles (1).

Si l'idée suggérée par cette métaphore est essentielle, l'image littéraire n'est pas aussi développée que dans les passages précédemment présentés. En effet, l'articulation de la trope ne s'opère que sur le fait que l'arbre porte des fruits.

Le génitif d'identification permettra de voir surgir dans la forêt intérieure, un autre arbre grâce à une métaphore rapidement déployée.

Si que, encore que l'arbre de la prudence ayt ses racines en l'entendement, il a neammoins ses fleurs et ses fruitz de la volonté, mesme selon les philosophes(...)(2)

L'être intérieur de l'homme est donc cet arbre que l'auteur nous invite à découvrir par touches successives. Il est tout entier orienté vers son créateur :

Mais apres que nous avons planté et arrousé, sçachons que c'est a Dieu de donner l'accroissement aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes (3).

(1) Oeuvres V 237

(2) id. XXVI 51

(3) id. V 129

Ce fait ne le rend pas pour autant parfait. L'Evangile, il est vrai, affirme qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits (1). Mais François de Sales une fois de plus refuse de céder à la tentation d'un piétisme naïf. L'être humain ne saurait être déjà cet arbre paradisiaque dont nous parle d'Ecriture. Il demeure toujours en lui des imperfections.

(...) car, comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruit veneneux, mais ouï bien du fruit vert ou vereux et taré, du guy et de la mousse, ainsy les grans saintz ne produisent jamais aucun péché mortel, mais ouï bien des actions inutiles, mal meures, aspres, rudes, et mal assaysonnees. Et lhors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ilz ne seroyent pas bons ; mais il ne faut pas nier non plus que quelques uns de leurs fruitz ne soyent infructueux, car qui niera que les chatons et le guy des arbres ne soit un fruit infructueux (2) ?

Le mérite de n'être point vénéneuses est la qualité principale des productions mentionnées.

Ceci traduit un réalisme optimiste et demeure tout à fait réconfortant. Loin de se contenter d'une honnête médiocrité, il ne dispense pas d'une certaine hauteur d'idéal. En effet, l'idéal du "Juste", tel que l'expriment la tradition psalmique et les livres sapientiaux, demeure l'exigence profonde et la visée de tout croyant. La fascination qu'exerce sur un homme du désert la vue d'un arbre abondamment irrigué et prospère, fournira le prétexte d'une comparaison très sensible :

Qui donne l'arbre sans réserve, ne donne-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruitz ? Le juste fleurira comme la palme, il croistra comme le cedre du Liban ; Plantés en la mayson du Seigneur, ils fleuriront es parvis de la mayson de nostre Dieu. Puisque le juste est planté en la mayson de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruitz y croissent et sont dédiés au service de sa Majesté : il est comme l'arbre planté pres le courant des eaux, qui porte son fruit en son tems ; ses feuilles mesme ne tumbent point, tout ce qu'il fait prosperera. Non seulement, les fruitz de la charité et les fleurs des oeuvres qu'elle ordonne, mais les feuilles mesmes des vertus morales et naturelles tirent une spéciale prospérité de l'amour du coeur qui les produit (3).

(1) Mt 7, 17

(2) Oeuvres V 185

(3) ibid. V 240

La citation littérale d'un Psaume (1) est complétée ici par l'inspiration prophétique qui présente des feuilles bénéfiques aux vertus médicinales. L'Évangile suggère cette même exigence, telle qu'elle nous est transmise avec la fougue du message de Jean le Baptiste : Tout arbre qui ne donnera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (2), rude leçon donnée par cet homme rude pour lequel François de Sales eut toujours une prédilection :

Mais cet amour (de Jean Baptiste) estoit sauvage, parce qu'il ne l'avoit pas appris des maistres, ains des arbres et des pierres, comme dit saint Bernard (3).

La radicalité de cette image ne sera pas toujours reprise ; habituellement, le mal n'est pas si grand que la solution extrême s'impose absolument. Il convient cependant d'élaguer, de couper ces branches mortes qui épuisent inutilement l'arbre, pour lui faire retrouver la fécondité de la ferveur à laquelle il est appelé. C'est le conseil que nous trouvons parfois au hasard de la correspondance.

Vous avez un esprit comme ces arbres qui ont tant de branches autour qui les empeschent de croistre : tant de menus desirs empeschent de croistre le plus grand, qui est de plaire à Dieu (4).

Aussi, pouvons-nous considérer tout être humain, dans sa dimension intérieure comme extérieure, au travers de l'image si féconde de l'arbre.

L'homme n'est en ce monde que comme un arbre planté de la main du Createur, cultivé par sa sagesse, arrosé du sang de Jesus-Christ, afin qu'il porte des fruitz propres au goust du Maistre (...) (5)

51212 L'arbre présenté par Plin

Les passages dont il a été question comportaient tous des éléments directement observés par l'auteur et relatifs à la nature qu'il a pu avoir le loisir d'examiner autour de lui. Il ne précise pas cependant la nature exacte de l'arbre qu'il décrit,

(1) Ps 1, 3-4

(2) Lc 3, 9

(3) Oeuvres XV 73, citant S. Bernard, op. cit.

(4) Oeuvres XXVI 300

(5) id. XXI 30

les aspects signalés pouvant relever à la fois de l'ordonnance élégante des sapins savoyards, de la solidité des chênes et de la fécondité des arbres fruitiers.

A-t-il fait de nombreux emprunts à Pline et aux auteurs humanistes anciens pour ce qui regarde l'arbre ? Il ne semble pas. Les recueils de similitudes ont bien relevé un certain nombre de mentions, mais celles-ci n'ont pas été exploitées directement. Elles concernent essentiellement des arbres exotiques que nous aurons l'occasion de considérer brièvement lorsque nous en détaillerons de façon nominale les espèces (1).

51213 L'arbre biblique

Si les emprunts faits à Pline demeurent peu conséquents, il est loin d'en être de même par rapport à l'influence de la Bible, relativement à cette image. Successivement, nous allons admirer un certain nombre d'arbres bibliques tels qu'ils sont dépeints par François de Sales.

512131 L'arbre de vie

Nous avons déjà suggéré l'importance de ce thème dans notre présentation. Que signifie-t-il précisément ? Il recouvre des réalités assez différentes mais toutes importantes.

Dans une longue évocation de Jésus enfant entre les bras de sa mère, l'auteur fait ainsi parler le nouveau-né :

Il m'est avis que ma mere est un arbre de vie et que je suis en elle comme son fruit (2).

Marie est donc cet arbre de vie que la liturgie salue comme une tige féconde (3), antithèse de la première femme pour laquelle l'arbre avait été occasion de chute.

A partir de là, l'arbre de vie représentera des réalités plus spirituelles encore :

L'ame du prochain, c'est l'arbre de vie du paradis terrestre ; il est défendu d'y toucher parce qu'il est à Dieu qui le doit juger, et nous aussi (4).

(1) Oeuvres XXVI 111, 120, 139, 146, 147

(2) id. V 145

(3) Prière des Heures, Complies p. 1139

(4) Oeuvres XXVI 309

En somme, ce terme d'arbre de vie recouvrira toute réalité un peu profonde de la vie spirituelle.

O cheres resolutions, vous estes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon coeur, que mon Sauveur veut arrouser de son sang pour le faire fructifier ; plutost mille mortz que de permettre qu'aucun vent vous arrache (1).

Cette image nous prépare ainsi à l'arbre de vie par excellence, la croix rédemptrice, thème que nous évoquerons séparément (2).

512132 Le buisson ardent

Certes, le buisson ne porte pas le même caractère symbolique que l'arbre majestueux. Il n'en demeure pas moins une réalité souvent évoquée à la suite de l'expérience de Moïse rencontrant ainsi son Dieu. Dans le contexte polémique des deux premiers ouvrages de l'auteur, le buisson servira d'argument pour attester le caractère divin de l'Eglise catholique :

Que si Dieu rendoit si admirable et le Propitiatoire et son Sinaï et son buisson ardent, parce qu'il vouloit parler aux hommes, pourquoy n'a-il rendue miraculeuse son Eglise, en laquelle il veut a jamais demeurer (3) ?

Le buisson ardent apparaît donc ici dans un sommaire relatant plusieurs faits extraordinaires de l'Ancien Testament. Le deuxième ouvrage en affine la représentation :

Ainsy le buisson ardent et semblables apparences n'estoyent pas images de Dieu, mais signes d'iceluy (4).

Ce buisson, nous le verrons en d'autres circonstances, de manière moins solennelle, avec en filigrane un buisson plus ordinaire en lequel se plaisent les oiseaux.

en fin vous voyla toute consolee et accoysee dans le bienheureux buisson que vous aves choisi pour chanter a jamais la gloire du Sauveur et Createur de vostre ame (5).

Plus modestement encore, le buisson évoquera la présence de Dieu en un lieu fort simple qui ne saurait soutenir la comparaison

(1) Oeuvres III 360

(2) id. XXII 109, XXVI 93

(3) id. I 101

(4) id. II 355

(5) id. XIX 313

avec la capitale du royaume de France, elle, qui peut sûrement se prévaloir du titre "d'arbre".

Or, puisque je ne puis faire ce voyage la qu'au gré de mon Prince, dans l'Estat duquel je vis et dois vivre, autre n'advenant, et que je ne voy rien qui me puisse promettre son aggreement pour cela, il faut que je prenne patience dans mon buisson auquel, puisque Dieu y est comme ailleurs, il y a de quoi se consoler (1).

Les propos de l'évêque laissent-ils percer ici quelque amertume à se voir ainsi toujours à la merci du bon vouloir de l'ombrageux Duc de Savoie ? Sans doute, et cette dépendance soupçonneuse lui sera souvent lourde, comme certains propos le laisseront encore deviner. La présence de Dieu est au moins plus souvent attestée dans le modeste buisson que dans la majesté de l'arbre.

512133 L'arbre du Cantique des Cantiques

Le Livre du Cantique des Cantiques parle également d'arbre et non plus de buisson. Comparaisons et invitations à se délecter des fruits savoureux de leur production y alternent de manière poétique. Les diverses espèces se conjuguent en une harmonie subtile qui fête tous les sens et invite à l'amoureuse contemplation.

Comme est un pommier entre les arbres des foretz, ainsy ma Bienaymé entre les enfans des hommes (2), s'écrie la Sulamite. Ces pommes d'amour (3) la font languir de la présence tant attendue (4). Le temps est au renouveau du printemps, il est vrai :

Le tems d'esmonder et nettoyer les arbres est venu (...) des-ja le figuier jette son fruict (5).

Beauté du cèdre (6), élégance des palmes semblables à la chevelure (7), goût délicat des fruits (8) prépareront la vision magnifique

(1) Oeuvres XVI 307

(2) id. XXVI 19

(3) ibid. XXVI 20, Cf. Ct 3, 5

(4) id. IV 288

(5) id. XXVI 22

(6) ibid. XXVI 27

(7) ibid. XXVI 31

(8) ibid. XXVI 35

de l'aimé sous l'arbre.

Je t'ay esveillé dessous un palmier (1).

L'arbre sait parler de vie, le buisson, lui, est le lieu où Dieu peut converser avec l'homme : le texte biblique nous redit que l'arbre sait parler aussi d'amour avec une très grande douceur et délicatesse.

512134 Le Christ est un arbre de vie

Le Bien Aimé par excellence, le Fils de Dieu lui-même pourra tout naturellement revendiquer la comparaison du fiancé du Cantique des Cantiques.

C'est l'arbre de désir à l'ombre duquel nous nous devons rafraîchir (2).

C'est lui qui fait fleurir la croix, transformant cet odieux instrument de supplice en arbre de vie renouvelé dont les fruits ne sont plus désormais interdits mais au contraire offerts à tous pour toujours.

Il me semble, certes, que je le voy, ce Sauveur crucifié, au milieu de votre âme comme un bel arbre de vie, qui, par les fleurs des bons desirs qu'il vous donne, vous promet les fruits du divin amour qu'il produit ordinairement en lieux où sont la rosee d'humilité, douceur et simplicité de cœur (3).

La métaphore joue sur le thème du bois sec dont est faite la croix et qui devient fertile. En quel bois exactement était taillées les poutres du supplice ? Il est sans doute bien difficile de le dire et les spécialistes se perdent en suppositions. Belle occasion d'un commentaire spirituel pour François de Sales :

On n'a jamais sceu d'assurance de quel bois la Croix de Nostre Seigneur fut faite ; c'est, je pense, afin que nous ayassions esgalement les croix qu'il nous enverroit, de quel bois qu'elles fussent composees, et que nous ne disions pas : cette croix ou celle-ci n'est pas aymable parce qu'elle n'est pas de tel ou tel bois (4).

Ailleurs, pourtant, François de Sales sera plus affirmatif, reprenant en cela une tradition médiévale :

(1) Oeuvres XXVI 37

(2) id. III 70

(3) id. XVIII 102

(4) id. XXI 150

La croix est de bois, mais de bois du Liban, c'est à dire incorruptible (1).

Il est vrai que les commentateurs sont nombreux à évoquer ce bois dont François de Sales vante les mérites tout au long du chapitre dix de la Défense de l'Estendart de la Sainte Croix.

Quelques uns des anciens Peres ont estimé que ce mesme bois de la vraye croix seroit réparé et comparoistroit au ciel le jour du jugement, selon la parole de Nostre Seigneur : Alhors apparostroira le signe du Filz de l'homme au ciel... (2)

Cette vénération du bois de la croix que pratique tout particulièrement la confrérie de la Sainte Croix, pour laquelle François de Sales a rédigé lui-même les statuts (3), ne saurait cependant être taxée de vaine superstition, comme la polémique réformée aimerait le faire entendre. Incité par la vigilance de ses contradicteurs, l'auteur prend toujours soin de situer cette attitude en regard de la personne du Christ lui-même. Il revient sur ce thème à plusieurs occasions.

(...) que toute veneration que l'on porte a la Croix est relative et dependante, ou accessoire, a l'endroit de la supreme adoration deue a la divine Majesté : ce n'est qu'une branche de ce grand arbre (4).

Et de reprendre cette idée, en termes plus poétiques cette fois :

Ce n'est pas la pierre ou le bois
Que le Catholique adore
Mays le Roy qui, mort en Croix,
De son sang la Croix honnore (5).

Le rythme du slogan appellera une recherche plus précise lorsque François de Sales proposera sa propre traduction à l'hymne liturgique "Vexilla Regis".

Arbor decora et fulgida	Arbre beau, tout resplendissant
Ornata Regis purputa purpura	De la pourpre du Roi puissant,
Electa Digno stipite	Arbre sur tous autres insigne
Tam sancta membra tangere.	Par l'attoucher de chair si digne.

(6)

(1) Oeuvres XXVI 24. On trouve d'autres précisions sur la nature de ce bois en II 130

(2) Oeuvres II 93

(3) id. XXIV 339

(4) id. II 360

(5) ibid. II 127

(6) ibid. II 341

Et l'auteur de le commenter, en un fort sentiment intérieur :

Qui ne voit qu'en toutes ces parolles on considere la Croix comme un arbre auquel est pendant le pretieux fruit de vie, Createur du monde, comme un throsne sur lequel est assis le Roy des roys (1) ?

Le regard du croyant ne se porte donc pas sur l'objet en tant que tel mais sur la personne du Christ.

Voyes le, estendu de son long, cloué, eslevé en l'air sur l'arbre de la croix (2).

Les termes se font pathétiques avec l'emploi d'un style direct qui recherche le réalisme d'une évocation brutale. Certains détails du supplice ne sont pas oubliés :

couché sur l'arbre de la croix, ayant pieds et mains percés (3).

La figure du Père apparaît parfois dans cette évocation de l'arbre de la croix :

(...) Le Père Celeste, pour la grande humiliation et anéantissement que son Filz subit en l'arbre de la croix... (4)

comme sur ces rétables baroques savoyards qui présentent souvent la Trinité à l'occasion de la scène de crucifixion.

En d'autres occurrences, les termes du génitif d'identification insistent sur la fécondité de cet arbre : il est planté (5), comme on plante un bon arbre fruitier dont on attend beaucoup ; il est encore chargé de fruits :

(...) lhors que le Sauveur estoit cloué en icelle que ce pretieux arbre estoit chargé de son fruit, que ce therebinthe ou myrrhe distilloit de tous costés en gouttes du sang salutaire (6).

Cette méditation du supplice du Christ n'est pas laissée à la seule intelligence du croyant. Elle invite à s'y associer en une immolation spirituelle. Pierre, le premier des apôtres ouvre cette voie

(1) Oeuvres II 342

(2) id. XXVI 237

(3) id. XII 392

(4) id. I 314

(5) id. XXVI 181

(6) id. II 340

d'une continuation courageuse qui va jusqu'à son terme :

(...) Saint Pierre, estant cloué sur la croix, disoit au peuple : "Cestuy-ci est le bois de vie, auquel le Seigneur Jesus estant relevé tira toutes choses a soy, cestuy-ci est l'arbre de vie auquel fut crucifié le cors du Seigneur Sauveur (1).

Utilisant un thème que Pascal développera plus tard, François de Sales indique à quel point cette passion concerne tout croyant :

Il est certain que le coeur de nostre cher Jesus voyoit le vostre de l'arbre de la Croix et l'aymoit... (2)

Il convient alors, pour le croyant qui désire répondre à cet amour de son Dieu qui meurt pour lui, en reprenant un terme utilisé en sylviculture, de se greffer sur l'arbre salvifique.

Padre santo, vi priegho togliate da questa mia anima la propria volontà, et in quella inestate la vostra, acciò non mai la mia, ma sempre faccia la vostra volontà. Quando d'un albero si taglia un ramo et in quello s'innesta altro meglio, fa assai migliori frutti : togliete, Padre santo, di questo albero il ramicello della propria volontà et inestate il ramo della vostra santa volontà, et all'hora sono certo che farà bellissimi frutti (3).

La fécondité spirituelle sera encore obtenue en acceptant les "croix", ou souffrances, apportées par la vie et que le croyant utilisera à son tour comme instrument de salut.

Et voyla comme nostre Bon Dieu m'a voulu donner un bout de sa croix pendant qu'il vous avoit imposé le gros de l'arbre (4).

Ceci apportera une grande familiarité du croyant avec le Sauveur de la croix ; certaines formules de conclusion employées par l'auteur dans sa correspondance en font foi :

Et moy, je suis tout vostre en Celuy qui se rendit tout nostre mourant sur l'arbre de la croix (5).

(1) Oeuvres II 348

(2) id. III 358

(3) id. XXVI 406. Traduit ainsi : "Pere Saint, otez de mon ame, je vous prie, la volonté propre et greffez en elle la vôtre afin que toujours votre volonté soit faite et jamais la mienne. Lorsqu'à un arbre on coupe une branche et qu'on y greffe une autre meilleure, bien meilleurs aussi sont les fruits : enlevez de cet arbre, ô Père, la petite branche de la volonté propre et greffez-y celle de la volonté sainte ; alors je suis sûr qu'il portera de très beaux fruitz".

(4) Oeuvres XIII 13

(5) id. XXI 33

Enfin, la vie d'oraison sera encore le rendez-vous régulier et nécessaire de celui qui désire greffer son existence sur le nouvel arbre de vie et qui portera ainsi les fruits qu'il est appelé à produire.

Et pour bien faire l'oraison, il faut, outre cela, avoir encore trois autres conditions, à savoir : être pauvre par l'humilité, riche en espérance, et être enté sur l'arbre de la Croix avec Notre Seigneur (1).

Ces paroles, prononcées dans le dernier Entretien de François de Sales peu de temps avant sa mort, résumant bien la certitude confiante qu'il place en cet arbre de vie, à tous ouvert et offert, condition nécessaire de l'entrée dans la plénitude de la vie.

512135 L'Eglise est un arbre

En conservant toute la cohérence que présente l'arbre de vie de la croix du Christ, l'Eglise sera à son tour décrite comme un grand arbre ; cette idée est inspirée directement de la parabole de l'Evangile de Matthieu de la graine qui devient un grand arbre ou encore de la phrase "Tout plant que n'a pas planté mon Père céleste sera déraciné" (2).

François de Sales ne manque pas de figurer ainsi l'Eglise catholique dans les Controverses :

Si ce bel arbre ecclésiastique avoit esté planté de main d'homme j'avoueroys aysement qu'il pourroit estre arraché, mays ayant esté planté de si bonne main qu'est celle de Nostre Seigneur je ne sçaurois conseiller a ceux qui entendent crier a tous propos que l'Eglise estoit perie sinon ce que dit le Christ Nostre Seigneur(3).

C'est avec ces mots que nous concluerons notre première évocation de l'arbre biblique. Nous conviendrons qu'il peut représenter des réalités bien différentes mais que son caractère de solidité et de pérennité en fait un symbole précieux et éloquent.

5122 L'arbre et ses vicissitudes

Riche de cette tradition scripturaire, l'arbre ne saurait pourtant présenter un symbole définitif ; il ne peut, en

(1) Entretiens 1324

(2) Mt 15, 13

(3) Oeuvres I 64

effet, prétendre être éternel, si l'on excepte l'évocation de l'arbre de vie. Il est à la merci de bien des dangers qui ravagent les forêts lors des tempêteux hivers savoyards : cette réalité est bien dépeinte dans les descriptions salésiennes.

51221 L'arbre abattu

De fait, lorsque la tempête s'abat, les dégâts qu'elle occasionne peuvent être irrémédiables.

(...) Et comme nous disons d'un arbre qui a été rudement touché et réduit en friche par la tempeste, que rien n'y est demeuré, parce qu'encor que l'arbre est entier, neanmoins il est resté sans fruit, de mesme, quand nostre charité est battue des affections que l'on a aux peches venielz (1).

Le balancement de la phrase est ici parfaitement maîtrisé, qui propose un parallèle absolu entre l'arbre dépouillé de tous ses fruits et la charité dépouillée sous la tempête des affections.

Parfois les effets de la tempête sont plus graves encore :

Mais tout ainsy que nous voyons parfois des arbres arrachés de terre faire quelques productions, non toutefois parfaites ni pour long tems, de mesme un coeur separé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement (2).

Cette comparaison positive et optimiste témoigne une fois encore du bon talent d'observation de l'auteur.

Lorsque l'arbre est jeune, il est parfois possible de le redresser, comme le précise François de Sales en faisant allusion à Hilarion qui prêchait à des courtisans de son temps :

qu'il voyait tellement pencher du côté de la délicatesse, qu'il était besoin de leur parler ainsi un peu âprement ; comme ceux qui veulent redresser un jeune arbrisseau, lequel ils ne le redressent pas seulement au pli qu'ils veulent qu'il prenne, mais le font même courber de l'autre côté afin qu'il ne retourne à son pli (3).

Ceci étant, François de Sales n'abusera guère de tels principes pédagogiques et manifestera au contraire un grand équilibre dans les conseils donnés à ses lecteurs et à ses correspondants.

(1) Oeuvres IV 220

(2) id. V 267

(3) Entretiens 1052

Cependant, il peut bien arriver que ce ne soit pas la tempête qui abatte les bons arbres, mais la main de l'homme et pour une raison qui pourra parfois nous sembler quelque peu étrange. En puisant dans la tradition hagiographique des Pères de l'Eglise, l'auteur relate malicieusement dans les Entretiens le trait suivant :

Entre les religieux de saint Pacôme, il y avait un nommé Jonas, homme de grande vertu et sainteté, lequel avait la charge du jardin, dans lequel il y avait un figuier qui portait de fort belles figues. Or, ce figuier servait de tentation aux jeunes religieux ; toutes les fois qu'ils passaient autour, ils regardaient toujours un peu ce figuier. Saint Pacôme, se promenant un jour dans le jardin, leva les yeux contre ce figuier et vit le diable qui était au dessus de l'arbre qui regardait du haut les figues d'en bas, comme les religieux les regardaient de bas en haut. Le grand saint Pacôme appela soudain Jonas et lui commanda que dès le lendemain il ne manquât de couper le figuier, à cause qu'il voulait dresser ses religieux à la mortification des sens avec autant de soin comme à la mortification intérieure des passions et inclinations ; à quoi le pauvre Jonas répliqua (...) (1)

Le décor étant brossé librement d'après le texte hagiographique, François de Sales improvise ensuite un dialogue savoureux entre le religieux désireux de sauver son arbre et l'inflexible anachorète. L'arbre finalement ne fut pas abattu, mais pour préserver le principe d'une obéissance monastique qui ne saurait être contestée, la communauté, édifiée, le retrouva sec le lendemain ; cette anecdote rappellera sans doute l'attitude étonnante et toujours diversement commentée de Jésus face au figuier stérile qui lui avait refusé ses fruits (2).

Le match entre Pacôme et le diable se joua du reste en deux manches puisque François de Sales rapporte encore, immédiatement après, la vision d'un diable ricanant appelant ses collègues à l'aide pour déraciner les autres arbres du couvent. Force resta à l'exorcisme : la mention de l'arbre de la croix et un grand signe de la croix mirent en déroute cette sinistre invasion. Nous remarquerons que ces diableries n'ont rien de dramatique dans les

(1) Entretiens 1151

(2) Mc 11, 14

propos de François de Sales et que, tout au contraire, elles semblent prendre un tour familier et souriant et exposer une pédagogie toute pleine d'humour.

51222 L'arbre sec

Dans certaines circonstances, d'autres vicissitudes peuvent encore advenir à l'arbre. Il peut ainsi mourir, devenir sec. Le Livre de l'Apocalypse en relate un exemple :

comme il est dit dans l'Apocalypse à l'évêque de Sardes, lequel estoit estimé un arbre vivant, a cause de plusieurs vertus qu'il prattiquoit, et neanmoins il estoit mort, parce qu'estant en peché, ses vertus n'estoient pas de vrais fruits vivans, mays des escorces mortes, et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles a manger (1).

Cette sécheresse spirituelle est du reste bien différente d'une stérilité purement humaine, celle que traduit apparemment le célibat ecclésiastique fortement remis en question par les thèses réformées, comme on le sait.

Que l'eunuque ne dise point, voicy je suis un arbre sec (2).

Il serait du reste hautement souhaitable que certains arbres mourussent. Ceux que l'auteur nomme les arbres maudits par exemple.

51223 Les arbres maudits

Dans une lettre de facture tout à fait polémique, adressée au nonce en 1599, François de Sales utilise cette image pour qualifier l'hérésie :

per sradicar l'infelice albero, il quale, stendendo in tante parte del Christianismo le velenose foglie, sta però quivi vicino radicato e paintato (3).

(1) Oeuvres V 279, Cf. Ap. 3, 1

(2) id. I 112

(3) id. XII 25. Traduit ainsi : "l'arbre maudit de l'hérésie, qui, étendant sur tant de parties du christianisme ses feuilles vénéneuses, est planté et enraciné tout près d'ici". Ce passage est du reste tout à fait dans la ligne de certaines pages des Controverses inspirés de l'Épître de Jude (11-13) qui renferment un réquisitoire vigoureux contre l'hérésie : (...) "arbres infructueuses de l'automne ; ilz n'ont que la feuille de la lettre, et n'ont point le fruit de l'intelligence : doublement mortz ; mortz quant a la charité par la division, et quant a la foy par l'heresie : desracinés, qui ne peuvent plus porter fruit". Cf. Oeuvres I 139. L'ardeur du jeune docteur en droit pourfendant ses adversaires est ici à son apogée, elle laissera place progressivement à une nuance de propos sans doute plus proche de notre conception moderne ; en même temps s'opère un glissement dans l'utilisation de ces thèmes, non plus à des fins polémiques, mais pour caractériser la vie intérieure de chaque chrétien.

Mais une fois de plus nous constaterons un glissement dans l'utilisation de certaines images agressives au fur et à mesure de la maturité spirituelle de l'auteur. La même image de l'arbre maudit sera reprise, certes, mais pour qualifier cette fois la tristesse qui est, pour l'auteur, tout le contraire d'une attitude chrétienne.

La tristesse est presque ordinairement mauvaise et rarement bonne ; car, selon les Docteurs, l'arbre de tristesse produit huit branches, savoir : miséricorde, penitence, angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience ; entre lesquelles, comme vous voyez, il n'y a que les deux premières qui soient bonnes (1).

Une autre vicissitude peut encore guetter certains arbres : la transplantation que l'on peut leur faire subir pour les besoins de l'agriculture ou de l'agrément.

51224 L'arbre transplanté

Cette transplantation comportera un caractère systématique lorsque le jeune plant prendra naissance dans une pépinière ; dans sa toute nouveauté, il sera encore apte à prendre les bonnes habitudes requises pour l'adaptation au milieu auquel il sera destiné (2). En cela, il représentera avec beaucoup de pertinence le noviciat monastique qui utilise du reste officiellement cette image :

La supérieure considérera spécialement la Directrice et les Novices, afin que cette pépinière soit bien cultivée (3).

Par extension de sens, une maison-mère de plusieurs fondations sera nommée de la même manière, la Visitation de Lyon par exemple :

Je regarde meshuy vostre Mayson comme une pepiniere de plusieurs autres ; c'est pourquoy il faut songer d'y enraciner les grandes et parfaites vertus de l'abnegation de son amour propre, l'amour de son abjection, la mortification des humeurs naturelles, la sincere dilection,

(1) Oeuvres XXVI 228

(2) id. I 46

(3) id. XXV 269, même idée en XX 388

affin que Nostre Seigneur et sa tres sainte Mere soient glorifiés en nous et par nous (1).

Enfin, et dans un contexte tout à fait différent, mais avec ce même sens d'extension féconde, le sacrement du mariage sera évoqué métaphoriquement :

C'est la pépinière du christianisme, qui remplit la terre de fideles pour accomplir au ciel le nombre des esleuz (2).

Mais la transplantation d'un arbre plus âgé est-elle possible ? En bon Savoyard, François de Sales est bien conscient de toute la force vitale essentielle que constituent les racines. L'arbre brutalement arraché ne pourra que connaître un sort funeste. Mais il n'en est pas de même pour l'arbre qui aura été soigneusement préparé à cette transplantation, image de la destinée mortelle de l'homme appelé à un ailleurs, de manière inéluctable.

Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour estre transplantés parce qu'ilz laissent leurs racines en terre ; mays qui les veut porter en une autre terre, il faut que dextrement il desengage petit a petit toutes les racines l'une apres l'autre. Et puisque de cette terre miserable nous devons estre transplantés en celle des vivans, il faut retirer et desengager nos affections l'une apres l'autre de ce monde (3)

Ce transfert, s'il demeure envisageable, ne peut cependant devenir une habitude. L'arbre n'est point fait pour cela.

J'emprunte du saint Anselme, escrivant a Lanzon, une belle similitude : "comme un arbrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ni par consequent venir a sa perfection et rendre le fruit désiré" ainsy l'ame qui transplante son coeur de dessein en dessein (4).

La citation est ici rapportée avec une précision que l'on n'a guère l'habitude de rencontrer chez François de Sales. L'image lui a semblé suggestive. Le problème n'est pas tant de voyager ou de s'adapter à d'autres moeurs ; -nous avons vu en effet que pour sa part l'évêque de Genève aurait été prêt à accepter le siège épiscopal de Paris si la chose s'était avérée nécessaire- ; mais

(1) Oeuvres XVIII 313

(2) id. III 263

(3) id. XII 329, Cf. Ps 26, 13

(4) id. V 95, citant S. Anselme, Epist. XXIX

bien de voleter de dessein en dessein, de se laisser aller au vent d'une inconstance spirituelle qui sera toujours pour François de Sales un piège à éviter à tout prix.

Il y a pourtant des arbres qui se plaisent au changement, c'est du moins ce que semble observer l'auteur. Cette faculté d'adaptation ne lui est pas étrangère.

Ainsy les arbres qui ayment d'estre transplantés, apres qu'ilz le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre qui est leur element et leur aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait ains seulement quand il est fait (1).

Cette observation directe joue au passage sur l'assonance des paronymes "élément" et "aliment", attirant de ce fait l'attention du lecteur sur ce mystère de l'enracinement qui porte un intérêt métaphorique certain. Mais quelles que soient les vicissitudes qu'il ait vécues l'arbre est incité à connaître une croissance, signe de ce que chacun est appelé à mettre en oeuvre, tout particulièrement dans le domaine de la vie spirituelle.

51225 Une croissance harmonieuse

Pour être décrite, cette croissance empruntera les termes d'un discours mondain, tel celui que l'évêque de Genève tient au nouveau Nonce Apostolique pour le Duché de Savoie :

Ma, comme mi scrive VS illustrissima, l'istesso Signore che da piccoli semi, per mezzo del tempo, fa uscir grandissimi alberi, darà ancora col tempo et la fatica di VS illustrissima un guisto aumento a questo debole principio (2).

Mais ces expressions quelque peu conventionnelles et apprêtées laissent place en d'autres occasions à l'évocation plus spontanée d'un souvenir personnel de l'auteur :

J'ay veu un arbre planté par le bienheureux Saint Dominique à Romme : chacun le va voir et chérit pour l'amour du plantateur ; c'est pourquoy, ayant veu en vous l'arbre du désir de sainteté que Nostre Seigneur a planté en vostre ame, je le chéris tendrement, et prens playsir a le considerer plus maintenant qu'en

(1) Oeuvres V 9

(2) Id. XI 242. Traduit ainsi : "Mais comme votre Seigneurie me l'écrit, le même Dieu qui, avec le temps fait sortir de grands arbres à partir de petites semences, donnera encore avec le temps et la peine de Votre Seigneurie un accroissement convenable à ce faible début".

presence, et je vous exhorte d'en faire de mesme et de dire avec moy : Dieu vous croisse, o bel arbre planté ; divine semence celeste, Dieu vous veuille faire produire vostre fruit a maturité, et lhors que vous l'aures produit, Dieu vous veuille garder du vent qui fait tomber les fruitz en terre, ou les bestes vilaines les vont manger (1).

Dans cette lettre à Jeanne de Chantal, le passage se fait de manière très libre d'un souvenir de voyage à l'évocation d'un arbre de vie enraciné au plus profond de l'être de sa correspondante privilégiée. Le style est direct, alternant vocatif et prière, appelant la protection divine sur ce bel arbre dont par ailleurs la perte potentielle et navrante des fruits est traduite avec beaucoup de réalisme.

Rappelons par ailleurs que le thème de la croissance harmonieuse d'un bel arbre planté près d'un cours d'eau constitue l'illustration idéale de la divine bénédiction du juste, comme le chante le Psaume 1(2) :

Le juste est comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruit en son tems parce que la charité arrousant une ame, produit en elle les oeuvres vertueuses chacune en sa sayson (3).

5123 La forêt

Après avoir pris acte des vicissitudes que peuvent rencontrer les arbres tant au cours d'une croissance harmonieuse, qu'au long d'une existence plus menacée, voire tragique, nous aimerions observer ces beaux ensembles que réalisent les forêts. Jusque là, en effet, l'arbre était surtout considéré en son individualité. Serait-il possible que l'évêque savoyard n'ait point été sensible au charme parfois obscur d'une belle et profonde forêt ? Ce serait anticiper quelque peu sur un goût plus moderne. Autant l'auteur se montre peu enclin à rédiger des pages admiratives sur les hauts sommets qui l'entourent, autant la forêt ne semble pas être pour lui un lieu de délices qu'il évoquerait spontanément. La forêt, il est vrai, constitue avant tout un lieu

(1) Oeuvres XII 264

(2) Ps 1, 3

(3) Oeuvres III 123

dangereux, peuplé de bêtes menaçantes que nous avons vu poindre au crépuscule de l'"imagination des voyageurs endormis" (1). Mais les plus inquiétantes des mauvaises rencontres qu'il était fréquent de faire en cette époque troublée étaient celles des brigands sans scrupules. On pourrait attendre sous la plume épiscopale un discours incisif contre ces mauvais sujets qui menacent la sécurité des braves gens. La mention de leur existence dans la forêt donne lieu au contraire à une pensée d'une grande beauté et humanité.

Combien de voleurs y a-t-il dans les forests qui serviroient mieux Dieu que moy, s'ilz en avoyent receu autant de graces (2) ?

C'est tout, et c'est peu, on en conviendra, pour un sujet touchant directement la forêt. Les textes salésiens vont par contre nous inviter à revenir sur l'arbre en lui-même pour nous inviter à nous repaître encore de sa stature et de sa beauté.

5124 Description détaillée de l'arbre

Sans racine, point de croissance possible. Assurément, il est difficile d'éviter le lieu commun en évoquant une telle évidence. François de Sales, pourtant, en des images souvent brèves, fait appel à ce fondement de l'arbre afin d'illustrer des propos spirituels.

51241 La racine

La racine justifie en un premier temps un ordre que l'on pourrait qualifier de naturel.

on sçait que ce que le chef est au cors d'un vivant, la racine en un arbre, le fondement l'est en un bastiment (3). Il est nécessaire qu'elle soit robuste, mais illusoire d'imaginer qu'elle puisse assurer une sécurité et une fixité absolues à l'ensemble de l'arbre ; ce petit trait empreint de bon sens que décoche François de Sales à l'inquiète Jeanne de Chantal, en donne la preuve :

(1) Oeuvres IV 229, op. cit.

(2) id. XXVI 95

(3) id. I 234

Vous estes admirable, ma fille, si vous ne vous contentés pas que vostre arbre demeure bien et profondément planté, mais que vous voudriés encore que pas une feuille ne soit agitée (1).

Par ailleurs, nous avons vu que l'arbre pouvait traduire des réalités fort diverses, telle la personne du croyant elle-même ou son être intérieur et spirituel et jusqu'à certaines vertus et abstractions. La racine s'intégrera donc dans la diversité de ces représentations. Positivement, tout d'abord, l'image de la racine pourra qualifier l'Institut naissant de la Visitation pour lequel il convient de suivre identiquement, dans toutes les maisons, les originelles coutumes nées à Annecy :

Helas! Cette racine est petite, basse et profonde ; mais la branche qui s'en séparera perira sans doute, sechera et ne sera bonne que pour estre coupée et jetée au feu (2).

La racine peut encore être celle de la vertu (3) ou encore figurer une réalité plus contrastée, rédigée sous forme de proverbe :

Ma chere Fille, de la racine amere procede fruit doux et savoureux, c'est la mortification (4).

Négativement ensuite, la racine des mauvais arbres s'appellera le Calvinisme -comme encore une fois on pouvait le supposer-, de même les "enseignements impies et séditions" (5) dans les passages polémiques de l'oeuvre salésienne. Ce peut être aussi un mal plus intérieur touchant un adolescent au sujet duquel François de Sales confie à son père :

La racine de son mal est une certaine grace qu'il a de gagner les espritz et tirer les coeurs a soy (6).

Cependant, toute racine ne signifie pas obligatoirement un aspect négatif, cela nous l'avons vu. Et, levant les yeux, nous sommes ensuite conviés à considérer le tronc.

(1) Oeuvres XIII 369

(2) id. XVII 184, Cf. Jn 15, 6

(3) id. IV 141

(4) id. XXVI 306

(5) id. XI 339, XXIII 231

(6) id. XVII 27

51242 Le tronc

L'idée principale que l'on trouve à propos du tronc de l'arbre, que François de Sales nomme communément "le tige", est la suivante : les branches lui sont fixées et lui-même constitue à la fois l'axe et la référence unique pour chacune de ses branches. Les images relevant de ce thème ne sont guère développées.

Nous sommes tous branches de ceste tige si féconde et ne tirons autre suc de doctrine que de ceste racine (1), affirme l'auteur en parlant de l'Eglise. Il reprend en cela la courte parabole évangélique de la branche qui, lorsqu'elle est coupée ne peut porter du fruit (2).

La tige peut aussi figurer un personnage de référence, Abraham par exemple, dont la fécondité spirituelle concerne tous les croyants (3) et bien sûr, éminemment le Christ lui-même, "noble tige" sur lequel sont "entés" les chrétiens (4).

Ce tronc est habituellement recouvert d'une écorce dont il sera fait allusion. L'écorce est tout d'abord le symbole de l'apparence :

L'escorce de la lettre n'est ni vérité ni faulseté, mays selon le sens qu'on luy baille ell' est veritable ou faulse (5).

Cette expression prise dans le feu d'un texte polémique est d'une facture un peu archaïque, due sans doute à l'origine orale et populaire du discours tenu. Plus polémique encore, cette comparaison assez désobligeante entre les principaux contradicteurs des chrétiens, les juifs et les protestants :

Les juifz ont au moins quelque escorce de l'Escriture a leur advantage en ce point, mais ceux-ci, qui ne font que crier l'Escriture, n'en ont ni suc ni escorce, et neanmoins, qui ne les croira a leurs paroles ilz le proclament idolattre et antechrist (6).

(1) Oeuvres I 94

(2) Jn 15, 4, même idée dans Oeuvres II 365

(3) Oeuvres I 230

(4) id. XXVI 63

(5) id. I 76

(6) id. II 353

Cette apparence elle-même, cependant, peut être positive lorsque l'arbre appartient à la réalité positive de l'amour divin.

Ravales-vous volontiers aux actes desquelz l'escorce semble moins digne, quand vous sçauvez que Dieu le veut (1).

Ailleurs, au sens propre, l'écorce est décrite d'une manière plus réaliste mais aussi plus charmante ; ce passage en tout cas montre un évêque qui ne saurait s'effaroucher du comportement printanier des jeunes-gens.

Ceux qui sont amoureux ne treuvent point d'arbres sur l'escorce duquel ilz n'escrivent le nom de ce qu'ilz ayment ; ainsy ceux qui ayment Dieu ne peuvent cesser de penser en luy, et voudroyent, s'il estoit possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jésus (2).

L'évocation du tronc nous préparait donc à examiner les branches qui, à leur tour, pourront figurer des réalités fort diverses.

51243 La branche

Traditionnellement, l'arbre peut désigner la généalogie familiale où les branches s'étendent au fur et à mesure des générations :

Et par ce que nos parens sont des appartenances plus proches de nos peres et meres, et que toute la parentee semble estre un seul arbre a diverses branches esquelles toutes un mesme sang, comm'une mesme seve, joint et sustente, partant la piété s'estend a eux (3).

Cette généalogie, nous le voyons, n'est pas exposée ici par un simple désir d'exhiber quelque blason familial, mais bien pour amener le thème de la transmission de la piété chrétienne, telle une sève. La Congrégation religieuse peut encore prétendre au titre générique de "famille" ; c'est ainsi que François de Sales mentionne les religieuses ursulines qu'il désire implanter à Annecy : voir en ce diocese une branche de ce saint arbre de Sainte Ursule (4).

(1) Oeuvres XIII 194

(2) id. III 95

(3) id. XXVI 68

(4) id. XX 3

L'université, une autre structure ecclésiastique, se voit elle aussi attribuer cette image :

car c'est l'honneur a l'estude de Paris d'estendre ses rameaux hors du Royaume (1).

Par ailleurs, la branche concrétisera les défauts ou les vertus. Négativement, elle symbolisera l'hypocrisie, branche de l'orgueil (2), la gloutonnerie qui possède elle-même deux branches (3), la colère qui :

entre comme un petit surgeon et en moins de rien elle grossit et devient une poutre (4).

La branche peut recouvrir, en matière politique, les sombres machinations du Duc de Nemours ; ce que ne manque pas de relever François de Sales, en le tançant directement :

(...) que si votre Grandeur se retire plus loin en un tems d'orage, (...) cela (...) laissera un certain sujet de plainte a tout cet arbre, dont vous, Monseigneur, estes une branche, a laquelle je ne sçai ce que l'on pourra respondre (5).

Positivement, ensuite, la branche évoquera l'amour :

en notre amour, il n'y doit avoir nulle borne, ains lui faut laisser étendre ses branches autant loin comme il pourra le faire (6).

Bien entendu, l'augmentation de l'amour de charité que seul Dieu peut donner,

parce que la charité ne produit pas ses accroissemens comme un arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres (7).

et enfin la condescendance :

car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifférentes bonnes, et les dangereuses permises (8).

(1) Oeuvres XVI 265

(2) id. XXVI 258

(3) ibid. XXVI 260

(4) id. III 163

(5) id. XVI 255

(6) Entretiens 1110

(7) Oeuvres IV 170

(8) id. III 253

En continuant à dessiner l'arbre, nous parviendrons aux feuilles que portent les branches.

51244 La feuille

Les feuilles n'ont guère d'intérêt en tant que telles, la chose est bien certaine, elles dépendent étroitement pour leur existence et pour leur identification de l'arbre dont elles proviennent (1). Toutefois, si la feuille n'est pas utile, elle n'en demeure pas moins belle, elle qui est souvent choisie comme élément décoratif appréciable.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles memes ne sont pas beaucoup prisables, servent néanmoins de beaucoup, (...) pour conserver les fruitz tandis qu'ilz sont encor tendres ; ainsy la bonne renommee, qui de soy mesme n'est pas une chose fort desirable, ne laisse pas d'estre tres utile, non seulement pour l'ornement de nostre vie, mais aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertus encor tendres et foibles : l'obligation de maintenir nostre reputation et d'estre telz que l'on nous estime, force un courage genereux, d'une puissante et douce violence (2).

Ce passage est tout à fait caractéristique de l'équilibre du style salésien : il utilise une identification et file chacun de ses éléments, en une courte allégorie, au service d'une remarque procédant d'une grande finesse psychologique. L'auteur, d'un point de vue moral refuse de stigmatiser l'amour-propre et un petit semblant de vanité qu'un confesseur sourcilleux aurait sans doute flairés comme peccamineux. Au service du bien, l'amour-propre peut devenir ce ressort pour mieux agir positivement. La vertu salésienne est profondément ancrée dans la pâte humaine et ne préconise pas, quand il n'est pas nécessaire, l'héroïsme épuré et moins encore la tension contre-nature de certaines écoles de spiritualité. L'alliance des mots "douce violence" qui met un point d'orgue à ce paragraphe est à cet égard particulièrement éloquente : cette violence est douce puisque naturelle, aussi naturelle que ces feuilles d'arbres décoratives et utiles. La nature tout entière n'enseigne pas autre chose.

(1) Oeuvres II 334

(2) id. III 156

Ce grand équilibre humain et spirituel apparaît encore dans certains détails des Constitutions des premières Visitandines, tout particulièrement celle qui concerne la soeur infirmière à qui il est recommandé :

que les chambres soyent nettes, propres et bien ornees d'images feuillages et bouquetz (1).

Sans doute, existe-t-il un élément de la nature qui est encore plus évocateur que la feuille d'arbre : le bourgeon printanier. Promesse de vie que ces chatons (2), ils accompagnent tellement le thème du soleil printanier et pascal, victorieux du froid de la mort, et elle n'est pas surprenante, l'application spirituelle qu'en fait alors François de Sales :

(...) Ce sont les premiers bourgeons verdoyans que l'ame eschauffee du soleil celeste, comme un arbre mystique commence a jeter au printemps, qui sont plustost presages de fruitz que fruitz (3).

51245 Les plantes parasites

Outre les feuilles, les arbres offrent encore d'autres éléments décoratifs qui, cependant, ne sont pas sans danger pour eux : il s'agit des plantes parasites.

Ambivalent, le lierre qui étreint si étroitement le tronc de l'arbre peut formuler un exemple précieux de l'idéal d'union qui doit animer le croyant à l'égard de son Dieu,

(...) comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres ; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort a eux, que mesme il penetre et entre dans leurs escorces (4).

Cette union ne concerne pas seulement le tronc de l'arbre, tant il est vrai que le lierre peut également s'agripper à d'autres supports, -au risque, à la longue, d'ailleurs, de les détériorer-,

le lierre attaché à la muraille n'est plus en soy, mays en la muraille (5).

(1) Oeuvres XXV 106

(2) id. XXVI 154

(3) id. IV 130 ; même thème sous forme interrogative en XIII 339

(4) id. V 6

(5) ibid. V 18

Le caractère positif du lierre, dont l'étreinte rappellera sans doute la vigueur amoureuse du Cantique des Cantiques, n'est pas partagé par d'autres plantes parasites pourtant moins redoutables ; c'est ainsi que la mousse ne sera perçue que comme un élément superfétatoire et sans intérêt :

C'est la plus grande gloire de Dieu que nostre Ordre Episcopal soit reconneu pour ce qu'il est, et que cette mousse des exemptions soit arrachée de l'arbre de l'Eglise ou on void qu'elle a fait tant de mal, ainsy que le sacré Concile de Trente a fort bien remarqué (1).

La troisième plante parasite décrite dans les oeuvres salésiennes est le guy. Sa beauté n'est jamais soulignée ; il est vrai que ce végétal semble avoir toujours été quelque peu suspect, en passant des anciens cultes druidiques aux pratiques de la sorcellerie. L'auteur ne le mentionne que comme une excroissance indigne d'intérêt, en des termes quelque peu réalistes :

Ce n'est pas, Théotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme lesquelles, comme le guy vient sur les arbres par maniere d'excrement et de surcroissance, naissent aussi bien souvent parmi l'amour et autour de l'amour (2).

Cette plante, tout comme le lierre, permettra une expression dialectique pour illustrer certaines notions abstraites :

C'est ce me semble, comme le guy, qui croist et paroist sur un arbre et en un arbre, bien que non pas de l'arbre ni par l'arbre (3).

5125 Le soin donné aux arbres

Après cette évocation détaillée des diverses parties constitutives de l'arbre, avec l'auteur, nous allons traiter des soins requis pour que l'arbre fruitier puisse donner les fruits que l'on est en droit d'attendre de lui. Ces soins sont de deux types : la greffe tout d'abord, l'émondage ensuite.

51251 La greffe

Le thème de la greffe est tout particulièrement intéressant pour qualifier certaines réalités de la vie spirituelle. Il

(1) Oeuvres XVI 216, Cf. Concile de Trente, Sess. XXIV, de Reformat., c. XI, initio

(2) Oeuvres IV 55

(3) id. XIII 178, même expression en XXI 92

s'agit en effet d'une technique qui, partant d'un arbre sauvage, permet de faire pénétrer en lui le germe nouveau qui transformera radicalement sa production dans le sens du bien. C'est le signe par excellence de la conversion. Le greffon sera ainsi spécialement habilité à représenter la Divinité elle-même, image que l'auteur relie à l'Evangile.

Nous sommes nous pas bien heureux, ma chere Mere, de pouvoir enter nos coeurs sur Celuy du Sauveur qui est enté sur la Divinité ? Car ainsy, cette infiniment souveraine Essence est la racine de l'arbre, duquel nous sommes les branches, et nos amours les fruitz (...) (1)

La divine greffe fonde ainsi tout l'étagement de la vie intérieure de l'homme, -ici symbolisée par l'arbre-, et cette greffe, loin de prendre l'apparence de quelque douloureux accouchement, est dénommée par l'auteur comme étant une béatitude, un chemin de bonheur véritable. A partir de cette image-maîtresse vont s'épanouir d'autres développements qui en seront les conséquences.

(...) Or, les fruitz des arbres entés sont tous-jours selon le greffe, car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes, s'il est de cerisier, il jettera des cerises, en sorte neanmoins que tous-jours ces fruitz-la tiennent du goust du tronc : et de mesme, Theotime, nos actes prennent leur nom et leur espece des vertus particulieres desquelles ilz sont issus (...) aussi, la charité est la racine et source de toute sainteté en l'homme. Et comme le tige communique sa saveur a tous les fruitz que les greffes produisent, en telle sorte que chasque fruit ne laisse pas de garder la propriété naturelle du greffe duquel il est procédé, ainsy la charité respand tellement son excellence et dignité es actions des autres vertus, que neanmoins elle laisse a une chacune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle (2).

Le dynamisme de l'image est manifeste avec l'emploi répétitif du verbe jeter pour qualifier la production de l'arbre. Le balancement du passage dessine une parallèle harmonieux entre cette réalité observable de la vie agricole et la réalité d'une vie spirituelle profondément incarnée dans la réalité de la personne. En effet, la conversion symbolisée par la greffe ne produit pas autre chose que ce qui est en puissance dans l'arbre sauvage, c'est-à-dire

(1) Oeuvres XVIII 321, Cf. Jn 15, 5

(2) id. V 249

dans la nature même du croyant. C'est à partir de cette nature-là que la charité va se développer : alors la vie spirituelle ne pourra pas être perçue, telle une difficile tension, perpétuellement contre-nature, mais bien au contraire comme un accomplissement plénier de la nature profonde de l'homme. Cette conviction foncière est au coeur de l'intuition et de la pratique pastorale de l'évêque de Genève. La transformation dont il est question, peut opérer des choses étonnantes, aussi étonnantes que les résultats obtenus par quelque jardinier habile :

On a bien treuvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc ; pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs (1) ?

Toute greffe n'est pas toujours possible et le remède absolu à l'égard de certains vices majeurs est de les supprimer comme de mauvais arbres :

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un a l'autre : on ne sçauroit, certes, non plus enter l'ire, ni la cholere, ni le desespoir sur la charité, au moins seroit il tres difficile (2).

Le rythme à trois temps cher à l'auteur lui fait réaliser ici une distinction fort subtile entre l'ire et la cholere ; en revanche, le troisième terme de cette trilogie qui bénéficie d'une attention particulière, est le désespoir, -les deux premiers étant pratiquement synonymes-. Cet aspect peut surprendre, mais non pas outre mesure si l'on se réfère au solide optimisme de l'évêque savoyard (3). Le balancement de l'identification est une fois de plus parfaitement équilibré pour dépeindre et une réalité de la vie de la nature et une certitude de la vie spirituelle. Certaines greffes sont donc pratiquement impossibles par incompatibilité d'humeur des arbres en présence. Cette remarque judicieuse ne dispense pourtant pas l'auteur de reprendre à son compte une curieuse observation de Pline qui affirme :

(1) Oeuvres III 67

(2) id. V 314

(3) bien qu'il sache d'expérience ce qu'il en est à ce sujet, si l'on en croit les crises spirituelles et morales de sa jeunesse. Cf. E. J. Lajeunie, op. cit., t. 1 p. 140 sq.

Nous avons vu près des cascades de Tibur un arbre greffé de toutes ces façons chargé de fruits les plus divers, portant sur une branche des noix, sur une autres des baies, sur une autre des raisins, des figues, des poires, des grenades, et quelques espèces de pommes ; mais la vie en fut courte (1).

L'observation sera encore amplifiée dans le texte salésien. Dans un premier temps, les propos sont simplement rapportés de la manière suivante :

"j'ay veu a Tivoli, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruitz ; car en une branche on treuvoit des cerises, en une autre des noix, et es autres des raysins, des figues, des grenades, des pommes, et generalement toutes especes de fruitz" (2).

Mais non content de l'énumération latine, François de Sales ouvre donc la production de cet arbre à tout ce qui peut exister dans l'univers. C'est ainsi qu'il poursuit alors :

(...) de maniere que, comme l'on pouvoit dire de cet arbre qu'il estoit cerisier, pommier, noyer, grenadier, aussi l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste, ou plustost qu'elle est la patience, la douceur et la justice mesme. Mais le pauvre arbre de Tivoli ne dura guere, comme le mesme Pline témoigne, car cette variété de productions tarit incontinent son humeur radicale, et le dessecha, en sorte qu'il en mourut (3).

A vouloir trop bien faire, le péril est grand. Cela ne dispense pourtant pas le croyant de désirer ardemment d'être greffé, mais en suivant les conseils de l'auteur :

Plantés sur ces sauvageons les greffes de l'éternelle dilection que Dieu est prest a vous donner si, par une parfaite abnegation de vous mesme, vous vous disposez a les recevoir (4).

Cette greffe étant opérée, il restera encore à prendre soin de l'arbre en le débarrassant de toutes les branches inutiles qui épuisent ses forces vives et mettent en péril la valeur de sa production.

(1) Pline, H. N., 1, XVII, c XIV, al XXVI

(2) Oeuvres V 249

(3) ibidem

(4) id. XX 281

51252 L'émondage

Couper les branches inutiles n'a rien de cruel ; François de Sales fait état de cette action de manière très positive. Du reste, c'est Dieu lui-même qui se chargera de cette besogne :

mays ma serpe avec laquelle on tranche ces inutiles re-
jettons, je la laisse ordinairement en mains de Dieu (1).

C'est par l'événement rencontré sur la route du croyant que va s'effectuer en grande partie cette action bénéfique, bien qu'une intervention plus directement personnelle soit parfois requise :

mais ne faites donq pas ce bon office par force, ains
tachés d'y prendre playsir, comme font les amateurs des
exercices champestres a esmonder les arbres de leurs
vergers (2).

L'arbre ainsi soigné ne pourra que donner des fruits multiples et variés. François de Sales aime trop ce symbole de vie pour ne pas s'attarder longuement sur tout ce qui en découle. La toute première chose et sans doute la plus simple n'est-elle pas déjà l'ombre?

5126 L'ombre

Dans les contrées bibliques à la réalité ensoleillée, l'ombre est toujours bienvenue, et ce, même dans les textes les plus primitifs, tel celui de la Genèse.

et comme Agar, qui laissa son filz sous l'arbre pour pleurer (3).

Lieu de refuge, l'ombre est parfois directement un don de Dieu dont Celui-ci peut disposer à souhait :

On dit que Jonas se consola a l'ombre d'un lierre ou de la courge ; mais un vent chaud et cuisant dessecha presque tout en un moment cest arbrisseau (4).

Du reste, la réalité païenne n'ignorait pas non plus l'intérêt des ombrages bienfaisants. Cependant, sous la plume salésienne, l'évocation des croyances latines revêt parfois l'allure inquiétante du rappel des persécutions antiques qu'eurent à affronter les premières chrétientés, persécutions que l'auteur relie aux agissements

(1) Oeuvres XIX 89

(2) id. XV 319

(3) id. XXVI 229, Cf. Gn 21, 15

(4) Oeuvres XII 138

de la Réforme.

Nostre Bethleem est maintenant ombragée des boscs d'Adonis (1).

Mais la persécution n'est rien en regard du péché qui, lui, peut mener à l'ombre d'une mort véritable. Il convient alors de se "retirer de la mort du péché, qui est la région de l'ombre de la mort" (2).

Par ailleurs, le bois lui-même offre bien des avantages : combustible, matériau de construction, voire support ou arme.

5127 L'utilisation du bois

Dès la plus haute antiquité, le feu rituel requiert un combustible important puisque la victime était le plus souvent brûlée en holocauste. Les textes bibliques ne sont pas avares en détails prosaïques pour préciser les péripéties de certains récits.

Isaac, lequel était chargé du bois pour le sacrifice (...) (3)

Les nécessités domestiques requièrent elles aussi une abondante provision de bois et leur recherche ménage quelques fois certaines mauvaises surprises...

Celui qui a écrit la vie de saint Pacôme dit que lorsqu'il allait par les bois pour en couper, il vient une troupe de ces esprits infernaux (...) (4)

Cette quête du bois est encore tout à fait d'actualité au temps de François de Sales ; en font foi certaines savoureuses expressions populaires que l'évêque ne dédaigne pas d'employer à l'occasion :

et que la vraie religion ait esté cachée en un petit fagot de personnes invisibles et inconneuës (5).

Du reste, ceci permet de suggérer implicitement le feu qui pourra jaillir de ce petit fagot lors des opérations de conversion menées en Chablais.

(1) Oeuvres II 64

(2) id. XXI 133

(3) Entretiens 1222

(4) ibid. 1051

(5) Oeuvres II 60

D'autre part, dans les montagneuses régions savoyardes, l'habitat traditionnel est partiellement construit en bois. Belle occasion pour François de Sales d'exprimer ainsi sa foi :

Ainsi ce divin artisan se plaît à faire de beaux édifices avec des bois fort tordus et qui n'ont nulle apparence d'être propres à choses du monde (1).

Résolument optimiste, cette réflexion est tout à fait caractéristique de l'esprit qui préside à la fondation de la Visitation : n'y est-il pas requis d'y accepter toutes sortes de filles handicapées qui ne pourraient postuler l'entrée dans des monastères traditionnels, -pourvu qu'elles aient les aptitudes à une vraie vie consacrée- ? Ceci est loin de constituer un pis aller pour le co-fondateur de l'Institut naissant, qui présente ici au contraire cette forte conviction qu'un édifice spirituel magnifique, Dieu aidant, s'érigera à partir de ces éléments de mauvaise apparence.

Quant au bâton, droit et solide, il constitue l'attribut obligatoire du voyageur, du chef ou du berger. Signe d'autorité en même temps que signe d'un peuple toujours en marche, il sera un accessoire privilégié du Livre de l'Exode. Lorsque nous avons évoqué les serpents, nous avons remarqué l'intérêt que portait l'auteur à l'épisode où Moïse transformait son bâton en serpent pour impressionner la cour de pharaon.

Voyés la verge de Moïse en terre, c'est un serpent effroyable ; voyés la en la main de Moïse, c'est une baguette de merveilles : voyés les tribulations en elles mesmes, elles sont affreuses ; voyés les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des délices (2).

Là encore, le passage offre un équilibre harmonieux, la double évocation du bâton correspondant parfaitement à la double évocation des tribulations que le rude aspect du bâton illustrera parfaitement.

La suprématie du serpent-bâton de Moïse est encore soulignée :

ainsy que non seulement Moïse et Aaron, mays encore les magiciens animerent leurs verges et les convertirent en coloeuvres, mays la verge d'Aaron devora les verges des autres (3).

(1) Entretiens 1243

(2) Oeuvres V 112

(3) id. I 349, Cf. Ex 7, 10

La précision sur la nature des serpents ainsi obtenue est caractéristique de cette propension à apporter des détails ignorés dans le texte de référence, texte que François de Sales affectionne tout particulièrement. Du reste, la verge d'Aaron contribuera encore à d'autres occasions d'étonnement :

Ainsy la verge d'Aaron ne fleurit point avant qu'estre destinee a la tribu de Levi, et que le nom sacerdotal d'Aaron y fust inscrit. Et la croix qui au paravant estoit une verge seche et infructueuse, des qu'elle fust dediee au Filz de Dieu et que son nom y fust attaché, elle fleurit et fleurira a la veuë de tous les rebelles (1).

Une fois de plus, le bois autorisera à ce jeu de correspondance subtil entre les deux Testaments, nous permettant ici de retrouver le thème essentiel, déjà mentionné : l'arbre de la croix qui devient l'arbre de vie. Le même épisode biblique sera repris dans le Traité del'amour de Dieu, non plus pour une présentation apologétique et polémique de la croix face aux opinions des Réformés, mais pour la croissance spirituelle du lecteur.

Nous sommes, quant a nous, branches seches, inutiles, infructueuses, qui ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute nostre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines et capables de sa volonté (2).

C'est encore le bâton qui servira à Moïse pour guider son peuple et lui ouvrir le passage de la Mer rouge.

Or sus, l'Eglise doit elle pas tous-jours combattre l'infidélité ? et pourquoy donques luy voudries vous oster ce bon baston que Dieu luy a mis en main ? (3)

Dans un rapide sommaire, l'auteur énumère les miracles de L'Ancien Testament et nous donne ainsi l'occasion de remarquer, en plus des passages déjà cités, un autre épisode qui fait appel également à cet objet :

Helisee estima bien qu'au toucher de son baston un mort peust ressusciter (4).

Mais le bâton, ou plus précisément pour reprendre le terme salésien,

(1) Oeuvres II 56, idée déjà exprimée en II 1

(2) id. V 253

(3) id. I 100

(4) id. II 35, Cf 2 R 4, 49

la verge, peut encore servir à châtier. Dans un étonnant dialogue entre David et son Dieu, ce dernier lui demande de choisir un châ-timent :

Nostre Seigneur donna le choix a David de la verge de laquelle il seroit affligé et, Dieu soit béni, il me semble que je n'eusse pas choysi, j'eusse layssé faire tout a sa Divine Majesté. Plus une croix est de Dieu, plus nous la devons aymer (1).

L'instrument du supplice permettra ainsi à l'auteur d'affirmer une idée qui lui est chère : il est vain de rechercher des mortifica-tions que l'on s'imposerait, mais en revanche, il convient d'ac-cueillir avec un grand amour celles que la vie réserve à chacun :

Ne vous fasches pas de demeurer au lict sans medita-tion ; car endurer les verges de Nostre Seigneur n'est pas un moindre bien que méditer (2).

D'ailleurs, si le bâton avec lequel le Seigneur conduit le croyant, -c'est-à-dire l'évènement qu'il met sur sa route-, lui sert par-fois de châtiment, il est bien davantage encore l'instrument du berger évangélique. Grâce à lui, le pasteur mène à bon port son troupeau et l'écarte des périls d'un chemin difficile et scabreux. Alors, faisant siens les termes même du Psaume, l'auteur pourra s'écrier :

Ta verge et ton baton m'ont consolé (3).

De plus, au crépuscule de la vie, lorsque les forces déclinent, le bâton s'avèrera l'aide indispensable pour la marche, tout comme la direction spirituelle s'avère essentielle à la vie d'u-nion à Dieu :

Voyla un jonc sur lequel Dieu veut que je m'appuye, je suis bien asseuree, puisque Dieu le veut, mais le jonc ne vaut pourtant rien (4).

A ces considérations d'origine biblique, François de Sales va ap-porter une observation de caractère tout à fait original qu'il a dû recueillir dans quelque village de montagne.

Je vis il y a quelque tems une fille qui portoit un seau d'eau sur sa teste, au milieu duquel ell' avoit

(1) Oeuvres XII 386, Cf 2 S 24, 13

(2) id. XIII 32

(3) id. XXVI 231, Cf. Ps 23, 4

(4) id. XIV 80

mis un morceau de bois ; je voulus sçavoir pourquoy, et elle dit que c'estoit pour arrester le mouvement de l'eau, de peur qu'elle ne s'espanchast. Et donques, dores-en avant, ce dis-je, il faut mettre la Croix au milieu de nos coeurs, pour arrester les mouvemens de nos affections en ce bois et par ce bois, affin qu'elles ne s'espanchent ailleurs, aux inquiétudes et troubles d'esprit (1).

Ceci étant, le bois ne sert pas seulement de combustible, de matériau de construction et de support. L'arbre duquel il vient, recèle une autre richesse qui contribue grandement à la vie même de l'homme : c'est le fruit, sa production privilégiée. C'est pourquoi les arbres fruitiers trouveront dans l'évocation de la flore salésienne une place de choix. En cela François de Sales s'inscrit parfaitement dans la tradition biblique la plus ancienne.

5128 Les arbres fruitiers

L'arbre qui donne beaucoup de bons fruits est souvent une image-cliché, même si son origine remonte aux textes de l'Evangile (2).

Dans certaines de ses lettres tout à fait mondaines, François de Sales félicite ainsi son Duc :

Mais Monseigneur, puisque la providence de Vostre Altesse a planté ce bon arbre fruitier en cette province, c'est a elle mesme de l'arroser affin que, par la grace de Dieu, il puisse croistre (3).

Manière plaisante, sans doute, de demander quelques subventions pour le collège Chappuysien qui dispense son enseignement en la ville d'Annecy. Il ne faudrait pas croire pour autant que la vie de l'homme ne soit orientée que vers la réalité terrestre la plus visible. En cela, la plantation des arbres peut comporter quelque illusion.

Le monde vit comme s'il croyait de n'estre créé que pour bastir des maysons, planter des arbres, assembler des richesses et faire des badineries (4).

(1) Oeuvres XIV 72

(2) Jn 15, 16

(3) Oeuvres XVII 154

(4) id. III 37

Et pourtant, la production des fruits est loin d'être une réalité négligeable. Bien sûr, tous les fruits ne sont pas à mettre sur le même plan, et nous allons constater une certaine hiérarchie de valeur entre les différents arbres fruitiers que nous présente l'auteur.

51281 L'oranger

L'oranger, sans doute parfaitement inconnu en Haute-Savoie, traduit pour l'auteur quelque chose de merveilleux. C'est en ce sens qu'il est évoqué dans une lettre à Jeanne de Chantal :

Madame, ce désir doit estre en vous comme les orangers de la coste marine de Gennes, qui sont presque toute l'année chargés de fruitz, de fleurs et de feuilles tout ensemble ; car vostre desir doit tous-jours fructifier par les occasions qui se présentent d'en effectuer quelque partie tous les jourz et neanmoins il doit ne jamais cesser de souhaitter des nouveaux objetz et sujetz de passer plus avant, et ces souhaitz sont les fleurs de l'arbre de vostre dessein ; les feuilles seront les frequentes reconnoissances de vostre imbecillité, qui conservent et les bonnes oeuvres et les bons desirs : c'est la l'une des colomnes de vostre tabernacle (1).

L'allégorie est construite de la manière que nous avons déjà remarquée en d'autres occasions. Chaque élément de l'arbre, l'oranger n'étant ici que le prétexte à parler d'une production permanente, représentera ainsi une réalité de la vie intérieure.

51282 Le palmier

Plus exotique encore que l'oranger, le palmier est un arbre qui retient l'attention de l'auteur qui emprunte des éléments de connaissance aux écrits latins (2).

Les cerisiers portent bien tost leurs fruitz parce que leurs fruitz ne sont que cerises de peu de duree ; mayz les palmiers, princes des arbres, ne portent leurs dattes que cent ans après qu'on les a plantés, ce dit-on (3).

La même patience sera donc requise, selon l'auteur, pour la réforme difficile des grands monastères de son temps et tout

(1) Oeuvres XII 264

(2) id. XXVI 142, 143, citant Pline, H. N., 1, XIII, c IV

(3) Oeuvres XIX 75

particulièrement celui des cisterciennes de Port Royal ou celui des bénédictins de Talloires. Voici ce que l'évêque écrit au nouveau prieur :

La palme, reine des arbres, ne produit son fruit que cent ans après qu'elle est plantée. Il convient donc être doué d'un cœur généreux et de longue haleine en une œuvre de si grande importance (1).

Par ailleurs, certains palmiers, plus ou moins bien acclimatés à des contrées moins clémentes, offrent une production qui pour être imparfaite n'en est pas moins méritoire.

En somme, Théotime, notre cheftive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaites et comme des essais de leurs fruits, mais de porter des dattes entières, meures et assaisonnées, cela est réservé pour des contrées plus chaudes (2).

51283 L'olivier

Pour rester un moment encore avec des arbres des contrées plus chaudes, nous observerons l'olivier, arbre biblique par excellence, à la fois beau et utile. Dans la plantation méditerranéenne, il peut se combiner avec la production de la vigne.

(...) tout ainsy que l'olivier planté près de la vigne luy donne sa saveur, de mesme la charité se treuvant auprès des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais il est vray aussi que, comme si on ente la vigne sur l'olivier il ne lui communique seulement pas plus parfaitement son goust, mais la rend encore participante de son suc, ne vous contentes pas aussi d'avoir la charité et avec elle la pratique des vertus, mais faites que ce soit par et pour elles que vous les pratiques, affin qu'elles luy puissent estre justement attribuées (3).

Cet arbre sera ainsi un exemple positif de cette transmission bénéfique que la greffe peut opérer, comme déjà, nous avons pu le constater.

Le Psaume 127 présente également l'olivier comme le modèle esthétique que peut atteindre le croyant :

Y a-il rien de si doux que de voir une mere, avec tant de filles autour d'elle, qui, comme les branches d'un

(1) Oeuvres XIV 174

(2) id. IV 82

(3) id. V 333

bel olivier fleurissent sur le tige de la sainte obéissance et observance de la Règle (1) ?

Ce bel arbre sera donc le symbole de quelque chose de positif, de bénéfique, même lorsque son bois dessine une croix. Parlant de sa visite pastorale en montagne, François de Sales affirme par exemple :

Toutes les croix que j'avois preveues, a l'abord, n'ont esté que des oliviers et des palmiers (2).

Bois noble et déjà d'essence religieuse, l'olivier n'était-il pas utilisé pour la confection de l'Arche d'Alliance ?

Les deux autres Chérubins estoient de boys d'olive doré (...) et partant, ilz ont leurs affections misericordieuses comme d'olive (3).

Après ces arbres prestigieux, il nous reste encore à faire état d'essences à la réalité plus courante dans les régions que connaît François de Sales.

51284 Le poirier

Le poirier était déjà survenu dans les questions de greffes, son existence est sans doute trop commune pour être par trop évoquée. Les similitudes relèvent différents cas de figures qui indiquent ou non la possibilité de greffer cet arbre avec d'autres essences (4).

51285 Le saule

Du fait de son nom et probablement aussi de sa forme, le saule est habituellement désigné comme un arbre triste. Il rappelle la tristesse du chant d'exil des Psaumes de l'Exil.

in salicibus suspensis organis (5).

C'est également un arbre trompeur, en des époques difficiles pour lesquelles la moindre silhouette prend vite un aspect inquiétant...

il vous semble que ce soyent des armées ; ce ne sont que des saules esbranchés ; et ce pendant que vous

(1) Oeuvres XIII 96, Cf. Ps 127, 3

(2) ibid XIII 125

(3) id. XXVI 67

(4) ibid. XXVI 161

(5) id. XXIII 317. Traduit ainsi : "aux saules des alentours nous avons pendu nos harpes". Cf. Ps 136, 2-4

regardés la, vous pourriez faire quelque mauvais pas (1). Cette dernière évocation n'est pas dépourvue d'humour en imaginant les dangers bien réels que courent ceux-là mêmes qui désirent échapper trop vite aux dangers imaginaires...

51286 Le sapin

Roi des forêts savoyardes, le sapin est étrangement peu présent aux essences salésiennes, à quelques exceptions près. Il ne saurait être greffé (2) et cela lui enlève déjà un certain nombre d'attraits. De plus, il ne produit aucun fruit utilisable. Cependant, son bois est habituellement utilisé en construction comme en témoigne cette remarque directement observée :

Si on colle deux pièces de sapin ensemble, pourvu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendrait beaucoup plus tost les pièces es autres endroitz, qu'en l'endroit de leur conjonction, mais Dieu conjoint le mari et la femme en son propre sang (3).

Il est encore relevé que le sapin meurt si on luy oste la cime(4). Une fois de plus, nous mesurons ici la différence de goût qui peut se manifester entre des époques aussi différentes que notre vingtième siècle épris de nature et le début du XVIIème siècle. Pas plus que la montagne, le sapin n'est perçu comme un arbre qui mérite l'attention.

Un dernier arbre est nominalement mentionné par François de Sales à partir d'une image biblique.

51287 Le genévrier

Cet arbre apporte un exemple significatif des diverses lectures des textes bibliques que l'on pouvait pratiquer à l'époque.

comme par exemple, le genévrier sous lequel Helie s'endormit de détresse est interprété allégoriquement par plusieurs de la Croix ; mais moy, j'aymerois mieux dire ainsy : Comme Helie s'endormit sous le genévrier, ainsy nous devons reposer sous la Croix de Nostre Seigneur par le sommeil de la sainte méditation ; et non pas :

(1) Oeuvres XII 205

(2) id. XXVI 161

(3) id. III 265

(4) id. XXVI 156

Ainsy qu'Helie signifie le Chrestien, le genevrier signifie la croix. Je ne voudrois pas asseurer que l'un signifie l'autre, mays je voudrois bien comparer l'un a l'autre, car ainsy le discours est plus ferme et moins reprehensible (1).

Ces conseils pour la prédication donnés à monseigneur Fremyot font partie d'un ensemble plus vaste que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer dans notre présentation. Ils nous remémoreront en tous cas un principe de composition littéraire dont l'auteur ne se dépare pas et qui consiste à introduire habituellement une réalité de la vie intérieure à l'aide d'un premier élément venant d'une observation le plus souvent puisée dans la nature.

Il est temps, semble-t-il, de conclure avec une dernière image qui nous replongera en cet héliocentrisme littéraire qui inonde toute l'oeuvre de François de Sales et qui mettra en valeur la hiérarchie lumineuse de la création traduite par la thématique salésienne.

5129 L'arbre et le soleil

Symbole de vie par excellence, l'arbre va donc offrir une grande convenance avec l'astre de la vie.

Les arbres fruitiers ne fructifient que par la présence du soleil, les uns plus tost et les autres plus tard, les unes toutes les années et les autres de trois en trois, et non pas tous-jours esgalement. Nous sommes bien heureux de pouvoir demeurer en la présence de Dieu, et contentons nous qu'elle nous fera porter nostre fruit ou tost ou tard, ou tous les jourz ou par fois, selon son bon playsir auquel nous devons pleynement nous resigner (2).

Du reste, et de manière assez originale, cette parfaite convenance de l'arbre avec le soleil sera plaidée par un avocat inattendu qui réside paradoxalement en un milieu naturel dépourvu de la présence bienfaisante du soleil. Il s'agit du corail. Curieusement, la lumière du soleil agira sur lui comme un révélateur pour en faire une pure merveille hors de ce milieu négatif.

Nous sommes comme le corail, qui dans l'océan, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-vert, foible, fléchissant et pliable ; mais estans tiré hors du fond de

(1) Oeuvres XII 310, Cf. 1 R 19, 4-5

(2) id. XIII 20

la mer, comme du sein de sa mere, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, a mesme qu'il change son vert blafastre en un vermeil fort vif (1).

Conclusion sur l'image de l'arbre

Si la nature est ce temple en lequel il est loisible de trouver la divinité, les arbres en constituent sans nul doute les piliers principaux. Il n'y a guère d'aspects de l'arbre que François de Sales ait laissés de côté afin de mieux parler de toute la richesse de la vie intérieure qu'il se propose de faire découvrir à ses lecteurs. Fruits de la dévotion et épines de la tentation, fleurs de vie éternelle et tronc d'une montée que rien ne saurait entraver, tous participent, avec beaucoup d'autres éléments, à une esthétique naturelle en laquelle le lecteur se retrouve d'autant plus facilement en pays de connaissance que l'image lui est parfaitement naturelle.

La fréquence de cette image de l'arbre, aussi bien dans les oeuvres spirituelles majeures que dans la correspondance abondante de l'évêque, est tout aussi révélatrice que la signification même de chacune des images. L'arbre a bien la solidité des convictions du pasteur savoyard, ancré dans le solide terreau de la tradition. La sève y coule, généreuse, abondante, celle de la doctrine de l'Eglise mais qui ne ressemble jamais à une leçon apprise et récitée : l'évêque y parle d'expérience, et son expérience est l'illumination qu'il reçut de l'amour de son Dieu, au sortir d'une crise dramatique. Il n'est point de ces arbres rongés par le sel des scrupules et l'acidité de la culpabilisation. Son suc est fait d'un optimisme qui ne se dément pas. Il ne parle pas d'arbre coupé parce qu'il ne donne pas de fruits, mais bien davantage du fruit que tout arbre peut être amené à produire sous le soleil de son Dieu.

(1) Oeuvres IV 218, même idée XXI 145

52 LE FRUIT

521 Présentation de l'image

Après notre étude de l'arbre et une première évocation du fruit qu'il peut donner, il nous semble intéressant de relire à part le thème du fruit. L'image du fruit est certes inséparable de l'image de l'arbre, mais elle comporte un intérêt particulier essentiellement du fait de la dualité de sens que ce mot peut renfermer. En effet, dans un premier sens, le mot fruit exprime la fécondité par analogie avec la production de la nature. Dans un second sens, abstraitement, ce mot désignera le résultat obtenu, "le fruit de l'action".

La Bible parle souvent de fruits. Ce mot y désigne ce qui est produit par un être vivant, plus précisément, par une créature. Dans la répartition des tâches qui s'opère dès l'origine de la Création, Dieu est révélé comme celui qui plante et sème, selon une figuration anthropomorphique, mais il n'est pas celui qui porte les fruits. Il est celui qui récolte, souvent au terme d'une longue et féconde attente. L'acte créateur est donc assimilé au dépôt d'une semence de vie. La terre produira ensuite des arbres fruitiers qui eux-mêmes donneront des fruits selon leur espèce (1); de même le peuple d'Israël sera-t-il appelé à produire des fruits de justice et de fidélité que requiert l'Alliance avec son Dieu.

D'autre part, l'image du fruit permettra une symbolisation de toute l'aventure de la liberté et du salut de l'homme. Dans le Livre de la Genèse, Adam est décrit comme refusant de recevoir de Dieu seul le fruit de vie qui lui était destiné. De fait est-il contraint de cultiver désormais un sol maudit. Ayant goûté de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il a prétendu déterminer par lui-même ce qui était bien et ce qui était mal : toute son action en est devenue ambiguë, décevant en cela l'attente de la Divinité, figurée d'ailleurs fréquemment comme le maître de la vigne qui ne trouve que du verjus en lieu et place du raisin espéré (2). Dans la tradition du Nouveau Testament, le Christ reprendra à son

(1) Gn 1,11

(2) Is 5,1

compte cette image, en levant cette ambiguïté. C'est son existence même qui se soumettra à la loi de la fructification, le sens même de sa mort prenant la valeur du grain de blé jeté en terre, nécessaire pour une germination féconde et ici définitive (1). La vision eschatologique des traditions apocalyptiques reprendra cette image du fruit, développant l'évocation de la vigne qui donne un fruit, délectable et permanent (2).

522 Utilisation salésienne de l'image

Fidèle à la tradition biblique, François de Sales emploie le mot "fruit" en des sens fort divers. S'inspirant toujours du grand livre de la Nature, en de multiples occasions il nous fait part de ses observations personnelles ou bien encore se plaît à chercher dans l'humanisme latin des curiosités qui viendront orner ses propos.

Tout d'abord, observons avec l'auteur que le fruit fait partie de la réalité la plus courante de la vie humaine de son époque.

5221 La consommation des fruits

L'évêque de Genève n'avait guère de raison de faire état des menus qu'il pouvait consommer, ni même de développer des pages dithyrambiques sur les fruits délectables qu'il pouvait déguster aux champs. Par contre, une rapide lecture des constitutions de la Visitation nous convaincra que le fruit fait partie de l'alimentation courante de l'époque. L'Institut ne se veut pas un lieu où l'accent serait mis sur les austérités extérieures, mais bien plutôt sur les mortifications intérieures. Il se propose au contraire d'accepter des candidates que rebuteraient certaines privations; aussi les dispositions suivantes sont-elles prises :

Pour nous qui recevons les infirmes, nous tiendrons le milieu. En tout temps on donnera trois onces de pain avec un peu de fruit (3).

Du reste, si cette consommation n'est pas appropriée, d'autres

(1) Jn 12,24

(2) Ap 22,2

(3) Entretiens 1335

aménagements seront encore possibles :

mais si une fille ne peut supporter du fruit ou de la résinee l'on peut luy donner un oeuf au temps qu'il est permis d'en manger (1).

Cette consommation sera pourtant réglementée et ne devra pas faire l'objet de ces exagérations qui pouvaient sans doute se rencontrer dans les monastères à la discipline relâchée.

Une fille mange des poires, des abricots, ou autres fruits, elle viole la Règle et fait une désobéissance (2).

Ces quelques points de détails nous indiquent en tous cas l'importance dans la vie courante des fruits sur le plan alimentaire.

5222 Le fruit est désirable

Même dans sa réalité la plus humble, le fruit est donc une chose habituellement désirable. Dans la hiérarchie des productions de l'arbre, il tient la place privilégiée que nous avons déjà soulignée. Même si son esthétique s'efface devant la beauté éphémère de la fleur, d'autres considérations ne soutiennent pas la comparaison, ni l'application qui en est faite :

Il ne faut pas s'attacher à notre propre satisfaction, car ce serait s'attacher aux fleurs et non aux fruits (3).

N'est-ce pas encore une fois au fruit que l'arbre est toujours jugé ?

que nous nous unissions de plus en plus à ce Sauveur, afin que nous portions bon fruit (4).

Ce fruit est mystique et spirituel, mais il désigne parfois une renommée méritée et assurément plus mondaine, sans que ce terme, toutefois, présente alors une acception péjorative. Nous le trouvons dans ce sens dans une lettre adressée à Antoine Favre :

Universo enim orbi litterario cum ex fructu arbor optima et sis et habearis, mihi unus perpetuo propositus es... (5).

Le coeur de l'homme symbolisera tout cela, le coeur pris au sens biblique, tout l'être, dans ce qu'il a de meilleur, aussi bien dans

(1) Oeuvres XXVI 342

(2) Entretiens 1000, reprise en 1001.

(3) id. 1194

(4) Oeuvres XVIII 32

(5) id. XI 20, traduit ainsi : "Puisque vous êtes un arbre excellent, et par ses fruits reconnus par le monde savant, depuis longtemps je me propose votre exemple."

le domaine de sa vie affective que de sa réflexion et même de son habileté manuelle :

Nos coeurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs oeuvres ou actions sont les fruits (1).

Mais sans doute convient-il d'entrer plus avant dans notre sujet et de tenter de détailler ce que cette idée de fruit désirable peut déployer de richesse dans les écrits salésiens.

Nous commencerons donc par un recours au texte de l'Écriture pour considérer en quoi il peut inspirer les propos de François de Sales.

52221 Les fruits dans l'Évangile

Outre le passage cité de l'arbre reconnu à ses fruits, l'auteur mentionne explicitement plusieurs fois le passage suivant :

Qui demeure en moy et moy en lui, il porte beaucoup de fruit (2),

citation que l'on peut mettre en rapport avec cet autre passage de la Lettre aux Colossiens (3) :

Or l'Église, au tems des apostres jetta par tout ses branches chargees du fruit de l'Évangile, tesmoin saint Pol (4).

Ces deux passages nous montrent que dans la tradition du Nouveau Testament, le fruit offert par Dieu aux croyants concerne à la fois la réalité immédiate - le fruit de l'Église primitive qui croît et s'étend -, et la réalité eschatologique, déjà suggérée par le texte de saint Jean, mais encore amplifiée en tel et tel passage de la correspondance salésienne dans des circonstances humaines bien précises, lors de la mort d'un enfant, notamment :

Et voila que Dieu l'a retiré de tous ses perilz et luy a fait recueillir le triomphe sans bataille et moysonner les fruitz de la gloire sans labour (5).

Le fruit concerne donc à la fois cet "ici" du Royaume de Dieu et ce "pas encore" attendu dans la foi. Cette double attente est entière-

(1) Oeuvres III 322

(2) id. V 255; XIV 289, cf. Jn 15,5

(3) Col 1,6

(4) Oeuvres I 135 cf. Col 1,6

(5) id. XV 331

ment comblée par la Divinité, dans un mouvement dynamique qui sera encore suggéré par la floraison de l'arbre puis le mûrissement des fruits.

car ce grand Amy de nostre coeur ne le remplit, ce me semble, de desirs que pour le combler d'amour, comme il ne charge les arbres de fleurs que pour les recharger de fruitz (1).

Ce don de Dieu peut être davantage compris, en restant fidèle à la cohérence de l'image présentée, si l'on évoque la nécessaire patience requise pour obtenir la pleine production de l'arbre. Certains cycles sont d'une grande fécondité mais leur rareté n'a d'égale que le sublime de leur production.

Tous les arbres, ma tres chere Fille, ne produisent pas leurs fruitz en mesme sayson; ains ceux qui les jettent meilleurs demeurent aussi plus long tems a les produire, et la palme mesme cent ans, a ce qu'on dit. Dieu a caché dans le secret de sa providence la marque du tems auquel il vous veut exaucer et la façon en laquelle il vous exaucera (2).

Ce don de Dieu qui vient en son temps, lui qui respecte la mystérieuse logique de la germination, offre une plénitude de bonheur qui seule peut combler le coeur de l'homme. Ce don est à recevoir dans le mouvement d'une progression et non comme l'acquisition définitive et soudaine de quelque état d'angélisme fort illusoire. Les avant-goûts de cette plénitude proposée empruntent des canaux très humains et pratiques et s'adressent à la réalité la plus concrète de l'existence du croyant.

52222 Les fruits spirituels

C'est dans ce contexte que le fruit spirituel peut être défini comme la réalisation, l'épanouissement de la dimension totale de l'homme et, bien sûr, de sa dimension spirituelle. Cette fructification est une tradition que l'on trouve dès l'origine de la communauté des croyants.

Nos anciens pères et tous ceux qui ont fait du fruit...(3)
Ce fruit spirituel exigera une attitude de foi positive :

Nul ne se confie en Dieu qui ne retire les fruitz

(1) Oeuvres XV 102

(2) id. XX 148

(3) id. XII 322

de sa confiance (1)

et cette attitude, en réponse, se fera action envers le prochain, les "deux tables de l'amour" étant absolument indissociables.

la dilection est appelée fruit entant qu'elle nous delecte et que nous jouissons de sa délicieuse suavité, comme une vraye pomme de Paradis recueillie de l'arbre de vie (...) (2).

Il est clair que l'intuition contenue ici est l'antithèse de la faute originelle, cet essai malheureux de l'homme d'après le Livre de la Genèse de vouloir se passer de son Dieu pour discerner ce qui est le bien et ce qui est le mal. Ce fruit de l'Esprit Saint (3) permettra au croyant de "s'avancer" (4), c'est-à-dire de progresser dans un amour accru de Dieu et du prochain. Des moyens sont requis pour cette avancée : les sacrements tout d'abord :

il nous faut préparer pour recevoir les Sacrements et quels fruits nous en devons tirer (5),

mais aussi les oeuvres (6), c'est-à-dire la dynamique d'un engagement actif, en fonction de la vocation propre de chacun. Pour l'auteur, en effet, il vaut toujours mieux accomplir avec amour sa tâche que d'illusoires mortifications qui finiraient par aveugler le croyant en le fermant en sa suffisance (7). Nous sommes bien loin ici de toute tentation de Tartufferie...

Ceci étant, la recherche du "fruit véritable" exigera des choix, toujours offerts à la liberté du croyant.

(...) d'autant qu'il faut preferer le fruit aux feuilles, c'est a dire le bien intérieur et spirituel a tous les biens extérieurs (8).

Guide spirituel, François de Sales se propose de conduire son lecteur vers le nouvel arbre de vie qui porte de tels fruits. Il le fait pourtant avec humour, reprenant à son compte l'image de l'arbre, pour se refuser à ce que l'idée de maître spirituel pourrait

(1) Entretiens 1223

(2) Oeuvres V 307

(3) ibid. V 306 et XVIII 379

(4) Entretiens 1267

(5) ibid. 1262

(6) Oeuvres III 280

(7) ibid. III 219

(8) ibid. III 158

comporter d'orgueilleux :

et je veux bien qu'il y eust de la rusticité : mais faut-il se despiter pour cela ? Vous sçaves bien le païs ou vous m'aves pris : devez vous attendre des fruitz delicatz d'un arbre de montaignes, et encor d'un si pauvre arbre comme moy ? (1)

Selon son habitude, il passe au domaine concret d'un engagement visible, et pour ce faire, il va mettre en lumière certains points pratiques qui illustreront concrètement ce que sont ces fruits spirituels.

52223 Concrétisation

Dans leur diversité, les fruits spirituels peuvent figurer l'aspect visible d'un monastère qui a su recouvrer sa ferveur originelle :

(...) ces bons Religieux, qui assisteront et arrouseront les vieux arbres affin quilz multiplient en fruitz de pieté, et esleveront les enfans comme jeunes plantes a ce que la postérité devance, s'il se peut, leurs praedecesseurs, et sachent tant mieux reverer leur saint Prince (...) (2)

ou encore l'espoir mis dans le nouveau collège des Pères Barnabites d'Annecy :

(...) cette oeuvre, de laquelle le fruit sera incroyable (3).

Le fruit spirituel peut encore mûrir dans des réalités plus cachées, telle une conversation de direction intérieure (4), ou plus généralement la relation humaine, tout simplement :

Si vous pensies, ma chere Fille, que vous puissies tirer de ma presence tant d'ayde et de bon fruit et de provisions spirituelles comme vous m'escrives (5).

Nous pourrons le cueillir aussi dans la lecture ou la composition d'ouvrages religieux :

C'est un grand fruit que ce pauvre petit livre m'a rendu, et lequel je n'attendais pas... (6).

ou bien dans la méditation et l'oraison :

(1) Oeuvres XX 118

(2) id. XVII 175

(3) id. XVI 309

(4) id. XIV 176

(5) id. XIII 163

(6) id. XIV 125

Faites moy ce bien de m'advertir du sujet de vos meditations pour cette annee presente; je me consolera y a le sçavoir, et du fruit qu'elles font en vous (1).

Nous le trouverons également à l'occasion de la prédication d'un Carême (2), ou simplement dans le rayonnement spirituel d'une personne ou d'une communauté (3). Nous ne prétendons pas pouvoir offrir ici le lieu et la place de détailler le sens, chaque fois légèrement différent, de ce mot qui revient si fréquemment sous la plume de l'auteur.

Pour ce qui regarde les fruits spirituels, nous en terminerons simplement en rappelant une constante : tous sont un don de Dieu à cultiver et leur production ne dépend pas uniquement des seules forces de celui qui les reçoit :

N'ayes nul souci si votre travail sera suivi du fruit que vous en prétendez, car ce n'est pas à vous que l'on demandera de fruit, ains seulement si vous serés employés fidèlement à bien cultiver ces terres stériles et desséchées; l'on ne vous demandera pas si vous avez recueilli, ains seulement si vous avez eu soin de bien ensemer (4).

Après cette évocation des fruits spirituels, il convient maintenant de considérer encore un sens particulier de ce mot.

52224 L'enfant est un fruit

L'évêque de Genève aimait les enfants. Ne le voyait-on pas organiser lui-même d'inoubliables séances de catéchisme en sa cathédrale ? De plus, sa correspondance concernait un nombre important de femmes mariées dans la vie desquelles l'enfant tenait une place très importante. Il n'est pourtant pas de notre propos de développer ce thème très riche de l'enfant dans l'oeuvre salésienne, cela déborderait en effet notre sujet. Nous nous contenterons donc de ces brèves allusions justifiées par le fait que l'évêque de Genève emploie plusieurs fois l'image biblique du fruit pour qualifier un nouveau-né :

C'est un grand enseignement pour les femmes chrestiennes d'offrir a la divine Majesté les fruitz de leurs ventres, mesme avant qu'ilz en soient sortis, car Dieu qui accepte

(1) Oeuvres XIII 54

(2) id. XII 295

(3) id. XII 280, XIII 32, 40, 88, XIV 69 par exemple.

(4) Entretiens 1224

les oblations d'un coeur humble et volontaire, seconde par l'ordinaire les bonnes affections des meres en ce tems la (1).

A cet avis général de l'Introduction à la vie dévote, François de Sales adjoindra des propos plus circonstanciés dans sa correspondance :

Les arbres portent les fruitz pour les hommes, mais les femmes portent les enfans pour Dieu; c'est pourquoy la fertilité est une de ses bénédictions. Faites vostre prouffit de cette grossesse (...) offrant vostre fruit à Dieu cent fois le jour, comme (le dit) Saint Augustin (2)

ou encore

Et si Dieu exauce mes souhaitz, ce mariage sera fleurrissant en toute sorte de benedictions, et rendra en son tems les fruitz d'une desirable et belle postérité (3).

Ces souhaits, qui n'ont sans doute rien de bien étrange, sont révélateurs pourtant d'une théologie de l'Incarnation tout à fait positive, qui refuse absolument de considérer l'état laïc et le mariage comme le pis aller de ceux qui seraient incapables d'accéder à l'état de perfection de la vie religieuse ou du sacerdoce. La procréation est un fruit pour Dieu, l'Incarnation n'ayant point employé un autre chemin "par l'action de l'Esprit Saint" (4).

Le fruit, dans la tradition biblique tout comme dans la réalité de la nature, ne comporte pas toujours un aspect éminemment positif. Ce serait oublier que ce monde est contrasté et que bien et mal s'y livrent un combat sans merci. François de Sales ne saurait occulter cette dualité.

5223 Les mauvais fruits

Comment ne pas revenir à ce sujet au récit originel de la Genèse ? François de Sales en propose une exégèse originale qui refuse de noircir le tableau :

De cent mille fruitz délicieux, Eve choisit celui qu'on luy avoit défendu (5), et sans doute que si on le luy eust permis elle n'en eust pas mangé. C'est, en un mot, que nous voulons servir Dieu, mais à nostre volonté et

(1) Oeuvres III 271. "Cette pratique avait du reste été respectée par la propre mère de François de Sales comme le rapportent ses biographes et tout particulièrement l'Histoire de la vie et des faits du bien-heureux François de Sales, evesque et prince de Genève, par Charles-Auguste de Sales".op.cit.

(2) Oeuvres XVIII 40 citant S. Augustin, Confess., 1, I, c. XI.

(3) id. XVII 130

(4) Lc 1,35

(5) Gn 3,1

non pas a la sienne (1).

Les Entretiens parleront aussi de la consommation de ce fruit fatal pour indiquer cette fois la duplicité de l'esprit humain.

Nous tenons ce défaut de notre mère Eve, car elle en fit bien autant lorsque le malin esprit la tentait de manger du fruit défendu, lui disant seulement que Dieu leur avait défendu de la toucher (2).

La solidarité de l'humaine nature est soulignée ici par un "nous", qui se refuse par avance à en rejeter la faute sur la curiosité féminine; de ce mal originel proviendront d'autres maux que le décalogue se donnera plus tard mission de réfréner.

L'arbre touffu c'est le meurtre (3),

mais cette production n'est fort heureusement pas courante chez les correspondants de l'évêque. Il est par contre des fruits qui pour être moins funestes n'en sont pas moins pernicioeux :

Vous descouvrires cette amitié (du monde) par ses feuilles, par ses fleurs et (par ses fruitz). Ses fruitz, ses feuilles et ses fleurs ne valent rien. Ses feuilles sont des paroles bien coiffées, recherchées, inutiles, affectées, louanges tirées de vos qualités naturelles et civiles, et semblables vanités. Ostes-vous de la, ma Fille, car l'ombre de ces feuilles est veneneuse. Les fruitz sont : distraction de coeur, obscurcissement d'esprit, degoustement d'ame, dissipation des facultés interieures. O ! Dieu vous defende de ces accidens (4).

Ce passage nous présente curieusement un arbre paré des traits d'une coquette mondaine dont les fruits futiles sont détaillés successivement en une courte allégorie assez originale. Dans le même ordre d'idée, nous trouvons encore d'autres fruits à écarter :

Car il faut que les fruitz du tracas soyent bien grans pour estre comparables au bien d'une sainte tranquillité (5)

De fait, certains arbres - négatifs - sont trop solidement implantés dans la nature humaine pour en être déracinés. Une autre image nous invite tout au moins à en éviter avec réalisme la production :

L'amour propre, l'estime de nous-mesme, la fausse liberté de l'esprit, ce sont des racines qu'on ne peut bonnement arracher du coeur humain, mais seulement on peut empescher la production de leurs fruitz, qui sont

(1) Oeuvres XII 348

(2) Entretiens 1190

(3) Oeuvres XIII 278

(4) id. XIV 107

(5) id. III 284

les péchés (1).

Cette phrase révèle encore une fois une grande finesse de connaissance de la nature humaine. Le guide spirituel qu'est François de Sales n'imagine pas un instant que le converti puisse se transformer en ange et détruire définitivement toute tentation comme pouvait parfois le penser certaines prédications approximatives. C'est avec une nature faible et tentée que Philothée ou Théotime auront à poursuivre le difficile chemin de l'union à Dieu et de l'amour de leur prochain.

Dans un tout autre contexte, quelques années après la fondation de la première Visitation, les critiques de l'archevêque, Monseigneur de Marquemont, primat des Gaules, n'épargneront pas la conception même de ce nouvel Institut. Rapportant la parole de ce prélat français, l'évêque de Genève s'étonne :

(...) car c'est son mot, que le fruit de cette Congrégation est admirable, mais que la racine n'en vaut rien; combien que Nostre Seigneur die qu'un mauvais arbre ne sçauroit produire bon fruit (2).

Il faudra donc introduire quelques modifications substantielles dans les Constitutions de la Visitation, mais l'essentiel demeurera et le fruit spirituel (3) de cette fondation sera certainement l'un des principaux sujets de satisfaction pour son co-fondateur.

Parallèlement à cela, il arrive également qu'un fruit, au demeurant excellent, en vienne à se corrompre et se montre ainsi impropre à la consommation. Ceci peut s'entendre au sens propre :

De même, je ne sais pas si l'année qui vient tous les fruits de la terre seront tempêtés : s'il arrive qu'ils le soient, il est tout évident que c'est le bon plaisir de Dieu (4).

Sans doute une phrase relevée ainsi hors de son contexte peut-elle traduire un propos quelque peu surprenant qui, du reste, pourrait être taxé de quiétisme. Il conviendra donc de le replacer dans le cadre plus large d'une lecture dans la foi des événements qui surviennent dans l'existence du croyant. Au sens figuré, les

(1) Oeuvres XVII 160

(2) ibid. XVII 139

(3) id. XXV 337 sq.

(4) Entretiens 1024

fruits gâtés pourront symboliser certains aspects délicats d'un discours sur la chasteté :

Les cors humains ressemblent (...) aux fruitz lesquels quoy qu'entiers et bien assaysonnés, reçoivent de la tare s'entretouchant les uns les autres (1).

Est-il possible, en ce cas, d'éviter au moins que ces bons fruits ne se gâtent ? Et François de Sales nous conseille ici plusieurs moyens de bien les garder pour éviter ce malheur.

5224 La conservation des fruits

Cette conservation ne dépend pas uniquement de la personne en cause, mais rentre, dans un premier temps, dans le cadre plus vaste de la Providence de Dieu, elle qui dispense à chacun nourriture et moyen d'assurer ses besoins :

Nous demanderons aussi a ce Pere celeste notre pain quotidien, ainsy qu'il nous a enseigné, le priant de conserver et multiplier les fruitz de la terre (2).

Cette intention posée, il est tout de même requis de prendre des précautions pratiques qui nous sont fournies de façon précise, témoins du don d'observation que possède l'évêque relativement aux réalités les plus humbles de la vie quotidienne de l'époque :

Et de vray, tandis que les fruitz sont bien entiers, ilz peuvent estre conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leurs propre feuillage; mais estans une fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le sucre, en confiture : ainsy la chasteté qui n'est point encore blessée ni violee peut estre gardée en plusieurs sortes, mais estans une fois entamée, rien ne la peut conserver qu'une excellente devotion, laquelle, comme j'ay souvent dit, est le vray miel et sucre des espritz (3).

Par ailleurs, l'auteur nous donne également quelques précisions quant aux fruits qui peuvent être conservés :

Que si les fruitz les plus tendres et sujetz a corruption sont les cerises, les abricotz et les fraises, se conservent ayement toute l'année estans confitz au sucre et au miel, ce n'est pas merveille si nos coeurs, quoy que fresles et imbecilles, sont sucrés et emmielés de la chair et du sang incorruptibles du Filz de Dieu (4).

(1) Oeuvres III 181

(2) id. XXIII 369

(3) id. III 177

(4) ibid. III 116

Il nous offre également cette autre remarque de tradition populaire:

Les fruitz un peu tardifs se conservent beaucoup mieux que les printaniers (1).

A partir de ces considérations, pour le croyant il conviendra de conserver soigneusement les fruits précieux qui lui sont remis par son Dieu : les vertus confites dans le miel de l'amour (2), les résolutions (3), les consolations reçues (4) et tout don de Dieu en général (5).

Sans vouloir transformer notre présentation en inventaire de charrette des quatre saisons, nous allons tout de même mentionner rapidement les différentes espèces de fruits qui nous sont données par l'auteur.

5225 Les diverses sortes de fruits

52251 La pomme

Ce premier fruit semble exercer une grande fascination sur certains personnages bibliques, une fascination parfois énigmatique, surtout quand il s'identifie à la mystérieuse et légendaire mandragore.

Et comme peut on trouver étrange que Rachel quittast les caresses de son Jacob pour des pommes de mandragore, puisqu'Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre a manger (6).

(1) Oeuvres I 6

(2) id. III 156

(3) id. XXI 20

(4) id. III 327

(5) id. XXVI 263

(6) id. V 199. L'auteur paraphrase effectivement cet épisode de l'histoire biblique : "Ruben, estant allé aux champs en tans de moisson, il y treuva des mandragores, lesquelles il cueillit et dont, par apres, estant de retour au logis, il fit present a sa mere. Ce que voyant, Rachel, faites moy part, dit elle a Lya, je vous prie, ma seur, des mandragores que vostre filz vous a donnees." V 198. - Il indique pourtant, avec saint Augustin, que cette production de belle apparence est loin de mériter l'attrait que ressent le personnage biblique : "Le grand saint Augustin prit un jour play-sir de voir et contempler a loysir des mandragores pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirées, et il treuva qu'elles estoient voirement belles a la veüe et d'aggreable senteur, mais du tout insipides et sans goust". V 198, citant S. Augustin, Contra Faustum, I, 22, c. LVI. - Cette plante est même apparemment vénéneuse comme le fait encore remarquer l'Introduction à la vie dévote : "ceux qui la sentent de pres et longuement en deviennent assoupis et malades", inconvenient que reçoivent du même coup moralement ceux qui s'attachent trop aux honneurs. cf. III 144. Selon Pline, cependant, cet inconvenient peut servir avantageusement d'anesthésique aux chirurgiens qui auront pourtant soin de bien doser une action qui peut devenir dangereuse car "qui en boit largement meurt sans remedes." cf. V 198

Remettant les choses au point et réservant pour un autre temps d'affiner l'explication exégétique de ce passage de la Genèse, François de Sales convient pourtant :

Ainsy, celuy qui derobe une pomme, une poire, un liard ne peche que veniellement (1).

Si la pomme est de peu de valeur, que dire alors de sa pelure ? Pourtant, dans la réalité de la nature, la chose la plus humble a bien souvent une valeur cachée :

Outre que, comme la pelure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy mesme, sert toutesfois grandement a conserver la pomme qu'elle couvre, aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, luy est néanmoins grandement utile a sa conservation pendant les hazardz de cette vie mortelle (2).

Se soucier d'une pomme paraît pourtant bien puéril. Si le trait est touchant lorsqu'il regarde un petit, il n'en serait pas de même pour une personne d'expérience.

Et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse (...) (3).

Ce fruit permettra encore cette belle observation sur les limites de la sensibilité infantine :

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette a sa mere qu'on saigne; mais si a mesme tems sa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande une pomme ou un cornet de dragee qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lascher. Telles sont la plupart de nos tendres devotions (4).

Cette anecdote sera l'occasion d'un glissement subtil vers un sens plus mystique qui trouvera sa source dans le Cantique des Cantiques:

mais pourquoy donq ne luy donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, a sçavoir nostre coeur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous ? (5)

La pomme, dès lors, peut justifier ses lettres de noblesse. Sa forme rappellera le coeur tout donné à l'amour :

(1) Oeuvres XXVI 263

(2) id. V 299, repris en XX 70

(3) id. IV 199. Cette attirance des jeunes enfants pour les fruits avait déjà en son temps frappé saint Augustin : "Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le plaisir : "On montre des noix a un enfant" dit saint Augustin, "et il est attiré en aymant; il est attiré par le lien, non du cors, mais du coeur". cf. Oeuvres IV 126

(4) Oeuvres III 320

(5) *ibidem*

O Dieu, quand je me resouviens qu'aux Cantiques, elle dit : "Entourés moy de pommes", je voudrois volontiers luy donner nostre coeur; car quelle autre pomme peut desirer de moy cette belle Fruitière ? (1).

Les élancements du coeur amoureux vers son Dieu seront alors encore nommés "pommes de senteur" (2) et tout autant les échecs et les mortifications que l'événement met toujours sur le chemin du croyant (3).

La pomme n'est pourtant pas toujours un fruit sain et désirable. Signes de ces mauvais pasteurs trop nombreux dans l'Eglise de son temps, les fruits corrompus utilisent indûment un suc dont auraient besoin les fruits sains.

O combien de pommes belles et odoriférantes sont sur le pommier vermoulûes au par dedans, qui néanmoins sont attachées a l'arbre et tirent le bon suc de tige... (4).

Et puis certaines apparences sont bien trompeuses. Resituant avec fermeté l'humanisme ancien par rapport à la Révélation de la foi catholique, François de Sales utilise encore l'image de la pomme.

Parce que néanmoins que (les vertus païennes) peuvent estre comparees aux pommes vereuses, car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonne que les vertus entieres; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste : c'est pourquoy, qui en veut user doit séparer le bon d'avec le mauvais (5).

Ce faisant, il ne se privera pas lui-même de prêcher par l'exemple et de montrer l'intérêt que l'on connaît pour les textes des humanistes anciens.

Bien que moins fréquemment cités que les pommes, d'autres fruits des contrées tempérées sont encore directement observés par l'auteur.

52252 Les cerises

Nous ne reviendrons pas sur la difficile conservation des cerises, hormis par un procédé de confiserie (6). La cerise est

(1) Oeuvres XV 258

(2) id. XVIII 321

(3) Entretiens 1167

(4) Oeuvres I 60

(5) id. V 274

(6) id. III 272

avant tout un fruit de saison qui occasionne parfois de bien étranges envies.

Mais nous faisons ordinairement des désirs des femmes grosses, qui veulent des cerises fraîches en l'automne et des raisins frais au printemps (1).

Pour s'en tenir au domaine de la confiture, un autre fruit, le coing, donnera l'occasion d'un charmant petit développement sur la nécessité de la dévotion.

52253 Le coing

Il y a des fruitz, comme le coing, qui pour l'aspreté de leur suc ne sont gueres agreables qu'en confiture; (...) Ainsy les femmes doivent souhaitter que leur maris soyent confitz au sucre de la devotion, car l'homme sans devotion est un animal severe, aspre et rude; et les maris doivent souhaitter que leurs femmes soyent devotes, car sans la devotion, la femme est grandement fragile et sujette a deschoir ou ternir en la vertu (2).

On ne saurait rendre la présentation de la dévotion plus réaliste et attrayante...

Pour être complets, il nous reste encore à parler des fruits exotiques, qui viennent ajouter quelques taches de couleur à la production du verger salésien.

52254 L'olive

Lors de notre étude sur les arbres, nous avons remarqué la prédilection de l'auteur pour l'olivier. Par son utilisation sous les contrées méditerranéennes, cet arbre est étroitement lié à la vigne, la convenance des deux plantes produisant un effet tout à fait bénéfique sur l'un et sur l'autre (3).

En revanche, tout n'est pas possible dans le jeu des correspondances entre les essences, comme en témoigne cette lettre pleine de réalisme et d'humour que rédige le co-fondateur de la Visitation à propos d'une prétendante-bienfaitrice qui voulait imposer des observances étrangères à cet Ordre.

De vouloir tirer des olives d'un figuier ou des figues d'un olivier, c'est chose hors de propos : qui veut avoir des figues, qu'il plante des figuiers; qui veut avoir des

(1) Oeuvres III 261

(2) ibid. III 272

(3) id. V 243

olives, qu'il plante des oliviers (1).

Enfin, les lettres de noblesse inoubliables de ce fruit sont d'avoir assisté à l'agonie de Jésus qui "donne l'exemple au jardin des olives" (2).

Moins prestigieuse sans doute, la grenade offre cependant un intérêt non négligeable...

52255 La grenade

Selon une image empruntée à un Père de l'Eglise, les grenades sont en effet l'image de la charité. Sans doute l'auteur a-t-il dû avoir l'occasion d'observer directement ce fruit, si l'on en juge par la précision avec laquelle il nous décrit ce fruit :

Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, représentent naïvement, ainsy que dit saint Grégoire, la tressainte charité, toute vermeille a cause de son ardeur envers Dieu, comblee de toute la variété des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des recompenses eternelles; mays le suc des grenades, qui, comme nous sçavons, est si agreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de douceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il resjouit le goust ou bien parce qu'il a son aigreur doucette, ou bien parce qu'il a une douceur aigrette (3).

L'expérience gustative débouche ici sur une intéressante formule de réversion qui permet d'évoquer avec précision la dialectique à laquelle renvoie ce fruit. Ce fruit en effet sait parler de nuances par tout ce qu'il est : sa forme, son goût et même son écorce impropre à la consommation.

Et comme celui qui donne une grenade la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'écorce, comme une dependance d'icelle, de mesme, bien que le Saint Esprit, entre ses dons sacrés, confere celui de la crainte amoureuse aux ames des siens, affin qu'elles craignent Dieu en piété, comme leur Père et leur Espoux, si est-ce, toutes fois, qu'il ne laisse pas de leur donner encor la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente (4).

(1) Oeuvres XX 289

(2) Entretiens 1310

(3) Oeuvres IV 348 citant Saint Grégoire, in I Reg.XVI, 12; Homil. in Ezech., 1, II, hom. IV

(4) id. V 299

Fruit de l'Esprit, la charité ou dilection aura ce goût délicieux du bonheur divin mêlé à l'âpreté du combat spirituel auquel nul ne saurait échapper. Elle est un don d'amour de la divinité, elle est aussi sa gloire; la métaphore trouve ici sa cohérence du fait que le fruit dessine une couronne, qui est pour l'auteur le signe de la victoire déjà acquise dans le combat spirituel (1). Ce fruit aura du reste l'avantage, comme par une confirmation sensible de ce que nous venons de dire, de se trouver mentionné dans le Cantique des Cantiques, les joues de la bien-aimée étant éclatantes comme la grenade (2).

La figue, elle, n'offrira pas cette richesse d'inspiration, même si sa présence dans la Bible se trouve attestée.

52256 La figue

La figue n'est, certes, que ce qu'elle est, mais elle prend place dans la grande symphonie de la création, dans cette perfection créée par la diversité de ses productions :

Si quelqu'un s'enqueroit (...) pourquoi la figue est douce et le citron aigrelet (...) on se moquerait de ses demandes (3).

Cette douceur originelle est pourtant parfois démentie par l'expérience, comme nous le décrit cette parabole en actes" du prophète Jérémie (4) :

Hieremie vit deux paniers pleins de figes. Il gousta de l'un et treuva les figes si estrangement ameres qu'il fut contraint de s'escrier : O les mauvaises figes, mais tres mauvaises. Il gousta soudainement de l'autre et treuva les figes si excellement douces qu'il exclama : O les bonnes figes, mais tres bonnes (5).

L'évêque ne se fait aucun scrupule d'actualiser cet épisode en l'appliquant à la vie religieuse de l'Eglise de son temps. Un autre passage commente dans le même sens cet épisode biblique :

(...) Ut de illis cum Hieremia dici merito possit : Si ficus sint bonae, bonas valde esse; si malae, malas

(1) Oeuvres V 308

(2) id. XXVI 27, 33, 36.

(3) id. IV 110

(4) Jr 24, 1-3

(5) Oeuvres XIII 96

valde (1).

Si l'on excepte une référence à ce fruit dans les Similitudes, qui sera utilisée par l'auteur (2) et qui rapporte d'après Aristote la curieuse coutume de pendre aux figuiers cultivés des fruits sauvages pour favoriser leur mûrissement, nous ne retrouverons pas d'autres traces de ce fruit dans l'oeuvre salésienne.

52257 La datte

Nous avons remarqué en quelle faveur l'auteur tenait le palmier-dattier. Il n'en détaille pourtant guère la production si rare et délectable, si ce n'est dans ce passage d'une lettre à Jeanne de Chantal :

Madame N... est comme une datte, qui en fin produira une belle palme de triomphe (3).

Le mérite essentiel de cette production sera ainsi de développer la vertu de patience, élément déterminant de la vie intérieure et moyen de vérification des intuitions spirituelles.

52258 L'amande

Un auteur latin moins fréquemment cité, Palladius, apportera au verger salésien une autre curiosité avec le fruit de l'amandier :

Ceux qui traittent des choses rustiques et champestres asseurent que si on escrit quelque mot sur une amande bien entiere et qu'on la mette dans son noyau, le pliant et serrant bien proprement et le plantant ainsy, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se treuvera escrit et gravé du mesme mot (4).

Dieu n'imprime pas autrement le coeur du croyant qui se confie en lui. Par ailleurs, l'amande n'est pas toujours facile à consommer et résiste parfois fort bien grâce à sa gangue. Elle sera l'occasion, là encore, d'une belle comparaison :

Il y a a dire entre l'Escriture Sainte et la doctrine des Peres comme entre une amende entiere et une amende cassee, de laquelle le noyau peut estre mangé d'un

(1) Oeuvres XII 371, traduit ainsi : "Parole de Jérémie : si les figues sont bonnes, elles sont très bonnes; si elles sont mauvaises, elles sont très mauvaises."

(2) Oeuvres XXVI 132, citant Aristote, Hist. animal., I, V, c. XXXII - que l'on retrouve dans la prédication. cf. VIII 149, 150.

(3) Oeuvres XIX 389

(4) id. III 216, citant Palladius, de re rustica, I, II, tit. XV

chacun (1)!

Nous en terminerons avec deux fruits exotiques qui se retrouvent fréquemment associés : l'orange et le citron.

52259 Oranges et citrons

Les oranges étaient sans doute consommées du temps de François de Sales en apéritif dans les réceptions les plus soignées. Dans un commentaire assez libre de l'épisode évangélique de Marthe et Marie (2), l'auteur nous montre Marthe sous les traits d'une parfaite maîtresse de maison donnant réception :

C'était cela qui faisait qu'elle s'émouvoit grandement afin de trouver des oranges, des citrons, du vinaigre et semblables choses pour réveiller l'appétit (3).

Ailleurs, le citron n'est mentionné qu'en passant, presque par hasard :

Neammoins ce plaisir de playre a Dieu n'est pas a proprement parler l'amour divin, ains seulement le fruit d'iceluy qui en peut estre séparé ainsy qu'un citron de son citronnier (3).

Pourquoi ce choix d'un citron alors que sans doute un fruit plus courant eût aussi bien fait l'affaire ? Sans doute son goût "aigrelet" sous-entend-il que l'amour ainsi détaché n'a pas la suavité souhaitable et manque singulièrement de perfection.

Conclusion

Le verger salésien n'est pas avare de ses productions. Résolument optimiste, il préfigure déjà le jardin d'Eden que l'auteur ne situe pas derrière l'homme, mais devant lui : dans la réalisation d'une promesse et la venue du Royaume à venir qui se trouve mystérieusement "déjà là" et dont la nature entretient largement celui qui sait en écouter les leçons.

(1) Oeuvres XII 305

(2) Lc 10, 38-42

(3) Entretiens 1183

(4) V 143

53 LA FLEUR

"La bouquetière Glycera, rapporte François de Sales, sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'avec les mesmes fleurs, elle faisoit une grande variété de bouquetz" (1). L'Introduction du troisième volume des oeuvres salésiennes ne nous cache pas le goût de l'auteur pour les fleurs au jardin de la création ; ce goût est esthétique mais aussi éthique, car il veut rappeler d'entrée de jeu que toute perfection ne peut s'entendre que dans la diversité. C'est la bouquetière Glycera qui sera toujours la référence dans la présentation de la flore. La diversité des espèces, la symphonie des couleurs et des odeurs qu'offre la nature laissent éclater dans toute l'oeuvre la louange d'un Dieu toujours différent qui aime et crée la différence parce qu'il est lui-même Trinité.

Par ailleurs, dans une création héliocentrique toute tournée vers le soleil de l'amour et de la lumière, la fleur présente un caractère positif qui ne se dément qu'en de très rares occasions. En cela, elle proposera un exemple éloquent d'une disposition d'accueil, et même de conversion, avec le tournesol qui ne pourra qu'impressionner le croyant.

Certes, toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre triste, et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dis je, se res-jouissent, espanouissent et s'embellissent a la veüe du soleil, par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons ; mays toutes les fleurs jaunes et surtout celles que les grecs appellent heliotropium, et nous, tourne-soleil, non seulement reçoivent de la joye et complaysance en presence du soleil, mais suivent par un aimable contour les attraitz de ses rayons, le regardant et se retournant devers luy depuis son lever jusques a son couchant (2).

531 La fleur, vue d'un point de vue général

La plupart des images salésiennes de fleurs révèlent une observation directe d'une nature qu'elle soit sauvage ou bien en contact avec l'homme. Il ne nous a pas semblé opportun de

(1) Oeuvres III 5

(2) id. V 242, même idée en V 104, XXVI 118

distinguer, dans cette partie de notre étude, les images d'origine biblique, essentiellement inspirées du Cantique des Cantiques et les images de la patrologie ou de l'hagiographie car elles sont assez peu fréquentes. Nous les indiquerons donc au passage lorsqu'elles apparaîtront au milieu d'un corpus qui offre une grande unité générale d'inspiration. En revanche, lorsque nous en viendrons à détailler les diverses essences de fleurs que l'auteur nous fait découvrir, nous pourrons relever certains traits empruntés directement à l'humanisme latin ou encore à l'Écriture.

D'autre part, si la sculpture, mais plus encore l'art de la tapisserie et la peinture de la Renaissance attestent de l'importance des thèmes floraux dans l'expression artistique de ce temps, nous aurons l'occasion de remarquer que ce souci de présentation d'une esthétique diverse et colorée est une constante tout au long de l'oeuvre salésienne. Notre évocation de la fleur fera appel en un premier temps à l'usage qui en était fait par les contemporains de François de Sales.

5311 La fleur, élément décoratif

Comment un croyant pourrait-il oublier que la beauté des fleurs lui parle de la beauté et de la bonté d'un Dieu Père et Créateur auquel cette louange peut légitimement s'adresser ?

Vous qui revêtez la terre de tant de fleurs (1).
Mais bien vite, la louange gratuite invite par analogie, à l'admiration d'une création appelée à se transfigurer pour atteindre un état de perfection définitif dont la réalité présente est déjà le reflet et qui laissera contempler :

tes beaux jardins revêtus de fleurs éternelles (2).
Par ailleurs, si la fleur est langage de beauté, elle est aussi langage d'amour. Le texte du Cantique des Cantiques ne s'y trompe pas qui fait appel largement à la fleur dans son chant passionné. Le temps des fleurs y est perçu comme le temps de l'amour (3), la

(1) Oeuvres XXVI 389

(2) ibid. XXVI 404

(3) ibid. XXVI 22

bien-aimée est elle-même une fleur des champs au milieu des épines (1), ses joues sont des parterres de fleurs aromatiques (2), ses lèvres sont des lys, ses mains des anneaux pleins de jacinthes (3) ; elle recevra la couronne de lys (4), après avoir été réconfortée par un généreux bouquet de son bien-aimé (5). François de Sales trouve tout naturellement une correspondance tangible entre ces admirables pages de la Bible et la réalité d'une nature montagnarde qui se déploie devant lui aux beaux jours. Certains détails sont en cela bien révélateurs, telles ces quelques lignes rédigées au Mont Voiron dans lesquelles le plaisir de la correspondance s'identifie à la contemplation de la flore naturelle :

il me sembloit cueillir des fleurs incomparables sur
le coupeau d'une de nos montagnes, ou j'estois alors (6).

La floescence naturelle étant si belle, il sera alors bien légitime de recourir à ses merveilles pour orner ce qui peut être le plus précieux aux yeux d'un croyant, en une attitude qui rejoint de très anciennes traditions.

Les autres mettoient sur la croix une couronne esmaillee, qui de pierres pretieuses, comme Constantin fit en son Labare ; qui de fleurs, comme fit saint Paulin en une belle eglise de Nole (7).

Du reste, cette tradition semble être approuvée par Dieu lui-même puisque la décoration réalisée sera l'instrument de certains miracles : la conversion de saint Martial, par exemple, après avoir touché les fleurs de l'autel à la prière de saint Etienne (8). Le culte des saints puisera largement dans ces traits du merveilleux chrétien (9), de même que l'expression liturgique de la foi

(1) Oeuvres XXVI 19

(2) *ibid.* XXVI 31

(3) *ibid.* XXVI 31

(4) *ibid.* XXVI 34

(5) *ibid.* XXVI 20

(6) *id.* XVIII 249

(7) *id.* II 98, citant Euseb, De vit. Const., 1, I, c XXXI

(8) *id.* XXIII 175

(9) *id.* I 328

déposant des fleurs au pied des statues (1).

Ces ornements festives ne sont pas seulement réservées aux saints puisque à l'occasion des mariages, de belles traditions sont encore mentionnées :

Les espouses, anciennement, ne portoyent point de couronne et chapeau de fleurs au jour de leurs nocces qu'elles n'eussent elles-mesmes amassees, liees et ajancées ensemble. Je veux dire, ma chere Fille, ne plaignes point la perte de vos commodités spirituelles, car Dieu vous en récompensera au jour des nocces éternelles (2).

En vue de toutes ces décorations, la cueillette des fleurs constitue une activité assez universelle qui se pratique même dans le couvent, parfois par le truchement d'une obéissance qu'il convient d'exercer avec discernement.

Si la supérieure disait à une soeur : "Allez au jardin cueillir des fleurs, et pour y être plustôt, jetez-vous par la fenêtre..." (3),

il ne conviendrait pas d'obéir, comme le suggèrent avec beaucoup d'humour les Entretiens. L'auteur, amoureux de la nature, regrette-t-il ces cueillettes. Il fait remarquer que :

les fleurs qui sont belles plantees en terre flestrissent estans maniees (4),

ce qui ne l'empêche nullement de faire chatoyer devant nous une page restée fameuse de l'Introduction à la Vie dévote et dont nous faisons allusion au début de ce chapitre ; y sont chantés les mérites toujours nouveaux d'un bouquet savamment et habilement agencé.

La bouquetiere Glycera sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'avec les mesmes fleurs elle faisoit une grande variété de bouquetz, de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrages, car il ne sceut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisoit ses bouquetz : ainsy le Saint Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignemens de devotion, qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine

(1) Oeuvres XVII 277

(2) ibid. XVII 114

(3) Entretiens 1333

(4) Oeuvres III 145

estans tous-jours une mesme, les discours néanmoins qui qui s'en font sont bien differens, selon les diverses façons desquelles ilz sont composés (1).

Cette image du bouquet illustre bien la conception de l'auteur spirituel qui entrevoit la multitude de possibilités d'expression d'une foi unique, et ce, en une époque en réaction contre la tentative centralisatrice d'une scolastique qui ne répondait plus aux interrogations du temps. Recherche et diversité ne l'effraient pas, au contraire : elles sont le fruit d'un esprit qui pousse à l'audace d'une parole toujours renouvelée. Dans le jeu de sa liberté, le lecteur aura donc à vivre l'option d'un bouquet qui lui conviendra, qu'il pourra ensuite "tenir en main" (2) pour s'imprégner de son odeur.

Cette image du bouquet revient du reste en plusieurs occurrences dans la correspondance échangée entre François de Sales et diverses religieuses : bouquet paré parfois des rudes couleurs des fleurs du désert pour Jeanne de Chantal (3), composé de manière plus diversifiée des fleurs des petites actions, de vertus et des fleurs du Mont Calvaire pour une autre (4), ce peut être en une image sans doute plus audacieuse, directement inspirée du Cantique des Cantiques :

Que nostre cher Jesus crucifié soit a jamais un bouquet entre vos mammelles, ma tres chere Fille. Ouy, car ses clous sont plus desirables que les oeilletz, et ses espines que les roses (5).

L'évocation du bouquet ne laisse pas place à quelque douce mièvrerie. Le réalisme de l'image allie amour et sacrifice et n'élude en rien la réalité du Combat Spirituel, même si certains passages se font plus paisibles.

Dieu m'a favorisé d'avoir peu escrire tout d'une haleynne, quoy que presque sans haleyner, ces quatre petitz motz a mes tres cheres filles, qui, mises ensemble comme fleurs en un bouquet, sont delices a la Mere de la Fleur de Jessé et la fleur des meres. Hé, Seigneur, que ce

(1) Oeuvres III 1

(2) id. XXI 53, voir aussi III 82, 83

(3) id. XVIII 395

(4) ibid. XVIII 183

(5) id. XVII 340, Cf. Ct 1, 12

soit en odeur de suavité (1).

Ce court billet d'encouragement aux religieuses de la première fondation de la Visitation a l'aspect alerte et souriant du petit clin d'oeil spirituel improvisé qui déborde parfois de l'affectivité de l'auteur, spontanéité qui constitue une facette sympathique de son oeuvre littéraire.

5312 L'odeur de la fleur

Fête pour les yeux, le bouquet de fleurs est encore délectable par le parfum qui se dégage de son harmonie. La vie d'oraison n'est pas traduite autrement :

Au sortir de l'oraison, en vous promenant un peu, recueilles un petit bouquet de devotion, de considérations que vous avez faites, pour l'odorer le long de la journée (2).

Et ce goût du petit bouquet spirituel en entraînera un autre, plus grand, présenté pour les lecteurs déjà accoutumés au premier, dans le Traité de l'amour de Dieu : le goût de la contemplation.

La méditation est semblable à celui qui odore l'oeillet, la rose, le romarin, le thym, le jasmin, la fleur d'orange, l'un après l'autre, distinctement ; mais la contemplation est pareille à celui qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs (3).

De fait, l'attitude contemplative prend une dimension singulière en s'associant au mouvement de louange universelle qui s'exhale de toute la Création et au coeur duquel la louange continue du Fils de Dieu Incarné offre une prééminence toujours en oeuvre :

Le Père Éternel reçoit les louanges des autres comme senteur de fleurs particulières, mais au sentir des bénédictions que le Sauveur lui donne, il s'écrit sans doute : "O voyci les louanges de mon Filz, comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que j'ay béni" (4).

Cette comparaison se trouve dans le Livre de la Genèse, au moment où le vieil Isaac devenu aveugle, reconnaît son fils (5) ; mais

(1) Oeuvres XV 207

(2) id. III 36

(3) id. IV 319

(4) ibid. IV 293, même idée, moins développée en IV 263

(5) Gn 27, 27

elle dut sembler tellement belle à François de Sales qu'il n'hésite pas à la détourner de son contexte pour l'attribuer à la relation entre les personnes divines elles-mêmes. Ce langage mystique paraît bien être le seul à pouvoir exprimer les relations de cet ordre, tout comme celles qui unissent le croyant à son Dieu. Ces relations prennent parfois des accents douloureux :

Voyés saint Bernard ; (...) il avoit medité toute la Passion piece a piece, puis de tous les principaux pointz mis ensemble il en fit un bouquet d'amoureuse douleur, et le mettant sur sa poitrine pour convertir sa méditation en contemplation, il s'escria : "Mon bien-aimé est un bouquet de myrre pour moi" (1).

Ces sommets de l'attitude contemplative ne sont pas seuls à emprunter l'image du bouquet. Plus modestement sans doute, une odeur agréable peut encore se dégager de la composition florale de la coulpe (2) ou encore de la "retraite" (3) qui retire le croyant du tracas mondain et superficiel du monde. L'âme elle-même en est transformée qui prend alors l'apparence des plantes de l'Arabie heureuse, pays où :

(...) non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes (4).

Faisant alors naître "l'extérieur de l'intérieur", selon l'adage salésien, l'âme fera émaner de toute la personne cette odeur qui donne le témoignage de la personne ou de sa communauté, comme l'odeur sainte des Carmelines (5), de Jeanne de Chantal (6) ou de la congrégation de la Visitation (7).

5313 Fleurs et soleil

La beauté de la fleur, qu'elle soit visible ou olfactive, renferme une correspondance avec l'astre du jour qui en assure

(1) Oeuvres IV 320, Cf Ct 1, 12, citant S. Bernard, Serm XLIII in Cant.

(2) Entretiens 999

(3) Oeuvres XX 357

(4) id. IV 170

(5) id. XIII 160

(6) id. XVII 126

(7) id. XVIII 180 ; XX 300

l'existence et le lustre. Comment pourrait-elle se dispenser d'entretenir des rapports subtils avec ce qui dans l'univers détermine la beauté et la bonté ? Dans la cohérence d'une conception selon laquelle le soleil d'amour est le centre, la notion de convenance expliquera le pourquoi de la beauté de la fleur.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace parmi les tenebres de la nuit ; mais au matin, le soleil rendant ces memes fleurs visibles et agreables n'egale pas toutefois leurs beautés et leurs graces, et sa clarté, respandue egalement sur toutes, les fait neanmoins inegalement claires et esclattantes, selon que plus ou moins elles se treuvent susceptibles des effets de sa splendeur : et la lumiere du soleil, pour egale qu'elle soit sur la violette ou sur la rose, n'egalera jamais pourtant la beauté de celle la a la beauté de celle ci, ni la grace d'une marguerite a celle du lys ; mays pourtant, si la lumiere du soleil estoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillars sur la rose, alhors, sans doute elle rendroit plus agreable aux yeux la violette que la rose (1).

532 La fleur représentant un individu

Après avoir contemplé la fleur prise au sens propre et perçu en elle un intérêt esthétique certain, nous allons maintenant considérer l'utilisation métaphorique que l'auteur effectue de cet élément de la nature. Dans une première partie, nous observerons les images de fleur figurant un individu.

5321 La fleur pour représenter un jeune garçon ou une jeune fille

La fraîcheur de la fleur et son éphémère beauté constituent un thème traditionnel de représentation de la jeunesse. Ainsi, parlant à Monsieur des Hayes de son jeune fils mis en pension à Annecy sous le tutorat de l'évêque, ce dernier écrit :

Mais il ne faut point lasser de bien cultiver cette plante car elle rendra sans doute de tres bons fruitz (2).

Cet exemple au masculin est unique ; par contre des expressions semblables seront souvent utilisées pour symboliser de jeunes religieuses novices de l'ordre de la Visitation ou d'autres familles religieuses.

(1) Oeuvres V 250

(2) id. XVII 28

La chere fille Peronne-Marie soit un accroissement continu de consolation en la Congrégation en laquelle vous l'aves plantee pour y fleurir et fructifier longuement (1).

Ainsi s'adressera-t-il en ces mêmes termes à l'abbesse du Puits-d'Orbe désireuse, du moins dans le principe, de réformer sa grande abbaye :

Allés de loin a loin gagnés ces jeunes plantes qui sont la et leur inspirés l'esprit d'obéissance (2).

Les Constitutions de la Visitation tiendront ce langage à l'endroit de la religieuse chargée de la formation des novices, surtout de celles qui auraient le "coeur rude" :

(...) elle usera d'un amour tout particulier et généreux pour, avec patience et perseverance, bien cultiver et dresser ces plantes ainsy tortues, parce que bien souvent, moyennant la main et le soin du laboureur, elles portent a la fin des fruitz fort delicieux (3).

5322 La fleur représentant une religieuse plus âgée

La fleur n'est pas uniquement symbole d'une jeunesse physique. Il est certaines jeunesses spirituelles qui ne passent jamais. C'est en ce sens que parfois la même image est attribuée à certaines correspondantes de l'évêque en qui il veut voir fleurir l'humilité :

Ma Fille, souvent les fleurs croissent plus belles sur les fumiers que dans les jardins de belle apparence ; a cause de la bassesse ou vous vous tenes, Dieu fera de grandes choses en vous (4).

L'image n'élude pas un réalisme certain dont la lettre se trouvera pourtant dans la tradition biblique, spécialement le Livre de Job que François de Sales semble affectionner quelque peu.

Au hasard de la correspondance, nous trouverons un charmant anagramme ainsi rédigé, et qui ne ravit pas outre mesure François de Sales -car il est question de lui!- :

ce bon Pere dit que je suis une fleur et un vase de fleurs... (5)

(1) Oeuvres XVI 305

(2) id. XII 337

(3) id. XXV 98

(4) id. XXI 123, Cf Lc 1, 48

(5) id. XVIII 175

5323 La fleur figurant des nouveaux convertis

Enfin, il est des jeunesses dans la foi qui s'apparentent étrangement à la fragilité de la jeunesse physique. C'est en ce sens que, lors de la mission en Chablais, dans une supplique adressée à monseigneur de Joyeuse, François de Sales emploie les expressions suivantes :

(...) il me semble que je vous dois supplier tres humblement et par les entrailles de Jesus-Christ, comme je fais, de prendre en singuliere protection (...) la conservation de ces saintes nouvelles plantes, lesquelles sont autant plus cheres a l'Eglise leur mere, a ceux qui les ont plantees et a Sa Sainteté, qui les a arrosees de tant de bienfaitz, qu'elles sont encore tendres et exposees a beaucoup de vens (1).

Au-delà du genre littéraire employé, on devine la sollicitude de François de Sales pour ceux qui ont pris le risque d'un retour à la foi catholique en une région frontalière située à quelques kilomètres de la "Rome protestante".

Ces diverses citations nous présentaient un individu unique sous des traits floraux. L'image peut encore s'appliquer à tout un groupe et tout particulièrement à une fondation nouvelle avec l'idée de jeunesse et de croissance qu'elle comporte.

533 La fleur représentant un groupe

5331 Une fondation monastique

La fondation par excellence mentionnée très fréquemment par la correspondance salésienne est bien certainement celle de la Visitation. L'évêque de Genève en parle en des termes empreints d'une tendre sollicitude :

Vostre Altesse, qui a si doucement et favorablement arrosé de sa bienveillance cette petite plante... (2) et s'il est bon de pouvoir compter sur quelques solides appuis politiques, il n'en demeure pas moins vrai que la vérification de l'intuition fondatrice sera apportée par Dieu lui-même.

En fin, je m'imagine que Nostre Seigneur plantera cette

(1) Oeuvres XII 414

(2) id. XVI 380

plante, l'arrosera de ses benedictions et la fera fructifier et sanctifier (1).

De fait, quelques années plus tard, ce sera une véritable "floraison" de monastères dont la correspondance sera le témoin fidèle (2).

Dans une lettre de 1617, par exemple, on cueille cette image :

(...) Puisque vous voyes que de toutes partz l'on desire des Visitations, par tout l'on cherche des greffes et plantes de vos pepinieres (3) ;

De même en l'année 1622, dans les derniers mois de son existence, l'auteur écrit-il :

Et je confesse que ce me seroit de la consolation de sçavoir des nouvelles de ces nouvelles plantes que Dieu, ce me semble, a plantees de sa main pour son plus grand honneur et service (4).

Ce magnifique succès ne dispense pas l'évêque de Genève de s'intéresser à d'autres fondations en nous livrant cette belle formule :

nous verrons multiplier avec suavité les fleurs des autres jardins (5).

Il a trop souffert de l'exemple désastreux des monastères décadents de son diocèse pour ne pas souhaiter la multiplication de ces congrégations où "fleurissent les grands saints et les grandes saintes" (6).

Les Jésuites bien sûr, ses premiers maîtres spirituels, ont toute sa faveur mais aussi les religieuses ursulines qui leur sont très proches. Il écrit à l'une d'elles :

Suivés l'esprit de vostre Compagnie, qui fleurit en tant de lieux et depuis un si long tems en piété (7).

Quant au Carmel qui vient tout juste de s'introduire en France, à partir du cercle Acarie, il bénéficie encore de tout l'élan imprimé par Thérèse d'Avila ; il semble être une plante pleine de promesses pour l'Eglise de France :

(1) Oeuvres XIV 296

(2) id. XVI 237

(3) id. XVIII 137

(4) id. XX 385

(5) ibid. XX 110

(6) id. XXV 337

(7) id. XVI 19

Je louë Dieu d'en avoir ces nouvelle plantes a Dijon, ville qui m'est chere autant que si j'en estois (1).

Ne caresse-t-il pas l'espérance qu'un jour, sollicitées par ces exemples dynamiques, les anciennes et lourdes abbayes cisterciennes retrouveront la ferveur d'antan ? Il prophétise à l'abbesse du Puits d'Orbe :

(...) vostre abbaye ou j'espere voir un jour fleurir de toutes parts la sainte devotion (2).

Dans ce contexte, il souhaite également à l'abbesse parisienne de Montmartre :

J'espere qu'en nos jours on verra vostre mont sacré parsemé de fleurs dignes du sang dont il a esté arrousé, et que leur odeur rendra tant de tesmoignage a la bonté de Dieu que ce sera un vray mont de martyres (3).

L'étymologie toponymique expliquera ici l'image, le "mons martyrum" latin étant à l'origine de "Montmartre".

Ces divers jardins ne sont que parcelle du Jardin par excellence, l'Eglise, pour lequel l'auteur trouve les accents du coeur.

5332 Les fleurs de l'Eglise

Pour François de Sales, en effet, l'Eglise est une belle plante qui a reçu selon les mots de l'Evangile les promesses de la vie éternelle :

L'Eglise a esté plantée de Dieu et ne peut estre arrachée (4).

Ses racines sont belles, à l'imitation de ses missionnaires auxquels l'auteur ménage de très beaux éloges :

ils sont demeures en perpetuelle continence pour feconder l'Eglise de ces nouvelles plantes, pour enrichir ces peuples du traffiq evangélique, et y sont mortz en esclavage, pour mettre ce monde la en liberté chrétienne (5).

Ces formules énergiques manient sans doute complaisamment le paradoxe et ont la vigueur de style et la rugosité des premiers ouvrages.

(1) Oeuvres XIII 118

(2) id. XII 340, même idée en XII 86

(3) ibid. XII 172

(4) id. I 128

(5) ibid. I 119

Pourtant, l'évêque ne cache pas que certaines plantes déparent considérablement ce qui devrait être un jardin magnifique : comme ces moines d'Abondance qu'il se propose de remplacer par des Feuillants :

ut pro spinis flores in hortum Ecclesiae inferantur (1).
Son souci pastoral sera toujours de faire "refleurir" ce qu'il appelle "le saint service divin" (2), en invitant toujours ses lecteurs, non pas à dénoncer polémiquement les défauts de leur Eglise, mais bien de se poser la question de leur propre floraison :

"pourquoy suis-je seul defleuri au jardin de l'Eglise ?"(3).

534 La fleur prise dans un sens abstrait positif

Le génitif d'identification permettra d'employer nombre d'images florales pour qualifier des vertus ou des actes positifs. Dans la logique esthétique de la présentation qui précède, ces images parleront d'elles-mêmes sans nécessiter un long développement. Elles viendront renforcer la description d'aspects complémentaires de nature salésienne, et ce faisant, toujours, de la spiritualité de l'auteur.

5341 Les résolutions

La "direction d'intention" et la "résolution" sont des conséquences de la vie d'union à Dieu et d'oraison. C'est l'agir qui juge la qualité de la prière, tous les maîtres spirituels sont sur ce point en accord. La résolution est donc un projet appelé à croître et en cela il prend une forme arborescente ou florale dans sa figuration.

Je laisse a part tout le reste de vostre lettre pour louer, benir et remercier Dieu de la resolution qu'il a plantée en vostre ame : je le prie de nourrir et arrouser de ses benedictions ceste plante (4).

(1) Oeuvres XII 373. Traduit ainsi : "pour transplanter dans le jardin de l'Eglise des fleurs à la place des épines"...

(2) Oeuvres XVII 47

(3) id. III 99

(4) id. XII 403

Ces résolutions s'affermissent avec l'aide d'une direction spirituelle adaptée et féconde qui elle-même peut prendre la figure de quelque belle plante.

5342 La direction spirituelle

Cette activité est bien l'une des tâches privilégiées de François de Sales. Pour ce faire, il conjugue la diversité des personnes qu'il conduit ainsi sur le chemin de la vie intérieure avec les moyens mis à leur service spirituel : la correspondance, la littérature, en passant par les rencontres occasionnelles ou fréquentes :

C'est un travail qui délasse et avive le coeur par la suavité qui en revient à ceux qui l'entreprennent comme fait le cinamome, ceux qui le portent parmi l'Arabie Heureuse (1).

Ce travail s'apparentera à celui d'un jardinier qui aura à coeur de soigner les fleurs et les plantes des bons désirs des jardins intérieurs de ceux et celles qu'il dirige.

5343 Les bons désirs

L'homme n'est point ce puits d'abjection que certains ont voulu voir. Il y a en lui d'immenses capacités d'amour, (...) car Celui qui nous a donné la fleur du désir nous donnera aussi le fruit de l'accomplissement pour sa gloire, si nous avons une fidelle et amoureuse confiance en lui (2).

Il est vrai, cependant, qu'existent les plantes d'un désir moins bon, capables d'étouffer les autres et contre lesquelles il est requis de lutter ; ce que ne manque pas de conseiller François de Sales à Celse Bénigne, le fils de Jeanne de Chantal :

Voyés vous, Monsieur, je crains que vous ne retournies au jeu, et je le crains parce que ce vous sera un tres grand mal : cela, en peu de jours, dissiperoit vostre coeur et feroit flestrir toutes les fleurs de vos bons desirs (3).

En parlant de floraison mais aussi d'émondage et de taille, le Cantique des Cantiques résumera tout cela ainsi :

(1) Oeuvres III 10, citant Pline, H. N., A, VII, c XVIII, al XXV

(2) Oeuvres XXVI 350

(3) id. XIV 379

Les fleurs, dit l'Espoux sacré, apparoissent en nostre terre, le tems d'esmonder et tailler est venu. Qui sont les fleurs de nos coeurs, o Philothee, sinon les bons desirs ? Or, aussi tost qu'ilz paroissent, il faut mettre la main a la serpe, pour retrancher de nostre conscience toutes les oeuvres mortes et superflues (1).

Ces bons désirs pourront alors croître et produire les fleurs de la vertu.

5344 La charité

Aux yeux de François de Sales, la vertu de charité est la plus grande de toutes. A l'origine, ne désirait-il pas ce seul voeu pour les religieuses de la Visitation ? Comment la définit-il ?

Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour celeste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans sçavoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat (2).

Cette charité est aux antipodes d'une attitude quiétiste et douce-reuse. Elle emprunte les traits du duelliste du Combat Spirituel, et dans le même temps, paradoxalement, offre la tranquille et solide assise d'un arbre bien planté :

Si fay, si fay de par Dieu, ma tres chere grande Fille, je scay bien quel coeur vous avez en mon endroit ; mais ne voulez vous pas que je prenne le temps et la saison pour y planter les plantes des vertus plus excellentes, desquelles le fruit est eternal (3) ?

Pline aura une fois encore le secret de ces images attrayantes qui permettront de figurer de manière éminemment suggestive cette vertu cardinale :

la charité ressemble a cet arbre des isles de Tylos, lequel la nuit resserre et tient closes ses belles fleurs incarnates et ne les ouvre qu'au soleil levant, de sorte que les habitans du païs disent que ces fleurs dorment la nuit (4).

Le soleil ne pouvait être absent de l'évocation de cette vertu. Pour accompagner cette belle plante au jardin de la vie intérieure, les autres vertus de moindre importance dessineront un massif qui ne manquera pas d'intérêt non plus.

(1) Oeuvres III 25

(2) ibid. III 299

(3) id. XVI 117

(4) id. III 149, citant Pline, H. N., 1, XII, c XI, al XXIII

5345 Les autres vertus

Ces vertus d'apparence plus modeste, seront davantage des fleurs de la montagne que des éléments des jardins "Renaissance":

Allons cependant, allons, ma chere Fille, cheminons par ces basses vallees des humbles et petites vertus. Nous y verrons des roses entre les espines, la charité qui esclatte parmi les afflictions intérieures et extérieures, le lys de pureté, les violettes de mortifications, que scai-je moy ? Sur tout j'ayme ces trois petites vertus : la douceur de coeur, la pauvreté d'esprit et la simplicité de vie. Non, nous n'avons pas encor les bras assez larges pour atteindre aux cèdres du Liban, contentons nous de l'hyssope des vallons (1).

Ce texte, soigneusement composé pour Jeanne de Chantal, présente un sommaire suggestif de la façon dont l'auteur conçoit la vie intérieure. La logique en est toute esthétique et dégage une priorité trinitaire qui n'apparaîtra pas comme un objectif inaccessible. Le tableau général est attrayant : la vertu n'est jamais ni poussiéreuse ni ennuyeuse, elle fleurit au grand air des vallées et éclate au milieu des épines (2).

La correspondance reviendra occasionnellement sur toutes ces vertus : fleurs de la continence (3), de la dévotion (4), de la douceur (5) et de manière générale, de toutes les vertus humbles et basses (6) qui parsèment de fleurs le lit de l'Epoux, c'est-à-dire le coeur de l'homme (7). De plus, la fleur offre un aspect tout particulièrement touchant en sa tendre nouveauté, elle qui est appelée à se flétrir et fâner. En cela encore, elle pourra figurer, en une comparaison simple, les divers états de la vertu.

Mais ce seront ou des vertus naissantes, encore toutes tendres, et comme des fleurs en bouton, ou des vertus perissantes, mourantes, et comme fleurs fletrissantes (8).

(1) Oeuvres XIII 92, Cf 1 R 4, 33

(2) ibid. XIII 99

(3) ibid XIII 141, id XXVI 84

(4) id. XIX 85

(5) id. XX 284

(6) id. XIII 47

(7) id. XV 17

(8) id. V 259

L'amitié est-elle aussi une vertu ? Sans doute puisque François de Sales considère ce sentiment comme étant d'origine divine.

5346 L'amitié

Dieu a planté un invariable sentiment de ce que vous m'estes et de ce que votre coeur est au mien (1), écrit François de Sales à l'une de ses correspondantes. Preuve s'il en est qu'il sait partager avec beaucoup ce sentiment positif qui s'exprime encore par cette métaphore florale :

Mays dites moy, je vous prie, ma chere Fille, eussies vous bien peu croire qu'une affection plantee de la main de Dieu, arrousee par tant d'obligations que je vous ay et a vostre Mayson, fut sujette a diminution ou esbranlement ? Non certes, ma tres chere Seur, ma Fille, il n'est pas possible qu'une amitié vraye et solide puisse jamais cesser (2).

535 La fleur prise dans le sens abstrait négativement

La théologie et la spiritualité optimiste de François de Sales ne laissent guère de place aux développements négatifs pour que la fleur puisse y figurer fréquemment vices et péchés. Cependant, ces images surgissent parfois parallèlement aux représentations de croissance et de plantation.

Je feray tout ce que je pourray pour en deraciner (les pechés passes) entierement les plantes de mon coeur, particulièrement de telz et de telz qui me sont plus ennuyeux (3),

ou encore des mentions éparses comme celle-ci qui définit l'homme en sa vérité profonde :

la fleur de toute la misere (4).

Nous n'avons pas relevé les autres expressions allant dans ce sens là.

536 Les différentes sortes de fleurs présentées

Après avoir évoqué les fleurs de façon assez générale

(1) Oeuvres XIX 192

(2) id. XV 352

(3) id. III 42

(4) id. XII 386

et dit ce qu'elles représentent, nous allons tenter de détailler les diverses espèces que l'auteur nous décrit de façon plus spécifique.

Nous commencerons par les plus humbles d'entre elles avant de conclure par la fleur pour laquelle François de Sales nourrit une prédilection marquée : la rose.

5361 La violette

Fleur "des basses vallées" et des vertus humbles, la violette symbolise deux types de personnes qui ne sont pas en contradiction : les veuves et les religieuses de la Visitation. La très ancienne tradition des veuves qui consacrent leur existence au Seigneur dans une vie laïque reconnue par l'Eglise ou bien en des communautés religieuses est déjà attestée du temps de saint Augustin. Leur vertu prendra la double qualité de cette fleur : sa beauté colorée et son parfum en même temps que sa discrétion avec laquelle elle éclot dans les replis des bois où elle se laisse découvrir.

Bref, la vraie vefve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui respand une suavité non pareille par l'odeur de sa devotion, et se tient presque tous-jours cachée sous les larges feuilles de son abjection, et par sa couleur moins esclatante tesmoigne la mortification ; elle vient es lieux frais et non cultivés, ne voulans estre pressee de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraischeur de son coeur contre toutes les chaleurs que le desir des biens, des honneurs ou mesme des amours luy pourroient apporter. Elle sera bien heureuse, dit le saint Apostre, si elle persevere en cette sorte (1).

L'allégorie révèle une observation de très bon goût de cette modeste fleur des bois. Alors que souvent un même thème s'associe à de multiples réalités de la vie intérieure ou physique du croyant, nous remarquons ici, dans ce cas précis, que l'image de la violette ne s'associe qu'à cette situation de viduité. Pour Jeanne de Chantal, elle prend un ton plus direct et affectif :

Au jardin de l'Eglise, les vefves sont comparees aux violettes, petites fleurs et basses, de couleur non

(1) Oeuvres III 285, Cf. 1 Co 7, 40

guere esclattante, ni d'odeur trop piquante, mais sou-
aives a merveilles. Oh que c'est une belle fleur que la
vefve chrestienne! Petite et basse par humilité, elle
n'est guere esclattante aux yeux du monde, car elle les
fuit et ne se pare plus pour les attirer sur soy (1).

Pour de telles veuves, "belles et odorantes violettes", l'auteur
ne récusera pas les termes du Psaume 45, ce beau chant d'amour si
proche du Cantique des Cantiques qui décrit l'union d'un vaillant
prince guerrier et d'une fille de roi.

Myrrha et gutta et casia a vestimentis (2).

C'est bien avec la même unité d'inspiration que la
Visitation sera présentée à son tour comme une violette, elle
qui a été fondée par une veuve et destinée à accueillir si néces-
saire les veuves qui désireront s'y adjoindre.

(...) qu'elle se tienne entre les Congregations comme
les violettes entre les fleurs, basse, petite, de cou-
leur moins esclattante et luy suffise que Dieu l'a
creee pour son service et affin qu'elle donnast un peu
de bonne odeur a l'Eglise (3).

Cette humilité originelle n'est nullement incompatible avec le
développement remarquable de cette nouvelle famille religieuse.
Les petites violettes seront désirées en bien des jardins (4) en
répandant partout leur bonne odeur (5).

5362 Le lys

Sans nul doute, le lys est une fleur plus somptueuse
que la violette ; sa beauté fut magnifiée en son temps par le
Fils de l'homme lui-même, si l'on se réfère à l'Evangile de Matthieu

Regardez les lys des champs... Je vous dis que Salomon
dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux(6).

Pourquoi ce privilège ? Il est vain de se poser la
question comme il est vain de s'interroger sur les dons dispensés

(1) Oeuvres XIII 392 b

(2) id. XV 20. Traduit ainsi : "Son vêtement est un parfum de myrrhe, d'aloès et de cannelle".

(3) Oeuvres XVI 236

(4) id. XVIII 216

(5) id. XIX 60

(6) Mt 6, 28

à certains et non point à d'autres.

Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu a fait (...) les lys plus grans que les violettes (...) on se moqueroit de ses demandes (1).

La couleur éclatante de cette fleur traditionnellement blanche a sûrement quelque chose de fascinant qui ne doit pas faire oublier cependant que cette perfection n'est pas totale :

on dict que le lis est blanc, mais il y a du jaune et du verd (2).

Visiblement, François de Sales connaît bien cette plante et avant d'en faire le traditionnel symbole de la vertu et tout particulièrement de la chasteté, c'est en jardinier qu'il nous la présente :

Le lys n'a point de sayson, ains fleurit tost ou tard selon qu'on le plante ou moins avant en terre ; car si on ne le pousse que trois doigts en terre, il fleurira incontinent, mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi tous-jours plus tard a mesme proportion (3).

Il est pourtant difficile de parler longtemps du lys sans qu'il devienne un symbole : symbole politique tout d'abord comme le rappelle la Défense :

Ne parlons-nous pas souvent du Roy de France et du Duc de Savoie sous les noms de Fleur de lis et de Croix blanche parce que ce sont les armes de ces Souverains Princes (4) ?

Mais bien davantage, c'est dans l'écriture que François de Sales puisera l'inspiration de la représentation de cette fleur prestigieuse, et tout particulièrement dans le Cantique des Cantiques qui voit la Sulamite se "repaistre entre les lys" (5), elle qui finira par s'identifier à la fleur elle-même.

La définition de ce poème selon François de Sales étant, on s'en souvient, "la description des chastes amours d'une pudique bergère et d'un vertueux berger", le lys figurera tout naturellement la pureté et la chasteté que la couleur blanche de la fleur

(1) Oeuvres IV 110

(2) id. I 56

(3) id. V 323

(4) id. II 343

(5) id. V 154, Cf. Ct 2, 16 ; 6, 2

rappelleront symboliquement.

Cette humilité conserve la chasteté ; c'est pourquoy au Cantique, cette belle ame est appelée le lys des vallées(1).

Ce thème offrira des développements plus spécifiques :

La chasteté est le lys des vertus, elle rend les hommes presque egaux aux Anges ; rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes, c'est la chasteté (2).

Est-ce là vertu inaccessible ? Pas pour l'auteur qui en généralise l'évocation.

Considérés combien cette vertu est noble, qui tient nos ames blanches comme le lys, pures comme le soleil (3).

La double comparaison sera à cet égard éclairante. Le lys peut être comparé à l'astre principal dont nous voyons réapparaître la mention chaque fois qu'un symbole positif majeur est amené. Cet idéal élevé fut vécu par d'illustres personnages érigés en parangons.

Saint Joseph, grand Amy du Bienaymé, grand Espoux de la Bienaymée du père Celeste, qui a voulu que son Filz celeste fust repeu entre les lys de cette Espouse et de cet Espoux (4).

Le lys sera encore présent lors de l'évocation du mystère de la Visitation de la Vierge Marie, mystère qui a toute la faveur de François de Sales et dont il aimera parler dans sa prédication :

Je vous laysse a penser, ma Fille, quelle bonne odeur respandit en la mayson de Zacharie cette belle fleur de lis, trois mois qu'elle y fut (5).

L'identification métaphorique permet cette fois de présenter la figure de la Vierge Marie directement sous les traits de la fleur de pureté. Cette même féconde pureté sera encore le partage des vierges martyres qui furent à l'origine de l'Eglise.

(...) ces belles et florissantes dames, plus blanches que les lys en pureté, plus vermeilles que la rose en charité (6).

(1) Oeuvres XIII 392, XXVI 162

(2) id. III 175

(3) id. XIV 19

(4) ibid. XIV 140

(5) id. XV 76

(6) id. III 356

Car, nous le pressentons déjà dans ce passage, pureté et charité sont unies. L'une engendre l'autre, sans ambiguïté. La charité elle-même en vient du reste à prendre la forme de la fleur du lys :

La charité ce pendant comprend les sept dons, et ressemble a une belle fleur de lys, qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux marteletz d'or de la sapience (1).

Cette charité est un combat intérieur et extérieur ; c'est pourquoi elle éclatera d'autant plus dans les situations les plus rudes de l'existence car elle ne saurait jamais être la douce et paresseuse quiétude de celui qui voudrait supprimer les doutes et les conflits.

Les lis qui croissent entre les espines en sont plus blancs, et les roses aupres des aux sont plus odorantes et deviennent musquées. Celuy qui n'est point tenté, que sçait il (2) ?

Ce combat est pourtant gagné d'avance, selon la constante leçon en filigrane du Combat Spirituel de Scupoli (3), puisque le Christ le mena victorieusement et définitivement. C'est donc son visage qui sera donné à contempler en dernier lieu sous la forme du lys, en une parole que François de Sales met sur les lèvres de Marie Madeleine :

Seigneur, trespasé, comme un lis froissé et fané, entre vos fleurs (...) (4)

5363 D'autres fleurs de moindre importance

Des espèces mineures fleurissent encore dans les oeuvres salésiennes. Le tournesol, bien qu'il soit numériquement peu question de lui, ce qui peut paraître étonnant, traduit encore l'appel à se laisser orienter par le soleil de nos vies :

L'autre, voyant le tourne-soleil dit : Quand sera-ce, mon Dieu, que mon ame suivra les attraitz de vostre bonté ? Et voyans des pensées de jardin, belles à la veüe mais sans odeur, Hé, dit-il, telles sont mes cogitations belles à dire, amis sans effect ni production (5).

(1) Oeuvres V 293

(2) id. XVII 101

(3) L. Scupoli, op. cit.

(4) Oeuvres V 279

(5) id. III 99

Beaux exemples d'une prière spontanée qui s'appuie sur la réalité observée. Les oeilletz revêtent un cachet particulier qui rappellera certains accents ronsardiens.

Bienheureux si, sur le tard, je puis ressembler à vos oeilletz, car leur odeur s'affine et s'augmente en suavité sur la fin de la journée. Hé, Dieu nous face la grace que, tirans tous-jours plus du costé de nostre vespre, nous croissions devant Dieu en odeur de suavité (1).

La leçon s'éloigne ainsi de la charmante réflexion épicurienne des sonnets classiques et nous livre ici une méditation sans tristesse et toute pleine d'espérance. La Maison Rustique, citée dans les similitudes, relève que l'oeillet sauvage ôte aux scorpions la faculté de nuire ; mais ce trait n'a pas été employé par l'auteur (2).

La marguerite, sans doute du fait des pratiques populaires d'effeuillement, est à l'origine de cette expression croquée sur le vif et bien à sa place dans le style familier des Entretiens.

Il faut aller fort simplement à la franche marguerite et bien faire la récréation... (3)

Il nous reste maintenant à admirer la reine du jardin, la rose tant évoquée mais toujours nouvelle.

5364 La rose

Pourquoi François de Sales fait-il souvent appel à cette fleur ? Nous laisserons l'auteur s'en expliquer lui-même directement dans les Entretiens, répondant ainsi définitivement à une question qui devait effectivement étonner ses lecteurs et auditeurs :

La rose représente l'amour et charité ; elle a ses feuilles incarnates, toutes faites en façon de coeurs ; telles doivent être toutes les actions des épouses de Jésus-Christ, ayant autant de coeurs que de feuilles et autant de feuilles que de coeurs ; c'est à dire des

(1) Oeuvres XVI 29

(2) id. XXVI 162, citant Estienne Charles, Domum rust., 1, II, p. 193

(3) Entretiens 1290

coeurs pleins d'amour ; et des feuilles pour le peu d'estime qu'elles doivent avoir de tout ce qu'elles font. La rose a encore une autre propriété, c'est qu'elle tue tous les limaçons qui viennent à l'entour de son rosier, par sa suave odeur : ainsi l'âme dévote, qui doit être une rose devant Dieu, doit chasser et tuer tous les limaçons qui viennent à l'entour de son coeur, c'est à dire le refroidissement et tiédeur qui l'empêche de courir en la voie de Dieu. La rose croît entre les épines : de même, les meilleures et plus solides vertus croissent et se maintiennent parmi les plus dures contradictions. A mesure que l'on s'abaisse par humilité, à mesure l'on croit en vertu, et non plus (1).

Cette allégorie restera toujours sous-jacente aux diverses images de roses que l'auteur utilisera, même si elle n'est pas toujours aussi longuement explicitée. D'autres traits viendront en compléter la richesse de symbolisation.

(...) nos actions sont comme les roses, lesquelles bien qu'estans fraîches elles ont plus de grace, estans néanmoins seches elles ont plus d'odeur et de force (2).

On ne saurait rêver d'un symbole plus universellement positif. L'insistance sur le parfum de la rose est intéressante (3) : il ne relève pas seulement du domaine de l'esthétique, il est encore action, il tue ces petits êtres malfaisants que sont les limaçons. La vie dévote n'est pas un état éthéré en complète indifférence avec le monde ; c'est une lutte, du fait même de sa vertu, et recèle une efficacité que l'image de la rose vient de souligner. Cette évocation de la rose sera complémentaire de l'image du lys, les deux fleurs étant du reste souvent conjuguées. C'est ainsi que le bouquet spirituel idéal qui nous est offert au souvenir de saint Jean Baptiste, "duquel la vermeille charité est plus esclattante que la rose" est constitué de :

(...) deux lys dans une rose, l'un qui est né dans l'autre, et qui tous deux benissent, de l'odeur de leur suavité et de la perfection de leur beauté, la rose des coeurs qui, par une parfaite mortification poignante, vivent nus, despouillés et quittes de toute autre chose pour eux (4).

(1) Entretiens 1323

(2) Oeuvres IV 330

(3) id. XXVI 45

(4) id. XV 240

Ainsi leurs beautés et leurs suavités respectives sont-elles bien complémentaires :

Ce n'est pas le propre des roses d'estre blanches, ce me semble, car les vermeilles sont plus belles et de meilleure odeur ; c'est néanmoins le propre du lys (...) (1)

Ce qui amènera l'auteur à exprimer sous forme de slogan cette très belle intuition spirituelle qui résume toute sa conception de l'homme :

Soyons ce que nous sommes, et soyons le bien, pour faire honneur au Maistre ouvrier duquel nous sommes la besogne (2).

D'autres occasions seront encore données à l'auteur de conjuguer le prestige de ces deux fleurs, l'évocation de Jésus enfant sur les genoux de sa mère, par exemple :

Mais si je le voy sur les genoux de sa sacree Mere, ou entre des bras, ayans sa petite bouchette, comme un bouton de rose attachee au lis des saintes mammelles, o Dieu, je le treuve magnifique en ce throsne (...) (3)

La rose, comme toute plante positive, peut bien évidemment se greffer et produire ainsi une plus excellente apparence.

Si vous entes un rosier et que dedans la fente du tige vous metties un grain de musque, les roses qui en proviendront seront toutes musquees. Fendes donq vostre coeur par la sainte penitence (...) (4)

Mais il est un aspect de cette fleur sur lequel François de Sales insiste abondamment : ses épines. Elles font de cette plante le signe de la vie humaine, de la réalité terrestre qui présente toujours en concomitance beauté et dureté, bonheur et épreuve. Un Père de l'Eglise en faisait déjà la remarque :

Le grand saint Basile dit que la rose emmi les espines fait cette remonstrance aux hommes : "Ce qui est de plus agreable en ce monde, o mortelz, est meslé de tristesse ; rien n'y est pur : le regret est tous-jours

(1) Oeuvres XIII 53

(2) ibidem

(3) id. XVI 120

(4) id. V 240

collé a l'allegresse, la viduité au mariage, le soin a la fertilité, l'ignominie a la gloire, la despence aux honneurs, le desgout aux delices et la maladie a la santé. C'est une belle fleur, dit ce saint personnage, que la rose mais elle me donne une grande tristesse, m'advertissant de mon péché, pour lequel la terre a esté condamnée de porter des épines (1).

De fait, et c'est le grand mérite de l'oeuvre salésienne, la conception optimiste de l'homme, du monde et de Dieu qui s'y déploie, n'a jamais la tentation de l'angélisme et détaille à l'envi tous les éléments qui méritent le terme d'épines. Dans le jeu dialectique ainsi décrit, chacune de ces épreuves, cependant, sous-entendra en creux, une rose qui lui correspondra. Les épines figureront donc de manière générale les tribulations (2), la maladie (3), les infirmités (4), les langueurs (5), l'inquiétude (6), les difficultés (7), le danger (8), les fautes (9), la tentation (10) et enfin les fâcheux procès (11). Ces réalités sont tellement présentes à l'esprit de l'auteur que lorsqu'il conviendra de faire choix d'un blason pour le nouvel Ordre de la Visitation, selon la tradition de l'époque, les épines y seront sélectionnées :

J'ay donq pensé, ma chere Mere, si vous en estes d'accord qu'il nous faut prendre pour armes un unique coeur percé de deux fleches, enferme dans une couronne d'épines (12).

De fait l'évocation des épines de la rose conduira-t-elle directement à la mention de la couronne d'épines qui fut tressée par les

(1) Oeuvres III 98, citant S. Basile, Oratio de Paradiso, IV

(2) Oeuvres XII 295 ; XIII 22, 27, 318 ; XIV 358 ; XVI 20 ; XVII 340, 370 ; XVIII 114, XVIII 151, 319, 339 ; XXII 34

(3) id. XIV 346

(4) id. XVI 329

(5) ibid. XVI 300

(6) id. III 136

(7) id. XI 81

(8) id. XI 177

(9) id. XIII 104

(10) id. XXVI 349

(11) id. XX 187

(12) id. XV 63

soldats et posée sur la tête du Christ lors de sa passion (1).
Toute union au Christ ne saurait faire l'économie de ce passage
douloureux :

Comment pourroit on serrer sur sa poitrine Nostre
Seigneur crucifié sans que les clous et les épines qui
le transpercent ne nous percent (2) ?

Cette méditation ne nous laissera en rien au stade d'un dolorisme
éprouvant car, dans la cohérence de l'image, cette couronne d'é-
pines se transformera

en un assemblage de pierres précieuses pour en composer
la couronne de gloire qui vous attend (3).

La transfiguration des épreuves présentes en bonheur durable est
pour l'auteur un acte de foi, tel celui qu'il prononce au sujet
d'une défunte :

(...) car ayans esté couronnée d'épines, il faut croire
qu'elle aura la couronne de roses (4).

N'est-ce pas du reste la leçon de la nature elle-même en sa chro-
nologie ?

Ainsy les rosiers produisent premièrement les épines,
puis les roses (5).

Mais la rose est éphémère : la leçon que l'auteur tirera de cette
vérité sur le plan spirituel sera celle de l'espérance :

Il n'est pas des rosiers spirituelz comme des corporelz :
en ceux-ci, les épines durent et les roses passent ;
en ceux la, les épines passeront et les roses demeure-
ront (6).

Cette production sera donc bénéfique et récompensera l'option
d'une voie qui ne sera pas toujours aisée.

Il faut donc balancer : est-il mieux qu'en nostre jar-
din il y ayt des épines pour y avoir des roses, ou de
n'avoir point de roses pour n'avoir point d'épines (7)?

La parabole du semeur ne parle sans doute pas de roses mais en

(1) Oeuvres XXVI 345, Cf. Jn 19, 1-3

(2) id. XIX 28, même idée en XV 141 ; XVIII 211 ; XXI 153

(3) id. XXI 22

(4) ibid. XXI 37

(5) id. XVIII 213, même observation en XIX 178

(6) id. XXI 46

(7) id. XIX 201

nous décrivant les épines, au bord du chemin, elle nous indique que leur réalité ne saurait étouffer la totalité du grain semé (1).

et comme les espines, selon que dit Nostre Seigneur elle suffoque en fin la semence de la grace et dilection celeste (2).

Tout ceci est sans doute inéluctable, mais ne pourrait-on pas tout de même rêver d'un monde sans épines ? En bon terrien, François de Sales nous invite plutôt à utiliser ces épines : de toute manière, elles font partie de la réalité de notre existence :

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement différentes mais aussi contraires aux fleurs, et semble que s'il n'y en avoit point au monde la chose en iroit mieux ; qui a fait penser a saint Ambroise que sans le péché il n'en seroit point : mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles et en fait des hayes et clostures autour des chams et jeunes arbres, ausquelz elles servent de défenses et rempars contre les animaux (3).

Ces épines seront bien utiles puisqu'elles sont là :

nimirum dum configitur spina, et afflictio dat intellectum auditui (4).

N'est-ce pas dans les épines du buisson ardent que Dieu parla à Moïse (5) ? N'est-ce pas dans un buisson d'épines que saint François trouva remède à ses tentations (6) ?

En regard de telles épreuves, l'auteur confesse :

mes travaux sont des consolations et mes espines des roses (7).

C'est à l'abbesse du Puits-d'Orbe qu'il adressera cette belle formule, -en jouant d'ailleurs sur son prénom-, concernant la réforme de son monastère, formule qui résumera bien toutes les autres situations :

Il faut que la rose espanouisse parmi ces espines (8).

(1) Mt 13, 22

(2) Oeuvres IV 222 ; voir aussi XXII 158

(3) id. V 55, citant S. Ambroise, Hexaem., 1, III, c XI

(4) id. XII 236. Traduit ainsi : "le piquant des épines et de l'affliction donnent l'intelligence à l'ouïe".

(5) id. XIV 121, Cf. Ex 3, 2

(6) id. III 295

(7) ibid. III 138

(8) id. XIII 62

537 Conclusion sur la fleur

En privilégiant l'image de la fleur, en la décrivant sous une telle diversité d'apparences, François de Sales contribue à développer dans son oeuvre une théologie optimiste et positive. La nature qu'il déploie sous nos yeux nous parle bien davantage de floraison que de flétrissure. Mais sa leçon n'est pas épicurienne, teintée de cette douce nostalgie pour tant de beauté éphémère appelée à disparaître. La fleur y converse de diversité : aucune des essences qu'elle peut offrir n'est sélectionnée au détriment des autres ; l'idéal n'est pas la beauté d'une fleur mais la beauté du jardin pour lequel chaque plante participe à une discrète harmonie. La fleur refuse de livrer le pourquoi d'une telle différence entre les espèces, mais exprime le "comment" de la perfection, elle qui met en oeuvre une grande diversité, constitutive de l'idéal esthétique. Cette logique de la beauté permettra au croyant de mieux comprendre la mystérieuse diversité des appels qui peuvent se faire jour dans son Eglise, mais aussi à un niveau plus personnel, la grande variété des expériences spirituelles auxquelles son existence va le conduire.

En tout état de cause, la certitude optimiste que la croissance de la plante demeure sa caractéristique inéluctable, rappellera également, dans une perspective tout à fait évangélique, la réalité dans la foi d'un Royaume de Dieu en croissance pour lequel François de Sales oeuvre par tous les moyens possibles et qu'il ne cesse de désigner à ses lecteurs.

54 VEGETAUX DIVERS

Un grand nombre d'espèces végétales foisonnent dans les oeuvres salésiennes, quoique de manière plus ou moins fugitive; elles ne peuvent se rapporter à aucun des thèmes que nous avons précédemment cités. Elles trouveront tout naturellement leur place dans ce chapitre à l'exception de la vigne et des végétaux se rapportant à l'agriculture et au jardinage, que nous traiterons en trois parties successives.

L'origine de ces images végétales étant fort variée, nous reprendrons notre étude par niveau d'inspiration en commençant par la nature directement observée.

541 Les végétaux directement observés par l'auteur

Le temps d'un bref instant, notre évocation prendra l'aspect de quelque promenade champêtre. Les roseaux qui entourent la ville du côté du lac nous donneront l'occasion d'une méditation qui anticipera probablement sur quelques propos philosophiques que la postérité se plaît à retenir.

Nos oeuvres comme provenant de nous, ne sont que de chetifs roseaux, mais ces roseaux deviennent d'or par la charité, et avec iceux on arpente la Hierusalem celeste qu'on nous donne a cette mesure (1).

Dans les Similitudes, l'auteur relève l'incompatibilité du roseau et de la fougère, sans la noter ailleurs (2).

Pénétrons-nous en quelque bois ? Les champignons y attendent le promeneur. Pourtant, l'auteur ne semble guère les apprécier:

Et les histoires prophanes, quoy ? Elles sont bonnes, mais il s'en faut servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement resveiller l'appetit (3).

Pourquoi cette méfiance dans ces conseils relatifs à la prédication adressés au jeune archevêque de Bourges, frère de Jeanne de Chantal? La mauvaise connaissance de cette production de la nature incitait-elle à une prudence qui n'est plus de mise aujourd'hui ou bien

(1) Oeuvres V 254 cf. Ap 21,15. Ce roseau, mesure d'arpentage, apparaît encore, avec le même contenu en XXVI 116. Il faut entendre un Sermon pour "voir" le roseau sous la tempête. cf. IX 413-415.

(2) Oeuvres XXVI 133 citant Matthioli, Préface, trad. Du Pinet, p. 12.

(3) id. XII 306

l'évêque laisse-t-il libre cours au goût personnel ? Toujours est-il que lorsqu'il nous parle de champignons ses appréciations ne sont guère positives :

(...) en sorte que les bons mouvemens qu'ilz ont eus, ne sont que des certains champignons spirituelz, qui non seulement ne sont pas la vraye devotion, mais bien souvent sont de grandes ruses de l'ennemi (...) (1).

La soudaine apparition du champignon par une sorte de "génération spontanée" comporte un caractère malsain et fort heureusement fugitif :

L'hérésie des Nicolaïtes est ancienne, mais non universelle, car elle n'a duré que bien peu, (...) et comme un champignon, qui naist en quelque mauvaise vapeur, en une nuict comparoist et en un jour se perd, ainsy toutes les hérésies, pour anciennes qu'elles ayent esté, se sont esvanouies, mais l'Eglise dure perpetuellement (2).

Mais ce n'est pas le caractère inexplicable de leur apparition qui rend les champignons maléfiques, c'est le risque d'empoisonnement qu'ils renferment. Anticipant légèrement sur notre propos, de manière à ne pas avoir à revenir sur cette plante, nous trouverons dans l'oeuvre de Pline la raison de cette dangereuse propriété :

Les champignons, selon Pline (3) estans spongieux et poreux comme ilz sont, attirent ayement toute l'infection qui leur est autour, si que estans pres des serpens, ilz en recoivent le venin. Les balz, les danses et telles assemblees tenebreuses attirent ordinairement les vices et pechés qui regnent en un lieu (4).

Laissons donc là ces champignons afin de mieux observer maintenant des prairies à l'abord plus agréable. L'herbe haute et tendre servira de cadre à une charmante promenade familiale complaisamment décrite :

Notre Seigneur fait envers nous tout de même comme un bon père ou une bonne mère, laquelle laisse marcher son enfant tout seul lorsqu'il est sur une douce prairie où l'herbe est grande, ou bien dessus la mousse, car si il vient à tomber, il ne se fera pas grand mal; mais aux mauvais chemins et dangereux, il est porté soigneusement en ses bras (5).

(1) Oeuvres III 320

(2) id. I 126

(3) Pline, H.N. 1, XXII, c. XXII, al. XLVI

(4) Oeuvres III 250

(5) Entretiens 1064

Et voici que la demande du Duc de Bellegarde de se faire appeler "mon fils" par François de Sales, nous vaut d'observer un phénomène étonnant :

Mays la nature mesme, qui est si sage, a bien fait une pareille singularité en une plante que les herboristes nomment communement "le filz avant le pere", parce qu'elle pousse son fruit avant ses fleurs (1).

Notre étude de la médecine, en une partie distincte, nous donnera ultérieurement l'occasion d'évoquer les plantes médicinales observées par l'auteur. Nous poursuivons donc par une présentation de divers éléments de la flore, empruntés à l'humanisme ancien.

542. La flore empruntée aux humanistes anciens

Le principal inspirateur des curiosités naturelles que nous allons maintenant découvrir est, bien entendu, le latin Pline. Il offre en effet dans ses Histoires Naturelles un répertoire abondant où va puiser largement l'évêque de Genève pour des raisons que nous avons déjà mentionnées.

Nous distinguerons d'abord un certain nombre d'herbes aux propriétés différentes.

L'herbe scitique, qui n'est autre que le réglisse que nous connaissons, est décrite par Pline en ces termes :

Les Scythes ont découvert la plante appelée Scythice (...)
Elle est, entre autres qualités, très douce et très utile pour les affections appelées ruptures. Elle est aussi en grande recommandation, parce que, tenue dans la bouche, elle empêche de sentir la faim et la soif (2).

Ce trait va être généreusement amplifié par l'auteur savoyard qui a besoin d'une image plus forte encore pour exprimer l'abandon de la volonté humaine en celle de son Dieu :

Imagines vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique; car, a ce qu'on dit, ilz n'ont jamais ni faim ni soif, tant elle les rassasie, et jamais pourtant ilz ne perdent l'appetit, tant elle les sustente délicieusement (3).

Dans l'Introduction à la vie dévote, c'est la douceur délicieuse

(1) Oeuvres XVI 193

(2) Pline, H.N., 1, XXV, c. VIII, al. XLIII

(3) Oeuvres IV 266

au goût que produit le réglisse, qui sera invoquée pour figurer les "consolations", ces expériences spirituelles positives qui redonnent courage au croyant :

Et comme ceux qui ont l'herbe scitique en la bouche et reçoivent une si extraordinaire douceur qu'ilz ne sentent ni la faim ni la soif, ainsy ceux a qui Dieu a donné cette manne celeste des suavités et consolations intérieures ne peuvent desirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goust et y amuser leurs affections (1).

Par ailleurs, une autre plante offre un étrange caractère hallucinogène :

Ceux qui boivent le suc de l'herbe ophiusa d'Ethiopie cuydent par tout voir des serpens et choses effroyables; ceux qui ont avalé l'orgueil, l'envie, l'ambition, la haine, ne voyent rien qu'ilz treuvent mauvais et blasmable; ceux la pour estre gueris doivent prendre du vin de palme, et j'en dis de mesme pour ceux-ci; beuves le plus que vous pourrés le vin sacré de la charité, elle vous affranchira de ces mauvaises humeurs qui vous font faire ces jugemens tortus (2).

Paradoxalement, il nous est encore permis de découvrir une plante qui présente la caractéristique de soigner presque toutes les maladies. Pline la dépeint ainsi :

La plante la plus estimée après le moly est celle que l'on nomme dodécathéon (douze dieux), la plaçant ainsi sous l'invocation de tous les dieux réunis. Prise dans l'eau, elle guérit, dit-on, toutes les maladies (3).

Sa description, sous la plume salésienne, sera quelque peu différente :

(...) comme l'herbe dodecatheos, laquelle, ce dit Pline, "guerissant de toutes maladies", n'est ni rhubarbe, ni sené, ni rose, ni betoine, ni buglosse, ains un seul simple qui en l'unique simplicité de sa propriété a autant de force que tous les autres medicamens ensemble (4).

Cette belle énumération nous donnera au passage un aperçu de la pharmacopée de l'époque. Nous remarquerons également qu'aucune allusion n'est faite à l'étymologie polythéiste du nom de cette herbe, mais que le texte aboutit à un jeu de mots original évoquant la "simplicité" de cette "simple" plus efficace que la

(1) Oeuvres III 322

(2) id. III 234, citant Pline, H.N., 1, XXIV, c. XVII, al. CII

(3) Pline, H.N., 1, XXV, c. IV, al. IX

(4) Oeuvres IV 89 citant Pline, H.N., 1, XXV, c. IV, al. IV

complexité d'un mélange de toutes les autres herbes.

D'autres plantes proposent une efficacité plus spécifique dans la thérapie de certaines maladies. C'est le cas de l'esclaire :

Toutes choses paroissent jaunes aux yeux des ictériques et qui ont la grande jaunisse; l'on dit que pour les guerir de ce mal, il leur faut faire porter de l'esclere sous la plante des pieds. Certes, ce péché du jugement téméraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paroistre toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteints; mais qui en veut guerir il faut qu'il mette les remedes non aux yeux, non a l'entendement mais aux affections qui sont les pieds de l'ame (...) (1).

Pour les besoins de cette métaphore filée d'origine médicale, certaines images supporteront sans doute une distorsion un peu surprenante avec cette mention des "pieds de l'âme".

Une autre plante, l'herbe aproxis, a un tout autre intérêt, celui de nous rapprocher du thème du feu :

L'herbe aproxis (...) a une si grande correspondance avec le feu qu'encore qu'elle en soit esloignée, soudain neanmoins qu'elle est a son aspect elle attire la flamme et commence a brusler, concevant son feu non tant a la chaleur qu'a la lueur de celui qu'on luy presente. Quand donques par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle sçavoit parler, ne pourroit-elle pas dire : Mon bienaymé feu est mien (...) (2).

Cette personnification permet de souligner la correspondance naturelle qui unit le coeur de l'homme à son Dieu. L'Introduction à la vie dévote avait du reste exposé une telle image dans le même sens, quoique de manière moins développée (3).

Une autre plante, loin d'affirmer une telle attirance pour la chaleur et la lumière, se ferme à la lueur du jour. Est-ce l'arbre monstrueux dont on nous avait déjà suggéré la présence ? Non point assurément, puisque contre toute attente, cette image est perçue positivement, cette fermeture étant interprétée non comme un refus, mais comme un recueillement :

On dit que la veue du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, autrement appellée glay : parce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes a la lueur du

(1) Oeuvres III 235, citant Matthioli, in Dios., I; II, c. CLXXVI

(2) id. IV 264, citant Pline, H.N., I, XXIV, c. XVII, al. CI

(3) id. III 200

soleil, en l'absence duquel elles espanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuit. C'en est de mesme en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons (1).

Il nous faut maintenant évoquer deux plantes aux noms bibliques qui indiquent un caractère religieux tout à fait marqué. Il ne nous a pas été possible d'en déterminer l'origine avec trop de précision; La première se nomme Palma Christi :

(...) comme aucun animal n'ose gouter de la graine de l'herbe nommée Palma Christi aussi nul homme ne doit prétendre à la palme de la piété chrestienne tandis qu'il vit emmi la presse des affaires temporelles (2).

En revanche, la seconde paraît plus consommable :

On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle angélique ont tous-jours l'haleyne douce et agreable; et ceux qui ont au coeur l'honnesteté et chasteté, qui est la vertu angélique, ont tous-jours leurs parolles nettes, civiles et pudiques (3).

Une plante dont nous parle encore Pline requiert la collaboration d'un arc-en-ciel pour offrir un aspect particulier :

Dans la même contrée (c'est à dire l'Egypte) vit l'aspalatus à épines blanches, de la grandeur d'un arbre de taille médiocre, à fleurs de rosiers. On dit que tout arbrisseau sur lequel se recourbe l'arc-en-ciel exhale une odeur aussi douce que l'aspalatus, mais que dans ce cas l'aspalatus exhale une odeur d'une suavité indicible (4).

Contrairement à son habitude, François de Sales ne cherche pas à amplifier ce trait ou encore à lui donner un développement que n'effectuait pas l'auteur latin. Tout au plus se contente-t-il d'introduire dans son texte un élément de comparaison - le lys - qui ne se trouvait pas dans l'original :

et comme l'arc-en ciel touchant l'espine aspalatus la rend plus odorante que les lys, ainsi la Rédemption de Nostre Seigneur (...) (5).

Par raisonnement déductif, l'évêque décrit cette transformation de l'odeur de l'aspalatus en deux temps distincts : la disparition de l'odeur primitive et l'apparition d'une odeur incomparable. L'arc-en-ciel, de par son origine, confère un signe intéressant de

(1) Oeuvres IV 329, voir aussi XXVI 162

(2) id. III 6

(3) id. III 230

(4) Pline, H.N., 1, XII, c. XXIV, al. LII

(5) Oeuvres IV 104

l'action de Dieu sur l'homme intérieur qu'il transfigure positivement.

Et comme l'arc en ciel touchant l'aspalatus luy oste son odeur et luy en donne une plus excellente, ainsi l'amour sacré touchant nos passions, leur oste leur fin terrestre et leur en donne une celeste (1).

Une rapide investigation du corpus composé par les similitudes nous persuadera que François de Sales n'a utilisé dans ses oeuvres qu'une très infime partie des matériaux qu'il avait amassés et qui pouvaient illustrer ses propos : aloès (2), roseaux étranges (3), persil (4), herbes aux étranges vertus aussi nombreuses que diverses (5), fleurs de l'Etna (6), plantes médicinales (7), fleurs de lotus (8), lupin (9), xagua (10), mithridat (11) : autant d'espèces qui ne furent pas exploitées ailleurs.

Cette rapide énumération végétale épuisera le corpus d'origine antique et nous permettra maintenant de considérer les images d'origine biblique.

543 La flore biblique

La plus prestigieuse des productions spécifiquement bibliques est la manne qui nourrit le peuple d'Israël au désert. La description de cet aliment que nous en donne l'Ecriture varie suivant la tradition d'origine des textes. Ce qui importe n'est sans doute pas de définir la nature véritable de cette substance. Des chercheurs ont pu proposer l'hypothèse que cet aliment soit la sécrétion naturelle de certains arbustes, des tamaris, qui une fois

(1) Oeuvres V 312. Ce phénomène est évoqué à deux autres reprises : IV 104, V 344.

(2) id. XXVI 110

(3) ibid. XXVI 133

(4) ibid. XXVI 132

(5) ibid. XXVI 101 à 108; 131

(6) ibid. XXVI 104

(7) ibid. XXVI 138

(8) ibid. XXVI 138

(9) ibid. XXVI 163

(10) ibid. XXVI 155

(11) ibid. XXVI 139

piqués par des pucerons du désert, produisent ainsi une sève consommable (1). Toujours est-il que l'interprétation de son nom hébreu "Qu'est-ce cela ?" en souligne le caractère mystérieux. Ce don merveilleux en un temps d'épreuve purificatrice suscita bien des commentaires, prenons-en à témoin ce qu'en écrit l'évêque de Genève lui-même :

Ainsy la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes, on eut peu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raisin, de la prune et de la poire; Mais on eut encore plus véritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces goustz, ains un seul goust qui estoit le sien propre, lequel, néanmoins contenoit en son unité tout ce qui pouvoit estre d'aggreable et desirable en toute la diversité des autres goustz (2).

Ce passage reprend en fait l'idée du texte de la Sagesse :

Tout au contraire, tu as donné à ton peuple une nourriture d'anges, inlassablement, tu lui as envoyé du ciel un pain tout préparé, capable de procurer tous les délices et de satisfaire tous les goûts. Et la substance que tu donnais manifestait bien ta douceur à l'égard de tes enfants, puisque, s'accommodant au goût de qui la consommait, elle se transformait selon les désirs de chacun (3).

Cette présentation de la manne qui serait le "pain des anges" (4), au goût de gâteau de miel (5), symbolise ainsi la douceur de Dieu (6). Le texte de la Sagesse reprend en l'amplifiant la légende juive de la manne, ce qu'à son tour François de Sales va opérer, puisqu'il distingue complaisamment les diverses saveurs que pouvait offrir cette production.

La manne comble donc le goût de celui qui la déguste et, ce faisant, elle le rassasie :

La manne savouree toute de quiconque la mangeoit, mais differemment neanmoins, selon la diversité des appetitz de ceux qui la prenoient (7).

(1) Les bédouins appellent "moun" ou "monn" de petite boules blanches secrétées par les tamaris, en juin-juillet. La nuit, des pucerons piquent l'écorce de cet arbuste pour se nourrir. Par les trous, sortent des gouttelettes de sève qui se solidifient. Leur goût rappelle le miel. - Berthier, René, L'Eucharistie, Paris, UM, 1984.

(2) Oeuvres IV 89

(3) Sg 16, 20-21

(4) Ps 78,25

(5) Ex 16,31

(6) Ps 34,9; 119, 103

(7) Oeuvres IV 212

Elle sera donc l'image d'un amour de Dieu qui comble entièrement sa créature (1). Par ailleurs, un autre trait de cette nourriture céleste est encore relevé :

L'Israélite qui n'amassoit la manne de bon matin ne le pouvoit plus faire apres le soleil levé, car elle se treuvoit toute fondue (2).

Même si sa récolte requiert ainsi un peu de peine, comment expliquer que cette abondance et ce goût exquis ne fassent pas l'unanimité et que certains se refusent à suivre le conseil donné ?

Vous y avez treuvé la permission de recueillir force manne celeste (3).

Pourquoi par exemple ce regret des farines d'Egypte (4) ou des cultures du Nil ?

et les voyla qu'ilz n'en veulent pas, mais recherchent en leurs desirs les aulx et oignons d'Egypte (5).

Dans les propos polémiques, ce refus incompréhensible de la manne, élément visible (6), pain céleste descendu du ciel, anticipation symbolique de l'Eucharistie (7), est bien sûr attribué aux contradicteurs protestants. Ensuite, par le changement d'interprétation d'un même thème, - ce que nous avons déjà constaté à de multiples reprises pour d'autres éléments de la nature -, la manne prendra dans les autres écrits salésiens un sens plus spirituel et son refus sera d'ordre moral et religieux. Ainsi le Traité affirme-t-il :

L'espérance nous nourrit de sa manne de suavité (8)

ou encore :

L'orayson est une manne pour l'infinité des gousts amoureux et des pretieuses suavités qu'elle donne a ceux qui en usent (9).

En certaines pages de la correspondance de l'auteur, la manne pourra encore figurer une aide particulière de Dieu que la théologie

(1) Oeuvres V 264

(2) id. III 326 cf. Ex 16,21

(3) id. XVIII 261

(4) id. XIII 34

(5) id. XIII 348, repris en XXI 57

(6) id. I 46

(7) id. XXVI 202

(8) id. IV 39

(9) ibid. IV 304

appelle "grâce d'état" et qui concerne certaines fonctions ecclésiastiques (1).

Dans le Nouveau Testament, divers végétaux sont évoqués, mais celui que nous pourrions indiquer dans cette partie de notre étude demeurera fort modeste : il s'agit de l'ivraie que mentionne la parabole de Matthieu (2) :

ainsi, tandis que nous dormions, l'homme ennemi sema l'ivraie dans le champ de l'Eglise (3)

constate l'auteur en visant la doctrine protestante. La pointe de la parabole est le jugement eschatologique souligné dans une autre occurrence :

Non, leur dit-il, je ne le veux pas, de peur que d'aventure avec l'ivraie vous ne tiriez le froment (4).

L'hysopé enfin est utilisée liturgiquement dans le peuple de l'ancienne alliance, comme signe de purification, ce que rappelle l'Epître aux Hébreux (5), et son roseau servira à abreuver le Christ en croix (6).

544 La flore miraculeuse de l'hagiographie

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les premiers ouvrages polémiques de l'auteur contiennent un certain nombre de récits miraculeux destinés à fonder ou consolider l'autorité de l'Eglise catholique en s'appuyant sur les traditions patristiques dont les Réformés reconnaissaient par ailleurs l'autorité. Dans ce contexte, un récit nous donne l'occasion de considérer un instant une production végétale :

Or un grand miracle avoit esté fait a ceste statue; elle estoit colloquee sur une haute colonne de pierre sur laquelle croissoit une herbe inconnüe, laquelle, venant a joindre aux franges de la robe de l'image, guérissoit de toutes maladies; (7).

(1) Oeuvres XXIII 338 - Des passages font allusion à la manne cf. XXVI 212, 214, mais sans en développer l'image.

(2) Mt 13, 24-30

(3) Oeuvres XXIII 304

(4) id. V 219

(5) He 9, 19-21, cité dans Oeuvres II 42

(6) Oeuvres II 105

(7) ibid. II 207

Pourtant tous les récits de ce type ne véhiculent pas le même merveilleux édifiant. Certains traits présentent un caractère plus modéré, voire des éléments humbles et attachants.

Il n'y a pas grand danger de passer ainsi ou ainsi les joncs pour faire des nattes; mais il y aurait grand danger si nous n'avions pas à coeur cette parole tant célèbre de Notre Seigneur "Si vous n'êtes pas comme un petit enfant..." (1).

Ce passage est le début d'une longue et belle histoire d'un enfant et de saint Pacome, dont l'activité principale était de tisser des nattes de joncs; et ce grand saint, nous rappelle l'auteur

(...) ne fit jamais autre besogne que des nattes de jonc entrelacés avec des feuilles de palmier; si qu'il mourut en ce faisant (2).

Cette production secondaire va maintenant céder la place à la vigne, dont la tradition biblique sut faire une image privilégiée.

(1) Entretiens 1128

(2) ibid. 1154

55 LE VIN ET LA VIGNE

Le vin et la vigne, plante privilégiée qui permet sa production, constituent un abondant sujet d'observation et de symbolisation dans la tradition biblique. Dès les premiers textes de la Genèse, la tradition Yahviste souligne le caractère ambivalent du vin : il rend la vie agréable et réjouit le coeur de l'homme (1), mais il ne renferme pas moins un danger, toujours à dénoncer et dont la mention apparaît jusque dans les épîtres pastorales du Nouveau Testament (2), de nombreux textes de diverses époques stigmatisant la déchéance du buveur (3).

Parce qu'il vient de Dieu comme tous les produits de la terre, le vin trouvera, d'autre part, tout naturellement sa place dans la liturgie sacrificielle la plus ancienne. La libation (4) et l'offrande des prémices (5) se verront supplantées dans le Nouveau Testament par l'offrande eucharistique qui s'enrichira de tous les thèmes précédents.

Par ailleurs, la vigne est une production traditionnelle de tout le bassin méditerranéen, et de ce fait, elle est dépeinte fréquemment dans les écrits des humanistes anciens. Elle n'est pas inconnue non plus de la Savoie, même si la production montagnarde est loin d'égaliser la générosité des contrées plus riannes. A ce titre, elle apportera un riche élément qui permettra un lien intéressant entre les diverses sources d'inspiration de la nature salésienne que nous avons coutume de discerner.

551 Vigne et vin directement observés par l'auteur

5511 La vigne

Visiblement, la vendange est une activité appréciée de tous. Sans doute requiert-elle une abondante main d'oeuvre et il semble bien que cette récolte suscite une sorte de mobilisation

(1) Si 32,6

(2) 1 Tm 3,3

(3) Pr 21,17; Is 5,11 etc.

(4) Ex 29,40

(5) Dt 18,4

générale. Bien sûr, les hauts personnages en profitent pour contrôler sur place la quantité des récoltes obtenues par leurs terres. Leur présence apparaît au hasard de la correspondance :

Plusieurs bourgeois de Genève qui estoient venus aux vendanges... (1)

bien étonnés qu'ils sont d'y rencontrer le prince-évêque accomplissant son devoir de juridiction ecclésiastique.

Quant à Madame de Charmoisy,

La chere cousine, est aux vendanges (2).

Ailleurs, le travail de vendange est décrit de manière vivante avec cette comparaison :

(...) Ce fardeau (de la pénitence) est comme des vendangeurs et des moissonneurs, qui ne sont jamais si contents et joyeux que quand ils plient sous leur faix : qui les a jamais ouï plaindre de l'exces de la moisson ou de la vendange ? (3)

Cette image tout particulièrement éloquente nourrit des encouragements vigoureux qui sonnent comme un ralliement :

Or sus, vous allez donq aux chams et a vendange; Dieu tous-jours soit avec vous et vous comble du moust de son amour plus fervent (4).

Il est vrai que dans l'abondance de la vendange, toute la production viticole est déjà contenue. En la détaillant, l'auteur lui ménage un éloge qui, pour être dans la ligne biblique, ne pourra être taxé d'une austérité trop effrayante :

Ainsy, qui diroit : le fruit de la vigne c'est le raisin, le moust, le vin, l'eau de vie, la liqueur res-jouissant le coeur de l'homme, le breuvage confortant l'estomach, il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruitz de si differente espece, ains seulement qu'encor que ce ne soit qu'un seul fruit, il a neanmoins une quantité de diverses propriétés, selon qu'il est employé diversement (5).

La vendange n'est pas le tout du travail de la vigne, tant s'en faut. Si elle est le temps de la joie, c'est qu'elle récompense une peine et un labeur que l'auteur ne peut ignorer :

Ne voyt on pas que les vignes qui produisent le meilleur

(1) Oeuvres XV 115

(2) id. XV 86

(3) id. XXI 133

(4) id. XVI 80

(5) id. V 306

vin sont plus sujettes aux superfluités et ont plus besoin d'estre esmondees et retranchees ? Tell'est l'amitié, mesme spirituelle. Mays il y a cela de plus : c'est qu'il faut que la main du vigneron qui l'esmonde soit plus délicate, dautant que les superfluités qui surcroissent sont si minces et deliees que, en leur commencement, on ne sçauroit presque les voir, si on a les yeux bien essuiés et ouvertz (1).

Cette allégorie de l'amitié témoigne d'une fine observation sur le délicat travail que requiert cette taille précise. Ailleurs, sous forme de boutade, l'auteur pose cette interrogation, oratoire certes, mais si pertinente :

Ne voyes-vous pas que l'on n'esmonde point les vignes a coups de coignee, mais que l'on les coupe avec la serpe doucement et sarment apres sarment ? (2)

Les raisons de ces tailles sont du reste patiemment explicitées pour qualifier alternativement les défauts et les désirs qui ne seraient pas ceux de Dieu.

On empesche les vignes et les arbres de porter des feuilles affin que leur humidité et suc soit par apres suffisant pour rendre du fruict, et que toute leur force naturelle ne s'en aille en la production trop abondante des feuilles (3).

Progressivement, la vigne ainsi travaillée produira un vin dont l'auteur nous parle d'expérience, on ne peut guère en douter.

5512 Le vin

La première fonction de cette boisson, offerte selon la tradition grecque aux hommes par les dieux eux-mêmes, est de redonner force, joie et courage. C'est la boisson du pèlerin, de l'homme en marche.

Le pèlerin qui prend un peu de vin pour res-jouir son coeur et rafraîchir sa bouche, ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour plus vistement et aysement parachever ne s'arrestant que pour mieux aller (4).

Le vin est un gai compagnon; pourtant cet apophtegme nous laissera sans doute un peu songeurs.

il est bien aysé de ne point s'enivrer, mais malaysé

(1) Oeuvres XIII 175

(2) ibid. XIII 58

(3) id. XII 182

(4) id. III 95

d'estre sobre (1).

Car bien vite les effets de cette boisson, bienfaisante dans un premier temps, apparaîtront-ils parfois redoutables :

Le vin frais rafraichit pour un tems ceux qui le boivent; mays soudain qu'il a esté eschauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'eschauffe reciproquement, et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend (2).

Loin d'aboutir à un tableau dramatique, cette expérience est agréablement décrite; elle va introduire une dialectique entre l'amour de l'homme pour son Dieu et l'amour de Dieu qui vient en réponse : elle fait appel à la réalité la plus familière que puisse observer le lecteur. Les effets du vin, s'ils sont périlleux à long terme, ne sont pas si désagréables, aussi quelle tentation lorsque la Faculté en interdit pour un temps la consommation ! Cette petite anecdote prise sur le vif appartient peut-être au répertoire des observations personnelles de l'auteur :

Boire du vin contre l'avis du médecin, quand on est vaincu de la soif ou de la fantaisie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le médecin ni son avis; mays dire je ne veux point suivre l'avis du médecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy (3).

Il semble requis d'être bon connaisseur en matière de vin. Ainsi certaines observations corroborent l'expérience spirituelle de manière particulièrement étonnante :

ainsy qu'on dit que les meilleurs vins croissent entre les pierres (4).

Et puis il est bon de choisir le bon moment de la dégustation, ce qui rendra un bon vin meilleur encore, - et l'application spirituelle qu'en fait François de Sales ne manque pas d'esprit ! - :

Mais sur tout on dit qu'après les champignons il faut boire du vin pretieux; et je dis qu'après les danses il faut user de quelques bonnes et saintes considérations, qui empeschent les dangereuses impressions que le vain playsir qu'on a receu pourroit donner a nos espritz (5).

(1) Oeuvres III 306

(2) id. V 59

(3) ibid. V 83

(4) id. XXI 18

(5) id. III 252, voir aussi I 152

Cependant, il faudra veiller à ce que cette dégustation s'effectue dans de bonnes conditions, en prenant quelques précautions :

Le vin qu'on a beaucoup versé et reversé s'esvente et perd sa force (1),

et puis, être dans les dispositions requises pour vraiment l'apprécier, en évitant par exemple :

... bien de l'amertume de la bouche intérieure, laquelle rend amer le plus doux vin du monde (2).

552 La nature en contact avec l'homme, à partir de la vigne

Sans doute est-il difficile d'imaginer que cette plante puisse être évoquée dans une réalité absolument sauvage. Son acclimatation et son utilisation sont les conditions élémentaires à son existence, même si l'homme n'est pas en ce monde pour "bastir des maysons, ageancer des jardins, avoir des vignes" (3). Pourtant, nous avons voulu considérer dans cette seconde partie, non plus le rapport direct qui relie la vigne et sa production avec l'homme, mais bien les petits traits de société qui nous sont ainsi dévoilés à la faveur de ce sujet. Ils permettront une connaissance complémentaire des réalités de la vie de cette époque.

5521 Le vin fait partie des réalités de la vie

D'une manière générale, le vin est une réalité universelle de la vie savoyarde, ce qui donne lieu à des aphorismes populaires :

Nous n'avons point de vin sans lie en ce monde (4).

Un texte relevant de "l'Ascétisme et Mystique" nous rappelle que, dans la société aisée, le service du vin fait partie de l'office du valet :

Si un seigneur demande du vin à son valet, est-ce une prière ? Nullement (...) (5)

Mais en ces époques troublées par les querelles politiques et religieuses, il convient de prendre certaines précautions, si l'on en

(1) Oeuvres I 179

(2) id. XIII 9

(3) id. XXVI 171

(4) id. XIX 201

(5) id. XXVI 61

croit cet "avis" sur la confession, qui fait état d'une pratique ne relevant pas d'un cas de figure imaginaire :

car il ne suffiroit pas a celui qui auroit empoisonné un flacon de vin, de dire qu'il a empoisonné du vin pour faire mourir des personnes, mais faudroit dire combien de personnes (...) (1).

Mais, au fait, que consommait-on communément ? La production locale, sans doute intéressante, mais aussi, plus exceptionnellement, certains crus que l'on n'hésitait pas à faire venir de fort loin :

Vous aures les primices du vin grec de Montpellier, lesquelles, puysque j'avois destinees a Monsieur le Marquis de Lans, nostre gouverneur général, se rencontreront a propos entre vos mains pour luy estre donnees (...) (2).

Les petits cadeaux diplomatiques n'ayant jamais été à négliger...

5522 Le vin chez les gens d'Eglise

La production viticole était une réalité connue de beaucoup de villages savoyards sur les pentes les plus ensoleillées, aménagées en terrasses. Il convenait alors d'en réglementer le négoce, tout au moins pour les ecclésiastiques qui, probablement, se voyaient régler leurs services en nature ou qui avaient reçu une propriété attachée à leur charge cléricale, - à moins qu'ils ne se livrassent eux-mêmes à cette culture -.

S'il arrive qu'il soit nécessaire a quelque ecclésiastique de vendre son vin au détail, il ne vendra sous ce prétexte aucune autre chose, et ne permettra que le vin soit beu es chambres de sa maison (3).

Ce passage des constitutions synodales laisse entendre que certaines pratiques rurales ne devaient pas être précisément des exemples d'édification. Ceci étant, il est reconnu que le vin est une nécessité, même pour les religieuses mendiante de stricte observance, telles les Clarisses.

et que si les Dames de Sainte Claire ont besoin de vin, mesme pour les malades, il leur en donne (4).

Les Constitutions de la Visitation sont sur ce point d'un enseigne-

(1) Oeuvres XXVI 247

(2) id. XVI 32

(3) id. XXIII

(4) id. XV 375. D'autres passages des Opuscules présentent des dispositions pour la distribution du vin aux religieux de l'abbaye de Sixt - XXIV 448 - et pour des quêtes de vin et de blé en faveur des ermites du Mont Voiron. XXIV 482.

ment intéressant. La religieuse chargée des achats, nommée "dépensière", doit pourvoir aux denrées de première nécessité qui sont ainsi répertoriées :

C'est à elle de dispenser le vin, le pain, l'huile, le sel, le beurre (1).

Il n'est pas certain que cette liste présente un ordre absolu de priorité, mais tout au moins souligne-t-elle que le vin fait partie des achats essentiels. La religieuse chargée de la sacristie devra, quant à elle, prendre un certain nombre de dispositions pour la bonne conservation du vin à usage liturgique (2) et veillera à la propreté méticuleuse des burettes (3) qu'elles rincera avec des coquilles d'oeuf ou de l'avoine ! La tâche était sans doute moins aisée qu'il ne paraît, puisque le texte insiste à plusieurs reprises.

Elle préparera le vin et l'eau purs et nets pour la Sainte Messe (...) (4).

Ce vin ne sera pas uniquement utilisé pour la liturgie, et il convient de ne pas trop s'en priver. C'est ce que rappelle François de Sales très soucieux de la santé de Jeanne de Chantal, désormais supérieure de la nouvelle communauté :

et ne mettes pas du tout tant d'eau au vin (...). Du moins, trempez un peu vostre nez et vos poulz de vin, et mangés une douzaine de raisin de Damas apres souper (5).

Et puis quel bonheur de goûter, en prémices des vendanges de l'année, quelque généreux vin nouveau. Il n'est pas certain que ce plaisir soit connu à la Visitation, puisque c'est sous une forme comparative qu'il est évoqué; tout au moins l'auteur semble-t-il faire appel à une pratique personnelle :

Ma Fille, je suis tout parmi cette chere Visitation, en laquelle Nostre Sauveur, comme un vin tout nouveau, fait bouillonner de toutes pars cette affection amoureuse dedans le ventre de sa sacree mere (6).

Ce plaisir simple de la consommation modérée du vin était bien

(1) Oeuvres XXV 108

(2) ibid. XXV 478

(3) ibid. XXV 463

(4) ibid. XXV 395

(5) id. XV 212

(6) ibid. XV 76

connue des anciens.

553 Le vin chez les humanistes anciens

Pline sera l'inspirateur de deux images concernant la vigne et qui serviront de comparaison à certains propos spirituels (1) :

Car premierement, comme nous voyons que la vigne hait, par maniere de dire, et fuit les choux, en sorte qu'ilz s'entrenuisent l'un l'autre, et qu'au contraire elle se plaist avec l'olivier (...) cette inclination ne procède d'aucune connoissance que l'un ait de la nuisance de son contraire ou de l'utilité de celui avec lequel il a convenance, ains seulement d'une propriété occulte et secrete (2).

Cet exemple de non convenance personnifiée, avec une restriction littéraire, n'empêche pas la vigne d'offrir, tout au contraire, une grande convenance avec d'autres essences.

La vigne plantée parmi les oliviers porte des raisins onctueux et qui ont le goût des olives; une âme qui se trouve souvent parmi les gens de vertu ne peut qu'elle en participe à leurs qualités (3).

554 Vigne et vin dans la tradition biblique

La vigne est omniprésente dans la tradition biblique. La Palestine, il est vrai, est une terre de vignobles. La vigne y est précieuse, mais aussi mystérieuse. Sa production dépend, d'une part, à la fois du travail attentif et ingénieux de l'homme et, d'autre part, du rythme des saisons dont l'initiative est attribuée à Dieu (4). Par ailleurs, elle ne vaut que par son fruit, son bois demeurant sans valeur et les sarments stériles sont tout juste bons à devenir du combustible (5).

(1) Pline mentionne également que le vin donne à la cigüe un caractère irrémédiable, tout comme la médisance qui a traversé l'entendement; cf. Oeuvres III 240, citant Pline, H.N., I, XXV, c. XIII, al. XCV, tandis que Matthioli découvrira ultérieurement les vertus bénéfiques de certaines racines plongées dans le vin. cf. Oeuvres XXVI 137.

(2) Oeuvres IV 62 citant Pline, H.N., I, VII, c. II.

(3) id. III 223

(4) Les mauvaises récoltes qui obligeaient à consommer une production désagréable sont attestées par des expressions comme : *Patres uvae non bonae, et dentes filiorum obstupescunt*: XXII 64 cf. Jr 31,29.

(5) Dans le Traité de l'amour de Dieu, François de Sales revient sur cette constatation biblique: "On ne plante principalement la vigne que pour le fruit, et partant, le fruit est le premier désiré

Pourtant ce fruit est unique, il apporte la joie aux dieux et aux hommes (1) et en cela il est le signe de la joie de Dieu.

Dans ce cadre d'une réalité agricole tout à fait traditionnelle, l'inspiration religieuse du peuple d'Israël verra se développer une longue et riche allégorie de la vigne : le Dieu Unique y est présenté comme un vigneron et le plant fécond ou stérile, c'est le peuple. Cette tradition culmine avec le chant de la vigne proposé par le prophète Isaïe (2) et repris par les autres prophètes et la tradition psalmique (3). Dans la révélation du Nouveau Testament, ce thème sera repris de manière plus ou moins polémique par le Christ lui-même qui développera de nombreuses paraboles dans lesquelles la vigne figurera toujours la nation d'Israël : celle des vigneronniers homicides, par exemple (4); mais aussi celle des vigneronniers fidèles (5). Le Christ, en une autre allégorie, s'identifiera également au cep de la vigne (6), introduisant alors le thème de l'union féconde qu'il offrira à son Eglise dans la consommation eucharistique du vin devenu son propre sang (7).

Considérons maintenant les passages que retient l'évêque de Genève dans cette tradition si riche.

5541 Vigne et vin dans les traditions les plus anciennes

La forme la plus primitive de consécration de la personne à la Divinité qui soit attestée dans la Bible est le "Naziréat". De caractère permanent ou périodique pour le clergé, il comportait,

Suite note (5) de la page précédente :

et prétendu, quoy que les feuilles et les fleurs precedent en la production." IV 103. Ensuite, point par point, il développe une lecture allégorique de la signification de la vigne qui renferme une certaine originalité; la vigne étant l'univers, les feuilles et les fleurs les générations successives; le raisin, l'amour, selon la tradition du Cantique des Cantiques que nous évoquerons, et le vin, la liqueur, "duquel resjouit Dieu et les hommes" (ibid).

(1) Jg 9,13

(2) Is 5,1 sq. Plantavi vineam, expectabam ut faceret uvas, fecit lanbruxas, cf. Os 13,9; voir aussi Jr 2,21 et Lc 14, 16-23.

(3) Ps 80

(4) Mc 12, 1-5

(5) Mt 21,28

(6) Jn 15,4

(7) Jn 17,23

entre autres choses, des dispositions en ce qui regarde la consommation des boissons. Ce refus des produits de la vigne était sans doute un refus d'une forme de vie sédentaire. François de Sales en donne une autre interprétation :

Ainsy les anciens Nazariens s'abstenoyent non seulement de tout ce qui pouvoit enivrer, mais aussi des raisins et du verjus; non point que le raisin et verjus enivre, mais parce qu'il y avoit danger en mangeant du verjus d'exciter le désir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, de provoquer l'appétit a boire du moust et du vin (1).

Ensuite, au terme du long temps initiatique de l'errance du peuple d'Israël au désert, la vigne deviendra le signe de la promesse de Dieu qui se réalise dans le don d'une terre où ruisselleront le lait et le miel. De fait, lorsque Moïse envoie une mission exploratrice vers le pays de Canaan, les espions reviendront d'Eshkol au bout de quarante jours en portant une belle grappe de raisin sur un bâton, preuve manifeste de la fécondité de cette terre dont la conquête cependant leur apparaîtra comme hautement problématique. Ce trait sera également retenu par François de Sales (2).

Plus tard, après l'installation des douze tribus, la question de propriété territoriale s'inscrira au coeur des conflits qui opposeront entre eux, tribus, particuliers ou peuples. Les grands ne montreront pas toujours la voie de la justice à cet égard, comme en témoigne la dramatique histoire d'Achab qui convoitait la vigne de Naboth (3) et se rendit coupable d'un crime (4).

5542 Le vin du Cantique des Cantiques

Dès le deuxième vers, le Cantique des Cantiques fait dire à la Sulamite :

Qu'il m'embrasse à pleine bouche !
Car tes caresses sont meilleures que du vin (5).

Quelques versets plus loin, la jeune fille évoque la vigne dont

(1) Oeuvres III 65 cf. Nb 6,3

(2) id. XII 164 cf. Nb 13,21

(3) id. III 186

(4) 1 R 21

(5) Ct 1,2; 4,10

elle est chargée :

Mes frères m'ont tannée :

Ils m'ont mise à surveiller les vignes; (1)

ce qui lui permet immédiatement de faire état de sa propre situation, passant du sens réel au sens symbolique pour lequel la vigne figure la fille aînée; - à moins que ce ne soit la vie personnelle de la jeune femme elle-même -;

ma vigne à moi, je ne l'ai pas surveillée (2).

A son tour, le fiancé est dépeint comme étant une belle grappe de raisin (3), en ce temps privilégié du printemps, temps de la floraison de la vigne, alors que

Les ceps en boutons donnent leur senteur (4).

Mais le péril est grand pour l'audacieux jeune homme poursuivi par les frères de sa fiancée, comme des petits renards quand ils s'attaquent à la vigne (5).

La rencontre des deux jeunes gens aura lieu pourtant et prendra, dans la bouche du garçon, l'image poétique d'une jouissance toute sensible, lui faisant dire :

je bois mon vin avec mon lait (6).

De même, la description amoureuse dont se repaît la jeune fille s'inspirera-t-elle encore partiellement d'images de vigne :

Ta stature que voici est comparable à un palmier et tes seins à des grappes.

Que tes seins soient donc comme les grappes d'un cep (7).

L'idylle pourra alors être célébrée, le jeune homme pouvant affirmer:

Ma vigne à moi est à ma disposition (8).

François de Sales, dont on connaît l'intérêt pour ce texte (9) va commenter de diverses manières ces épisodes poétiques.

(1) Ct 1, 6a

(2) *ibid.* 1,6 b

(3) *ibid.* 1,14

(4) *ibid.*; 2,13

(5) *ibid.* 2,15

(6) *ibid.* 5,1

(7) *ibid.* 8, 8-9

(8) *ibid.* 8,12

(9) François de Sales aurait cité directement ou allusivement 748 fois le Cantique des Cantiques, dont pas un des versets n'aurait été laissé dans l'ombre. cf. table analytique tome XXVII. op. cit.

Le vin, Théotime, est le lait des raisins, et le lait est le vin des tetins : aussi l'Espouse sacrée dit que son Bienaimé est raisin pour elle, mais raisin cyprin, c'est à dire d'une odeur excellente. Moïse dit que les Israélites pouvoient boire le sang très pur et très bon du raisin; (...) Or, le sang et le lait ne sont non plus différents l'un de l'autre que le verjus et le vin; car comme le verjus meurissant par la chaleur du soleil change de couleur, devient vin agréable et se rend propre à nourrir, aussi le sang, assaisonné par la chaleur du cœur, prend la belle couleur blanche et devient une nourriture grandement convenable aux enfans; (1).

Sans doute sommes-nous bien loin de la réalité scientifique, mais l'image est symboliquement très riche, elle qui fait voir, au travers de la thématique biblique, la transformation du sang en lait, par l'intermédiaire du cœur lieu de l'amour, pour la nourriture de l'enfant.

Reprenant point à point les éléments du Cantique, François de Sales offre divers commentaires :

(...) Vous avez des mammelles meilleures que le vin, odorantes de parfums excellents. Le vin nouveau bouillonne et s'eschauffe en soy même par la force de sa bonté et ne se peut contenir dans les tonneaux, mais vos mammelles sont encore meilleures (...) (2).

Le genre de la paraphrase est assez courant et rappellera sans doute quelques oeuvres contemporaines, telle celle de Jean-Baptiste Chassignet.

D'autres paraphrases et commentaires se développent en ce sens, - il ne nous paraît pas nécessaire de les retranscrire tous (3) -. En revanche, ce qui semblera contenir un plus grand intérêt sera l'utilisation de certains traits de ce texte en faveur des personnages évoqués par l'auteur.

Ainsi, l'auteur s'exprime-t-il de la sorte dans une lettre à Jeanne de Chantal où il lui parle du patriarche Joseph :

Et comme les vins enfermés dans les caves ressentent sans le sentir l'odeur des vignes florissantes, ainsi le cœur de ce saint Patriarche ressent, sans la sentir, l'odeur, la vigueur et la force du petit Enfant qui fleurit en sa belle vigne. O Dieu, quel beau pèlerinage ! Le Sauveur leur sert de bourdon, de mante et de petite bouteille à vin, à vin dis-je, qui res-jouit les anges

(1) Oeuvres IV 262

(2) id. IV 76

(3) id. XX 254; XXVI 17, 22, 35, 36, 38, pour la vigne; XXVI 16, 20, 27, 28, pour le vin.

et les hommes, et qui enivre Dieu le Père d'un amour démesuré (1).

L'audace de l'image laisse émerger les attributs traditionnels du pèlerin en route; la cohérence de la représentation est assurée par la démarche de fuite de la sainte famille, en focalisant l'attention sur la gourde qui devient ainsi le signe d'une joie aux dimensions universelles puisqu'elle est l'ivresse du Dieu créateur lui-même. La redondance du mot "vin" suggère une image qui est bien loin de la sage certitude des représentations traditionnelles.

Quelquefois, l'occasion donne à l'évêque l'idée de développer une allégorie toute remplie d'allusions bibliques, à l'adresse de ses correspondants :

Madame,

On m'a dit que vous estiez bien avant en vos vendanges : Dieu soit loué. Il faut que mon coeur vous die ce mot que je dis l'autre jour a une autre vendangeuse, qui est bien de vos plus cheres cousines.

Es Cantique des Cantiques, l'Espouse sacree, parlant a son divin Espoux, dit que les mammelles sont meilleures que le vin, odorantes en unguens pretieux (...) Cette liqueur pretieuse est bien plus delicieuse que le vin.

Or, comme on fait vendange en pressant les raisins on vendange spirituellement en pressant la grace de Dieu et ses promesses. Et pour presser la grace de Dieu, il faut multiplier l'orayson par les courtz, mais vifs esclancemens de nos coeurs; et pour presser sa promesse, il faut multiplier les oeuvres de charité, car ce seront elles a qui Dieu donnera l'effect de ses promesses (...) Il faut presser le vin en l'une et en l'autre sorte de vendange; mais il faut presser sans s'empreser avec du soin sans inquietude (...).

Faites belles et bonnes vendanges, ma chere Fille, et que les unes vous servent d'eschellon et de passage aux autres (2).

Cette image remet en lumière la double exigence de l'amour, celle des "deux tables" : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'image des deux mammelles permettra de présenter cette dualité complémentaire dont le fruit sera une vie d'oraison accrue et une charité en oeuvre. Cette double mission urgente ne requiert cependant nullement quelque artificielle agitation, et le jeu de mots "presser sans s'empreser" vient à point pour tempérer une ardeur qui

(1) Oeuvres XIV 324

(2) ibid. XIV 77

se dépenserait en mouvements inutiles. Cette vendange se mesurera en effet dans la durée, elle sera à n'en point douter aussi abondante que celles qui nous étaient décrites dans la première partie. Allusivement, d'autres passages de la correspondance rappelleront cette exigence (1).

Parfois aussi, le vin délectable dont il est question dans le Cantique sera-t-il interprété comme étant la sainte doctrine (2), la contemplation (3) préparant, en une métaphore filée, l'enivrement de la "complaisance."

5543 Autres traditions vétérotestamentaires

Dans une promesse de bénédictions du livre d'Isaïe, l'universalité de l'amour de Dieu est manifestée sous la figure d'un grand festin offert sur la montagne de Jérusalem où tous les peuples seront invités. Le texte prophétique s'étend quelque peu sur l'énumération des mets délicieux qui y seront dégustés et François de Sales retient essentiellement le symbole du vin qui y sera consommé.

Ainsy le vin qui est bien espuré et séparé de sa lie peut aysément estre garenti de tourner et pousser, mais celuy qui est sur sa lie y est presque tous-jours sujet (...) mais estans au Ciel, ou, comme en ce grand festin décrit par Isaïe, nous aurons le vin purifié de toute lie (...) (4).

L'observation de la réalité de la vie quotidienne débouche ici sur l'image biblique, en un mouvement contraire à celui auquel de nombreuses équivalences nous avaient jusqu'ici habitués.

La mention du vin qui réjouit le coeur de l'homme apparaîtrait encore en se référant au passage que nous avons déjà mentionné (5).

5544 Le vin de la joie dans le Nouveau Testament

Le premier signe messianique de Jésus fut, selon l'Evangile de saint Jean, la transformation de l'eau en vin à l'occasion

(1) Oeuvres XIV 214 p.e.; même idée dans le Traité de l'Amour de Dieu : V 7, 293

(2) id. IV 310

(3) ibid. IV 287

(4) ibid. IV 217 cf. Is 25,6

(5) id. V 282 cf. Si 32,6

des noces de Cana (1).

Avant lui, Jean-le-Baptiste, l'austère précurseur de tradition essenienne, suivait de très près une règle qui s'apparentait sans doute à la tradition de consécration du Naziréat.

C'estoit en l'octave de nostre grand saint Jean, ou, me souvenant que l'Evangeliste de nostre Princesse dit de luy : Et vinum et siceram non bibet, j'admiroy la douceur de Dieu, de m'abreuver, moy chetif homme, du vin de la charité que le Saint Esprit a respandu en nos coeurs (2).

Par la suite, s'inspirant à la fois d'une nature observée omniprésente dans les paysages de Judée et de la riche tradition vétérotestamentaire qu'offre ce thème, le Christ reprendra à diverses occasions l'image de la vigne dans ses propos et ses paraboles :

Le sarment uni et joint au cep porte du fruit non en sa propre vertu, mais en la vertu du cep. Nous sommes unis par la charité a nostre rédempteur ... (3)

paraphrase François de Sales à partir de la parabole de la vigne et des sarments (4).

Le travail de la vigne donnera le prétexte d'évoquer la fidélité et le labeur des ouvriers.

Va en ma vigne, (5)

demande le père à ses deux fils, dont l'un répondra affirmativement et n'ira pas, tandis que l'autre adoptera le comportement contraire. De même, la parabole des ouvriers de la dernière heure introduira-t-elle une logique de la rétribution qui dépasse grandement toute perspective purement humaine :

comme ce bon homme de l'Evangile, qui envoya en sa vigne ceux qu'il trouva oyseux et desquels aucun ne s'estoit voulu servir jusques a l'heure (6).

A la fin de la journée, l'actualisation de la parabole sera ainsi rédigée :

(1) Oeuvres XXI 42 cf. Jn 2,1 sq. Six pièces d'eau, soit quelque 800 litres, selon les indications rapportées par l'Evangile.

(2) Oeuvres XVIII 249 cf. Rm 5,5

(3) id. V 253

(4) Jn 15,1 sq.

(5) Oeuvres XIX 331 cf. Mt 21,28

(6) id. II 212 cf. Mt 20,6

Le grand Maistre de la vigne dira a son facteur :
Appelle les ouvriers, et leurs rens le salaire (1).

La production du vin et son conditionnement requerront enfin quelques précautions dont l'expression est restée proverbiale :

Vous devez savoir que nulle personne sage ne met point de vin nouveau dans un vaisseau viel; la liqueur du divin amour ne peut entrer ou le viel Adam regne, il faut de nécessité le détruire (2).

Une autre parabole rapporte l'histoire malheureuse d'un propriétaire méticuleux qui donna à sa vigne tous les soins dont il fut capable, parabole pour laquelle l'auteur propose cette lecture allégorique :

Je m'en vay dire maintenant a mes auditeurs que leurs ames sont la vigne de Dieu; la cisterne est la foy, la tour est l'esperance, et le pressoir la sainte charité; la haye, c'est la loy de Dieu, qui les separe des autres peuples infideles.

A vous, ma chere Fille, je dis que vostre bonne volonté, c'est vostre vigne; la cisterne, sont les saintes inspirations de la perfection que Dieu y fait pleuvoir du Ciel; la tour, c'est la sainte chasteté, laquelle, comme il est dit de celle de David (3) doit estre d'ivoire; le pressoir, c'est l'obeissance, laquelle rend un grand merite pour les actions qu'elle exprime; la haye, ce sont vos voeux. Oh ! Dieu conserve cette vigne qu'il a plantee de sa main; (...) (4).

Enfin, lors de la Cène, l'ultime évocation de la production de la vigne sera ainsi rapportée :

Saint Luc descouvre tres clairement que ces parolles de Nostre Seigneur : je ne boyrai du fruict de la vigne jusqu'a ce que le Royaume de Dieu soit venu, furent dittes sur un autre subject que celuy de la sainte Eucharistie (5).

5545 Expressions dérivées d'origine biblique

La richesse de cette tradition biblique est à l'origine d'une expression qui se fige et qui assimile le travail pastoral des évêques et des prêtres au "labeur dans la Vigne du Seigneur". Cette expression se trouve le plus souvent sous une forme elliptique.

(1) Oeuvres XX 245

(2) Entretiens 1177 cf. Mt 9,17

(3) Ct 4,4

(4) Oeuvres XIII 145, cf. Mt 21,33; Mc 12,1

(5) id. XXIII 45. Un autre texte parle de l'Eucharistie qui fonda la communauté de l'Eglise. cf. I 43

... in vinea Domini laborare (1),
le Siège Apostolique lui-même étant ainsi défini :

Custodem vinea Dominicae (2).

Cette expression sera développée dans une supplique au Pape rédigée de la part de Monseigneur de Granier pour rendre compte du succès de la campagne de conversions à Thonon et de la présence de six religieux jésuites dans cette cité :

(...) Beatidunis Vestrae Apostolicis auspiciis, tot malorum hiems et imber abiit et recessit, vineae haec longe suavius dedit odorem suum, ficusque uberiores protulit grossos suos (...) (3).

A l'autre extrémité de la hiérarchie ecclésiastique, la même image sera employée lorsque l'évêque encourage l'un de ses curés :

Ayez donc bon courage de cultiver cette vigne, contribuant votre petit travail au bien spirituel des âmes (...) Ne vous étonnez point si les fruits ne paroissent pas encore... (4)

Par association d'idée, la vigne figurera encore une personne, ou un groupe, qui donne à l'Eglise de grands signes d'espoir, telles ces jeunes filles du pays de Gex désireuses d'entrer en religion et qui pensent construire un monastère à saint Claude (5). Un court et beau passage annonce que les ouvriers de la vigne sont aussi et autant les religieuses décédées que celles à venir dont elles ont préparé la place :

Dieu réparera cette perte et nous suscitera des ouvriers en lieu de ces deux qu'il a pleu retirer de sa vigne pour les faire asseoir en sa table (6).

Pour finir, toute vocation chrétienne ressemble fort à la situation d'une vigneronne :

(...) Je suis comme une vigneronne qui dans une cheftive cabanne garde une vigne, et une vigne encor qui n'est pas sienne (7).

(1) Oeuvres XXII 197, 201. ~~Même~~ idée en XII 432; XXI 95

(2) id. XXIV 148 traduit ainsi : "Gardien de la vigne du Seigneur."

(3) id. XII 421 traduit ainsi : "soudain, Votre Béatitude Apostolique nous ménagea son intervention et aussitôt comme par enchantement, l'hiver et les pluies, cause de tant de désastres s'enfuirent et prirent fin; cette vigne répandit son parfum, mais il était bien doux; le figuier poussa ses premières figues, mais elles étaient beaucoup plus belles."

(4) Oeuvres XIV 66. ~~Même~~ idée pour désigner le champ apostolique de l'Eglise de Lyon. cf. XIX 169

(5) id. XV 248

(6) id. XVIII 157

(7) id. IV 358

555 Vigne et vin dans l'hagiographie

Dans la ligne de ces grandes traditions bibliques, nul doute que le vin présente aux chrétiens la figure souriante d'une boisson positive, dont il serait malséant d'abuser, bien sûr, mais dont la consommation modérée ne peut être que bénéfique.

Que si saint Pol conseilla du vin à son disciple pour la foiblesse corporelle, je vous en puis conseiller du spirituel pour la spirituelle (1),

affirme l'auteur en raisonnant par analogie.

Il ne convient pas pourtant d'attacher une importance démesurée au boire et au manger, les vraies richesses étant ailleurs :

J'estime plus que saint Bernard beut de l'huyle pour de l'eau ou du vin, que s'il eust beu de l'eau d'absinthe avec attention car c'estoit signe qu'il ne pensoit pas à ce qu'il beuvoit (2)

affirme l'auteur avec beaucoup de bon sens en réaffirmant sa suspicion pour des mortifications effrayantes que la tradition monastique présentait quelquefois.

C'est du reste un tout autre vin que discerne, chez l'auteur d'un autre Traité de l'amour de Dieu, l'évêque savoyard :

(...) le Saint Esprit est le vin du Ciel chez saint Bernard, qui disoit qu'au Ciel il y avoit surabondance de ce vin, je veux dire l'allegresse du Saint Esprit et la joye beatifique (3).

Un autre témoin de la foi offre une anecdote se rapportant au vin, concernant cette fois l'amour de "la deuxième table" :

(...) et le bienheureux Louys Luzague, vestu en chevalier, portant sous son manteau des bouteilles de vin et un pot plein de potage aux pauvres, sans se mettre en peyne d'estre descouvert avec cela (4).

556 Conclusion sur l'image de la vigne et le vin

L'image de la vigne et du jus de ses grappes n'inspire à François de Sales aucun sentiment de méfiance. Cette réalité

(1) Oeuvres XII 166 cf. 1 Thm 5,23

(2) id. III 219

(3) id. XIX 212 citant S. Bernard, Tract. ascetici, tract. III; Serm. III, in fest; Pentec., et Serm. XIX, de Diversis.

(4) Oeuvres XXV 425 - (la note (1) de cette page apporte un rectificatif quant à l'identité de ce saint.)

populaire bien dans la ligne évangélique est, au contraire, l'occasion de nombreuses allégories toutes influencées par le caractère joyeux traditionnellement attribué au vin. L'image se fait parfois audacieuse, l'ivresse amoureuse de la divinité n'hésitant pas à être symbolisée par analogie à l'ivresse expérimentée par l'homme. Seul alors l'aspect positif de ce mouvement de joie intense est conservé dans la logique de la représentation. Le Cantique des Cantiques constituera à cet égard la référence précieuse de l'expression de la joie divine.

D'autres productions de la terre requièrent un travail tout aussi conséquent, même si leur réalité en est moins enthousiasmante; proches d'une réalité plus humble, mais pourtant incontournable, elles ont en commun avec la vigne le fait d'appartenir à la fois à l'expérience la plus pratique des hommes, d'être décrites par les humanistes latins et d'être mentionnées dans les Ecritures. Ces réalités, que nous regrouperons sous le titre "l'agriculture", nous donneront l'occasion de découvrir un aspect complémentaire offert par la nature salésienne.

56 L'AGRICULTURE

L'agriculture est bien le lieu privilégié qui voit le contact le plus étroit entre l'homme et la nature.

Tout comme la vendange que nous évoquions dans notre étude précédente, la moisson signifie aux yeux du paysan le fruit de son travail et le gage de sa subsistance annuelle. Dans la tradition biblique, ce jugement porté par la nature sur son travail peut également figurer le jugement de Dieu. Si la récolte est bonne, le temps de la moisson est le temps de la joie, de la fête, des libéralités et inséparablement pour le peuple juif, celui de l'action de grâce. Mais il ne saurait être question d'oublier que la récolte est aussi le fruit des semailles et que l'on récolte ce que l'on a semé (1) : Dieu rend à chacun selon le fruit de ses oeuvres (2). Par ailleurs, l'origine de la moisson se révélera rapidement comme étant le modèle de toute action. En effet, tout se déroule suivant le même cycle : semailles, croissances, fruits, moisson enfin. Il y a ici parfaite correspondance entre le sens figuré et le sens propre du mot "semer".

Les paraboles reviendront souvent sur cette image qui renferme le dynamisme d'une action concernant à la fois le travail de l'homme, son action, et la présence active de son Dieu. De plus, de nombreuses expressions s'inspireront de cette réalité pour qualifier aussi bien des résultats tout à fait pratiques obtenus dans la vie courante que des recherches spirituelles ou abstraites.

Dans cette partie de notre étude, en un premier temps, nous suivrons la chronologie du travail agricole, du temps des semailles à celui des moissons, puis nous nous attacherons à la production obtenue. Enfin, et de manière plus générale, nous évoquerons la vie "aux chams" telle qu'elle nous est présentée par l'oeuvre salésienne.

(1) Ga 6, 7

(2) Jr 17, 10

561 Le temps des semailles

Le temps des semailles est précédé du temps des labours, activité dont l'homme est responsable en tout premier chef.

Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres (1).

Ceci dit, il conviendra de mettre la semence en terre. Mais est-ce toujours le temps de le faire ?

(...) faudra il encor une foys semer la bonne semence, puyisque des qu'ell' est semée elle croit jusqu'a la moysson ? Si vous dites estre par tout perdue celle que les Apostres avoyent semée, nous vous repondons : lises nous cecy es Saintes Escritures, ce que pour vray vous ne lires jamais que premierement vous ne nous montries estre faux ce qui est escrit, que la semence qui fut semée au commencement croistroit jusqu'au tems de moyssons. La bonne semence, ce sont les enfans du Royaume, la zizanie sont les mauvais, la moysson c'est la fin du monde. Ne dites pas donques que la bonne semence est abolie ou estouffée car elle croit jusques a la consommation du siecle (2).

On aura reconnu sans peine les propos polémiques des Controverses qui se réclament d'une exégèse tout à fait traditionnelle pour vilipender les contradicteurs protestants sur le terrain de l'Écriture.

Cependant, dans le Nouveau Testament lui-même, la semence ne porte pas toujours la même signification. Ainsi dans la parabole du semeur pour laquelle le Christ lui-même donne une exégèse à ses apôtres, la semence représente-t-elle la parole de Dieu.

tous ont receu leur part, comme d'une semence qui tombe non seulement sur la bonne terre mays emmi les chemins, entre les espines et sur les pierres (3).

C'est dans ce sens que la Correspondance emploiera ce mot

(...) ad spargendum divini verbi semen in ea diaecesis (4). Par extension, Celui qui est Parole, le Verbe Incarné pourra être désigné sous ce terme de semence, mot qui soulignera la faiblesse,

(1) Oeuvres V 130

(2) id. I 65, 66, même idée en I 123, Cf. Mt 13, 20

(3) id. IV 109, Cf. Mt 13, 3-8

(4) Oeuvres XXII 192. Traduit ainsi : "pour répandre la semence de la parole de Dieu dans ce diocèse".

la petitesse et le dynamisme caché des débuts de son Incarnation. Ce même mot sera choisi pour traduire le poids de chaque instant de l'existence :

comme dans un petit noyau, est enclose la semence de toute l'aeternité (1).

De façon moins théologique, en deux occurrences, il est question de semence : une invitation à cultiver la très sainte indifférence (2) et une solution pratique qu'il faut trouver à propos d'un jeune homme (3).

Le temps des semailles sera ainsi toujours positivement connoté, tant il est vrai qu'il est le temps de l'espérance, qu'elle soit d'ordre matériel ou spirituel :

C'est pourquoy il faut rendre, sil se peut, plus que l'on n'a pas receu, comme font les chams fertiles qui produisent plus de graines incomparablement qu'on n'en a jetté dedans leur sein ; (...) (4)

562 Le temps des moissons

Temps de la joie et du résultat (5), la moisson demeure en même temps école de réalisme :

Nous ne pouvons pas moissonner deux fois (6).

Les premiers ouvrages de l'auteur nous entretiennent abondamment de moissons : les communiqués relatifs à la mission en Chablais en font en effet l'image privilégiée d'une action patiente qui finit par se montrer efficace. Dans un premier temps, pourtant, les résultats s'étaient avérés modestes, voire décevants et le missionnaire écrivait :

(...) in tanta messe octo tantum spicas in arcam
Dominicam inferre potui (7).

(1) Oeuvres XVII 130. On trouve également une polémique sur le thème de la semence de la femme ou la semence divine à propos de la conception du Christ. Cf. XXIII 30.

(2) Oeuvres XVI 359

(3) id. XV 44

(4) id. XXVI 70

(5) id. III 10

(6) Entretiens 1015

(7) Oeuvres XI 142. Traduit ainsi : "Et si vaste que soit la moisson, je n'ai pu renfermer que huit épis dans le coffre du Seigneur".

Pourtant la même métaphore allait pouvoir illustrer des résultats plus conséquents au fil des mois.

Nam tandem aliquando albescunt aliquot hujus tantae
messis spicae (...) (1)

François de Sales laissera même échapper cette image, symbolisant cette fois la charge qu'implique une grande moisson :

Onus messis, Thononiensis, meis impar humeris, non nisi
te volente, jubente, deponere constitui (2) ;

en italien, cette fois, il confiera au nonce :

(...) non bastando a tanta messe se non gran numero di
messori (3).

Même épuisé, et dans l'attente d'une récolte en rapport avec les labeurs des semailles, le moissonneur François de Sales est cependant assuré d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir ; encore prévôt, c'est cela qu'il confie à son évêque, Monseigneur de Granier (4).

La relève arrivera enfin, à la suite de suppliques adressées au pape :

Beatitudinem Vestram, quae Domini messis vices in terris
gerit, enixe rogo ut rursum mittat operarios in messem (5).

Ailleurs, au baron de Lux, il précisera :

A ceste intention, j'ay retenu quelques bons hommes
d'Eglise, de mes chanoynes et autres, que je n'ay voulu
employer ailleurs, pour les reserver a ceste moisson,
laquelle je desire extremement voir sous la faucille de
la parole de Dieu et instruction catholique (6).

Ce temps d'une mission si particulière achevé, François de Sales se consacrera à d'autres champs d'action, pour rester dans le thème qui est le nôtre. La direction spirituelle constitue

(1) Oeuvres XI 123. Traduit ainsi : "En effet, voici que commencent à jaunir quelques épis de cette grande moisson".

(2) Oeuvres XI 153. Traduit ainsi : "La moisson de Thonon est un fardeau qui dépasse mes forces, mais je ne l'abandonnerai que sur votre ordre".

(3) Oeuvres XI 358. Traduit ainsi : "Car pour récolter une telle moisson un grand nombre de moissonneurs peut à peine suffire". Même idée en XXII 212.

(4) Oeuvres XII 108

(5) ibid. XII 422. Traduit ainsi : "...Votre Béatitude, qui remplace sur terre le Maître de la moisson, d'envoyer de nouveaux ouvriers aux champs de la récolte".

(6) Oeuvres XII 439

l'une des tâches apostoliques importantes dont il s'acquitte avec une fidélité qui ne se dément jamais ; sa correspondance est à cet égard un éloquent témoignage :

(...) imitans en cela les Apostres qui, emmi la moisson generale de l'univers, recueilloient néanmoins certains espis plus remarquables avec une speciale et particuliere affection (1).

Enfin, lorsque le temps sera venu de fonder la Visitation, l'image de la moisson interviendra judicieusement pour décrire certaines religieuses, fondatrices de nouveaux monastères, ou plus généralement l'espérance mise dans le développement de l'Ordre. Les Entretiens nous content tranquillement la fondation de manière tout à fait imagée :

Il me semble, certes, que ces trois premières Soeurs sont grandement bien représentées aux trois grains de blé qui se trouvèrent emmi la paille sur le chariot de Triptolemus, laquelle servait à conserver les armes (2); car étant portés en un pays où il n'y avait pas de blé, ces trois grains furent pris et jetés en terre et en produisirent d'autres en telle quantité que, dans peu d'années, toutes les terres furent ensemencées. La Providence de notre Bon Dieu, jeta de sa main bénite ces trois filles dans la terre de la Visitation, et après avoir demeuré un peu cachées aux yeux du monde, elles ont fait le fruit que l'on voit maintenant, de sorte qu'il semble que, dans peu de temps, tous les pays seront faits participants de votre Institut (3).

Cette belle extension fera encore dire :

Vrayement la moisson est bien grande ; il se faut confier que Dieu donnera des ouvrières (4).

En contre-point de ce tableau d'une moisson qui serait un événement visible, quantifiable, plus proche sans doute de l'esprit de la courte parabole évangélique et de sa conclusion, -"la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux"- (5), François de Sales fait allusion à d'autres moissons qui sont de

(1) Oeuvres III 9

(2) Ovide, Métamorphoses V

(3) Entretiens 1230

(4) Oeuvres XVII 162

(5) Mt 9, 37

caractère plus spirituel. Elles sont le fruit d'un moment propice dont il s'agit de tirer profit :

Voyez-vous, ma chère fille, vous savez bien que le Caresme c'est la moisson des âmes (1).

Mais ce temps-là n'est pas forcément celui de la liturgie de l'Eglise. Il peut advenir de manière plus événementielle, au gré des épreuves que réserve l'existence :

Le tems des afflictions douloureuses (est) le vray tems de la moisson des vraies affections (spirituelles) (2).

A cet égard les paroles quelque peu mystérieuses du Psaume 75 (3) seront évoquées comme réconfort :

(...) il récompensera par après d'une moisson plantureuse et s'ilz sement en pleurs, ilz recueilleront en joie (4).

Les conseils spirituels de cette veine se feront parfois plus directs :

Faites belle moisson pendant qu'il en est la saison, recueillez bien les bénédictions des contradictions ; vous profiterez plus ainsi dans un jour, que vous ne feriez en dix d'une autre saison (5) ;

Le temps de l'épreuve n'est jamais à rechercher pour lui-même, affirme l'évêque avec sagesse, mais lorsqu'il vient, il peut, pour qui sait l'orienter, devenir le temps positif d'un surcroît de vie spirituelle.

Paradoxalement, la moisson sera présentée de manière négative, en une occasion particulière : pour relater l'épidémie de peste qui frappe Genève en 1615, comme nous le verrons ultérieurement. Le ton des propos rejoint assez les scènes médiévales dépeintes en certaines danses macabres.

La contagion ne fait nul progrès (en Chablais) grâce à Notre Seigneur, sinon dans Genève, où elle moissonne rudement (6).

(1) Oeuvres XIII 275

(2) id. XV 132

(3) Ps 75, 5

(4) Oeuvres XVI 70

(5) id. XIX 412

(6) id. XVII 56

563 La production principale de l'agriculture : le grain

La récolte, fruit de la moisson, est évoquée de diverses manières dans les propos salésiens. Une partie de la correspondance traite en effet de problèmes concrets pour lesquels la moisson et le grain sont l'objet de transactions et d'accords retranscrits en bonne et due forme. Les écrits spirituels nous parleront du grain de manière plus évangélique ou spirituelle.

5631 Le grain, pris au sens concret :

Dans son état du diocèse, l'évêque de Genève relève la répartition des mesures de froment, fort injustement organisée suivant les paroisses (1) ; ailleurs, il régleme les droits des ecclésiastiques à vendre du grain (2) et rappelle à certains mauvais payeurs leurs devoirs : une bonne gerbe de froment en temps de moissons pour certains villages (3), le blé et le vin à fournir par un économiste monastique à ses voisins capucins (4). Il proteste contre les abus des fonctionnaires ducaux qui prélèvent indûment les sommes destinées aux chanoines (5), à moins que ce ne soit ceux de ce fermier de Talloires qui fournit trois cents coupes de blé à l'armée et s'affirme incapable de maintenir la prébende monastique. L'évêque intervient encore dans le procès des dîmes du blé et du vin du Chapitre d'Annecy (6) et organise une contribution volontaire du clergé en blé (7). Toutes ces dispositions concrètes nous donnent un petit aperçu du travail administratif auquel était astreint un évêque de ce temps. Elles nous montrent, de plus, que la réalité concrète de la moisson était bien loin d'être une idée théorique et intellectuelle pour l'auteur.

(1) Oeuvres XXIII 332

(2) id. XI 149 ; XVI 220

(3) id. XV 85

(4) id. XXII 299

(5) ibid. XXII 161

(6) id. XVI 334

(7) id. XVII 301

5632 Le grain pris dans un sens symbolique

Par ailleurs, nous trouvons dans les propos de l'auteur son admiration pour le mystère toujours renouvelé de la croissance et de la germination. Les voici toutes les deux habilitées à rendre compte de toute réalité, qu'elle soit concrète ou spirituelle. Le parallélisme entre ces deux domaines, qui auraient pu devenir antagonistes, demeure à cet égard tout à fait naturel sous la plume de l'évêque.

Car tout ainsy que le grain du froment produit la plante, et la plante produit le grain, ainsy les saintz exercices produisent la perfection et la perfection fait naistre les saintz exercices (1).

La vie religieuse participe de cette même mystérieuse dynamique soulignée par l'Evangile (2), celle d'une mort à soi-même pour un surcroît de vie :

Sachez, ma fille, que si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeurera tout seul ; mais s'il pourrit, il rapportera au centuple ; il faut mourir pour que Dieu vive en nous. Ces paroles sont dures (...) (3)

Ainsi, les oeuvres produites par tout croyant seront-elles dépeintes avec les termes mêmes de la parabole de la graine de sénevé (4).

Ainsy donqnos oeuvres, comme un petit grain de moustarde ne sont aucunement en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent, mais elles ont pourtant la vigueur et vertu d'opérer (5).

La sollicitude de Dieu pourra enfin prendre des apparences fort différentes suivant les cas :

et quand il vous changera votre orge en froment, le pain de la table n'en sera que meilleur (6).

Ainsi l'image du grain sera tout à fait apte à exprimer un don de Dieu, proche de l'image de la terre fertile "dans lesquelles les blés croissent en leurs saysons" (7). Ce don sera celui de la

(1) Oeuvres XVI 188

(2) Jn 12, 24

(3) Entretiens 1175

(4) Mt 13, 31

(5) Oeuvres V 256

(6) id. XX 13

(7) id. XVI 50

Parole qui germera au coeur du croyant (1), parole toujours à semer pour les successeurs des apôtres de Jésus-Christ (2).

Par ailleurs, la mention moins traditionnelle de grains sucrés réservés aux enfants semble faire allusion à des friandises de l'époque, symbolisant alors les amorces nécessaires à un début de vie spirituelle.

Ce sont des grains sucrés que Dieu donne aux ames qui le cherchent, ce sont des grains sucrés qu'il donne a ses petitz enfans pour les amorcer a son amour (3).

564 Une production secondaire : la paille

Si la production du grain demeure essentielle, il est question aussi de certaines productions secondaires, tout particulièrement celle de la paille. Cette présentation ne sera pas technique mais rappellera dans un premier temps certaines paroles évangéliques. Dans une courte, mais incisive parabole, en effet, le Christ dénonce l'hypocrisie de ceux qui remarquent tout particulièrement les fautes d'autrui mais sont incapables de discerner leur propre péché (4),

ne voyant que des festus a leurs yeux (5).

L'auteur, tout en gardant en mémoire les versets d'origine, transforme la lettre de la parabole pour l'adapter à une dénonciation de la colère,

affin que l'ire ne se convertisse en haine et face une poutre d'un festu (6).

Il évoque encore cette production en tant que matériau pour exposer, avec le grand équilibre qu'on lui connaît, son avis sur les mortifications volontaires.

Enfin, j'aimerais mieux porter une petite croix de paille que l'on me mettrait sur les épaules sans mon choix que non pas d'en aller couper une bien grande dans un bois

(1) Oeuvres XV 203

(2) id. XXV 22

(3) id. III 322

(4) Mt 7, 3

(5) Oeuvres XXVI 96

(6) id. XXV 42

avec beaucoup de travail, et la porter par après avec une grande peine ; et je croirais, comme il serait véritable, être plus agréable à Dieu avec la croix de paille que non pas avec celle que je me serais fabriqué avec plus de peine et de sueur, parce que je la porterais avec plus de satisfaction pour l'amour propre qui se plait tant à ses inventions et si peu à se laisser conduire en simplicité, qui est ce que je vous désire le plus (1).

La mention de la paille est donc assez anecdotique en regard de celle du grain. Cette hiérarchie dans les images n'a rien de particulièrement étonnant dans la logique biblique qui sous-tend cette représentation.

565 Le lieu de la récolte : le grenier

L'aire ou le grenier seront évoqués en deux occurrences dans les oeuvres salésiennes. Une première fois, pour qualifier les monastères qui eurent une grande fécondité spirituelle, mais qui maintenant, ne montrent plus que de l'âpreté au gain ; le terme même de grenier permet de jouer sur ce double sens :

(...) plerumque semper illorum locorum decimae ad Abbates et Monasteria spectant, quibus scilicet tunc attribuebantur, cum promptuaria spiritualia Monasteriorum plena essent, eructantia ex hoc illud, et monachi, velut oves faetosae, abundarent in egressibus suis (2).

Dans un autre texte, la grange évoquera le cadre d'une séparation entre le bien et le mal, entre la paille et le grain.

Saint Jan fait semblable l'Eglise à l'aire d'une grange, en laquelle est non seulement le grain pour le grenier, mais encore la paille pour être brûlée au feu éternel (3).

566 Le champ, tous les sens de ce mot

Tout comme en français moderne, le champ présente dans les oeuvres salésiennes un sens alternativement concret et abstrait.

(1) Entretiens 1219

(2) Oeuvres XXIII 329. Traduit ainsi : "Les dîmes leur ont été, en effet attribuées lorsque les greniers spirituels des Monastères étaient pleins, débordants de l'un dans l'autre et que les moines, tels des brebis fécondes, abondaient dans leurs sorties".

(3) Oeuvres I 54, Lc 3, 17

5661 Sens propre

Concrètement, ce mot est souvent employé au pluriel pour désigner la campagne. En effet, la grande propriété familiale demeure pour les gens de la noblesse une alternative appréciée aux tracasseries de la vie urbaine, voire de la cour. Il convient cependant d'y conserver la même disposition religieuse que partout ailleurs.

Ah, ma Fille, a qui tient-il que nous ne soyons saintz parmi tant d'exemples domestiques et estrangers, en la ville et aux chams (1) ?

Les correspondants de l'évêque sont donc par lui invités à poursuivre leurs exercices religieux, en les adaptant à leurs conditions de vie.

Estans aux chams, les prestres que vous treuveres es paroisses vous pourront aussi confesser (2).

Apparemment, la chose n'est pas toujours aisée, puisque ce temps est souvent indiqué comme celui d'un relâchement spirituel.

Vous avez, ce me dites vous, un peu relasché de vos exercices aux chams (3).

La correspondance, elle, ne s'en trouve pas entravée puisque plusieurs lettres font allusion à cette situation (4).

Par ailleurs, la campagne pourra demeurer un lieu d'éducation appréciable pour les jeunes filles qui se trouveront ainsi séparées des sollicitations mondaines souvent bien tentantes :

(...) Mais ma mere juge que la vie des chams est plus propre pour les filles de ce païs que celle des villes (5).

Pour les religieuses, en revanche, l'installation à la campagne pose des problèmes spécifiques. L'éloignement des monastères y favorise parfois des dispositions impropres à la vie de prière.

Que l'Abbesse du Paraclet est une grande dame qui tient grand train, et le monastère en lieu champestre, qui ne reconnoist aucun supérieur (...) (6)

(1) Oeuvres XIII 213

(2) ibid. XIII 335

(3) id. XII 395

(4) id. XIV 334 ; XVIII 218 ; XIX 279 ; XXI 110

(5) id. XIII 261

(6) id. XVI 154

Il arrive que cet éloignement provoque des situations proprement scandaleuses, et le cas n'en est sans doute pas si rare :

Joint que de les enfermer aux chams, esloignées d'assistance, c'est les faire prisonnières misérables (...) (1)

On se rappellera sans doute les péripéties épiques que causa le retour au monastère de Port Royal de l'ancienne abbesse déposée et la fuite nocturne de la Mère Angélique Arnaud avec ses religieuses de stricte observance (2). Ces désordres, partout visibles, incitaient l'évêque de Genève à prôner l'installation des monastères féminins en ville, ce qui n'empêchait nullement les religieuses de se rendre parfois en séjour à la campagne ; mais l'évêque en prévoie les conditions :

Les soeurs pourront aussi sortir du monastère aux chams et promenades qui sont autour d'yceluy pourveu qu'elles soyent au moins la moytié ensemble, sans se séparer les unes des autres (3)

Cette disposition pourra du reste s'appliquer également aux religieuses Visitandines :

Je suis de l'avis de M. de Marillac, que nos Seurs allant par les chams portent leur crucifix avec elles (4).

Etre aux champs n'implique pas obligatoirement une situation sédentaire. En effet, la même expression sera employée pour consigner les tournées pastorales campagnardes de l'évêque, elles qui sont loin de comporter détente et loisir, comme on peut le lire dans cette lettre à Jeanne de Chantal :

J'arrivay icy samedi au soir, apres avoir battu les chams six semaines durant, sans arrester en un lieu, sinon au plus demi jour. J'ay presché ordinairement tous les jours, et souvent deux fois le jour (5).

ou encore :

Des la reception de vostre dernière lettre, qu'on me rendit sur le commencement de septembre, j'ay presque tous-jours esté aux chams pour faire la visite des

(1) Oeuvres XXIV 514

(2) dans Cognet, Louis, La mère Angélique et Saint François de Sales, 1618-1626. Paris, Sulliver, Flammarion, 1951

(3) Oeuvres XXIV 498

(4) id. XX 249

(5) id. XIII 125

baillages qui sont autour de Genève qui n'avoient esté visités il y a plus de cent ans (...) (1)

Enfin, même lors de ses séjours urbains, les champs occasionnaient parfois bien des soucis à l'évêque, tel ce fameux Pré-Lombard pour lequel il dut faire d'interminables transactions en vue de pouvoir y construire une partie des bâtiments de la nouvelle Visitation (2) ; mais ce trait nous éloigne sans doute quelque peu de la nature...

5662 Sens figuré

Analogiquement, au sens figuré, le champ symbolisera le lieu de vie dans lequel chacun est "planté". L'occasion est ainsi donnée de dénoncer l'illusion de croire que le champ voisin serait tellement plus fertile et agréable que le sien propre :

(...) il n'y a rien qui nous empesche tant de nous perfectionner en nostre vocation que d'aspirer a une autre, car, en lieu de travailler au champ ou nous sommes, nous envoyons nos boeufz avec la charrüe ailleurs, au champ de nostre voysin, ou neanmoins nous ne pouvons pas moissonner cette annee. Et tout cela est une perte de tems (...) (3)

Ce conseil reviendra une autre fois :

C'est merveille, ma Fille, comme mon esprit est ferme en cet advis de ne point semer au champ de notre voysin, pour beau qu'il soit, pendant que le nostre en a besoin (4).

Ailleurs, dans la perspective de la parabole de la moisson abondante et des ouvriers peu nombreux, le champ évoquera un lieu d'apostolat comme peut l'être le Chablais :

fixo pede in hoc agro sic permanendum (5).

Enfin, le champ pourra désigner plus abstraitement encore un lieu d'étude et d'investigation, ce "champ des Ecritures" pour lequel François de Sales félicite chaudement le Cardinal Bellarmin d'y frayer des voies nouvelles (6).

(1) Oeuvres XV 115

(2) id. XVIII 99

(3) id. XIII 207

(4) ibid. XIII 123

(5) id. XI 123. Traduit ainsi : "Je dois rester de pied ferme dans ce champ".

(6) Oeuvres XVIII 80

567 Conclusion sur l'agriculture

Le caractère rural de la vie savoyarde incite l'auteur à ne pas se montrer avare d'images mettant en scène l'agriculture. Eminemment fidèle en cela à la tradition évangélique, il n'hésite jamais à présenter une réalité positive : il privilégiera bien davantage l'espoir des semailles et la joie des moissons que la destruction des récoltes ou la ruine des espoirs justement nourris. Germination et croissance sont des images d'un dynamisme positif bien à la mesure d'une doctrine faite d'espérance et d'optimisme.

57 LE JARDIN

571 Présentation de l'image

Le récit le plus ancien de la création s'étend principalement sur l'apparition du premier couple humain et le cadre de vie immédiat dans lequel il doit vivre. Dieu fait sourdre du sol l'humidité qui le fécondera, dans une logique tout à fait propre à la fascination que peut exercer l'oasis dans la mentalité nomade, et y plante le jardin d'Eden, le paradis. Ensuite il façonne l'homme et la femme, et toutes les créatures vivantes. Dieu travaille comme un artisan, à la manière humaine. Mais son oeuvre est d'emblée parfaite et le cadre de l'existence de l'homme est conçu pour le rendre heureux d'un bonheur que lui, l'homme, pourra cependant détruire en y laissant s'introduire le désordre et la malédiction du péché.

A l'autre extrémité des livres de la Révélation, la dernière création offre un parallélisme frappant avec le Livre de la Genèse. Quand les temps seront à terme, le Christ, nouvel Adam qui a reçu tout pouvoir et demeure héritier de toutes choses, conduira jusqu'à la plénitude d'une réconciliation totale la "création présente qui aspire, elle aussi, à être libérée de la corruption" (1). Il ne s'agit pas ici de quelque initiation de nature gnostique visant à recouvrer le chemin occulte d'un paradis perdu, mais bien d'une transfiguration universelle dans le dynamisme de la résurrection inaugurée par le Christ. Malgré l'apparence première, l'image du jardin ne comportera donc pas une note trop négative dans la tradition biblique.

Par ailleurs, l'école espagnole de spiritualité se plaira avec Thérèse d'Avila à comparer l'âme à un jardin. Ceci apparaîtra tout particulièrement dans sa vie écrite par elle-même (2). Le premier degré décrit en effet un jardin pour lequel il est requis de chercher l'eau dans un puits, mais à la force du poignet, puits qui se trouve parfois à sec. Constatation est faite ainsi de

(1) Rm 8, 20-21

(2) Avila Thérèse de, Vie écrite par elle-même, c XI, p. 107, Paris, Seuil, 1973

l'incapacité foncière pour qui désire s'engager dans une vie d'oraison qui mène toujours plus loin, s'il ne s'ouvre à Dieu.

L'étude du jardin salésien tiendra compte des sources d'inspiration qu'offre cette image, c'est-à-dire, essentiellement la nature observée en contact avec l'homme et l'image du jardin dans la Bible.

572 Le jardin observé

La plus belle image de jardin que François de Sales dépeint pour nous évoque l'Eglise. Sa perfection est assurée par la diversité de ses productions. Ce jardin sent encore le sauvage et n'a point la rigoureuse disposition du grand siècle futur.

(...) l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies, il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et, en somme, de différentes perfections ; toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail, et toutes, en l'assemblage de leurs variétés, font une tres agreable perfection de beauté (1).

L'image du jardin recèle une grande variété de signifiés. Son langage si riche propose une grande pertinence pour qualifier ce qu'il y a de plus spirituellement précieux dans les propos de l'auteur. Nous avons déjà suggéré, lors de notre présentation de la flore, que le jardin pouvait être la figure idéale de la dévotion dans son infinie perfection d'union à Dieu (2).

A tout cela j'ay adjouté qu'il falloit cueillir un petit bouquet de devotion ; et voicy que je veux dire : Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontier sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée : ainsy nostre esprit ayant discouru sur quelque mystere par la méditation, nous devons choisir un ou deux ou trois pointz que nous aurons treuvés plus a nostre goust, et plus propre a nostre avancement, pour nous en resouvenir le reste de la journée et les odorer spirituellement (3).

Comment expliquer une telle harmonieuse perfection ?

(1) Oeuvres IV 111

(2) Cette union fait appel à tous les sens de l'homme : "Ah! Voicy que la senteur de mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleurissant". Cf. IV 263.

(3) Oeuvres III 82, op. cit. ; idée reprise en XXVI 174

Tout simplement grâce à la convergence de deux libertés : celle de l'homme qui plante et celle du soleil dont l'action bénéfique et centrale nous est une fois de plus rappelée comme essentielle :

Nous semons es jardin une grande variété de graines, et les couvrons de terre comme les ensevelissans, jusques a ce que le soleil plus fort les fasse lever et, par maniere de dire, resusciter, lhors qu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs avec de nouvelles graines, une chacune selon son espece : en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachees dans le sein de la terre. Certes, Théotime, Dieu a res-pandu dans nos ames les semences de toutes les vertus(...)(1)

Nous le voyons ici, toute histoire intérieure est déjà une histoire de résurrection sous l'amoureuse et lumineuse sollicitude de la chaleur divine qui seule peut faire éclore en l'homme ce qu'il a de meilleur. L'humanisme positif de François de Sales éclate ainsi de façon manifeste. De par son origine, il y a en l'homme ces semences d'éternité, en tout homme, même si ces semences sont profondément enfouies par l'usure de la vie ou toutes sortes de circonstances négatives. Dans la ligne du combat Spirituel, la lumière solaire sera de toute manière la plus forte, quel que soit le temps dont elle aura besoin pour faire germer un jour ces graines que nul ne soupçonnait ou que d'aucuns croyaient mortes à jamais.

Le jardin "renaissance" sera lui aussi utilisé pour figurer la dynamique de l'amour : celui-ci, lorsqu'il a trouvé l'objet de son désir, aspire à y demeurer de manière active,

ainsy que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delicieux jardin, auquel estans arrivés nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous pourmener et passer le temps en iceluy (2) ;

Une autre question permettra l'évocation d'une autre réalité de la vie spirituelle. Comment expliquer le soin que mettent les jardiniers à leur ouvrage ?

Dites moy, les jardiniers des grans princes ne sont-ilz pas plus curieux et diligens a cultiver et embellir les jardins qu'ilz ont en charge, que s'ils leur appartenoyent

(1) Oeuvres V 263

(2) id. IV 267

en propriété ? Mais pourquoi cela ? Parce que, sans doute, qu'ilz considerent ces jardins la comme jardins des princes et des rois, auxquels ilz desirent de se rendre agreables par ces services la ; Ma Philothee, les possessions que nous avons ne sont pas nostres : Dieu les nous a donnees a cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles (...) (1)

Du reste, ces soins attentifs des jardiniers ont tout particulièrement retenu l'attention de l'auteur qui remarque ailleurs :

(...) il ne se faut esbahir si chaque herbe et chaque fleur requiert son particulier soin en un jardin (2).

A en croire ces passages, le jardin ne serait-il qu'un lieu idéal et idyllique ? Assurément, ce serait oublier la réalité la plus élémentaire de la nature, celle qui fait croître les mauvaises herbes :

Il faut que nous ayons deux égales résolutions : de voir croître des mauvaises herbes dans notre jardin, et d'avoir le courage de les vouloir arracher (...) (3)

Ces mauvaises herbes ont un aspect personnel dans la vie intérieure des lecteurs de François de Sales ; elles peuvent avoir trait aussi à l'aspect communautaire de ces monastères relâchés que les propos épiscopaux stigmatisent vigoureusement et régulièrement :

(...) des herbes qui croissent volontier dans les monasteres mal cultivés, et principalement en ceux des filles (4).

Les Controverses ne sont pas tendres pour ces lieux dénoncés à juste titre par la Réforme et qui contribuèrent grandement au succès de théories nouvelles dans les classes populaires :

(...) Que si vous tournez les yeux devers certains lieux ou la discipline monastique est du tout abolie, et n'y a plus rien d'entier que l'habit, vous me contrairez a dire que vous cherchez les cloaques et voiries, non les jardins et vergers (5).

Fort heureusement l'histoire de l'église catholique est suffisamment pourvue en son immense jardin de la floraison des martyrs qui offriront l'alternative édifiante à opposer à ces contre-exemples lamentables.

(1) Oeuvres III 188

(2) id. XVII 81

(3) Entretiens 1063

(4) Oeuvres XIII 79

(5) id. I 119

Les feux, les flammes, les rouës et les espees sem-
bloyent des fleurs et des parfums aux martyrs parce
qu'ilz estoyent devotz (1).

Le jardin figurera encore la douceur d'une amitié fidèle qui sau-
ra ne point se démentir à l'heure de l'épreuve.

Mais quelle délicatesse de sentiment et d'inspiration dans la des-
cription de ce beau jardin dans lequel un convalescent va passer
quelques journées bénéfiques pour reprendre ses forces! L'amitié
de François de Sales dicte ces lignes à l'adresse d'Antoine Favre:

Quid enim convalescentibus optalibus, quid opportunus,
quam ex unius domusculae umbra in amoenissimorum floren-
tissimorum hortorum conspectum frequenter exire, ibique
inter medios flores exspatiari ac auras odoribus gratis-
simis onustas colligere? Sic nempe amicissimas tuas
litteras lego (2).

C'est parfois le détail de l'arrangement d'une treille qui retient
l'attention du promeneur, occasion d'un parallèle simple et direct:

Ainsy que nous joignons les vignes aux ormeaux et les
jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait es jar-
dins, mais pour serrer et presser, il faut faire une
application forte qui accroisse et augmente l'union (3).

Les propos salésiens n'observent pas toujours le jardin
pour en tirer comparaisons, métaphores et allégories. Certains
passages de la Correspondance renferment un caractère prosaïque
et feront état du jardin dans sa réalité la plus concrète. Ainsi
les dispositions des Constitutions de la Visitation prévoient-
elles ceci :

Une des Seurs domestiques pourra avoir le soin du jar-
din et des meubles appartenans a son office ; de cueil-
lir et esplucher les herbes nécessaires, affin que cel-
les qui sont en la cuysine ayent le tems d'aller quel-
quefois travailler au jardin a ce que la jardiniere
leur dira (4).

(1) Oeuvres III 17

(2) id. XI 41. Traduit ainsi : "En effet, quoi de plus doux, de plus avantageux, pour un conva-
lescent que de quitter l'obscurité d'une maisonnette pour aller souvent contempler les jardins
les plus agréables et les plus émaillés de fleurs et d'y respirer à souhait l'air embaumé des par-
fums les plus suaves! Telle est l'impression que me fait éprouver la lecture de votre lettre si
amicale".

(3) Oeuvres IV 5

(4) id. XXV 484

Ce passage nous redit clairement que le jardin n'est qu'un prétexte à l'évocation littéraire ou au symbole biblique. En effet, c'est dans la réalité d'un travail quotidien que l'évêque de Genève met en oeuvre une spiritualité d'union à Dieu. Du reste, le jardinage n'est pas toujours présenté comme un agrément particulièrement attrayant :

Or saves-vous quand il faut souffrir le froid ? C'est quand la supérieure vous envoie au jardin cueillir des herbes et que vous fussiez en danger que les mains vous gelassent sur la plante ; il ne faudrait pas laisser de le faire, parce que c'est l'obéissance (1).

Très concrètement encore, le jardin est parfois l'objet de bien des soucis pour l'évêque qui voudrait opérer là encore une transaction difficile entre diverses communautés religieuses afin de pourvoir la Visitation d'un terrain satisfaisant :

L'extrême nécessité que la Visitation a d'une partie du jardin de Saint Dominique, sur lequel le bastiment nouveau regardera, fait que plusieurs gens d'honneur ont pensé de proposer que les Peres de saint Dominique prisent une partie d'un jardin du college sur lequel ilz regardent, et moyennant une recompense que l'on donneroit au college, que les dames de la Visitation fourniroyent (...) (2)

Les remous suscités par cette proposition donnent une bonne idée de l'état d'esprit des congrégations religieuses de l'époque pour lesquelles la chicane semblait être l'un des passe-temps favoris. D'espoir en déception, deux années de pourparlers mentionnés par six lettres différentes ne viendront pas à bout des obstacles à l'encontre de cette transaction qui ne se fit jamais (3).

L'agencement du jardin monastique nous est encore décrit indirectement pour justifier de l'accueil de laïques, en clôture monastique, à la Visitation.

(...) Car je vous laisse à penser, si l'on fait bien entrer des jardiniers, des jardinières, non seulement pour l'agencement nécessaire des jardins, mais aussi pour les embellissemens non nécessaires, ains seulement utiles a

(1) Entretiens 1300

(2) Oeuvres XVI 226

(3) id. XVIII 86, 202, 212, 219, 275. On trouve encore les traces dans la correspondance d'une autre requête juridique concernant une affaire de propriété d'une maison et d'un jardin. Cf. XXII 273.

la recreation, comme sont les berceaux, les palissades, les parterres, les entrees de telles gens estant jugees necessaires non par ce que ce qu'ilz font soit necessaire, ains seulement par ce que ces gens la sont necessairement requis pour faire telle besoigne, si nous ne pourrons pas justement estimer l'entree des dames desolees par quelque evenement inopiné estre necessaire, quand elles ne peuvent pas aisement trouver hors du monastere les soulagemens et consolations si convenables (1).

Enfin, au terme de sa vie, c'est dans l'humble maison d'un jardinier du monastère de Lyon que François de Sales achèvera son existence (2).

Je suis si aise, quand on me demande où je suis logé, de dire que c'est chez le jardinier de nos Filles de Sainte Marie (3).

573 La production du jardin observée par l'auteur

Après nous être promenés au jardin salésien, il nous reste à considérer la production qu'il nous offre. Cette dernière, nous la limiterons volontairement aux plantes potagères, ne désirant pas revenir sur les thèmes floraux que nous avons déjà traités. Nous distinguerons donc en plusieurs parties les différents légumes qui peuvent se rencontrer.

5731 Les melons

Les melons ont leurs caractéristiques propres, la première étant leur taille avantageuse.

Si quelqu'un s'enquerroit pourquoy Dieu a fait les melons plus gros que les fraises (...) on se moqueroit de ses demandes (4).

La culture des melons est le lieu d'un conseil particulièrement curieux dont l'origine ne semble pas appartenir à l'inspiration latine mais peut-être à des usages de jardiniers.

Et comme les graines qui ne produiroient d'elles mesmes

(1) Oeuvres XX 179

(2) L'image du jardin est bien présente également dans la prédication, Cf. VII 9 : le jardin de l'Eglise reverdit sous la rosée de l'Esprit ; même idée en VIII 104.

(3) Entretiens 1300

(4) Oeuvres IV 110

que des melons de goust fade, en produisent des sucrons et muscatz si elles sont detrempees en l'eau sucee et musquee (1).

La consommation des melons ne semble pourtant pas toujours bien indiquée pour certains malades ; ils n'en sont que plus tentés par le goût attirant de ces fruits.

Ilz s'abstiennent du péché comme les malades font des melons, lesquelz ils ne mangent pas parce que le médecin les menace de mort s'ilz en mangent ; mais ilz s'inquietent de s'en abstenir, ilz en parlent et marchandent s'il se pourroit faire, ilz veulent au moins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger (2).

5732 Les potirons

Ce légume ne semble pas être particulièrement prisé par l'auteur qui le présente toujours d'une manière négative. Son goût tout d'abord ne renferme aucun intérêt, si ce n'est d'ordre polémique :

(...) Les novateurs qui ne font que naistre de la terre, comme potirons, n'en ont qu'une vaine et fade usurpation (3).

L'auteur parle ici des Réformés et leur prétention à se nommer "Vraie Eglise".

Du reste, la consommation de ce légume semble également désapprouvée par la Faculté :

Je vous dis des danses, Philotee, comme les medecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ilz (4),

et tout particulièrement pour les malades :

(...) Comme quand un malade désire de manger des potirons ou melons, et quoy qu'il en ait a son commandement, il ne veut neanmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal (5).

5733 Les fraises

Ces petits fruits à la fois sauvages et domestiques sont

(1) Oeuvres V 254

(2) id. III 30

(3) id. II 365

(4) id. III 250

(5) id. IV 45

évoqués de manière charmante par l'auteur, qui, d'ailleurs, les oppose aux champignons, eux qui recueillent si volontiers toutes sortes de poisons de la nature :

Les maîtres des choses rustiques admirent la fraîche innocence et pureté des petites fraises, parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soient continuellement foulées par les serpens, lezards et autres bestes veneneuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, ni n'acquierent aucune qualité maligne ; signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont les vertus humaines (1).

L'innocence de ces petits fruits invitera l'innocence enfantine à une dégustation tout à fait ravissante ; plaisante illustration pour le conseil salésien à vaquer à ses affaires en demeurant en présence de Dieu, suivant le conseil évangélique de simplicité enfantine (2).

Faites comme les petitz enfans qui de l'une des mains se tiennent a leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des haies (...) (3)

Comme beaucoup d'autres, ces fruits ne mûrissent que le temps d'une saison et permettent cette belle réflexion :

On cueille les fraises et les cerises avant les poires bergamottes et les capendus ; mais parce que leur sayson le requiert. Laissons que Dieu recueille ce qu'il a planté en son verger ; il prend tout a sayson (4).

5734 Les concombres

Ce légume n'est mentionné que dans les similitudes pour évoquer sa convenance à l'eau et son dégoût de l'huile (5).

Après cette première partie relative à un jardin observé, nous considérerons l'inspiration biblique de cette image.

574 Le jardin biblique

5741 Genèse et Exode

Contrairement à ce que nous aurions peut-être pu attendre,

(1) Oeuvres V 239

(2) Mt 18, 1-4

(3) Oeuvres III 171

(4) id. XIII 330

(5) id. XXVI 139

le jardin de la Genèse n'apparaît guère dans l'oeuvre salésienne. La seule mention indirecte d'une production agricole de ce type est assez lointaine puisqu'elle regarde le plat de lentilles qui causa bien des problèmes à la famille d'Isaac (1).

Dans l'Exode, au rude temps du désert, avant la découverte de la terre promise que nous avons évoquée dans l'étude sur l'agriculture, l'Égypte revêt parfois à la mémoire de certains nostalgiques l'aspect d'un jardin fécond en magnifiques oignons(2).

5742 Le jardin du Cantique des Cantiques

Avec de nombreuses autres images de la nature, l'image du jardin présente une importance certaine dans le Cantique des Cantiques. Tout d'abord, l'épouse y est figurée elle-même comme étant un jardin ferme, une fontaine et une source cachée, un puits d'eau vivante (...) (3)

Cette série de métaphores de fécondité prépare une illustration de la rencontre de l'aimé et de l'aimée en un langage mystique que François de Sales nous expose dans la ligne des commentaires de Générard et de l'école carmélitaine.

Que mon bienaimé vienne en son jardin, dit l'Espouse sacrée et qu'il y mange le fruit de ses pommes. Or le divin Espoux vient en son jardin quand il vient en l'ame dévote, car, puisqu'il se plaît d'estre avec les enfans des hommes, ou peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et semblance ? En ce jardin, luy mesme y plante la complaisance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissions (...) De sorte que ces réciproques plaisirs font l'amour d'une incomparable complaisance, par laquelle nostre ame, faite jardin de son Espoux et ayant de sa bonté les pommiers des délices, elle luy en rend le fruit (...) (4)

Ce jardin intérieur est bien la figure antithétique du jardin de la Genèse ou plus exactement son achèvement : c'est l'homme qui est le paradis nouveau, ce lieu destiné depuis toute éternité à la présence de la divinité. Cette théologie de l'Incarnation

(1) Gn 25, 29, cité dans Oeuvres XII 141

(2) Oeuvres III 30

(3) id. I 55, Cf. Ct 4, 7 sq

(4) id. IV 259

atteint ici un sommet. L'allégorie du jardin y superpose l'image de l'amoureuse rencontre, la fécondité du jardin, sa beauté et le dynamisme de croissance des productions végétales dans leur mystère de mort et de résurrection.

Dans cette même idée et avec la même image, l'Incarnation est encore contemplée, au sens fort de ce Verbe, dans le passage suivant du Traité de l'amour de Dieu qui mettra en lumière le rôle discrètement réalisé, mais essentiel, de la Vierge Marie :

je suis venu en mon jardin, dit-il, j'ay moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums ; j'ay mangé mon bornal avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec mon lait ; mangés, mes amis, et beuvés, et vous enivrés mes treschers. (...) Nostre Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint es tres pure, tres humble et tres douces entailles de sa Mere, pleynes de toutes les plantes fleurrissantes des saintes vertus (1) ?

En regard de ces images majeures, d'autres utilisations de l'image du jardin du Cantique des Cantiques sembleront sans doute plus fades. La clôture monastique, par exemple, qui fait voir "guere de terre et beaucoup de ciel" (2) pourra être ce jardin de délices qui introduit à l'union mystique évoquée ci-dessus; quant aux petites filles mises en pension dans les monastères, seront-elles l'objet d'une satisfaction légitime :

(...) elles seront bien heureuses et leur mere aussi de les avoir plantees dans les jardins de l'Espoux, qui les arrosera de cent mille graces celestes (3).

5743 Le jardin de Gethsémani

Le jardin dans lequel le Christ passa l'ultime veillée de prière et d'angoisse de son existence terrestre est souvent mentionné dans les oeuvres salésiennes sans que pour autant ces allusions donnent lieu à des images développées métaphoriquement.

Ce choix montre sans doute à quel point l'inspiration

(1) Oeuvres IV 324, Cf. Ct 5, 1. La figure de Marie est ainsi évoquée dans une comparaison du Traité : "comme un jardin d'eslite qui devoit porter le fruit de vie, elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections. Cf. IV 106

(2) Oeuvres XIII 92. D'autres mentions du jardin du Cantique des Cantiques apparaissent plus fugitivement : XXVI 27, 28, 33.

(3) Oeuvres XIII 209

du Cantique est privilégiée en ce qu'elle contient d'amoureux dynamisme par rapport à l'expression douloureuse de cet autre jardin toujours sobrement évoqué :

Nostre Seigneur a tant souffert en ce monde, et particulièrement au jardin des Olives et sur le mont de Calvaire (1).

Le Traité de l'amour de Dieu offre, il est vrai, la géographie de la passion sous la forme d'un pèlerinage en imagination :

Jesus passe le torrent de cedron et va au jardin de Getsemani (2).

François de Sales propose même une étymologie de ce lieu qui fera ressortir le parallélisme avec la situation du premier Adam dans son jardin de délices :

Venit inde in praedium, seu villam Gethsemani, id est vallis pinguedinis, seu olei mei ; quo in proedio erat hortus arboribus ornatus et amoenus (3).

Ce jardin douloureux servira de cadre à la trahison et à l'abandon des apôtres, anticipation peu glorieuse de tous les abandons à venir.

Et je me suis resouvenu du jardin, quand j'ay veu comme Dieu faisoit son bon playsir malgré la foiblesse des espritz humains et les tenebres de l'amour propre (4).

La pensée du croyant se tournera fréquemment vers ce jardin à l'occasion de la méditation, de la réflexion ou de la correspondance (5).

5744 Le jardin pascal

Ce jardin de douleur préparera la victoire éclatante d'un autre jardin, sis devant un tombeau vide et à jamais dérisoire, en lequel le jardinier interrogé par Marie-Madeleine ne sera autre que le ressuscité (6).

Voyez-vous, ma chere Seur ma Fille, c'est Nostre Seigneur en l'habit de jardinier que vous rencontrez tous les

(1) Oeuvres III 357

(2) id. V 46

(3) id. XXVI 4. Traduit ainsi : "Il vint ensuite au jardin au domaine de Gethsemani, c'est à dire la vallée onctueuse ou de mon huyle. Dans ce domaine était un jardin orné d'arbres et agréable..."

(4) Oeuvres XVII 41

(5) id. XIII 6, 30 ; XXVI 236, 328

(6) Jn 20, 1 sq

jours ça et là, es occurences des mortifications ordinaires qui se presentent a vous (...) il veut planter dedans vostre jardin beaucoup de fleurs petites et basses, mays a son gré : c'est pourquoy il est ainsy vestu (1).

575 Les productions potagères présentées par l'hagiographie

La tradition d'autarcie économique des communautés monastiques offre un cadre qui permettra encore l'évocation de quelques exemples édifiants sur lesquels nous passerons rapidement. La Défense de l'Estendart de la Sainte Croix se plaira à rapporter l'anecdote d'un religieux qui mangea une laitue et but sans faire le signe de la croix et se trouva, ce faisant, vulnérable à une agression diabolique (2).

Les Fioretti de saint François présentent par ailleurs des épisodes qui illustrent la grande simplicité de la première fraternité franciscaine. Les Entretiens en ont relevé avec humour deux traits : le premier nous montre saint François d'Assise en colère pour une histoire de plantation de choux et qui avale une poignée de fumier pour se repentir d'une injure à moitié proférée à l'encontre de l'un de ses frères (3) ; le second, plus édifiant, se rapporte à l'obéissance et mérite que nous le relevions :

Comme ce Religieux à qui saint François dit qu'il ne fallait pas planter les choux la racine demeurant au-dessous ains au-dessus, ce que le bon religieux fit tout promptement, et le chou crût aussi beau que ceux qui étaient bien plantés, tant Nostre Seigneur favorise l'obéissance (4).

576 Conclusion sur l'image du jardin

Tout avait commencé, selon la Genèse, dans le Jardin de l'Eden. Pour François de Sales, le paradis n'est pas perdu, il est à accomplir. Le vrai jardin, c'est l'homme, lieu de l'Incarnation, capable d'une fécondité spirituelle aussi étonnante que diverse. La perfection à laquelle l'homme est appelé n'est pas à

(1) Oeuvres XIII 299

(2) id. II 244

(3) Entretiens 1055

(4) ibid. 1157

comprendre autrement : dans la diversité extrême de ses productions, de ses actions, de ses qualités, il est invité à mettre en oeuvre une unique dynamique de croissance spirituelle. En cela, il est beau, quelle que soit sa situation aux yeux des hommes.

Par ailleurs, en reprenant l'image, l'homme n'est jamais seul. Jardin lui-même, il est aussi la fleur d'un jardin plus vaste, aux dimensions du monde, fait de perfection parce que divers et toujours renouvelé. Ce jardin n'est pas encore pleinement parfait, mais il a déjà la beauté des printemps de Pâques. Il est fête pour les yeux, mais aussi pour les autres sens, invités à chanter les louanges d'un Dieu qui, lui, est toute perfection, puisque lui-même est différence dans la spécificité de chacune de ses personnes. Cette vision trinitaire est sous-jacente à la logique esthétique de François de Sales : Dieu peut aimer parce qu'il est lui-même différence et le jardin rappellera toujours cette notion théologique essentielle.

6ème PARTIE :

UNE TERRE DONT L'HOMME EST LE CENTRE,

QU'IL HABITE ET TRANSFORME

6 UNE TERRE DONT L'HOMME EST LE CENTRE, QU'IL HABITE ET TRANSFORME

60 PRESENTATION DES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET LA NATURE

L'homme a besoin, pour vivre, d'un milieu favorable, d'un abri protecteur. Invité par son Créateur, selon l'ordre du Livre de la Genèse à emplir la terre et à la dominer (1), il doit à l'image des animaux qui l'entourent se ménager un nid, une maison. Il doit également trouver dans cette nature qui l'entourne les moyens de sa subsistance, puis en améliorant ses possibilités, transformer la terre elle-même pour rechercher un mieux-être vis à vis duquel le Créateur lui a laissé toute possibilité d'action. Telle est du moins, dans une vision traditionnelle, la conception que développera François de Sales. La nature aidera l'homme dans cette conquête d'une vie meilleure, même si, en certains cas, elle entrera en conflit avec lui; elle saura lui offrir les innombrables ressources de ses productions à utiliser telles quelles, mais aussi le plus souvent à transformer, à travailler.

Habitat, alimentation, industrie et science, médecine, autant de domaines pour lesquels la nature se montrera précieuse et pleine d'une sollicitude qui ne se démentira pas.

Pour le croyant, pour François de Sales, notamment, cette manière de façonner la terre et de l'habiter sera déjà anticipation d'un Royaume à venir, d'un temps de réconciliation définitive entre l'homme, son Dieu et la Création. En cela, toute découverte de nature scientifique concourant à un mieux-être ne pourra qu'être perçue comme étant un pas tangible vers cette dynamique à venir.

C'est par cette dernière manière de concevoir la nature que nous poursuivrons notre inventaire de l'utilisation que fait François de Sales des éléments de la nature. La plupart du temps, d'ailleurs, il ne s'agira plus d'observation, mais d'expérience. En un temps de bâtisseurs et d'inventeurs une chose est indéniable: François de Sales ne disqualifie pas l'immense effort qu'en tous domaines déploie son époque qui poursuit, en cette seconde génération de la Renaissance, des voies frayées par tant de novateurs.

(1) Gn 1,28

61 L'ABRI SOMMAIRE

La première manière d'habiter la terre a consisté pour l'homme dans le fait d'y dresser un abri précaire et provisoire. Cet abri lui rappellera qu'il n'est qu'un passant, un pèlerin, inscrivant les pas de son existence dans la lignée d'un peuple nomade à la racine de sa foi. Le temps de l'Exode avec son habitat sous tente fut pour Israël le moment privilégié de l'expérience d'une rencontre sensible avec son Dieu, qui demeurait au milieu d'un peuple disponible car "en marche".

Dans ce contexte, l'invitation du prophète Isaïe à revivre cette disponibilité contient une grande intensité symbolique. La tente y est perçue également comme lieu d'accueil et de partage à travers l'épisode de Mambré où Abraham reçut ainsi la Trinité chez lui (1). C'est cette tente qui s'élargira aux dimensions de tous les peuples.

et delatentur a Domino tentiora Israel (2).

En Haute Savoie, la tente ne saurait être de rigueur au temps de François de Sales. Par contre, certaines cabanes offrent un aspect précaire; elles n'auront pas, il est vrai, la belle valeur symbolique de la tente :

les espritz semblables aux cabanes qui sont sur le rivage d'un fleuve, que la première pluie emporte (3).

Il serait bien puéril de compter sur de tels abris, car le seul abri qui vaille est d'un tout autre ordre :

Allés tout simplement à l'abri de nos résolutions (4). Par contre, n'est-ce pas justement le propre des enfants que de se construire un royaume de quelques morceaux de planche ? Des souvenirs d'un âge tendre inspirent cette très belle page sensible et pleine d'espérance :

Quand nous estions petitiz enfans, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuyles, de bois,

(1) Gn 18,1 sq.

(2) Oeuvres XXII 310 traduit ainsi : "et que les tentes d'Israël soient élargies par le Seigneur." cf. Is 54,2. La première fonction de la tente en ces contrées torrides est de protéger du soleil. Elle "tient le milieu" entre nous et le soleil. cf. XXIII 207.

(3) Oeuvres XXVI 99

(4) id. XIII 209

de la boüe, pour faire des maysons et petitz bastimens !
Et si quelqu'un nous les ruynoît, nous en estions bien
marris et pleurions; mais maintenant nous connoissons
bien que tout cela importoit fort peu. Un jour nous en
serons de mesme au ciel, que nous verrons que nos affec-
tions au monde n'estoyent que de vrays enfances (1).

(1) Oeuvres XIV 22

62 LA NOURRITURE

Une autre manière pour l'homme d'entretenir une relation constante et essentielle avec les choses de la nature est sa propre alimentation, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Comme tous les êtres vivants, en effet, l'homme est obligé de se nourrir pour subsister. Dans la tradition biblique, cette dépendance à l'égard des choses du monde est le signe essentiel de l'inconsistance de l'homme, mais aussi un appel à se nourrir de Dieu, qui seul possède la consistance. Par ailleurs, l'expérience de l'alimentation quotidienne, qu'elle soit ou non élaborée, est tellement présente à l'expérience quotidienne de chacun qu'elle permettra à l'auteur d'exprimer, par analogie, une vie intérieure et spirituelle tout aussi familière que cette nourriture.

621 Le pain

Nourriture de base de toutes les régions qui ont su acclimater le blé, le pain est également une référence importante de la tradition biblique. Dans l'expérience la plus commune d'une partie de l'humanité, le pain est pour l'homme une source de force et un moyen de subsistance tellement essentiel que manquer de pain y devient rapidement synonyme de manquer de tout. Dans la tradition du Nouveau Testament, le Christ semble du reste résumer sous ce terme de "pain" dans la prière qu'il apprend à ses disciples tous les dons qui sont nécessaires à l'homme (1).

L'Ancien Testament parle fréquemment de pain. Un génitif d'identification en symbolise parfois le sens, avec le pain de larmes (2) du temps d'affliction ou le pain de joie (3). Le pain est encore présenté comme signe essentiel du partage dans un devoir d'hospitalité indiqué comme sacré (4), ainsi que dans la mise en oeuvre d'une justice réclamée par Dieu lui-même dans la tradition prophétique (5).

(1) Mt 6,11

(2) Ps 42,4

(3) Qo 9,7

(4) Gn 18,5

(5) Ez 18,7

Le Nouveau Testament amplifiera donc et privilégiera ce signe tangible, le Christ se qualifiant lui-même, dans un long discours rapporté par l'Évangéliste Jean, comme "le pain vivant descendu du ciel" (1). La révélation de l'Eucharistie, consommation de la Parole divine et de la personne même du Sauveur immolé, est le sommet de l'Incarnation.

Dans l'oeuvre salésienne, le pain apparaît alternativement au sens propre, symbolique et biblique.

Au sens propre, tout d'abord, nous voyons cet aliment faire l'objet de dispositions prises en certaines institutions religieuses. Pour les ermites du Mont Voiron dont François de Sales rédige la règle, elles sont exprimées ainsi :

Le pain s'y fera d'une seule sorte et médiocrement bon pour tous les Frères, sauf celui du mesnaige, meslant avec le froment le reste des bleds qu'on treuvera, afin d'en pouvoir donner, selon leur costume, aux honnestes gens qui la hault en sont bien souvent despourvus, se chargeant un chascun le moins qu'il peult pour monter la montagne (2).

Nous le voyons, cette règle stricte et austère ménage une attitude accueillante particulièrement remarquable puisque l'hôte recevra en arrivant un pain meilleur que celui de la communauté.

Le problème du jeûne de Carême a été à l'origine de bien des pages de notre littérature. François de Sales en assouplit pour les religieuses de la Visitation la forme la plus austère alors en vigueur dans les couvents :

L'on peut, sans rompre en point de façon le jeûne, prendre deux ou trois morceaux de pain avec un peu de vin, le matin et emmi la journée (3).

Au sens figuré, le pain peut symboliser toute nourriture en général (4); de même, les avantages matériels qu'il est possible de tirer de certaines situations. Ainsi évoquera-t-on le cas des pasteurs réformés :

per quello poco pane stanno nell'heresia (5).

(1) Jn 6, 1-59

(2) Oeuvres XXIV 484

(3) Entretiens 1061

(4) Oeuvres XIII 242

(5) id. XIII 307 traduit ainsi : "pour ce morceau de pain, ils restent dans l'hérésie."

Ce même sens figuré, d'origine sémitique cette fois, présentera un génitif d'identification :

affin que, nous sevrant ainsy, nous apprenions a manger le pain sec et plus solide d'une dévotion vigoureuse, exercée a l'espreuve des desgoutz et tentations (1).

Dans divers sens directement inspirés par la Bible, le pain reprendra un certain nombre de paroles de Jésus le Christ. Sa composition est soulignée, elle qui ne requiert qu'un peu de levain pour faire lever toute la pâte (2).

622 Les viandes

Si les sémites appellent toutes sortes d'aliments "pain", les hommes du XVIIème siècle désignent toute nourriture sous le terme générique de "viande" (3).

François de Sales parle souvent de la viande en général, c'est-à-dire la nourriture nécessaire à chacun. En ce domaine il prêche, avec une constance sans faille, une grande modération dans les privations de nourriture qu'il désapprouve de manière ordinaire. Il rappelle fréquemment qu'il convient

(d') user des viandes convenables a vostre santé (4).

Son souci de responsable de l'Eglise du diocèse de Genève consiste, entre autres choses, à s'assurer que les prêtres de paroisses puissent vivre convenablement. Cela le conduit parfois à les défendre contre la rapacité de certains bénéficiaires avides.

(...) car il ne manquera pas d'entrepreneurs qui, (...) attaqueront ces pauvres curés pour avoir leurs bénéfices, viande si friande en ce tems, que les plus incapables en veulent avoir (5).

Ce souci s'étend également à une formation continue de son clergé par l'étude, véritable nourriture de l'esprit, qui seule permettra de conserver les forces requises par le ministère :

Ceux d'entre vous qui s'employent a des occupations qui leur empeschent l'estude font comme ceux qui veulent manger des viandes legeres, contre le naturel de leur

(1) Oeuvres III 335. Le même génitif est employé brièvement pour qualifier un pain d'oisiveté. cf. V 286

(2) Jn 13,12 cité dans Oeuvres XXI 75, XXIII 25

(3) Oeuvres XXI 69

(4) id. XVI 316

(5) id. XV 297

estomach grossier, et de la vient qu'il défaille peu a peu (1).

Et lui, l'évêque, était-il personnellement difficile en ce qui regarde la nourriture ? Les témoignages de ses proches au procès de canonisation attestent un mode de vie d'une grande simplicité, ce qui se trouve confirmé par cette phrase des Entretiens :

J'aimerais mieux me nourrir comme je pourrais, que de donner l'incommodité aux Religieuses de m'apprêter mes repas, et leur donner connaissance de mes imperfections quand je serais ennuyé, dégoûté, et un peu difficile aux viandes (2).

Les conseils qu'il donne vont toujours dans le sens de la mesure, plaçant la mortification dans l'acceptation de la nourriture qui se présente; c'est là que réside, pour l'auteur, le véritable objet des privations alimentaires:

Ne point manger avidement, ni désirer avoir autre viande que celle que l'on nous donne (3).

Ceci étant, la santé est toujours prioritaire sur ce principe. D'après ce qu'ont pu dire les gens de son entourage et ce que nous laissent deviner certaines confidences de sa correspondance, l'évêque souffrait fréquemment de maladies diverses, les fièvres notamment, mais aussi de grandes difficultés digestives. Il sait donc par expérience de quoi il parle lorsqu'il demande à une religieuse très mortifiée :

C'est pourquoy je vous veux dire que vous n'epargnies nullement ni le repos, ni les médecines, ni les viandes, ni les recreations qui vous seront ordonnees (4).

Les Constitutions de la Visitation expriment bien ce souci d'apprêter une nourriture particulière et reconstituante pour les malades et les souffreteux (5), ce qui ne l'empêche pas de rappeler, comme sa fonction le requiert, les prescriptions alimentaires de l'Eglise (6); pour certaines de ses diocésaines scrupuleuses en matière de jeûne, il se fait, dans le même temps, un devoir d'envoyer une permission particulière pour l'usage de certaines viandes

(1) Oeuvres XXIII 303

(2) Entretiens 1285

(3) Oeuvres XXVI 325

(4) id. XIV 62

(5) id. XXV 227, XXVI 340

(6) id. XXIII 261

en des temps où elle sont défendues (1).

Du reste, d'après lui, l'organisme humain connaît d'expérience quelle nourriture lui est ou non convenable :

Ha, ma fille, qui a le goust en bon estat et l'estomach sain, il ayme les bonnes viandes et rejette les mauvaises (2).

Il va même jusqu'à recommander certaines pratiques qui faciliteront la digestion :

car il n'y a rien qui nous rende la viande si profitable que de la prendre avec appetit et apres l'exercice (3).

Il convient pourtant d'éviter les excès en ce domaine :

Or le désordre de la glotonnerie consiste ou a desirer les viandes ou breuvages trop precieux, ou a les prendre en trop grande quantité, ou a les faire apprester trop curieusement, ou a s'y complaire trop delicieusement, ou a les prendre hors de tems ou de sayson; (4).

La lutte contre ces excès prendra une forme particulière pour certains malades dont le goût n'a plus la naturelle sûreté qui était signalée précédemment :

ainsy que les viandes seches sont meilleures aux hydro-piques que les humides, bien qu'ilz ayment tous-jours plus les humides (5).

Toutes ces préoccupations très humaines, et en prise directe avec la réalité la plus quotidienne, ne font pas oublier à l'auteur une toute autre nourriture dont il introduit parfois la notion de manière subtile en faisant appel à l'expérience de la petite enfance :

Dieu vous veut aussi sevrer, ma chere Niece, et vous faire manger des viandes solides, c'est a dire des viandes dures, car de plus solide, il n'y en a point au Ciel ni en la terre que la sainte communion (6).

Cette réception de l'Eucharistie forme un tout, dans la pratique sacramentelle, avec la réception de la Parole de Dieu :

et que vostre gosier seul ne reçoive pas la viande, mais

(1) Oeuvres XIV 161

(2) id. III 346

(3) id. XV 164

(4) id. XXVI 260

(5) id. XV 90

(6) id. XIV 161

que vos oreilles reçoivent pareillement la parole de Dieu (1).

Cette rencontre avec la Divinité prend-elle une forme redoutable et terrifiante qui requiert un état de perfection tel que bien peu sont dignes d'en approcher ? Cette question est pour François de Sales nulle et non avenue. Sa doctrine est à l'antithèse des courants qui se fixeront autour de la pensée janséniste.

Il écrit à la Mère Angélique Arnaud :

Dites luy qu'elle communie hardiment en paix, avec toute humilité, pour correspondre a cett'Espoux, qui, pour s'unir a nous, s'est aneanti et suavement abaissé, jusques a se rendre nostre viande et pasture, de nous qui sommes la pasture et viande des vers (2).

Saisissant paradoxe, qui bien loin de creuser une distance irrémédiable entre l'homme et son Dieu, en exprime le rapprochement inéluctable par l'Incarnation du Fils. Il écrit encore à une autre correspondante scrupuleuse, émue par les critiques d'un proche qui s'étonne de ses communions fréquentes :

vous luy poves dire que vous avez besoin de manger si souvent cette divine viande parce que vous estes fort foible (3).

Le conseil spirituel se pare même parfois d'une autorité toute médicale :

Croyes moy, ma Fille, rien ne vous fortifie plus l'estomac que de ne manger que d'une viande qui soit excellente, nourrissez vous donq de la viande des Anges (4).

Du reste, cette nourriture n'est pas seulement un grand réconfort de nature spirituelle (5). En unissant le croyant à son Dieu, elle provoque catégoriquement à un amour accru et à un engagement envers le prochain. L'auteur est toujours soucieux de souligner à toute occasion cette notion essentielle, conviction qu'un discours de nature par trop spirituelle pourrait avoir tendance à occulter :

J'avois oublié de vous resouvenir que ce sacrement ne nous unit pas seulement avec nostre Seigneur, mais avec

(1) Oeuvres XXV 34

(2) id. XVIII 400

(3) id. XV 51

(4) id. XXVI 363

(5) id. IV 259

nos prochains avec lesquelz participant a la mesme viande, nous sommes rendus une mesme chose (1).

La réception de cette nourriture incite à une transformation de tout l'être du croyant, transformation qui sera symbolisée par la digestion :

(...) faites que tous les jours nous facions une bonne et parfaite digestion de cette viande tres parfaite, et que nous vivions perpetuellement embaumés de vostre sacree douceur, bonté et amour (2).

623 La chair

Le mot "viande" qualifiant toutes sortes de nourritures, c'est le mot "chair" qui, sous la plume de l'auteur, présente le sens actuel de viande. L'auteur nous offre une série d'exemples qui vont dans le sens d'une pratique en esprit, et non pas de la lettre, des privations et abstinences de Carême en vigueur dans l'Eglise... François de Sales agit ainsi pour lutter contre le scrupule de certains de ses correspondants, mais aussi pour resituer avec beaucoup de bon sens cette problématique à sa vraie place.

Les ermites de Voiron, on s'en souvient, possèdent une règle austère qui prescrit, entre autre précepte, celui-ci :

ilz s'abstiendront en tout lieu de chair (3).

Mais cette pratique est exceptionnelle (4) et nullement requise par chacun.

Spiridion, un ancien Evesque, ayant receu un pelerin presque mort de faim en tems de Caresme et en un lieu ou il ni avoit aucune chose que de la chair salee, il fit cuire cette chair et la praesente au pelerin. Le pelerin n'en vouloit pas manger, non obstant sa nécessité; Spiridion, qui n'en avoit nulle nécessité, en mange luy le premier par charité, affin d'oster par son exemple le scrupule du pélerin; Voila une charitable liberté du saint homme (5).

Le P. Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le Mercredi Saint, mange de la chair sur la simpl'ordonnance

(1) Oeuvres XXVI 223

(2) id. XIV 375. D'autres allusions moins développées à la "viande eucharistique" apparaissent : cf. XIII 358, 365, 379; XIV 377; XXII 12

(3) Oeuvres XXIV 484

(4) id. XVII 147, 149

(5) id. XII 366 citant Sozom., Hist. Eccl., I, I, c. XI

du médecin, qui le jugeoit expedient pour un petit de mal qu'il avoit. Un esprit de contrainte se fut fait prier trois jours (1).

624 Le lait

Le lait participe au langage mystique et recèle une grande richesse de symbolisation. Nourriture essentielle de l'enfant, il est signe de l'amour maternel dans ce qu'il a de plus existentiel (2). Il est aussi nourriture de la promesse, celle de la terre promise où coulent le miel et le lait, selon les termes de la Bible. Enfin, pour l'auteur, il réalise une grande proximité avec le sang.

Le Cantique des Cantiques nous permettra de pénétrer dans la richesse de cette représentation :

Certe, la nature a logé les tetins en la poitrine afin que la chaleur du coeur y faisant la concoction du lait, comme la mere est la nourrice de l'enfant le coeur d'icelle en fust aussi le nourricier, et que le lait fust une viande toute d'amour, meilleure cent fois que le vin. Notes cependant, Théotime, que la comparayson du lait et du vin semble si propre a l'Espouse sacree, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les mammelles de son Espoux surpassent le vin, mais elle le repete par trois fois (3).

Le lait n'est autre chose que le sang de la mère transformé par la chaleur du coeur de la mère, selon une image que nous avons déjà vue (4). Aussi cette conception permet-elle cette expression dialectique de l'amour maternel et des plaies du Christ :

D'un costé le sein de la Mere
M'offre son lait pour en manger;
De l'autre la playe salutaire
Jette son sang pour m'abreuver (5).

L'amour exclusif du petit enfant pour sa mère donne encore lieu à cette belle observation :

(1) Oeuvres XII 366

(2) D'où l'invitation à "gouster la céleste liqueur de ces mamelles de suavité", dans une lettre à Jeanne de Chantal. cf. XIII 310, ou dans une expression similaire à la Mère de Chastel, cf. XXI 123

(3) Oeuvres IV 261 cf. Ct 1,3; 4,10; 7,8. Le Christ, enfant nouveau-né dans la crèche, consomma lui-même de ce lait de l'humilité et douceur cordiale. cf. XVI 121, XVII 116.

(4) Oeuvres IV 262 cité dans la 5^{ème} partie de notre étude.

(5) id. IV 263

Les petitz enfans ne regardent point si ce lait est meilleur un fois que l'autre (1).

Cette expérience amoureuse est toujours d'actualité pour le croyant :

Connoissons que nous sommes de petitz enfans qui avons besoin du laict (2).

Dans le livre des Controverses, l'Eglise catholique sera cette mère nourricière et amoureuse :

L'Eglise, doncques, a le lait et le miel sous sa langue et en son coeur, qui est la sainteté intérieure laquelle nous ne pouvons voir (3).

Dans les oeuvres postérieures, ce lait ne sera pas seulement celui de la doctrine orthodoxe de l'Eglise catholique, mais une notion plus spirituelle en lien avec la dévotion :

et le laict, c'est a dire les faveurs du divin Espoux, sont meilleures a l'ame que le vin le plus pretieux des playrs de la terre (4).

Le lait représentera encore les consolations que Dieu envoie aux croyants (5), la résolution et l'inclination au bien (6) et aussi, bien sûr, la charité :

Si la charité est un lait, la dévotion en est la cresse (7).

Moins fréquemment, le lait figurera les premières amorces acceptables pour introduire chez des moines récalcitrants la réforme de leur abbaye :

Sur tout prenes garde d'user de lait et de miel, parce que les viandes solides ne pourroyent pas encore estre maschees par les foibles dens des invités (8).

Telle est du moins la recommandation de l'évêque au nouveau prieur de Talloires, ce en quoi il se montrait clairvoyant, puisque ce dernier fut d'abord reçu à coups d'arquebuse par ses propres religieux...

(1) Oeuvres XXVI 270

(2) id. III 323

(3) id. I 99, même idée en I 170

(4) id. III 322

(5) id. XIV 66

(6) id. XVI 88

(7) id. III 19, XXVI 366

(8) id. XIV 175

Une dernière image (1), simple et forte par sa spontanéité, récuse le refus de certaine à se "laisser manger" dans le service spirituel des novices :

L'excuse aussi n'estoit pas bonne de dire : je n'ay pas de mammelles, je n'ay point de lait; car ce n'est pas de nostre lait ni de nos mammelles que nous nourrissons les enfans de Dieu; c'est du lait des mammelles du divin Espoux, et nous ne faysons autre chose sinon les monstrier aux enfans et leur dire : Prenez, suces, tirez et vivez (2)

625 Les nourritures sucrées

Nous allons retrouver la prédilection de l'auteur pour le miel à travers le sucre et le goût agréable qu'il renferme. Personnellement, il aimait beaucoup les confitures; c'est en tout cas la confiance qu'il confesse plaisamment à madame Bourgeois, et avec quelle liberté, avouons-le !...

Vous me dites sur la fin de vostre lettre je ne sçai quoy de vos belles et bonnes confitures, et desquelles, estant avec vous, j'ay si abondamment usé. Mais, ma chere Dame, vous estes avec la petite soeur, la souveraine friandise pour m'attirer par devers vous, tout le reste n'est qu'accessoire (3).

Cependant, ce goût n'a effectivement rien d'essentiel comme le rappelle cet adage :

Mieux vaut manger le pain sans sucre que le sucre sans pain (4).

Il reste que le sucre contient un certain nombre d'avantages pour la conservation et la préparation des aliments.

Le sucre adoucit les fruitz mal meurs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien meurs; or, la dévotion est le vray sucre spirituel, qui oste l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations (5).

La lecture de ce passage nous permet de comprendre en quoi cette image du sucre est positive; car, ne nous y trompons pas : pour

(1) Si l'on excepte la remarque des Similitudes expliquant que la menthe empêche le lait de cailler. cf. XXVI 133 citant Matthioli, I, III, c. XXXV.

(2) Oeuvres XVII 106

(3) id. XV 8

(4) id. XIV 236

(5) id. III 17

François de Sales, il ne s'agit nullement de faire l'apologie d'une spiritualité douceuse, consolation apportée aux rudesses de la vie, mais bien plutôt de souligner la sérénité prophétique de l'état d'union à Dieu (1). Du reste, le sucre n'est point seul à évoquer la saveur véritable de la vie intérieure :

Le sucre est plus excellent que le sel; mais le sel a un usage plus fréquent et plus général: c'est pourquoi il faut tous-jours avoir bonne et prompte provision de ces vertus générales puisqu'il s'en faut servir presque ordinairement (2).

Une certaine humilité est encore requise dans l'accueil de ces consolations spirituelles que le sucre peut représenter :

Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais ouy bien que le sucre est doux. Ainsy, encore que cette douceur spirituelle est fort bonne, et Dieu qui nous la donne est très bon, il ne s'ensuit pas que celui qui la reçoit est bon (3).

Le sucre divin prendra l'aspect particulier des exercices des oeuvres spirituelles : sacrements, lecture et oraison (4). Mais la présence de Dieu n'a pas toujours ce goût rassurant que parfois l'on pourrait imaginer naïvement :

L'enfant bayse ayement sa mere qui luy donne du sucre, mais c'est signe qu'il l'ayme grandement s'il la bayse apres qu'elle luy aura donné du chicotin (5).

Il faut donc se méfier de cette attitude spirituelle qui voudrait tous jours avoir un peu de consolation et de sucre sur nos viandes (6).

Le divin refus de donner des consolations n'est point cruauté de sa part; il peut être motivé par des raisons que l'homme est bien incapable de discerner.

Comme une mere refuse le sucre a son enfant qui est sujet aux vers, ainsy Dieu nous oste les consolations (7).

(1) Sérénité qui n'est pas obtenue par un nivellement de la personnalité ou une insensibilité aux événements : l'image des fruits qui conservent un goût particulier es confitures rappelle cette diversité essentielle. cf. Oeuvres V 251

(2) Oeuvres III 124

(3) ibid. III 323

(4) ibid. III 342

(5) ibid. III 332 - Voir aussi III 324, XXVI 98

(6) id. XVIII 172

(7) id. III 326

Du reste, trop de sucre serait écoeurant, à terme :

car tout ainsy que si l'on mettait trop de sucre en quelque viande, elle retournerait à dégoût, à cause qu'elle serait trop douce et trop fade, de même les caresses trop fréquentes seraient rendues dégoûtantes et ne rendraient nul fruit (1).

En réponse à la savoureuse sollicitation divine, - saveur douce-amère, parfois, comme François de Sales nous l'a déjà fait saisir -, le croyant est appelé à son tour à une production sucrée, c'est-à-dire amoureuse et charitable. Qu'importe alors que cette production soit souvent bien imparfaite ?

ne pouvans presenter a nostre cher Espoux des confitures liquides, presentons luy en des seches, car ce luy est tout un, pourveu que le coeur qui les luy offre soit parfaitement resolu de le vouloir aymer (2).

Ceci étant, une personne dont le caractère présentera ce goût positif du sucre ne sera pas d'un commerce désagréable :

a ma chere bonne filleule, qu'on me dit estre tout de sucre (3).

626 Le sel

Dans les traditions les plus primitives de la Bible, le sel qui rend stérile la région de la Mer Morte ou "mer de sel" a tout d'abord été perçu comme un élément de la malédiction divine, des récits étiologiques rapportaient, en effet, des faits terrifiants (4).

Par la suite, les rites sacrificiels qui attribuaient au sel une vertu purifiante, la saveur de son goût et sa nécessité pour l'équilibre humain en firent au contraire un symbole positif. Les métaphores de sel dans le Nouveau Testament demeurent sans doute quelque peu obscures; elles portent, en tout cas, à une grande diversité d'interprétations.

Dans les écrits salésiens, le sel apparaît tout d'abord lors de son utilisation liturgique durant le rite d'initiation du Baptême.

(1) Entretiens 1112

(2) Oeuvres III 329

(3) id. XV 86

(4) Gn 19 passim.

Saint Augustin touche la coutume de signer les enfans au Baptême, quand il dit que des le ventre de sa mere il estoit ja signé du signe de la croix et assaisonné de son sel (1).

Ensuite, la parole du Christ relative à l'affadissement du sel est attribuée aux religieux des monastères relâchés (2). Enfin, au gré de la correspondance, nous rencontrons un officier français de la gabelle,

celuy qui avoit pour la garde du sel, a Gex (3).

627 Aliments divers

Plusieurs aliments défilent fugitivement dans les textes salésiens que nous allons regrouper à présent dans cette partie qui ne comportera guère l'unité de composition sans doute requise. Simplement, elle nous montrera encore la grande diversité d'images que l'on peut trouver chez l'auteur.

6271 La moëlle

Immortalisée par Rabelais, la moëlle apparaît dans cet aphorisme des Controverses :

La vérité donques consiste au sens, qui est comme la mouelle (4).

Ailleurs, ce terme représentera l'excellence d'une oeuvre théologique projetée par Asseline :

ce ne sera que suc et mouelle, et selon mon sens, elle en sera plus friande et plus agreable (5).

6272 Le bouillon

C'est la nourriture des malades, et selon toute apparence, une boisson que François de Sales était contraint de consommer souvent.

Le bouillon va bien; je le prendray autant amer qu'on voudra (6).

(1) Oeuvres II 248, repris dans III 271, citant S. Augustin, Confessions, I, I.

(2) id. XXIII 386, cf. Mt 5,13

(3) id. XX 234

(4) id. I 76

(5) id. XV 119

(6) id. XVII 212

6273 Le fromage

L'évêque de Genève parle très peu de ce mets, bien que faisant certainement partie d'une réalité coutumière de la Savoie. Des réglementations concernant les impôts ecclésiastiques en ce domaine sont établies (1).

6274 Les oeufs

Le temps de Carême prescrit l'abstinence de la viande, des oeufs et du fromage (2). Ce point ne fait pas l'objet d'une rigueur absolue, lui qui est souvent sujet à des exceptions motivées :

Il est requis que vous mangiez des oeufz, et n'y a personne ce croy-je, qui s'en puisse malédifier (3).

Plus ironiquement et d'une manière assez amère, il répond ainsi à son voisin, évêque de Belley, monseigneur Camus, qui lui demande s'il est possible que les soldats en cantonnement dans la région mangent des oeufs en temps de Carême. Cet extrait donnera une idée de la conception que l'on pouvait avoir des armées du temps :

Dieu vueille qu'ilz ne fassent rien de pis que de manger des oeufs ou des boeufs, des fromages ou des vaches; s'ilz ne foisoient point de plus grans desordres, il n'y auroit pas tant de plaintes contre eux (4).

6275 Nourritures amères

L'absinthe et le chicotin ont tous deux un goût désagréable, mais leur consommation est nécessaire aux petits enfants pour la raison suivante :

(...) l'absinthe et le chicotin, drogues tres ameres, l'une pour garantir des vers, l'autre pour sevrer de la mammelle et accoustumer aux viandes solides (5).

Ce mal nécessaire sera repris au sens figuré pour désigner les épreuves tant extérieures qu'intérieures :

manger l'absinthe et le chicotin, puisque c'est Dieu qui

(1) Oeuvres XXIV 447. La crème, par contre, est évoquée au sens figuré selon une expression stéréotypée : "Nous voulons envoyer (à Lyon) la cresse de notre Congrégation." XVI 289

(2) Oeuvres XXIII 374

(3) id. XVI 330

(4) id. XXI 136

(5) id. XXV 169

le veut (1).

Rarement il est vrai, le fiel apparaîtrait également :

car j'escrivis innocemment et tout a fait sans fiel,
quoy qu'avec un peu de liberté et contre le sentiment
de cette fille (2).

6276 Les sauces

La cuisine de la Renaissance est réalisée parfois de façon très élaborée, ce qui peut aussi faire l'objet d'une métaphore :

Les mortifications qui ne sont point apprêtées à la sauce de nostre propre volonté sont les meilleures et les plus excellentes... (3).

Cependant, il convient d'éviter une nourriture trop riche et grasse, qui peut avoir des effets préjudiciables sur la santé, au sens propre comme au figuré :

(...) et surcharge de la veneneuse graisse de sa propre estime et de ses propres appetitz (4).

La vinaigrette, quant à elle, s'avèrera sans doute plus proche de nos goûts modernes; Cette sauce est... utilisée lors d'une intervention de François de Sales vis à vis d'une religieuse Visitandine atteinte de troubles mentaux :

Je luy fis une bonne correction, avec autant de vinaigre que d'huyle, que je repeteray, en changeant les mots, si souvent qu'elle operera moyennant la grace de Dieu (5).

628 Les assaisonnements

Certaines épices raffinées offrent une alternative appréciée à la dualité du sel et du sucre.

Le basilique, le romarin, la marjoleine, l'hysope, le clou de girofle, la cannelle, la noix muscade, les citrons et le musc mis ensemble et demeurans en cors, rendent voirement une odeur bien agreable par le meslange de leur bonne senteur; mays non pas a beaucoup pres de ce que fait l'eau qui en est distillee, en laquelle les suavités de tous ces ingrediens, séparées de leurs cors,

(1) Oeuvres XVII 370

(2) id. XX 115

(3) Entretiens 1326

(4) Oeuvres XIX 306

(5) ibid. XIX 101

se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une tres parfaite odeur qui penetre bien plus l'odorat qu'elles ne feroient pas, si avec elle et son eau les cors des ingrediens se treuvoyent conjointz et unis (1).

629 Le cuisinier

Sans doute est-il dommage de ne trouver qu'une seule fois la mention de ce personnage important, encore surgit-il de manière polémique sous les traits d'un cuisinier genevois et de religion réformée :

Ne faict il pas bon voir ces cuysiniers chanter les psalmes de la Poenitence de David, et demander a chasque verset le lart, le chapon, la perdrix ? (2)

Conclusion sur la nourriture

Le thème de l'alimentation participe au grand mouvement de croissance dont parle la nature en tous lieux. Puisant dans l'alimentation des forces vitales, prodiguées dans un premier temps par l'amour maternel, et ensuite lorsqu'il acquiert son autonomie, par l'amoureuse providence de son Dieu, l'enfant parviendra à cette plénitude de vie à laquelle il est convié. En cela, la nourriture rappelle à l'homme ce lien de dépendance déterminant qui le lie à un "Père", lui qui veille sur sa subsistance.

Par ailleurs, l'alimentation procure un plaisir certain dont l'évocation n'effraie pas le moins du monde François de Sales. Pourquoi ce plaisir serait-il suspect ? Pourquoi seule la voie d'une inhumaine austérité serait-elle chemin spirituel ? Le goût participe à cette communion avec une nature dont les dimensions sont toutes d'ordre spirituel pour qui sait les interpréter correctement.

Cette transformation agréable d'éléments donnés par la terre est une transformation qui donne vie, force et courage. Elle est non seulement respectable; mais aussi, dans la logique évangélique, occasion d'évoquer la nécessité d'une nourriture spirituelle tout autant nécessaire que la première, bien qu'elle n'entre point en concurrence avec elle. Au contraire, cette faim matérielle

(1) Oeuvres IV 60

(2) id. I 186

introduit un jeu de correspondance subtil avec une faim toute spirituelle, qui permet de la mettre en oeuvre et de la combler. La digestion spirituelle est, du reste, tout aussi importante que la bonne digestion physique, et dont l'auteur n'hésite pas à nous entretenir régulièrement. Enfin, même le choix de l'alimentation participe souvent à une thérapie bienfaisante qui visera à ce bel équilibre humaniste que François de Sales propose à ses lecteurs. Sans doute est-il toujours difficile de ménager une transition satisfaisante entre la cuisine et tout autre domaine... Cependant, cet art peut en annoncer d'autres de caractère assurément plus prestigieux et que nous avons regroupés sous le titre plus global de "science".

63 LA SCIENCE

630 Introduction

A la charnière des XVIème et XVIIème siècle, une effervescence intellectuelle étonnante pousse les esprits en des domaines scientifiques que nous nommerons plus tard sciences expérimentales. Cet effort immense pour comprendre les lois et les secrets de la nature en était alors à ses premiers tâtonnements, à ses premières découvertes, en tout cas, en Occident. Que de mondes à explorer ! La fécondité inventive d'un Léonard de Vinci, les expériences anatomiques d'André Vésale, les exploits des explorateurs du Nouveau Monde, les recherches de Copernic, la spiritualité des profondeurs de Thérèse d'Avila, voilà qui caractérise la génération qui précède François de Sales. L'effort de contemplation est alors intense et il n'est pas encore question d'imaginer une science sans Dieu. Les universités françaises et italiennes étaient alors le centre d'un monde, en mouvement perpétuel, inquiétant et fascinant à la fois. François de Sales y pénétra sur la pointe des pieds, avec une prudence toute savoyarde. Ses biographes édifiés soulignent, durant ses études, sa modestie, son sérieux, sa piété, les tracasseries de ses camarades, parfois, devant sa vertu... fatigante (1). Faut-il pour autant l'imaginer tristement pieux, cantonné dans la stricte orthodoxie d'une science officielle, de conception aristotélicienne, hors de laquelle toute âme allait à la damnation ? Ce serait fort mal le connaître. Sa prudence allait toujours de pair avec une grande curiosité intellectuelle. Assistait-il à des dissections anatomiques ? Rien ne permet de l'affirmer, mais à Padoue, ville en laquelle pour la première fois fut mis en place un amphithéâtre de médecine, il prend des dispositions pour léguer son corps à la science alors qu'il est frappé par une maladie que l'on pense fatale (2). S'intéresse-t-il à la cosmologie ? Il soutient en tout cas, nous l'avons vu, un jeune professeur barnabite dans ses idées coperniciennes. Accepte-t-il comme argent comptant tout ce que rapporte Pline dans ses

(1) p.e. Charles Auguste de Sales, op. cit., I, 34

(2) E.J. Lajeunie, op. cit. t. I p. 173

Histoires Naturelles ? Il en livre les traits les plus spectaculaires en souriant, posant ça et là des réserves qui montrent bien que ces exemples ne sont pas destinés à participer à une recherche scientifique expérimentale.

Il est peu de domaines qui lui demeurent étrangers, aucun en tout cas ne lui paraît interdit. L'effort d'intelligence de l'homme lui semble s'inscrire dans la logique de l'Incarnation. L'homme y est perçu comme grand, puisque Dieu se fait homme.

Il ne faudrait pourtant pas en déduire que François de Sales ait quelques prétentions à caractère scientifique. Si sa plume est au service de l'annonce d'une vie dévote et proclame l'amour de son Dieu, son ouverture intellectuelle de nature scientifique participe au même mouvement. Dans une création appelée à une réconciliation plénière et définitive avec son Créateur, la science demeure un chemin qui peut désigner le Dieu d'amour. Mais ce chemin, tout comme celui d'une nature plus sauvage, ne peut se laisser découvrir qu'à la lumière de la Révélation.

631 Construction et Industrie

Notre évocation de la science, telle qu'elle est exposée dans l'oeuvre salésienne, partira des applications les plus pratiques pour déboucher sur une recherche plus expérimentale.

6311 La chaux

François de Sales ne parle pas fréquemment technique de construction dans ses oeuvres. Certains exemples font pourtant appel à des matériaux utilisés dans le bâtiment et tout particulièrement à l'un d'entre eux : la chaux, du fait des propriétés particulières qu'il renferme :

Mais je vous prie, quelle similitude y-a-t-il entre la chaux et l'eau ? Et néanmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité non pareille, et témoignent envers elle un amour insensible extraordinaire (1).

Assez étrangement donc, la chaux, de par sa convenance avec l'eau, offrira une image de l'amour en ce qu'il a de plus ardent. L'éloquence et la pertinence de l'image seront amplifiées par le fait que la chaux est une matière tout à fait commune, utilisée sur les

(1) Oeuvres IV 48

chantiers de l'époque comme l'atteste la mention des préoccupations pratiques relatives à la construction de l'église de la Visitation (1) ou encore, en contre-point, cette définition de l'Eglise :

L'Eglise n'est pas une mayson faitte de chaux et de sable, mays une mayson mystique de pierres vivantes, ou la charité est le ciment (2).

La chaux est encore employée lors de certaines sépultures, pratique qui n'empêche pas certains phénomènes inexplicables, auquel l'auteur attribue une valeur miraculeuse, selon la tradition courante :

Le bienheureux François-Xavier (...) a ressuscité un mort, son cors n'a peu estre consumé quoy qu'il eust esté enterré avec de la chaux, comme ont tesmoigné ceux qui l'ont veu entier quinze mois apres sa mort et ces deux derniers sont mortz des 54 ans de ça (3).

Dans le même ordre d'idée, est-ce le marteau des tailleurs de pierres qui inspire cette image vigoureuse ?

Je voudrais avoir un bon marteau pour esmousser la pointe de votre esprit, qui est trop subtil es pensees de votre advancement (4).

Cette image des tailleurs de pierre n'est en tout cas pas à interpréter comme étant un éloge de la grossièreté et de l'ignorance, mais bien comme la libération des scrupules ou d'une trop grande analyse, qui nuisent à la simplicité spirituelle, elle qui requiert par ailleurs intelligence et finesse.

6312 Le travail du métal

La découverte du Nouveau Monde provoque des bouleversements considérables dans l'économie européenne. Les fabuleuses mines d'or et d'argent introduisent un afflux de métaux précieux qui a des conséquences irrémédiables. Par ailleurs, il existait en terre de Savoie quelques petites mines d'or, modestes il est vrai, mais exploitées au temps de François de Sales. Cette réalité est attestée par l'observation suivante :

(1) Oeuvres XVII 283

(2) id. I 46

(3) id. I 102 citant Maffaeum, Hist. Ind. 1, XV.

(4) id. XVI 68

Nous fouïssons la terre pour treuver l'or et l'argent, employans une peine presente pour un bien qui n'est encor qu'espéré, de sorte que la connoissance incertaine nous met en un travail present et reel; puis, a mesure que nous descouvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tous-jours davantage et plus ardemment (1).

Pour l'auteur qui, ici, fait écho à une parole évangélique, le véritable trésor est la recherche de Dieu et l'amour du prochain (2) qui opère une dynamique d'action et de quête comparable à celle du chercheur d'or :

et alhors, comme ceux qui ont treuvé une minière d'or fouillent tous-jours plus avant pour treuver tous-jours davantage de ce tant désiré métal, ainsy l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la considération et admiration de son divin objet (3).

En une alliance de mots paradoxale, l'auteur reprendra cette image de la minière pour qualifier la pauvreté religieuse :

il y a peu de personnes qui sachent trouver la veine de la vraie pauvreté, laquelle consiste à ne rien désirer, mais se contenter de ce peu que Dieu veut que nous ayons (4).

Le métal une fois extrait, il appartient à l'industrie de le travailler. François de Sales connaît également cette réalité. Fondateur d'une école professionnelle à Thonon, il s'était préoccupé de l'acquisition d'un matériel permettant une initiation à l'activité industrielle avec, entre autres choses, un "martinet" dont il évoque l'existence dans une lettre (5).

Sous sa plume, il est plusieurs fois question de l'or, non plus sur le plan technique, mais littéraire ou biblique. Une disposition juridique qui constitue une arme contre la Réforme lui fait noter :

Titulus aureus est. (6)

Parlant des observances monastiques qui se sont dérégées, il écrit au pape :

(1) Oeuvres IV 316

(2) Mt 13,44

(3) Oeuvres V 22

(4) Entretiens 1283

(5) Oeuvres XX 67

(6) id. XXII 81 traduit ainsi : "Ce Titre est précieux comme de l'or."

adeo obscuratum aurum et mutatus color ejus optimus (1).

A son ami Antoine Favre, à qui il recommande une cause juridique, il écrit par précaution :

non enim aurichalcum pro auro dare velle mala fide
videri debet qui peritissimo fabro offert (2)

Le récit biblique (3) de la visite des mages à Jésus enfant lui inspire cette paraphrase, en guise de souhait à l'adresse de Jeanne de Chantal :

Hé sauveur de nos ames, rendés-la toute d'or en charité,
toute de myrre en mortifications, toute d'encens en
orayson (4).

De même, une épître de Pierre (5) lui fait écrire :

... come l'oro posto nella fornace diventa più bello,
così quest'anima posta nella fornace delle tribulatio-
ni (...) (6).

6313 Les autres petites industries locales

Il est encore rendu compte de plusieurs autres industries au hasard des propos salésiens.

Les moulins pour lesquels il doit intervenir dans les transactions d'une succession litigieuse (7), par exemple, ce qui ne fait pas oublier l'industrie des vers à soie que l'évêque a le souci d'introduire dans son diocèse, afin de créer des emplois et lutter ainsi contre une misère qui politiquement favorisait l'influence de Genève. A cet effet, il demande même à un frère capucin de se spécialiser dans cette industrie.

La nécessité des moliniers de cette ville et l'utilité de la continuation de leurs ouvrages me donnent la confiance de vous supplier de donner permission au Frère Adrien pour un voyage jusques a Lyon; (8)

(1) Oeuvres XII 372 traduit ainsi : "L'or s'est obscurci, tout son vif éclat s'est altéré."

(2) id. XI 58 traduit ainsi : "celui qui offre du cuivre pour de l'or à un orfèvre aussi habile que vous ne saurait être soupçonné d'agir de mauvaise foi."

(3) Mt 2,1 sq.

(4) Oeuvres XIV 393

(5) l P 1,7

(6) Oeuvres XXVI 416 traduit ainsi : "comme l'or dans la fournaise devient plus beau, ainsi mon ame jetée dans la fournaise des tribulations."

(7) Oeuvres XII 381

(8) id. XIX 107

C'est ainsi qu'il expose avec réalisme à son Duc ce projet économique aux incidences politiques et religieuses :

Il y a quelque tems qu'on a commencé d'introduire en ce païs de deça l'art de la soye, et ne se peut dire combien le progres seroit utile au service de Dieu pour retirer plusieurs ames d'entre les haeretiques, pour affoiblir Geneve, qui se soustient en bonne partie de ce traffiq, et pour soulager les sujetz de Vostre Altesse qui gaigneroient en ce commerce ce que nos enemis gaignent (1).

De nombreuses démarches seront donc nécessaires pour la mise en oeuvre de cette nouvelle industrie à caractère stratégique (2).

On trouve enfin la mention d'une verrerie pour laquelle sollicite l'évêque de la part de l'un de ses amis (3).

632 La physique

L'étude des lois de la physique comporte diverses caractéristiques qui seront signalées sous une forme plus expérimentale que les arts appliqués, mentionnés précédemment.

6321 Les liquides

L'observation des liquides donne lieu tout d'abord à une observation de caractère général :

Les choses humides et liquides reçoivent aysement les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont aucune fermeté ni solidité qui les arreste ou borne en elles-mesmes. Mettes de la liqueur dans un vaysseau, et vous verres qu'il demeurera borné dans les limites du vaysseau, lequel s'il est rond ou quarré, la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaysseau qui la contient (4),

puis à une expérience faisant appel à un examen plaisamment décrit et permettant ultérieurement le développement d'une allégorie :

Mays avez-vous jamais veu cette petite merveille que chacun sçait par la rayson ? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin qu'on ne luy donne de l'air par dessus, ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquelz il y a des-ja du vuide, car on ne les a pas plus tost ouvertz que le vin en sort (5).

(1) Oeuvres XVII 65

(2) ibid. XVII 123, 185 et XX 30

(3) id. XIX 229

(4) id. IV 343

(5) ibid. IV 216

6322 Les solides

Le phénomène de densité des solides, lui aussi, est encore dépeint de la manière suivante :

comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb d'airain ou de pierre, quoy qu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'en fin avec le tems on la treuve toute enterree, a cause de l'inclination de son poids qui par sa pesanteur la fait toujours tendre au centre, ainsy nostre coeur estant une fois joint a son Dieu (...) (1)

L'idée est tout à fait dans la ligne d'une conception augustinienne. Le coeur y est figuré comme étant ce poids qui entraîne et porte à un mouvement que rien ne saurait arrêter, selon l'adage de l'évêque d'Hippone : Amor meus, pondus meus.

6323 La réfraction de la lumière

Le miroir peut avoir plusieurs fonctions. La première, et sans doute la plus noble, - qui n'est pas la plus utile -, est de pouvoir réfléchir la lumière du soleil. Ce phénomène physique n'est pas sans importance pour François de Sales :

comme le miroüer reçoit la ressemblance du soleil, non seulement l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mays selon sa capacité et mesure de sa glace : si que nous sommes ainsy rendus conformes a Dieu (2).

Cette comparaison qui participe de l'héliocentrisme littéraire de l'auteur présente le grand mérite d'expliquer simplement la difficile notion théologique de l'homme, image de Dieu.

Dans son usage le plus courant, le miroir n'est pourtant pas destiné à cette réfraction. Il permet une contemplation de sa propre image, thème baroque, assurément, mais que l'auteur utilise avec une grande sobriété et un peu d'humour :

Il est malaysé, je le confesse, de regarder longuement et avec playsir la beauté d'un mirouer qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se playse a s'y regarder soy-mesme (3).

Cette coquetterie ne sera pas de mise dans la vie religieuse, et

(1) Oeuvres V 8

(2) ibid. V 62

(3) ibid. V 140

ordres religieux, notamment :

Et affin que vous puissies regarder en ce petit livret comm'en un mirouer... (1).

6324 L'attirance du fer par l'aimant. Le champ magnétique

Cette image dynamique d'un mouvement spontané et naturel de convenance a toute la faveur de l'auteur, qui ne lui consacre pas moins de seize images (2). La composition allégorique de ce phénomène physique nous décrit les choses de la manière suivante :

C'est la propriété de l'aymant de tirer a soy le fer et de se joindre a luy, mays ne voyons nous pas que le fer touché de l'aymant, sans avoir ni l'aymant ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante ne laisse pas de tirer et s'unir un autre fer ? (3).

Cet aspect exact de la science va permettre de développer l'idée d'un amour communicatif, on pourrait même dire "contagieux". François de Sales tient à nous préciser que cette convenance entre l'aimant et le fer démontre la pratique, c'est à dire l'existence, d'un amour insensible, vraie image de l'amour sensible dont il nous entretient (4).

Du reste, il se plaît à dépeindre avec une grande précision le dynamisme de cette énergie de convenance :

Le fer donques a une telle convenance avec l'aymant, qu'aussi tost qu'il en apperçoit la vertu il se tourne devers luy; puis il commence soudain a se remuer et demener par de petitz tressaillemens, tesmoignant en cela la complaysance qu'il ressent, en suite de laquelle il s'avance et se porte vers l'aymant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluy (5).

La personnification est ici très vivante, qui voit le fer se livrer à un manège amoureux particulièrement convainquant. Pourtant ce n'est pas la ressemblance qui fascine ainsi le fer en regard de l'aimant :

Quelle ressemblance peut faire tendre le fer a l'aymant ? un ayment n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un autre ayment ou avec une autre pierre qu'avec le fer

(1) Oeuvres XXV 45

(2) Contre une seule mention de la convenance de l'éponge et de l'eau, p.e. Oeuvres IV 48

(3) Oeuvres IV 156

(4) ibid. IV 41

(5) ibidem.

qui est d'un genre tout différent ? (1).

Ceci apporte la preuve manifeste que la différence peut donc créer une source d'attraction et non un obstacle à celle-ci. A l'inverse, et c'est bien le cas des aimants entre eux, la ressemblance peut être source de répulsion. De quelque manière que l'on tourne le problème, cette notion paraît de manière éclatante :

Et bien que quelques uns assurent que le fer tire le fer, et l'aimant tire l'aimant, si est-ce qu'ilz en sçauroient rendre rayson pourquoy l'aimant tire plus puysamment le fer que le fer ne tire le fer mesme (2).

Le langage mystique relaie parfois les termes objectifs employés habituellement, comme en témoigne l'expression suivante qui exprime toujours la même réalité :

l'aimant tire le fer et le serre (3).

Pourtant cette union naturelle peut être dans certains cas entravée. François de Sales en précise les obstacles :

L'aimant, comme chacun sçait, Theotime, tire naturellement a soy le fer par une vertu secrette et tres admirable; mais pourtant, cinq choses empeschent cette opération : 1. La trop grande distance de l'un à l'autre; 2. S'il y a quelque diamant entre eux; 3. Si le fer est engraisié; 4. S'il est frotté d'un ail; 5. Si le fer est trop pesant (4).

Cette énumération de nature scientifique offre certains traits qui font sans doute un peu sourire. Ceci est dû au fait qu'elle présente une étiologie due à la nécessité de faire allusion, sous forme imagée, aux cinq principaux péchés qui entravent l'attraction divine. Cette étiologie n'est pourtant pas pure invention de l'auteur et son origine, relevée dans les similitudes, est à rechercher dans les oeuvres de Matthioli, auteur scientifique de l'époque, qui avait du reste ajouté la rouille à cette énumération négative (5). Était même apportée la précision que si l'aimant avait été frotté d'ail, il fallait le nettoyer avec du sang de bouc pour qu'il recouvre sa propriété (6), image que François de Sales avait

(1) Oeuvres IV 48

(2) ibidem

(3) id. V 19

(4) ibid. V 56 - l'obstacle du diamant seul : III 285

(5) id. XXVI 107 cf. Matthioli op. cit.

(6) ibid. XXVI 134

négligé d'utiliser... De par cette propriété, l'aimant va donc également attirer une aiguille; cette découverte est du reste à l'origine de la boussole, qui permet, comme chacun sait, la découverte des mondes nouveaux en offrant pour la première fois dans l'histoire de l'humanité la possibilité d'une navigation aux instruments qui soit satisfaisante.

Cette propriété annexe de l'aimant, - qui est bien développée dans certaines pages du Traité de l'amour de Dieu, - nous donnera mieux à entendre l'une des raisons du choix privilégié de cette image. Le mot "aimant" est en effet un paronyme du mot "amant" dans la prononciation de l'époque. Le jeu de mots qui en résulte désignera tout naturellement, dans l'esprit du Cantique des Cantiques, l'union mystique avec la personne aimante de la divinité.

Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs eguilles, verroit que soudain toutes leurs pointes se retourneroyent du costé de leur ayment bienaymé et se viendroyent attacher a luy, aussi lhors que Nostre Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres delicieuse presence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce costé la, pour se venir joindre a cette incomparable douceur (1).

Le mystère de l'Incarnation lui-même peut tout entier se trouver figuré ainsi :

Puisque c'est le haut point de la perfection chrestienne de conduire les ames a Dieu, l'aymant qui a attiré Jesus Christ du Ciel en terre pour y travailler et consommer son oeuvre dans la mort et par la Croix, il est aysé de juger que celles qu'il employe a cette fonction se doivent tenir bien honorees (...) (2).

La conclusion de ce discours aux supérieures de la Visitation induira cette nécessité intérieure : se laisser ainsi attirer par l'aimant divin; cette image se superposera à une autre image d'attraction, moins fréquente et moins probante aussi :

L'aymant attire le fer, l'ambre attire la paille et le foin; ou que nous soyons fer par dureté, ou que nous soyons paille par imbecillité, nous nous devons joindre a ce souverain petit poupon qui est le vrai tire-coeur (3).

Cette évocation de Noël nous fera réfléchir avec cette expression originale de "tire-coeur", - comme François de Sales aime à en

(1) Oeuvres IV 327 - image reprise en XX 168

(2) id. XXVI 345

(3) id. XVIII 335

créer, - ce qui ajoute une touche poétique au réalisme de cette attraction de nature scientifique.

Pour tenter d'être complets, il nous faut signaler en un court appendice que le fer n'est pas uniquement mentionné du fait de son attirance par l'aimant. En plusieurs occurrences, il est fait état de lui essentiellement sous la forme la plus spectaculaire qu'il puisse offrir : lorsqu'il est en fusion. Il manifeste alors un grand intérêt esthétique puisqu'il va symboliser une lumière qui est toujours de caractère positif :

Et comme mettant en comparayson un fer ardens avec une lampe allumee nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté (1).

D'autres expressions populaires apparaissent encore sur le même thème : qu'importe du reste que la comparaison avantage l'une ou l'autre de ces clartés. Le fer en fusion exerce toujours une fascination qui sera bien digne de figurer la personne divine elle-même dans sa double nature d'homme et de Dieu; l'épithète "ardent" utilisé pour cet état n'est sans doute pas totalement étranger au choix de cette présentation.

Et comme le fer enflammé a la nature du fer et celle du feu, et peut estre dit fer et feu tout ensemble, ainsy Nostre Seigneur ayant saysi la nature humaine comme le feu saysit le fer, il est vrayement Dieu a rayson du feu de la Divinité, et vrayement homme a raison du fer de l'humanité. Et comme le fer ne laisse pas d'estre fer, et pesant, et massif, et ferme, et dur, pour estre enflammé, et que le feu ne laisse pas d'estre feu, chaud, lumineux, ardant, pour estre enferré, ainsy l'humanité de Nostre Seigneur ne laisse pas d'estre petite, et tendre, et gemissante, et frileuse en la cresse de Bethlehem, encor qu'elle fust jointe a la Divinité; et la Divinité ne laisse pas d'estre toute puissante, toute glorieuse, pour estre jointe a l'humanité (2).

Ce beau passage, qui révèle avec vigueur et clarté une grande rigueur de pensée, rend compte parfaitement de l'art de présenter une difficile notion théologique en images. François de Sales excelle en cet exercice, qui offre ici une saisissante allégorie dont chaque terme tombe fort à propos.

Il est difficile de ménager une transition entre un

(1) Oeuvres IV 191

(2) id. XXI 51

développement si flamboyant et les citations plus communes et sans doute d'origine populaire, par exemple, celle que va employer l'évêque pour qualifier, il est vrai, quelque sombre complot : celui que trame le gouverneur de Milan pour allier le Valais au parti d'Espagne :

dequoy les fers sont si avant au feu, que si son
Altesse n'y remédie promptement, je ne sçai comm'on en
pourra empescher les effectz (1).

Mais n'est-ce pas aussi l'une des leçons que nous apprend François de Sales de passer constamment et sans distortion, des profondeurs cachées de la théologie ou de la mystique au plus banal quotidien ?

Dans sa dureté même, le fer qualifiera également la rudesse de l'époque de François de Sales :

(...) parmi toutes ces dissolutions de notre siècle de
fer (2).

Mais malgré sa rudesse d'aspect et sa résistance remarquable, le fer est vulnérable, tout autant que le coeur humain :

(...) car ce n'est qu'une crasse et rouilleure qui a
accoustumé de s'engendrer au coeur humain sur les plus
pures et sinceres affections, si on ne s'en prend
garde (3).

633 L'alchimie

Sans doute cette science sent-elle plus le soufre que l'innocente observation de l'aimant. Cependant, elle n'est pas totalement absente des propos salésiens, quoique sa place y demeure assez discrète (4). Du reste, elle ne saurait paraître ici trop suspecte, tant les métamorphoses qu'elle propose sont uniquement de nature spirituelle, comblant de cette manière originale le vieux rêve de l'humanité de transformer le plomb en or :

Vous ne sçaves pas la force de l'humilité qui change
en or pur le plomb de nos infirmités, laquelle sainte
métamorphose opere dans l'ame de cette vertu (5).

Et voici que cette transmutation en vient même à prendre un tour

(1) Oeuvres XVI 276

(2) id. I 120

(3) id. XIII 175

(4) id. IV 153

(5) id. XXVI 366

bien lyrique sous la plume fort sage de l'évêque de Genève :

O sainte et sacree alchimie ! O divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or tres pur de la celeste dilection ! (1).

634 L'art de la teinture

Cet art ancien est sans doute davantage du domaine de l'industrie que de la science expérimentale. Il ne présente que quelques allusions éparses.

L'escarlata ou la pourpre, ou fin cramoisi violet est un drap grandement pretieux et royal, mays ce n'est pas a rayson de la layne, ains a cause de la teinture (2).

Cette présentation assez précise sert à illustrer la valeur des chrétiens qui n'est révélée qu'en regard de celle que Dieu leur donne.

La coloration intérieure sera associée à la couleur vermeille associée à la charité, dans l'image de la grenade, comme nous l'avons noté plus haut :

(...) pourveu que nostre ame soit coloree du vermeil de la charité, il ne nous doit pas chaloir que nous ayons les pasles couleurs (3).

635 L'art de la parfumerie

6351 Huile et parfum en général

Dans la littérature salésienne, le parfum est loin d'être jugé comme étant un produit futile. S'il répand une odeur agréable, comme sa fonction l'y oblige, c'est qu'il est le plus souvent le parfum d'une huile présentée en droite ligne de la tradition biblique. Pour les Hébreux, en effet, l'huile a la vertu de pénétrer profondément dans le corps (4) et de lui conférer force, santé, joie et beauté. On comprend facilement que, sur le plan religieux, l'onction d'une huile parfumée apparaisse, soit comme un signe d'allégresse et la marque de respect de celui qui sera

(1) Oeuvres V 313

(2) ibid. V 253

(3) id. XIV 142

(4) Ps 109,18

consacré en vue d'une mission, soit pour honorer peut-être tout simplement l'hôte accueilli. Dans une séance de catéchisme très vivante, lors de la mission en Chablais, François de Sales met au point avec son tout jeune frère un dialogue portant sur les points essentiels de la foi. S'y trouve notamment cette question :

- François : le mot de chrestien, que signifie-t-il ?
- Bernard : Il signifie d'être oinct d'huyle (1).

Ce rappel étymologique est important. L'huile est un signe sensible qui manifeste l'amour de Dieu qui se répand sur l'humanité.

Paraphrasant le Psaume 109, l'évêque écrit dans son Traité de l'amour de Dieu :

Ainsy l'huyle de benediction versee sur le Sauveur, comme sur le chef de l'Eglise tant militante que triomphante, se respand sur la société des Bienheureux, qui, comme la barbe sacree de ce divin Maistre, sont tous jours attachés a sa face glorieuse, et distille encor sur la compaignie des fideles qui, comme vestemens, sont jointz et unis par dilection a sa divine Majesté (2).

Du reste, dans la tradition de l'Eglise Primitive, l'huile est un signe efficace en lui-même, capable d'opérer des guérisons sur les malades (3). C'est un médicament utilisé pour les soins aux blessés (4).

Ce symbole présente bien des aspects divers, puisqu'il peut également être utilisé dans les lampes, comme en témoigne ce trait :

Les lampes desquelles l'huyle est aromatique jettent une plus suave odeur quand on esteint leur flamme : ainsy les vefves desquelles l'amour a esté pur en leur mariage respandent un plus grand parfum de vertu de chasteté quand leur lumiere, c'est a dire leur mari, est esteinte par la mort (5).

Toujours interprétée symboliquement, l'huile figurera occasionnellement une réalité plus concrète : les revenus ecclésiastiques en Chablais, par exemple, mais étant au service d'une mission spirituelle, puisqu'ils produiront une lumière capable de rayonner

(1) Oeuvres XXIII 13

(2) id. V 256 - Voir aussi XX 329

(3) id. XXIII 173, 175

(4) id. V 238 cf. Lc 10,30

(5) id. III 282

jusqu'en pays genevois et bernois (1). Par ailleurs, en une unique occurrence, cette production sera interprétée péjorativement :

la parole deshonneste tombant dans un coeur foible,
s'estend et se dilate comme une goutte d'huyle sur le
drap (2).

Le thème du parfum n'est pas obligatoirement associé à celui de l'huile, même s'il lui demeure très proche, de par la tradition biblique. Le parfum est essentiellement décrit pour son pouvoir séducteur :

Les parfums n'ont pas d'autre pouvoir pour attirer a
leur suite que leur suavité, et la suavité, comment
pourroit elle tirer sinon suavement et agreablement (3).

L'auteur se plaît parfois à détailler leur action de manière métaphorique :

(...) comme un parfum pretieux il penestre de tous
costés l'ame, il se respand et dilate dans nostre volon-
té, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre
esprit, se joignant et serrant de toutes pars de plus en
plus a nous et unissant a luy (4).

Celui qui agit ainsi à la manière d'un parfum n'est autre que Dieu lui-même, le séducteur qui parle au coeur et prend parfois la figure si attrayante du Bien-aimé du Cantique des Cantiques :

nous courrons, dit-elle, a l'odeur de vos parfums (5).

De manière moins mystique, le parfum pourra encore être indiqué comme étant une composante liturgique de l'intronisation épiscopale (6). D'autres passages proposent un sens figuré, à l'aide d'un génitif d'identification qui permet d'évoquer le parfum de la douceur et de la bonté (7), le parfum de la sainteté (8),

(1) Oeuvres XI 221

(2) id. III 232

(3) id. IV 133

(4) id. V 9

(5) ibid. V 14 cf. Ct 1,3. Cette image, qu'il serait trop long de détailler, apparaît dès les premiers ouvrages. cf. I 109; est fréquemment utilisée dans le Traité. cf. IV 162, 175; V 15, 57; elle traverse le reste des oeuvres. cf. Entretiens 1244; Oeuvres XV 315; XXVI 17, 19, 24, 27, 28, 32, 34, 318; elle se superpose parfois au thème des parfums de l'Arabie heureuse emprunté à Pline. cf. Oeuvres XIX 69.

(6) Oeuvres XIX 39

(7) id. XX 4

(8) id. XXV 231

le parfum des saintes moeurs (1), autant d'odeurs agréables à Dieu et désagréables au monde (2). Une inspiration plus profane révélera une influence classique quand l'évêque remercie le poète baroque La Ceppède pour l'envoi de ses Théorèmes.

... si j'avois le riche parfumeur ou cabinet des unguens que cet ancien prince Alexandre le Grand destina pour la garde des livres et escritz d'Homère, je le destinerois aussi à la conservation de ce beau present, lequel m'est d'autant plus pretieux que je n'avois garde de l'oser esperer (...) (3).

6352 Différentes sortes de parfums

Le "cabinet des onguents" salésien offre-t-il une grande diversité ? Effectivement, plusieurs sortes de parfums particuliers nous sont présentés. L'ambre tout d'abord, mais qui n'est mentionnée que pour certaines propriétés bien caractéristiques (4), celle d'attirer "la paille et les festus", par exemple. Mais celui qui est le plus fréquemment cité demeure indéniablement la myrrhe dont l'origine biblique fait un parfum privilégié. La source de cette prédilection est à rechercher dans le Cantique des Cantiques :

Mon Bienaymé m'est un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes mammelles. Mon Bienaymé est a moy, et moy je suis a luy, qui paist entre les lys tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent. Montres-moy donq, o l'Ami de mon ame, ou vous reposez, ou vous couchez sur le midy (5).

Cette vision du Bien-Aimé apparaît à diverses reprises, image de l'union du croyant avec son Dieu (6), de l'attitude de disponibilité de la Vierge Marie devant Dieu (7). Dans la correspondance, elle vient illustrer une attitude intérieure (8).

L'évocation de cette image biblique donne parfois l'occasion de développements métaphoriques particuliers, le parfum n'étant plus

(1) Oeuvres XXV 501

(2) id. XXVI 361

(3) id. XVI 286 citant Strabon., 1, XIII, n. 27

(4) id. XXVI 134

(5) id. IV 331 cf. Ct 2,16-17; 1,6

(6) id. III 315; V 13; XIX 27.

(7) id. IV 269

(8) id. XV 52; XXVI 231.

retenu pour l'agrément de son odeur, mais pour l'amertume de sa saveur :

Tenés bien Jesus Christ crucifié entre vos bras, car l'Espouse l'y tenoit comme un bouquet de myrrhe, c'est a dire d'amertume (1).

De fait, dans la tradition de la visite des Mages à la crèche, telle qu'elle est rapportée par l'évangéliste Matthieu, ce parfum apparaît curieusement comme l'un des présents offerts à l'enfant nouveau-né. L'allusion à ce trait est faite soit directement :

(...) et si vous aymés la délicatesse des sens, sentes-y la mirrhe odorante qui parfume toute l'estable (2),

soit encore de manière symbolique :

Si vous n'aves gueres ni d'or, ni d'encens pour offrir a Nostre Seigneur vous aures au moins de la mirrhe, - et je voy qu'il l'accepte tres agreablement, comme si ce fruit de vie vouloit estre confit en la mirrhe d'amertume, tant en sa naissance qu'en sa mort (3).

L'image est encore reprise de manière plus positive, - synthèse de toute la vie spirituelle, - et comporte cette fois une complémentarité :

Ah, quand nous serons entierement mirrhe par mortification, encens par orayson et or par charité ? (4).

636 Conclusion sur la science

Les différents arts présentés offrent une telle diversité qu'il semble bien difficile d'en dégager des traits communs. Beaucoup concernent une science appliquée, efficace, bonne servante de l'homme et contribuant à un mieux-être.

Cet aspect de la nature n'est pas privilégié par l'auteur, l'image de l'aimant étant mise à part peut-être, bien propre à figurer le dynamisme de l'amour. Cette conception de la science demeure variée, mais bien traditionnelle. Elle ne vient qu'en appoint à des images plus fortes d'origine naturelle.

Elle-même sera complétée utilement par un autre art à caractère également scientifique, mais plus particulier car plus

(1) Oeuvres XV 323 cf. Ct 1,12

(2) id. XVI 291

(3) id. XVIII 339 cf. Mt 2,11; Jn 19,39

(4) id. XXI 130. Les Similitudes apportent quelques détails concernant ce parfum. cf. XXVI 136

proche, en ce qui regarde le début du XVIIème siècle, d'une utilisation directe des productions naturelles : nous voulons parler de l'art de la médecine.

64 LA MEDECINE

640 Présentation de l'image

Depuis toujours, la maladie, avec son cortège de souffrance et de diminution physique parfois irrémédiable, pose un problème crucial aux hommes. Leur réponse dépend de l'idée qu'ils se font du monde dans lequel ils vivent et des forces qui les dominent. Dans les toutes premières traditions bibliques, la maladie est encore perçue comme un fléau causé par des esprits malfaisants en représailles à des fautes culturelles ou morales. Exorcismes, pratiques sacrificielles, rites de purification étaient alors requis, liant étroitement domaines religieux et domaines médicaux. Il faudra attendre le positivisme relatif des Grecs pour voir se développer la médecine comme une science autonome. De ce fait, la tradition biblique ignore absolument l'aspect scientifique de la lutte contre la maladie; elle s'attache exclusivement à dire quelque chose de religieux et de moral sur ce problème.

En revanche, les ouvrages grecs et latins font état de pratiques thérapeutiques expérimentales, souvent attribuées aux vertus naturelles de telles ou telles plantes, pratiques d'ailleurs parfois fort empiriques.

L'oeuvre salésienne ne saurait être un traité de médecine. Cependant, son auteur connaît personnellement la maladie. On est frappé, en lisant successivement l'ensemble de la Correspondance, et tout particulièrement celle qu'il échange avec Jeanne de Chantal, de constater combien sa santé fut souvent chancelante, et cela, depuis son adolescence.(1)

641 Malades et maladies

Dans l'oeuvre salésienne, l'évocation de la maladie lie souvent l'aspect physique et l'aspect moral. Cette constatation

(1) François de Sales, nous l'avons dit, possédait les notions médicales de son temps et s'était intéressé aux recherches de cette discipline, lors de ses études à Padoue. Dans un Sermon, il présente la composition traditionnelle du corps humain avec ses diverses humeurs : colère, flegme, sang, mélancolie. cf. X 117. Ailleurs, il n'hésite pas à donner une explication clinique à la paralysie : "causee d'une humeur peccante qui saysit les nerfz et muscles, empeschant la communication des espritz vitaux et animaux"(...) cf. VII 86.

nous permettra d'introduire notre rapide présentation de la réalité physique de la maladie, telle qu'elle apparaît sous la plume de François de Sales. Pour la circonstance, il fera appel au poète latin Ovide :

Sero medicina paratur, cum mala per longas invaluere moras (1).

Disons-le tout de suite, ce vers n'est pas cité ici pour déplorer un état de santé délabré, mais bien pour qualifier les querelles théologiques stériles qui dressent l'une contre l'autre les villes de Rome et Paris.

Cependant, au temps de François de Sales, les grands fléaux sont loin d'avoir disparu. En 1615, par exemple, une épidémie de peste s'abat sur la région de Genève faisant quelque six mille victimes, selon le chiffre rapporté par l'évêque lui-même, nombre considérable pour l'importance de la cité (2). Avec un esprit d'à propos qui nous semblerait sans doute quelque peu déplacé aujourd'hui, mais bien dans la façon habituelle de lire les événements à cette époque, François de Sales commente ainsi l'arrêt de l'expansion du fléau :

Nostre Genève est tous-jours dangereusement travaillée de contagion et, par merveille, jusques a present toute la Savoye en est exempte, graces a ce bon Dieu qui, a l'aventure, par la peste temporelle, les veut guerir de la spirituelle, ou bien les prendre du costé du Ciel, puisque du costé de la terre, les hommes s'en empeschent les uns les autres (3).

Nous remarquerons pourtant que cet événement, perçu comme étant un châtement de Dieu envoyé à l'Eglise Réformée, est présenté dans son commentaire avec une certaine modération. L'évêque se montre prudent : la contagion pourrait s'étendre comme cela est déjà arrivé et arrivera encore. D'autre part, nous sommes en 1616, la damnation des protestants n'est plus envisagée comme une certitude absolue ; le texte laisse entendre au contraire une possible conversion du côté du ciel, puisque ce retournement paraît impossible pour des raisons politico-militaires dans la réalité terrestre. Enfin

(1) Oeuvres XV 190 citant Ovide, Remedia amoris, v. 89, traduit ainsi : "Le remède vient trop tard lorsque, par une longue négligence, le mal a progressé."

(2) Oeuvres XVII 86, 122

(3) ibid. XVII 132 - fléau évoqué en XVII 204.

l'épithète "nostre" accolée à Genève est bien éloigné des qualificatifs péjoratifs qu'une littérature polémique pouvait parfois réserver à la cité adverse (1).

Ces mentions de maladies physiques sont circonstanciées et nombreuses (2). Cependant, le plus souvent, dans ses oeuvres spirituelles, l'évêque évoque plus volontiers analogiquement des maladies intérieures comme celles causées par des tentations (3).

Dans le même temps, il invite à lutter contre les unes et les autres, mettant en scène médecins et chirurgiens dont l'apparition n'a rien de farcesque, même si une petite réflexion teintée d'humour et de bon sens nous rappelle ce fait souvent observé :

Combien y a-t-il de bons médecins qui ne sont guère sains ? (4).

Sans vouloir prétendre à être exhaustifs dans un sujet qui semblera peut-être quelque peu en marge de notre propos, nous voudrions signaler brièvement la présence du chirurgien qui entretient un rapport bien particulier avec son malade, rapport basé sur une confiance qui va bien au-delà de la simple apparence. L'occasion est ainsi donnée à François de Sales d'indiquer le véritable esprit de l'aide spirituelle qui sait se faire incisive parfois :

le chirurgien n'estime pas son malade méchant parce qu'il crie, pourvu qu'il le laisse faire, de même que ce malade n'amoindrit pas l'estime qu'il a du chirurgien, encore qu'il lui fasse mal, au contraire, mes chères filles penseront à prier Dieu pour moi quand je les aurais ainsi mortifiées (5).

Le Traité de l'amour de Dieu présente du reste une longue et belle allégorie de la "fille du chirurgien" (6), que nous ne développerons pas ici. Nous nous contenterons de noter combien la pratique de la médecine présente un caractère encore brutal et barbare,

(1) La prédication tire certains exemples des temps de peste. cf. Oeuvres VII 68

(2) Lorsqu'il mentionne l'abjection, l'auteur prend l'exemple d'un homme atteint d'un chancre au bras et d'un autre atteint du même mal au visage. cf. XIII 204. Ailleurs, les Constitutions de la Visitation prévoient de ne pas recevoir de postulantes souffrant de maladies contagieuses comme la lèpre ou les écrouelles. cf. Oeuvres XXV 52.

(3) Oeuvres III 305

(4) id. XVI 283

(5) Entretiens 1338

(6) Oeuvres V 156

quand il n'est pas à proprement parler tout à fait étrange (1) :

J'ay veu que quand mes freres estoyent malades en leur enfance, ma mere les faysoit coucher dans la chemise de mon pere, disant que les sueurs des peres estoyent salutaires aux enfans (2).

Dans une vision plus spirituelle et sans renier le moins du monde aucune des pratiques médicales de son temps, François de Sales s'attache à rappeler que le véritable médecin, c'est le Seigneur lui-même (3). Dès lors un monastère, école de recherche spirituelle, pourra-t-il être comparé à un hôpital :

Le Monastère, c'est un hospital de malades spirituelz qui veulent estre gueris, et pour l'estre, s'exposent a souffrir la saignee, la lancette, le rasoir, la sonde, le fer, le feu et toutes les amertumes des médicamens (4).

Cette énumération des thérapies en vigueur à l'époque fait sans doute un peu frémir et semble relever davantage de l'officine du bourreau que de celle de l'apothicaire...

Pour l'auteur, en tous cas, la thérapie spirituelle est d'ordre chirurgical, bien que l'image qu'il en donne soit tempérée par l'évocation d'un amour qui prend, en certaines occasions, l'étonnante figure du Cupidon mythologique, associé au martyr chrétien de saint Sébastien :

(...) que cent mille coups de flesches transpercent nostre chair, pourveu que le dard enflammé de l'amour de Dieu ayt premierement penetré nostre coeur. Que cette sagette nous face mourir de sa sainte mort, qui vaut mieux que mille vies. Je m'en vay en supplier l'Archer qui en porte le carquoy, par l'intercession de saint Sebastien, duquel nous celebrons aujourd'huy la feste (5).

Mais il est temps de mettre un terme à cette rapide description de la médecine pour nous attacher exclusivement aux remèdes d'origine naturelle, - animaux et plantes, - qui nous sont alors prescrits.

642 Le seul animal utilisé par la médecine

Un ver peu sympathique des eaux stagnantes est utilisé

(1) L'auteur mentionne également dans un Sermon l'étonnante pratique des médecins itinérants qui, en arrivant dans une ville, font annoncer ce qu'ils savent guérir. cf. Oeuvres VII 185

(2) Oeuvres XVI 178

(3) id. XXVI 389

(4) id. XIX 13. Même idée dans la prédication cf. X 117, 153, développée parfois d'une façon plus générale : l'Eglise tout entière est présentée comme une boutique d'apothicaire. cf. IX 219

(5) Oeuvres XIII 253

médicalement pour certaines saignées locales.

Voyez vous, ceux qui jugent mal et qui mesdisent de leur prochain, ce sont des sangsues qui ne savent que tirer le mauvais sang et laisser le plus pur dans le cors (1).

C'est l'unique mention de ce traitement.

Par contre, l'usage de plantes médicinales offrira une variété beaucoup plus considérable.

643 Les simples ou plantes médicinales

Consommées par voie orale (2), appliquées en emplâtres (3) ou utilisées pour des bains (4) les herbes, - tout comme certaines pierres précieuses, - peuvent en effet présenter des vertus fort intéressantes pour les soins aux malades (5). Nous en détaillerons les principales espèces.

6431 La sauge

Cette plante a des vertus déjà soulignées par saint Paul Hieronime (6) et s'utilise pour des bains qui soulagent des membres fatigués ou enflés (7).

6432 La thériaque

Employée comme contre-poison, cette plante présente la vertu essentielle de lutter efficacement contre le venin (8) et se consomme ordinairement mêlée à du vin (9).

6433 La rhubarbe

Cette plante est très bénéfique, comme le mentionne par expérience ce souvenir d'un séjour à Port-Royal :

(1) Oeuvres XXVI 94

(2) id. II 179

(3) id. XXVI 101 *passim*.

(4) id. XIV 207

(5) id. V 260

(6) id. XX 291

(7) id. XIV 207

(8) id. XVIII 209

(9) id. IV 157

La femme de Port-Royal, qui est une archimedecine, me traitta tout a fait comme il falloît, avec de l'eau de rhubarbe que je meslay avec mon vin, qui me purgea et me restreignit insensiblement (1).

6434 Autres herbes

Une grande variété d'herbes médicinales sont habituellement cultivées dans les jardins, sages précautions pour temps de fléau et de contagion. Pour nous en présenter quelques-unes, François de Sales se réclame de l'autorité de Pline et aussi de celle de Matthiole (ou Matthioli), médecin padouan, 1500-1577, dont il eut sans doute l'occasion de se familiariser avec les oeuvres lors de son séjour universitaire à Padoue.

Pline et Matthiole nous décrivent une herbe propre contre la peste, la colique, la gravelle, nous voyla a la cultiver pretieusement en nos jardins; peut estre neanmoins que de mille millions de plantes de cette espece la, il n'y en aura pas trois qui ayent fait les opérations que ces autheurs nous en promettent (2).

Mais il convient toujours de se méfier des remèdes-miracles et il est prudent de cultiver plus d'une sorte de ces herbes bénéfiques :

Il y a de toutes herbes dans un jardin, et si bien il s'y en trouve une plus excellente que toutes les autres, ce n'est pas a dire qu'il ne faille mettre que celle-la dans le pot (3).

Dans des Notes relatives à divers points d'observance à l'attention des religieuses de la Visitation, des dispositions particulières prévoient que la soeur infirmière aura la garde des nombreuses plantes médicinales requises pour la santé de la communauté, certaines étant détaillées à l'occasion : cannelle, safran, marjolaine, hysope (4). Ailleurs, il est fait mention de celles-ci : polemonia (5), cinamome (6). Cette connaissance des herbes est indéniablement positive. Toutefois, elle rejoint parfois l'aspect

(1) Oeuvres XVIII 410 - Passage longuement étudié par L. Cognet : "La mère Angélique et Saint François de Sales 1618-1626 - op. cit.

(2) Oeuvres II 179

(3) Entretiens 1019

(4) Oeuvres XXV 442

(5) id. XXVI 137

(6) id. XXI 133; XXVI 136

suspect de quelque sorcellerie ou diablerie qui expliquerait, selon l'auteur, les prétendus pouvoirs et miracles attribués à l'être malveillant :

(...) mays le diable, qui a plus de suffisance en la connoissance des vertus des herbes, odeurs, minerales et autres drogues, que les hommes, fera ceste cure la par l'application secrette des medicamens inconneuz aux hommes, et semblera miracle a qui ne saura discerner (...) (1).

Cette antique méfiance de la sorcellerie ne dispense en tous cas point l'auteur de nous présenter force espèces diverses. Parmi elles, l'hellébore mérite une rapide mention particulière pour ses grandes vertus curatives (2), ainsi que l'anis, mais pour une tout autre raison : cette plante, en effet, contribue à rendre supportable l'absorption des médicaments :

c'est comme un peu d'anis confit que l'apothicaire céleste met sur la potion amere de la mortification qu'il faut que vous avelies pour vostre sante; et bien que le malade prenne de la main de l'apothicaire ces grains sucrés, il faut par nécessité qu'il ressente par apres les amertumes de la purgation (3).

Mais nous commettrions une grave injustice en ne présentant pas, en une dernière partie, le baume au caractère à la fois médical et religieux.

6435 Le baume

Cette substance précieuse se situe à mi-chemin entre le parfum et le médicament; de ce fait, elle constitue une réelle difficulté de classement. Nous avons alors choisi de faire figurer le baume à la fin de ce développement, en tant qu'il est présenté le plus souvent comme étant un médicament de bonne odeur, certes, mais d'intérêt médical tout de même. Du reste, pour compliquer encore ce classement, il est notoire que sa réalité en vient parfois également à se trouver confondue avec l'huile festive et liturgique du peuple hébreu, dans l'allusion au Psaume 23 (4), tout particulièrement, déjà mentionné au sujet de l'huile et du parfum.

(1) Oeuvres I 320

(2) id. XXVI 72

(3) Entretiens 1180

(4) Ps 23,5; voir aussi Ps 109

L'origine de cette substance est à rechercher en Judée, selon Pline cité dans le recueil de Similitudes, pays où cette substance offre une singulière convenance avec la vigne (1). Dans sa réalité première, elle renferme toutes les caractéristiques d'un remède souverain contre les blessures, tant extérieures qu'intérieures, - toujours associé avec la présence créatrice de l'Astre divin, comme déjà nous l'avions remarqué plus haut - : (2)

... (Dieu) est un baume précieux qui guérit nos blessures (3).

Ce remède, François de Sales, en prière devant la croix, regrette de ne pouvoir l'appliquer aux plaies du Crucifié lui-même :

que n'ay-je du baume excellent pour en oindre vos playes (4)

D'autant qu'il considère l'amoureuse présence de son Dieu comme une main qui guérit ses blessures (5).

Une autre phrase vient encore évoquer la douceur d'une telle thérapie, qui, par analogie, est capable d'être appliquée aux nécessités de la vie intérieure :

Les paroles intérieures que Dieu dit au coeur affligé qui recourt à sa bonté sont plus douces que le miel, plus salutaires que le baume précieux à guérir toutes sortes d'ulcères (6).

L'auteur détaille ensuite les divers aspects de ce baume et tout particulièrement de la manière avec laquelle on peut l'appliquer :

comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le coton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy, qu'en fin on ne saurait plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum, ni si le parfum est coton ou le coton parfum (7).

La formule de réversion présentera ainsi une intéressante image de la fusion amoureuse. Matière précieuse et bénéfique, le baume demande à être éprouvé pour mieux en discerner la qualité. Il est un moyen infailible pour ce faire, plusieurs fois mentionné par

(1) Oeuvres XXVI 135, 136, citant Pline, H.N., 1, XII, c. XXV, al. LIV.

(2) cf. lère partie

(3) Oeuvres XXVI 363

(4) ibid. XXVI 182

(5) id. XIX 123

(6) id. XX 242

(7) id. V 10

l'auteur qui s'inspire encore ici des dires de Pline :

On connoist le vray bien comme le vray baume : on fait l'essay du baume en le distillant dedans l'eau, car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est jugé pour estre du plus fin et pretieux. Ainsy, pour connoistre si un homme est vrayment sage, sçavant, genereux, noble, il faut voir si ses bien tendent a l'humilité, modestie, et soumission, car alhors ce seront des vrays biens; mais s'ilz surnagent et qu'ilz veuillent paroistre, ce seront des biens d'autant moins veritables qu'ilz seront plus apparens (1).

Sa consistance revêt d'autres aspects :

Le baume est si espais de sa nature qu'il n'est point fluide ni coulant, et plus il est gardé, plus il s'espaissit, et en fin s'endurcit devenant rouge et transparent; mais la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'Espoux fluide et coulant (...) (2).

Le rapprochement est ici assez audacieux entre la consistance qualitative de cette substance privilégiée et la consistance amoureuse de l'amant du Cantique des Cantiques... Une fois de plus la chaleur, issue de l'image solaire, produit cette action transformante. Du reste, le baume n'est pas seulement admirable du fait de ses vertus curatives et de sa ferme composition; il répand encore une odeur remarquable :

Une once de baume ne répandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic, mais la senteur du baume sera tous-jours meilleure et plus aymable (3).

Avec la discrétion d'une vertu qui ne s'impose pas, mais symbolise finement l'attirant parfum de la dévotion, le baume conjugue harmonieusement divers symboles positifs que nous avons vus se déployer tout au cours de notre étude (4). Son origine arborescente lui donne encore une proximité avec l'un des symboles essentiels du salésianisme :

Le baume, prince des arbres aromatiques, n'a ni escorce, ni feuille qui ne soit odorante (5).

Dès lors, comment s'étonner que cette production exceptionnelle de la nature soit choisie dans la liturgie, conjointement à l'huile

(1) Oeuvres III 141

(2) id. IV 345 cf. Pline op. cit. note (1) page précédente.

(3) Oeuvres V 190

(4) Son odeur agréable apparaît encore dans Entretiens 1233; Oeuvres XIII 193; XXIV 398.

(5) Oeuvres IV 173

dont la vertu n'est plus à démontrer ?

Le Saint Chresme (...) est composé d'huile d'olive meslée avec le baume, qui représente entre autres choses les deux chères et bienaimées vertus qui reluisoient en la sacrée Personne de Nostre Seigneur (...) (1).

Ces deux vertus, le baume de l'humilité et l'huile de la douceur, sont par la suite amplement commentées dans ce passage de l'Introduction à la Vie Dévote. Le baume en vient parfois à se confondre, comme nous l'avions indiqué, avec l'huile décrite dans le Psaume, ce qui donne lieu à cette paraphrase dans les Entretiens :

Oh ! Qu'il est bon, dit-il, de voir les frères demeurer par ensemble, car leur union ressemble à l'onguent précieux que l'on répandait sur le chef du grand prêtre Aaron, lequel était composé de toutes les huiles odoriférantes que l'on pouvait rencontrer (2).

Ce même produit sera utilisé de manière rituelle lors de la sépulture du Christ :

... Joseph et Nicodème sont loués d'avoir proprement et nettement enseveli son corps, avec parfums et unguens précieux (3).

La richesse de symbolisation de cette essence, son utilisation si variée le font reconnaître facilement. "Puant aux yeux du monde" (4), en vérité, il exhale une telle odeur qu'il est impossible de s'y tromper :

Quand un baume est bien fermé dans une fiole, nul ne sait discerner quelle liqueur c'est, sinon celui qui l'a mise; mais quand on a ouvert la fiole et qu'on en a respandu quelques gouttes, chacun dit : C'est du baume. Ma chère Fille, nostre cher petit Jesus estoit tout plein du baume du salut, mais on ne le connoissoit pas (...) (5)

Et de poursuivre l'image jusqu'au jour de la passion du Christ :

Lors on a connu qu'il est tout baume et huile repandu... (6).

A l'aide de génitifs d'identification, François de Sales enrichit encore le domaine de signification de ce symbole, évoquant en

(1) Oeuvres III 161

(2) Entretiens 1122, même idée en Oeuvres XIX 18 cf. Ps 133,2

(3) Oeuvres XXV 104, cf. Mt 27,59; Jn 19, 38-42

(4) id. XIII 280

(5) id. XV 144

(6) *ibidem*

divers passages le baume de la dévotion (1), des sécheresses spirituelles (2), du nom de Jésus (3), de l'oraison (4), de la croix (5), de la suavité des coeurs (6).

En une autre occurrence, Jésus lui-même est révélé comme étant le baume précieux par excellence (7). Il s'agit alors de vider son coeur des parfums du monde, comme François de Sales le recommande à une novice, pour devenir un vaisseau capable de contenir ce baume divin (8). Nous ne pouvons laisser ce symbole sans en extraire encore le parfum à travers cette lettre adressée à l'abbesse du Puits-d'Orbe (9) :

Mays voyci un baume pretieux pour adoucir vos douleurs. Prenes tous les jours une goutte ou deux du sang qui distille des playes des pieds de Nostre Seigneur et le faites passer par la meditation, et avec imagination trempés reveremment vostre doigt en cette liqueur et l'appliqués sur vostre mal, avec l'invocation du doux nom de Jésus, qui est un huyle respandu, disoit l'Espouse aux Cantiques, et vous verrés que vostre douleur s'amoindrira (10).

644 L'eau imperiale

Nous terminerons notre évocation de la médecine par un traitement de nature préventive, très en vogue dans les régions froides de la Haute-Savoie : il s'agit de la consommation d'un alcool généreux connu sous le nom "d'eau imperiale" :

Si vous beuves quelque'exquise liqueur, par exemple de l'eau imperiale, la simple union d'icelle avec vous se fera a mesme que vous la recevres, car la reception et l'union sont une mesme chose en cet endroit; mais par apres, petit a petit, cette union s'aggrandira par un

(1) Oeuvres XX 92

(2) Entretiens 1167

(3) Oeuvres XIII 354

(4) id. XV 27

(5) ibid. XV 33

(6) id. XIX 91

(7) id. XX 212

(8) id. XIX 332

(9) Le baume apparaît également dans la prédication, par exemple cf. X 341

(10) Oeuvres XII 392 cf. Ct 1,2. Même idée, en plus synthétique cf. XV 143.

progres imperceptiblement sensible, car la vertu de cette eau, penetrant par toutes pars, confortera le cerveau, revigorerà le coeur et estendra sa force sur tous vos espritz (1).

C'est donc en connaisseur que François de Sales nous invite à concevoir la mystérieuse efficacité de cette union dont le progrès insensible nous est décrit à l'aide d'une alliance de mots "imperceptiblement sensible". Les vertus de cette liqueur sont triples, selon le rythme ternaire cher aux images positives. Telle est l'action de Dieu en l'homme : préventive; souhaitons qu'elle rende alors inutile les nombreuses thérapies que nous avons évoquées dans toute cette partie, elle est tellement plus agréable !

645 Conclusion sur la médecine

S'il se veut médecin de la vie spirituelle - chirurgien même !-(2), François de Sales n'en oublie pas pour autant le corps. En une époque difficile et menacée, il fait preuve d'une sollicitude et d'une attention qui ne nous étonneront guère envers ceux qui souffrent et dont il connaît les misères. Lui-même sait bien cette épreuve de la maladie pour l'avoir expérimentée lors de sa vie estudiantine en des occurrences qui auraient pu lui être fatales et dans tout le reste d'une existence qui fut souvent marquée par les problèmes de santé.

Le recours aux plantes médicinales et aux traitements médicaux souvent énergiques, voire brutaux, de son temps, sont pour lui le passage obligé de toute vie et l'occasion, une fois de plus, de souligner l'aspect bénéfique de la nature qui sait se montrer une auxiliaire précieuse dans cette lutte contre la souffrance et la maladie.

Dieu, du reste, ne montre-t-il pas l'exemple en prenant la figure du médecin dont le baume parfumé guérit et soulage les plaies les plus cuisantes ? Mais les plantes et les thérapies de ce monde, aussi positives soient-elles, n'apportent qu'un soulagement passager. Ce faisant, elles sont la figuration de cet état de bien-être définitif qu'expérimentera le croyant s'il fait confiance

(1) Oeuvres V 9

(2) Entretiens 1068

au médecin par excellence et au véritable baume précieux, celui qui est distillé par la croix victorieuse.

CONCLUSION

71 LES SOURCES CULTURELLES DU SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ
FRANCOIS DE SALES ET CHEZ LES CONTEMPORAINS

Selon l'inspiration même du Livre de la Genèse (1), il convient que l'homme habite la terre et l'aménage pour son bien-être. L'art et la science viennent donc tout naturellement parfaire une création à façonner et exploiter le plus positivement possible. De plain-pied avec la recherche de son temps, François de Sales n'est pas de ceux qui s'offusquent des chemins que cette recherche emprunte. Et si son propos ne présente pas l'ambition de dresser un panégyrique des découvertes scientifiques de son siècle, nous avons pu observer qu'il n'hésite pas à incorporer dans ses exemples et images bon nombre de traits qui appartiennent à la physique, à la chimie, voire à la cosmographie.

Il faut toutefois se remémorer qu'en ce siècle la recherche se partage assez équitablement entre l'observation de la nature expérimentale et le recours aux textes des Humanistes et savants de l'Antiquité. Pour ce qui regarde le thème de la nature, François de Sales puise plus qu'abondamment dans la production des Humanistes latins. Cet emprunt offre divers avantages : leur autorité, leur éclectisme, l'aspect positif de leur regard porté sur les choses de la nature satisfont aux exigences des images salésiennes. Avec ces précurseurs lointains, l'évêque de Genève ne disconvient pas que l'homme ait à participer, par ses observations et son travail, à l'immense mouvement positif de la vie que révèle la création. Du reste, nous avons pu également observer à quel point François de Sales fait preuve d'une grande liberté à l'égard de ses sources lorsque son propos spirituel l'exige.

C'est que son discours ne s'égare jamais dans un pur exercice de style qui privilégierait l'image pour elle-même.

Les noms mêmes de ses interlocuteurs littéraires, Théotime ou Philothée (2), lui rappellent à l'envi le but de son propos et le terme de sa route spirituelle.

Dès lors, il n'est guère étonnant de voir la Bible

(1) Gn 1,26

(2) "Celui qui craint Dieu", (ce verbe étant à comprendre au sens biblique "d'honorer"), "Celle qui aime Dieu", respectivement dans le Traité de l'amour de Dieu et L'Introduction à la vie dévote .

figurer en bonne place parmi les oeuvres qui inspirent même ses images de la nature. En mettant en avant certains animaux, tout particulièrement symboliques dans les livres sacrés et spécialement dans le Cantique des Cantiques, l'auteur n'apporte pas seulement à son oeuvre un complément d'exemples traditionnels. Il donne au bestiaire ou à la flore une coloration toute particulière et recentrée sur la Révélation. Mais plus encore, en attribuant une origine tout à fait précise à la nature, en soulignant la longue connivence symbolique qui l'unit à l'homme dans cette conjugaison d'harmonies originales si pleines d'enseignement, il suggère qu'elle peut prendre la dimension d'un immense Sacrement continué (1). Nous reviendrons sur cette notion qui donne un sens particulier à ce recours à la tradition biblique.

A la suite de ces textes inspirés, François de Sales effectue quelques emprunts également aux textes de la patristique et de l'hagiographie. Ces emprunts sont assez spéciaux pour la plupart, en tant qu'ils font appel à un fonds de merveilleux chrétien au caractère quelquefois assez étonnant. Leur visée est pourtant intéressante puisqu'elle présente, pour un temps ou un épisode privilégiés, une nature réconciliée avec certains mystiques, anticipation merveilleuse de la transfiguration universelle à venir. Certains traits rapportent, il est vrai, des exemples de justice immanente de caractère assez négatif et effrayant (2). Cette pédagogie fondée sur une crainte quelque peu primaire disparaîtra graduellement lorsque les textes polémiques salésiens laisseront place à des ouvrages à la spiritualité plus élaborée et d'inspiration bien différente .

Tout cet ensemble de niveaux d'inspiration et de sources littéraires assure une synthèse harmonieusement mise en forme sous la plume salésienne.

- (1) Comme nous l'avons montré, par exemple, dans notre chapitre sur les avettes et aussi à propos des rossignols.
- (2) Notamment dans certaines relations de miracles, relevées dans les ouvrages polémiques : cf. Oeuvres I 105, II 157.

72 LE SENTIMENT DE LA NATURE SALESIEEN

A l'issue de notre étude, nous aimerions dégager quelques points qui nous ont semblé tout à fait caractéristiques du sentiment de la nature salésien.

721 Luminosité salésienne

L'élément le plus caractéristique est sans aucun doute sa luminosité. Nous avons pu observer à loisir à quel point l'image du soleil était privilégiée. Nous avons également pu remarquer combien la vision qui se dégage de l'ensemble de cette création s'apparente davantage à l'explosion printanière d'un matin de Pâques qu'à un temps d'hiver et de nuit (1). Il est vrai que le temps de la nuit n'est point absent des oeuvres de François de Sales et qu'il évoque parfois, en une tradition très johannique, les oeuvres des ténèbres (2). La nuit, pourtant, n'est jamais définitive sous sa plume, tant il est vrai qu'elle suggère toujours, en contrepoint, un jour à venir. Il est bien remarquable de considérer que, même cet élément traditionnellement connoté de manière négative, peut prendre un sens positif dans la Bible, tout comme dans les oeuvres salésiennes. Temps de l'appel, de la veille, de la promesse de l'aube, il est fécond quand il est habité par la Divinité.

L'utilisation que fait l'auteur de ce dualisme entre la lumière et les ténèbres est, du reste, tout à fait éloquente et révélatrice de l'inspiration salésienne. Cette inspiration est profondément ancrée dans l'expérience de l'auteur, qui confie dans ses souvenirs d'enfance qu'il ressentit très jeune une véritable terreur panique de la nuit, terreur qu'il parvint à surmonter en la sublimant et en lui donnant un caractère religieux. Ce sont des choses qui marquent. Tout comme furent également marquantes les

(1) Dans un sermon autographe, François de Sales confirme du reste lui-même cette intuition en décrivant la renaissance de la terre à Pâques. cf. Oeuvres VII 377 et sq.

(2) "On fait des bals de nuit, et parmi les tenebres et obscurites il est aysé de faire glisser plusieurs accidens tenebreux et vicieux en un sujet qui de soy-mesme est fort susceptible du mal (...)." cf. Oeuvres III 249. "Les voyages et oeuvres de la nuit sont sujetz a de mauvaises rencontres (...)." cf. XVI 317. Symboliquement aussi, la nuit évoque le temps du doute spirituel et de l'infidélité. cf. IV 159.

crises spirituelles qu'il eut à affronter à Paris, puis à Padoue : temps de nuit, de doute et d'effroi dont aucun auteur mystique ne put jamais faire l'économie. Cette expérience existentielle dissuade à jamais d'une présentation par trop idéalisée du jour. Mais connaissant la nuit, l'auteur apprécie d'autant plus intensément la clarté et la lumière divines. Le soleil qui les engendre prendra alors tout naturellement le caractère de la divinité. Son amour universel et éclatant n'est nulle part vraiment absent des oeuvres salésiennes. Il éclaire et échauffe en procédant par notion de plaisir, il éveille à la vie. Mais, ce faisant, sa présence universelle ne saurait demeurer invariable et continue. Dans la vie intérieure, en effet, il n'est pas que des nuits et des jours, il est souvent un temps de brouillard tout aussi fréquent que durant l'hiver des basses vallées montagnardes.

De ce point de vue, un certain nombre d'images nous dévoilent une luminosité en "clair-obscur". Il est vrai que le soleil connaît le langage de la nuance et des dégradés qui ne sont pas sans beauté. Mais parmi toutes ces évocations, c'est certainement l'aube qui a les faveurs de l'auteur : temps des commencements et de l'espérance, elle consacre déjà la victoire du soleil sur la nuit; son triomphe graduel est tout aussi inéluctable que la victoire du croyant au coeur du combat spirituel qu'il est appelé à mener.

Il est bon de nous souvenir que soleil et lumière étaient perçus dans le Livre de la Genèse (1) comme les premières créations du Très-Haut. Pour François de Sales, cette toute première manifestation de l'Incarnation possède bien la primauté sur celles qui lui seront adjointes tout au long des sept jours de la Création. Cela étant, la lumière permettra encore nombre d'analogies avec le domaine de la vie intérieure de l'homme, qui dérivent directement de cette primauté. Nous allons en reprendre brièvement certains aspects fondamentaux.

7211 Un Dieu éclatant

Dieu est donc éclatant, comme le soleil ou encore comme le feu.

L'inspiration du Cantique des Cantiques parle à loisir de cet

(1) Gn 1

amour lumineux en termes d'aube et de printemps. Le recours salésien à la tradition biblique empêche ainsi la conception d'une lumière qui, révélant le Beau et le Vrai, s'apparenterait à quelque courant néo-platonicien.

De fait, l'inspiration systématique du Cantique privilégie une vision sémitique des choses et disqualifie un recours à la philosophie grecque en ce domaine. L'amour dont nous parle François de Sales transforme aussi efficacement la personne que le soleil ne fonce le teint de la Sulamite. Ainsi le soleil salésien est présent au coeur de la Création actuelle-et non pas à venir seulement-et il n'éclaire pas en dehors d'elle la réalité des choses.

7212 La beauté du jour

En réponse à cette lumineuse et universelle présence, la beauté du jour invite à la louange, tout comme elle invite au voyage, si l'on se rappelle "l'imagination des voyageurs endormis" (1). Ce n'est sans doute pas là son rôle premier, mais cette fonction n'est pas sans importance.

7213 La lumière à venir

Pourtant la lumière de la Création, aussi belle et positive soit-elle, est appelée à une transformation inéluctable. Sa beauté actuelle ne saurait être qu'apparence; elle est, bien davantage, préfiguration du Royaume déjà là et pourtant non encore définitivement accompli. La réalité perceptible est donc la pâle anticipation de la transfiguration future. Cette transformation est engendrée par un combat incessant, en une dynamique perpétuelle qui voit, dans le cadre de toute la nature, la lutte des forces de vie et de croissance contre les forces du mal, de l'usure et de la mort. Rien dans cette nature n'est donc présenté comme définitivement mauvais; tout y est, au contraire, en voie de transfiguration. La corporalité n'est nullement décrite sous la figure de quelque prison navrante. Cette transformation à venir, entraînée par la Résurrection du Christ, victoire sur la mort et les ténèbres, est déjà en chemin et elle s'opère, quels qu'en soient les aléas, aussi sûrement que le grain germe mystérieusement en la terre (2). Ainsi

(1) Oeuvres IV 229

(2) Jn 12,24

le croyant peut déjà, en étant attentif à ces forces de vie à l'oeuvre dans toute la Création sous ses yeux déployée, entrevoir cette transfiguration, ou tout au moins en appréhender, en même temps que la promesse formelle, les premiers et tangibles mouvements.

7214 Dieu se dit par la lumière

Enfin, en créant la lumière, Dieu dit quelque chose de lui-même à travers cette création primordiale. Tout d'abord il affirme une volonté de communiquer, discernable pour l'homme à travers l'analogie de la lumière qui se communique. Il est vrai que celle-ci éblouit parfois, tout comme donne le vertige la distance transcendante qui sépare la Divinité du croyant; mais sous la plume salésienne, cette lumière sait s'adoucir et se faire invitation plus qu'agression. Elle incite davantage à la mise en route qu'à l'effroi. Elle a bien, selon le mot même de l'évêque de Genève, "la douce violence" (1) du Dieu patient et jaloux de l'Ancien Testament.

Cet éclairage primordial de la Création n'est pas le tout du spectacle toujours offert à la contemplation du croyant. Serviteur d'une nature aux multiples et diverses réalités, il sait donner toute leur beauté aux créatures qui en constituent l'harmonie.

722 La dynamique du bestiaire salésien

C'est dans le coeur d'une nature toute baignée de soleil que prend place le bestiaire salésien. On est frappé, sans doute, à la fois par son étonnante diversité et par son extraordinaire dynamisme. Le foisonnement des espèces, leur vitalité toujours en mouvement mettent en scène une profusion de vie, un élan toujours divers et renouvelé, une connivence aussi avec le monde de la relation à Dieu. Du reste, l'activité même des figures présentées n'est-elle pas en soi signe du divin ?

En effet les animaux, à leur manière, en tenant dans le vaste orchestre de la Création des parties si diverses, participent à l'harmonie d'un discours sur Dieu. Ils sont, à les bien

(1) Oeuvres IV 229

regarder, source et occasion d'édification. Certains le sont spontanément, de manière tangible, d'autres plus obscurément et presque en contrepoint, mais tous ont quelque chose à dire de leur Créateur. Ils réalisent ensemble cette vocation de synthèse - sans doute si difficile à l'homme - des dimensions de l'immanence et de la transcendance. De fait, ils sont tout d'abord prodigieusement incarnés et sans doute dans l'acception la plus primaire du terme. Leur instinct les guide sur le chemin d'une survie essentielle. Déterminés par cette réalité incontournable, ils sont, pour quelques-uns, terriblement pesants lorsque cette incarnation a pris le pas sur tout le reste : mulets, et pour une moindre part, chevaux et cerfs témoignent de cette pesanteur. Certains, pourtant, mettent dans cette incarnation une force de mimétisme qui laisse déjà penser que certaines transformations peuvent s'opérer dans le sens positif d'une purification, d'un surcroît de vie et de beauté. Le lièvre des montagnes qui, en consommant de la neige, devient immaculé, en est une bonne illustration, ou bien encore le caméléon dont l'exemple paraîtra aujourd'hui scientifiquement mieux justifié.

Cela étant, quelques animaux privilégiés sont, dans le même temps, de la terre et "d'en haut". Ils regardent le ciel et aiment le soleil, ils connaissent cette dynamique du vol, même si l'attachement terrestre rend leur élévation parfois si difficile. Cet effort est bien réel, même s'il n'est pas seulement le fait de leur volonté seule, et requiert une capacité à collaborer avec le souffle dynamique d'un vent qui s'apparente si bien au souffle de la Pentecôte. Et il n'est guère que certaines petites créatures d'élite, comme les oiseaux de paradis, qui puissent mythiquement prétendre ne jamais toucher le sol que morts. Ainsi, cet attachement terrestre, qui est le lot de la plupart des créatures, n'a rien de négatif; il prend parfois, bien au contraire, un caractère tout à fait exemplaire. Le phénix qui sacrifie sa vie sur le terrestre bûcher pour renaître, l'aigle fidèle à l'amour de la jeune fille, le pélican sacrifiant sa vie en son nid pour sauver les jeunes vies de sa progéniture menacée par le venin, en sont des exemples éloquents.

De plus, le chant d'un autre oiseau, la philomèle, introduit le lecteur au sublime d'une mélodie qui a déjà un goût

d'éternité. Cet oiseau exemplaire vit une destinée véritablement sacrificielle, tandis que la tension extrême de la recherche esthétique et divine qu'il mène épuise littéralement son auteur. La colombe du Cantique des Cantiques ne tiendra pas un autre discours : son amoureuse prudence, sa candeur, sa propension au sacrifice, sont en tout point remarquables, même si ces vertus se doivent d'être accompagnées, selon le mot de l'Évangile, de la prudence des serpents. Constamment menacé du fait de sa pacifique complexion, cet oiseau incarne la joie de vivre des enfants de Dieu. La colombe est bien l'image de l'homme à la fois fragile et vulnérable, mais aussi habitué du destin sublime d'être le signe de l'Esprit de Dieu.

Comment s'étonner, dès lors, s'il fallait décerner une couronne à la reine de la création salésienne, d'avoir à privilégier l'avette : créature ailée, et donc d'en haut, mais tellement terrestre aussi, elle dont toute l'activité consiste à butiner les fleurs d'une création si diversement incarnée, pour en tirer un miel au goût d'éternité ? L'avette est bien le modèle spirituel du croyant, selon François de Sales, le parangon de la Visitandine, et en cela l'auteur ne saurait mieux dire, mais aussi de Philothée, femme et homme dans le monde qui conquièrent leur sainteté dans le tracassé du ménage et recueillent leur dévotion dans la banalité de tous les quotidiens .

Aussi, tout naturellement, l'avette nous introduit à concevoir encore dans son ensemble l'aspect si éminemment positif de la flore salésienne.

723 Une flore marquée par un enracinement profond et un élan vers le haut

Il serait inutile de reprendre nos conclusions sur la primauté de l'arbre dans le domaine végétal. Ce symbole de l'enracinement nécessaire "en bas", sur une terre profondément stable et féconde, favorise le paradoxe d'un élan vers "le haut", d'un élan vers le ciel, mais aussi, par ses frondaisons horizontales qui l'apparentent analogiquement à la croix, à une dimension d'horizontalité tout à fait complémentaire.

L'arbre, dans les leçons qu'il donne, ne parle pas seulement de tradition et de mouvement. Il n'est pas immuable, il est,

lui aussi sujet aux tempêtes , voire aux déracinements. S'il témoigne par sa croissance , il parle également de mort et d'abatement. Pourtant , le plus souvent, son cycle même présente l'alternance pleine d'espérance de la mort de l'hiver et de l'éclatement vital du printemps .

De plus , l'arbre , par sa diversité, offre également une belle leçon de complémentarité et d'équilibre. En effet, il n'est pas de fruit qui offre un goût idéal. Chacun participe à sa manière à une harmonie universelle faite de l'ensemble, de la conjonction de toutes ses productions. De fait , la production mentionnée par l'auteur est tout à fait éclectique, passant en revue des arbres traditionnels de la Savoie comme le pommier ou le poirier et arrivant à évoquer des plants plus exotiques qu'il emprunte à Pline : orangers, dattiers, citronniers, grenadiers.

L'arbre ne sait faire oublier une autre image essentielle de la flore salésienne, celle du jardin. Ce lieu aux consonances bibliques présente la figure d'une création achevée quand l'homme reprend, par son travail, le projet divin arrêté par la faute. Le jardin offre l'avantage de ne pas privilégier telle ou telle essence particulière, mais au contraire d'introduire une beauté faite d'une grande diversité de productions. Dans ce contexte, la fleur prend place en offrant à chacun la langage complémentaire de son odeur et de son apparence esthétique. Aussi est-elle tout à fait habilitée à parler de vertus, de chasteté comme les lys, de simplicité comme la violette ou tout simplement de beauté comme la rose. Ainsi que les autres , cette dernière échappe à la naïveté d'une vision par trop idyllique de la nature . La rose salésienne possède ces épines que l'on ne saurait ignorer .

Enfin une troisième fonction de la flore la montrera en fidèle alliée et mère nourricière de l'humanité. Car déjà maintenant, l'harmonie est possible, l'équilibre nécessaire dans le cadre d'un travail, non pas perçu comme un châtement, mais comme une collaboration avec l'acte créateur originel entre l'homme et l'univers. La vigne en sera l'un des signes, elle qui produit le vin de la fête et de la rencontre et symbolise également, en sa fraîche et joyeuse nouveauté , la fiancée du Cantique des Cantiques.

Le mystère de la germination du grain n'est pas un moins grand mystère, employé par le Christ lui-même pour initier ses apôtres à la réalité de la dimension du Royaume et du devenir de l'homme dans l'histoire du salut .

Mais, par la diversité de ses productions, la nature nourricière ne présente rien de prosaïque ou de profane. Il y a une certaine grandeur dans le potiron et dans la fraise, dans le melon et le concombre.

C'est en un jardin que l'aventure biblique de l'humanité a commencé (1), c'est dans un autre jardin que le Fils de Dieu consumma le temps du sacrifice rédempteur (2).

724 La nature comme obstacle

L'admiration pour la nature, qu'elle relève de l'observation des astres ou de celle du bestiaire et de la flore, peut être signe de naïveté. Ne serait-ce pas là quelque fuite suspecte d'une réalité trop dure, quelque retraite dans les derniers bastions d'un paradis perdu qui résisterait mieux qu'en d'autres lieux à la lente dégradation de l'univers ?

En cette époque, dans une province rude et éloignée de tout centre intellectuel important, la nature ne pouvait guère se targuer d'être un lieu de culture. Peuplée de loups, de serpents, voire de lions, elle présente de surcroît des fruits parfois vénéneux.

Un auteur peu rancunier... Pour qui connaît la biographie de l'auteur persiste un léger étonnement de voir érigée à ce point en maîtresse de spiritualité cette "marâtre" (3) qui faillit par deux fois, au moins, être la cause de la disparition du jeune prévôt en expédition dans le Chablais ou qui faillit encore l'engloutir dans ses flots lors de sa vie estudiantine. La correspondance salésienne confie occasionnellement les impressions fugitives laissées par un passage dangereux, une montagne sauvage, un gué délicat. Sa province tout entière paraît parfois quelque prison resserrée entre les montagnes. L'élément liquide ne se montre guère clément pour le navigateur malheureux que fut l'évêque en plusieurs occasions. Quant aux rencontres avec des êtres attendus, combien de fois elles furent perturbées, voire entravées, par le mauvais état des chemins et des conditions atmosphériques détestables...

(1) Le jardin de l'Eden, Gn 2,8 et sq.

(2) Le jardin des Oliviers, Jn 18,1

(3) Ronsard, Odes I,17

Tout cela serait-il oublié ? Non. Pour l'auteur, ces inconvénients appartiennent à la réalité d'une existence qu'il assume et qui l'empêche tout au moins de sombrer dans la facilité d'un panégyrique outrancier de la nature. Comme tout élément de la création, elle est digne de cette admiration dont nous avons parlé. Mais son inachèvement la rend mystérieusement sujette à ces forces du mal que précisément le croyant est invité à affronter.

Le temps de la vie humaine n'est pas encore celui d'un paradis, non pas retrouvé, car la nature serait alors le triste reflet d'un état antérieur idéal, mais à venir, en gestation, en transfiguration.

La rudesse même de la création, son hostilité manifeste, prennent alors un autre sens tout à fait cohérent avec le paysage intérieur de l'auteur : la nature devient ainsi le signe du combat spirituel.

De fait, pour François de Sales, la vie intérieure n'est pas différente de la vie extérieure. Sa réalité est tout aussi objective et perceptible. Les tempêtes et débordements de l'une correspondent étrangement aux doutes et afflictions de l'autre. Mais au matin de Pâques, la nature resplendit en la fête continuée d'un printemps retrouvé. La nature, tout autant que la tranquille intuition optimiste de l'auteur, enseigne donc la certitude d'une victoire, la confiance absolue en un printemps, la promesse du voyage possible devant l'obstacle le plus insurmontable. Cette victoire, déjà acquise avec certitude, requiert simplement la patience du semeur et respecte le long mûrissement souterrain de la graine enfouie. La rudesse de la nature invite donc logiquement l'homme à une attitude de dynamique patience. Son espérance ne le dispensera pas du combat.

Car cette même nature, en tant qu'elle est obstacle, prend la figure d'un défi constant jeté à l'homme. En cela, elle l'invitera constamment à l'invention.

725 Pour surmonter les obstacles, le croyant est invité à l'attention

Nous avons à diverses reprises souligné le fait que

François de Sales ne présente pas la figure d'un théoricien des choses de la nature, ou encore d'un érudit. Ses propres observations apportent à ses ouvrages des éléments pleins de vie et de vérité. Cette propension à l'observation de la nature n'est pas seulement un pur élan de curiosité. Invité à l'attention, l'auteur a ainsi développé en lui un talent qui lui sera fort précieux lorsqu'il s'agira de s'occuper de l'homme. Ses biographes ont, à diverses reprises, relevé chez lui cette étonnante capacité d'attention qu'il manifestait quotidiennement.

Par ailleurs, sa sensibilité est également très forte. Il se laisse émouvoir par un spectacle de la nature, par la détresse des petites créatures menacées; il s'émerveille devant la pratique vertueuse ou l'abnégation de tel ou tel animal. Il est encore sensible aux dégâts provoqués par les orages ou émerveillé par le fruit du travail du laboureur consciencieux.

Cette sensibilité, demeurée intacte en lui, fut encore une aide appréciable lorsqu'il eut à se pencher sur l'âme humaine et tout particulièrement dans l'accompagnement spirituel qui nous est révélé par sa Correspondance.

Cette émotion attentive et délicate sollicite également la mémoire, faculté bien précieuse dans la relation humaine. François de Sales, dans ce qu'il nous livre à l'occasion de sa production littéraire, semble présenter une grande propension à retenir nombre de petits faits qu'il avait observés, même en des âges assez tendres, et qu'il tresse en faisceaux pour illustrer ses propos spirituels.

Enfin, la nature observée donnera encore à l'auteur l'occasion d'affirmer une fois encore sa liberté. Non pas esclave de ses observations au point de vouloir les exprimer toutes, il use de celles-ci avec une grande disponibilité et souplesse pour un plus haut service, n'hésitant pas à transformer ou embellir ce que sa mémoire lui livre, pour faire mieux goûter à son lecteur le haut chemin spirituel qu'il a lui-même expérimenté.

73 LES CINQ PROPOSITIONS INITIALES

Dans notre introduction, nous avons présenté le projet d'examiner et d'éprouver cinq propositions qui pouvaient nous permettre de discerner le rôle de la nature dans les oeuvres que nous avons étudiées. Le temps est venu de reprendre chacune d'entre elles à la lumière de ce que notre étude thématique des images de la nature nous a permis de découvrir.

731 Première proposition : Nature et découverte de Dieu

Notre proposition de départ indiquait que François de Sales désire faire découvrir en la nature, dans l'univers tout entier, un livre parlant de Dieu dans la mesure où, précisément, l'ouvrage parle sans cesse de l'ouvrier.

De ce point de vue, l'étude du corpus salésien, du fait de son abondance et de sa très grande diversité, nous dépeint tout l'univers comme la toute première révélation de la divinité, sa toute première Incarnation. De fait, il est traditionnellement admis de nommer cette révélation "montante", en tant qu'elle requiert de la part du chercheur de Dieu ce regard de bas en haut qui introduit le tout premier mouvement religieux (1). La contemplation de la voûte céleste permet ainsi à l'homme d'imaginer quelque chose qui dépasse infiniment sa propre petitesse (2).

"Les cieux racontent la gloire de Dieu" affirme le Psalmiste (3). Ce mouvement peut être produit également par d'autres contemplations, celle de l'arbre, par exemple, qui s'enracine dans la terre et s'élève haut dans le ciel, ou encore celle de la montagne. Cependant, ces autres éléments qui suggèrent un regard ascendant finissent toujours par désigner la voûte céleste et les luminaires qui l'éclairent. Parmi ces derniers, c'est l'astre du jour qui, dans la thématique salésienne, sera le moyen privilégié

(1) La révélation "descendante" est, dans cette perspective, l'Incarnation par excellence du Verbe, "descendant" sur terre en prenant la condition humaine.

(2) Dans la Genèse, Abraham est invité à lever les yeux pour contempler la terre de la promesse (Gn 13,14) ou, mieux encore, à contempler le ciel pour prendre la mesure de la promesse de sa descendance (Gn 15,5).

(3) Ps 19,2 et Ps 8,4

d'un regard vers le haut, d'une première approche du Dieu créateur.

Mais quel est ce Dieu ainsi désigné par la nature ? La recherche religieuse de l'Antiquité païenne, malgré quelques pages sublimes, avait exprimé en un panthéisme diffus, une toute première intuition bien éloignée de la révélation biblique (1). Il demeure bien certain, dans la tradition chrétienne, que cette première étape de la Révélation, cette première Incarnation que constitue le déploiement de l'univers, ne saurait suffire à trouver la vérité, si elle n'est pas relayée par une deuxième révélation : la Parole de Dieu, la Bible, graduellement découverte à l'inspiration des rédacteurs du peuple d'Israël. Cette Parole n'est ni abstraite, ni désincarnée. Elle parle de cosmos, de créatures vivantes, du temps aussi qui, avec le rythme des saisons, des jours et des nuits, n'est pas la moindre des créatures. Inlassablement cette Parole Inspirée redit l'action de Dieu en chacune des créatures et, tout particulièrement, au coeur du temps, qui devient alors histoire du peuple des croyants. Toute cette révélation vétérotestamentaire, avec des accents diversifiés, prépare l'Incarnation du Verbe fait chair, qui s'inscrit au sein de la nature et du peuple choisi : Fils d'Israël, créature au milieu d'un monde créé pour lui, le Christ est le Fils unique de Dieu.

Aussi, prenant en compte non seulement le pur spectacle de l'univers déployé sous ses yeux, mais aussi ce que cet univers prépare et rappelle pour François de Sales, le croyant peut découvrir quelque chose de son Dieu. A la lumière de l'enseignement du Christ, il conçoit ainsi, en filigrane dans toute la nature, la figure d'un Dieu trinitaire, même si l'économie de cette Révélation ne fait percevoir que graduellement cette réalité essentielle (2). A posteriori sans doute, mais non sans profit, le croyant peut, comme l'y invite François de Sales,

(1) Les Anciens, sensibles à la première incarnation, celle de la nature, ne pouvaient qu'ignorer les suivantes, ce qui explique traditionnellement pour l'apologétique chrétienne, leur impossibilité à découvrir le Dieu véritable.

(2) L'épisode de Mambré rapportant la visite de trois voyageurs au campement d'Abraham (Gn 18), le "trisagion" révélé lors de la vocation d'Isaïe (Is 6,3), préparent graduellement une révélation confirmée par le Nouveau Testament.

percevoir que, dès l'origine de l'univers, tous les éléments du cosmos parlent, de fait, du Dieu trinitaire qui a inscrit sa marque dans toute réalité créée. En effet, le Dieu de la Bible, quoique confessé comme unique, - conception qui disqualifie définitivement toute tentation polythéiste -, ne saurait être perçu comme solitaire. De fait, un Dieu solitaire n'aurait jamais pu créer la nature, car il fallait bien qu'il fût en lui-même diversité pour pouvoir créer cette diversité si éclatante. Il fallait qu'il fût également mouvement pour pouvoir engendrer le mouvement. Dieu, éternel mouvement, a ainsi communiqué ce mouvement inhérent à toute vie. L'observation de la nature permet ainsi de découvrir que tout, dans l'oeuvre de Dieu, parle de mouvement, que tout est signe d'un Dieu qui agit parce qu'il est. La création, en présentant en outre une infinie diversité de créatures possibles, dans la variété incroyable des espèces animales et végétales, puis à l'intérieur de chaque espèce, dans l'irréductible originalité de chaque individu, parle ainsi d'un Dieu trinitaire capable de créer, par amour, la diversité car il est dans sa nature trinitaire même d'être porté à la communication. Cette observation permet, dans le même temps, de découvrir un Dieu d'amour et de bonté. De tous les "transcendants" traditionnellement proposés par la philosophie antique, le "bon" est certainement le plus caractéristique de la divinité révélée des chrétiens. Le "bon" est, en effet, impossible à imaginer en dehors d'un élément comparatif. Un Dieu solitaire eût pu être beau, vrai et juste. Sa bonté était inimaginable. En se présentant sous le jour de la diversité, la création parle donc indéniablement de relation, et cela même dans les exemples les plus prosaïques que nous avons évoqués : dans cette "convenance réciproque de l'homme et de l'animal" par exemple, dans cette nécessité pour l'homme d'enter l'arbre sauvage afin qu'il produise un fruit meilleur, ou encore au coeur de cette étonnante alchimie toujours renouvelée de l'eau, de l'air et du soleil... Et cette relation, du fait du caractère même de la création, ne saurait être qu'une relation de bonté. Avant même qu'un certain Jésus de Nazareth ne vienne annoncer à une poignée de pêcheurs galiléens

perplexes, que celui qui le voyait, voyait le Père (1), et qu'un jour ils recevraient la force du Paraclet (2), le cosmos tout entier portait témoignage d'un "Eternel Créant" fait des trois personnes irréductibles du Père ouvrant comme deux mains le Verbe et l'Esprit, force d'Amour unissant intimement et éternellement le Père et son Fils. Il fallut pourtant attendre la venue de ce Fils pour que, à la manière d'un dénouement fort bien construit, dans la pièce jouée par les trois Personnes, le rôle de chacune devînt compréhensible.

On comprendra mieux, dès lors, combien François de Sales, qui fut si particulièrement sensible à la contemplation trinitaire de son Dieu (3), a su, en retour, regarder la nature avec une rare intensité et sous toutes les formes qu'elle pouvait offrir.

C'est qu'il a lu partout la présence aimante du Dieu Trinitaire et le Dieu créateur ne lui est pas apparu autrement. Pourtant il est indéniable que la lecture du Livre de la nature ne prédisposait sans doute pas automatiquement à une telle conclusion. Ne pourrait-on pas objecter que la nature n'est pas toujours belle et clémente, et que le mouvement qui pousse le mortel à lever les mains vers le ciel à l'heure du péril présenté par la nature est à la fois respectable et pernicieux ? On se souvient combien François de Sales s'amusa de la subite dévotion de ses proches lors d'un orage d'une particulière intensité au château de Thorens... Ce mouvement provoque ou tout au moins peut provoquer, c'est vrai, en un dépassement sublime, l'homme à définir le lieu d'une réalité qui le transcende, faisant éclater le ciel à la mesure de l'espérance qui l'habite et produisant cet effort initial indispensable à toute démarche spirituelle. Mais ce même mouvement est tout aussi pernicieux s'il brise le regard hardi de l'homme pour l'enfermer dans l'obscurité débilante de ses

(1) Jn 8,19

(2) Jn 14,16

(3) Le jour de sa consécration épiscopale, en l'Eglise de Thorens, il fut pris, au dire de ses proches qui en témoignèrent lors de son procès de canonisation, d'une sorte d'extase à propos de laquelle il confessa avoir reçu une révélation particulière au sujet du mystère de la Sainte Trinité. Cette expérience de caractère mystique semble s'être renouvelée plusieurs fois. De fait, le Traité de l'amour de Dieu, tout comme sa correspondance et sa prédication, attestent de ce souci de communiquer explicitement ou implicitement à ses lecteurs toute la richesse de ce mystère.

peurs, de ses tabous et de ses superstitions. Il peut même, en dernier ressort, induire la figure d'un Dieu pervers, potentat capricieux ou "père sadique", qui se repaît à l'envi du spectacle de ses créatures aux prises avec une souffrance que, d'un mot, il pourrait faire cesser : le souci de l'homme ne serait plus alors que de se concilier ses bonnes grâces ou, tout au moins, d'éviter son irascible attention à l'aide de sacrifices. Cette forme religieuse archaïque, si elle apparaît en filigrane dans les récits les plus primitifs (1) de la Bible, est démentie avec la force que l'on sait par toute la dynamique de la Révélation de l'Ancien Testament, et plus encore par celle du Nouveau Testament. Elle n'en demeure pourtant pas moins présente, parfois, dans l'inconscient collectif du peuple d'Israël.

François de Sales connaît cette "religion naturelle" qui, même en terre chrétienne, remplit les églises aux jours de calamités. Il emprunte donc à Tite-live, avec un inaltérable optimisme, le sens positif qu'elle peut apporter :

Les éclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations et autres tels accidens inopinés excitent mesme les plus indevots a craindre Dieu (2).

Mais cette religion naturelle ne saurait demeurer pour lui le chemin d'une véritable rencontre avec le Dieu d'amour, même si l'approche qu'elle propose permet un préalable qu'il conviendra de dépasser.

La démarche que François de Sales suggère à son lecteur est donc bien éloignée d'une démarche teintée d'ambiguïté.

Plus positivement donc, l'auteur met en lumière la nature dans son ensemble sous les traits d'un être qu'il faut interpeller pour l'entendre parler de Dieu, et non pour en implorer les bonnes grâces. Il sait capter le chant qui monte de la plus humble des créatures, comme de la plus remarquable, pour dire que ce chant est parole de Dieu. Alors, d'une certaine manière, et par une sorte d'anticipation déjà perceptible d'une transfiguration à venir qui ira dans le sens de ce que désire son Créateur, l'arbre n'est plus l'arbre seulement, mais le signe

(1) Le sacrifice d'Isaac dans son premier élan, par exemple. Gn 22, 1 et sq.

(2) Oeuvres V 300

d'une vie plantée par Dieu au coeur de sa création pour qu'elle perdure et porte du fruit, le signe de l'homme debout comme le veut la divinité qui l'a créé à son image et ressemblance. L'arbre est encore, d'une manière toujours renouvelée, le constituant privilégié d'une forêt de symboles. Et pour qui sait déchiffrer le message dynamique de son mouvement, apparaît ainsi l'évidence d'une extraordinaire correspondance avec l'élaboration de la vie intérieure, c'est-à-dire de l'histoire intime du croyant avec son Dieu.

De même, pour prendre encore l'un des exemples chers à l'auteur, l'abeille n'est plus l'abeille, ce charmant petit insecte bienfaisant qui nous est si familier, mais l'étrange et merveilleux miroir de l'aventure du croyant. Le soleil n'est pas seulement beau, il parle d'autre chose en un glissement de sens intuitivement discernable, qui permet de passer graduellement du soleil au créateur du soleil. La perle se laisse chercher comme se laisse chercher l'aventure mystique, qui n'est plus l'apanage exclusif de quelques spécialistes enfroqués, mais bien la possibilité offerte à tous ceux qui acceptent de faire, avec la nature, ce chemin de découverte.

En parlant du Dieu trinitaire, en le laissant deviner dans toute la création, la nature parle aussi dans le même temps de l'histoire à laquelle est appelé le croyant avec son Dieu : l'histoire d'une relation qui le mènera à son tour de la méditation à la contemplation et de la recherche au bonheur, à cette "félicité" à laquelle il est invité.

732 Deuxième proposition : Attitude du croyant face à son Créateur

Notre seconde proposition posait la question de l'attitude du croyant en face de la Création. Nous avons suggéré que cette attitude pût être et demeurer une attitude de louange. A celui qui a su lever les yeux, il est donné de lever les mains pour la louange. Les deux François, celui d'Assise et celui de Genève, se rejoignent ici sans doute quelque peu. Nous reviendrons ultérieurement sur ce thème de la contemplation qui suit l'étape salésienne de la méditation; cependant, nous pouvons également constater que François de Sales pense à la source du Cantique des Cantiques plus qu'à celle du Cantique des Créatures :

dans le premier, la nature est accomplie, elle vibre à l'unisson d'un amour universel dépeint sous le signe du printemps dans le second, elle est en marche et achèvera sa transfiguration par le passage de la mort à la résurrection.

Pour une part, l'invitation salésienne à la louange s'inscrit dans l'esprit d'un certain nombre de Psaumes où s'exprime la louange émerveillée que les créatures adressent à leur Créateur, mais aussi la louange que le croyant adresse pour sa Création au Créateur. La volonté de Dieu s'y manifeste parfois par l'intermédiaire de prodiges particuliers, décrits en langage poétique, essentiellement sous la forme de la personnification.

La mer voit et s'enfuit,
le Jourdain retourne en arrière.
Les montagnes sautent comme des béliers
et les collines comme des agneaux (1),

mais plus encore, c'est dans le cours normal des événements et des cycles de la nature que se manifeste l'action de Dieu au coeur de sa création :

Faisant monter les nuages du bout de la terre,
il produit avec les éclairs la pluie.
Il tire le vent de ses trésors (2).

Quoi de plus naturel que cet orage d'été accompagné de bourrasques ? Dieu se révèle parfaitement dans le cours régulier de la nature. Ainsi, en mettant en scène dans leur apparence la plus naturelle les cycles des saisons, les habitudes des animaux, les cycles de croissance de la végétation, François de Sales invite tout naturellement, dans la lignée de ces Psaumes, son lecteur à se mettre dans cette attitude de louange pour redire à l'envi "qu'éternel est l'amour de Dieu" (3). Cette louange n'est, du reste, pas seulement objective et extérieure à l'homme pour caractériser une nature qui aurait conservé les apparences d'une innocence originelle.

Le Psaume, en effet, - et ceci sera repris par François de Sales -, lie volontiers la louange à Dieu pour les éléments de la nature et l'action de grâce pour l'action de Dieu-avec-son-peuple.

(1) Ps 114, 3-8

(2) Ibidem

(3) Ps 136

Le Psaume 147 en est un bon exemple qui unit dans le même mouvement deux réalités perçues comme indissociables. Il invite, en effet, à louer Dieu qui rassemble les déportés d'Israël, guérit les coeurs blessés et appelle chaque étoile par son nom. François de Sales ne procède pas autrement, incitant implicitement, page après page, son lecteur à la louange, à la fois pour la nature et ses merveilles qu'il observe, et pour ce que cette même nature lui révèle de l'action de Dieu dans sa propre histoire personnelle et dans l'histoire collective de son peuple, c'est-à-dire de son Eglise.

De plus, dans la tradition psalmique, la nature se présente comme l'ouvrage déchiffrable de la Parole de Dieu et tout s'y révèle signe d'une présence, non pas sous la forme diffuse de quelque panthéisme, mais bien dans le mouvement général qui laisse discerner une providence bienveillante. Dieu y donne à chaque créature ce dont elle a besoin, sans pour autant exiger une contre partie en sacrifices et sans que l'homme ait dû au préalable s'attirer ses bonnes grâces. Ce don est toute gratuité. Et si l'homme émerveillé de tant de bonté accomplit des gestes de louange aux dimensions liturgiques, ce n'est point tant pour obtenir que pour remercier la divinité de cette largesse.

Le Nouveau Testament saura davantage apporter à ce grand Livre de la parole de Dieu, exprimé par la nature, son sens définitif. L'homme, affirme-t-il, est appelé à être à la suite du Christ une créature nouvelle (1). Pourtant, cette création nouvelle n'a point encore atteint son achèvement. L'homme, intérieurement recréé, gémit en l'attente de la rédemption de son corps. Autour de lui, la création entière, cette oeuvre admirable dont nous avons contemplé les multiples visages, est encore assujettie à la vanité. Elle aspire à être libérée, elle aussi, de "la servitude de la corruption" pour accéder, selon le terme de saint Paul, "à la liberté de la gloire des enfants de Dieu." (2)

Dans la conception chrétienne, l'histoire chemine donc vers ce terme, ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle qu'annonçaient jadis les anciens textes prophétiques, mais aussi le

(1) Rm 8,14

(2) Rm 8, 20-22

Livre de l'Apocalypse (1). Ce terme désignera un univers transfiguré en lequel le cosmos tout entier accèdera à l'éternelle dimension de sa plénitude absolue. Dès lors, tout en lui ne sera plus que louange éternellement (2).

De toutes les sensibilités et insistances que les écoles de spiritualité chrétienne ont pu tirer de l'Écriture, l'attitude de louange est sans doute par excellence un point fort de la tradition franciscaine. Dans cette dynamique, François de Sales se confond-il avec celui dont il porte le prénom ? Pas tout à fait, car même si cette invitation à la louange universelle est bien apparente dans l'oeuvre salésienne, sa visée est tout de même assez différente. La louange salésienne n'est point en effet privilégiée, François de Sales demeurant malgré tout davantage préoccupé par la présentation, sous toutes les formes possibles, de l'amour de son Dieu, que soucieux de composer des recueils hymniques. Sa manière de présenter le thème du soleil est, à cet égard, suffisamment éloquente. Là où la prière franciscaine, dans le Cantique des Créatures, loue le Seigneur, au coeur d'une création déjà réconciliée par "notre soeur la mort", - étape enfin retrouvée de l'acceptation de ce passage obligé vers la transfiguration -, le soleil salésien parlera de l'éveil de la vie intérieure, de réponse et de liberté. Ces visées ne sont en rien contradictoires. Quand "le frère universel" chante son cantique, le pasteur ouvre un chemin de lumière au plus grand nombre.

733 Troisième proposition : La nature salésienne est enseignante

La troisième proposition suggérait une autre fonction de la nature salésienne, celle de proposer un enseignement pour ce qui regarde la spiritualité et la théologie. Ses leçons utilisent l'argument de l'esthétique en désignant le lien qui unit le beau, le vrai, le bien et le bon.

Cette fonction didactique est très importante pour François de Sales. Nous voudrions en reprendre rapidement plusieurs

(1) Is 65,17; Ap 21,1 et sq.

(2) "Il essuiera toute larme de leurs yeux", Ap 21,4. "Il n'y aura plus de nuit (...), car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière". Ap 22,5

aspects, qui apparaissent très clairement dans le Traité de l'amour de Dieu et qui se trouvent de manière plus diffuse dans toutes les autres oeuvres.

La première leçon de la nature est de manifester un "ordre divin", cet ordre éternel étant celui de la Providence. En effet, la sollicitude vigilante du Créateur affirmée dans la Bible ne s'exprime pas à la manière d'un destin qui acculerait l'homme au fatalisme. Elle se manifeste, pour toutes les créatures, l'humaine et les autres, sous la figure d'un jardin planté d'espèces savoureuses ou encore d'une source jaillissante, la métaphore seule étant à même de pouvoir suggérer l'ineffable.

La découverte de cet ordre de la nature qui, pour François de Sales, procède par relation de convenance et de bienveillance, est l'un des multiples profits de la lecture du grand livre de la nature. La première vertu dont il témoigne est la pureté, même si, nous ne saurions l'oublier, cette pureté n'a point encore atteint son achèvement définitif. L'insistance apportée par des images fortes comme celle du feu introduit l'idée d'une purification nécessaire et toujours à renouveler, purification qui n'est pas une destruction, mais une fusion dans le sens où le langage amoureux peut également utiliser ce terme. Cette fusion est "chaleureuse", cette chaleur étant également connotée de façon positive, ce qui se comprendra aisément dans un contexte où la froidure est l'ennemi et où, dans la représentation que se fait l'auteur du paradis, il n'y aura plus nul hiver.

D'autres éléments accréditent cette leçon de pureté :

L'eau, élément essentiel et symbole liturgique par excellence est, dans le Cantique des créatures de François d'Assise, qualifiée de "précieuse et chaste". L'eau salésienne n'est point différente, nous l'avons vu. Métaphores et comparaisons nous parlent de jaillissement, de promesse de vie et de fécondité, de cris de joie aussi. Comme pour tous les symboles, l'ambivalence de cet élément ne saurait faire oublier le caractère parfois tragique de ses manifestations qui, tout comme pour son frère le feu, peuvent se montrer redoutables et destructrices. Mais, du fait même de la fréquence des images présentées avec une connotation positive, nous comprenons aisément que la vocation première de ces éléments primordiaux est, dans la conception salésienne, une vocation à

participer à l'élan positif de la Création et à enseigner cette vertu de pureté.

La terre est maternelle et féconde. Couverte de ces fleurs qui n'aspirent qu'à parler de diversité et, par là même, de beauté, elle se fait source de toute vie et tient déjà le langage de la résurrection : en cela elle introduit une notion de purification universelle et déjà commencée.

L'air est décrit comme mouvement, comme signe de ce mouvement essentiel du Créateur. N'est-il pas aussi le signe de l'Esprit lui-même, respiration amoureuse du Père et du Fils ? L'air seul permet aux ailes de se déployer et de porter haut et loin un vol désiré vers le ciel identifié à la demeure divine.

Le jour, tout baigné de lumière, dit que le soleil de l'amour luit sur toute créature, éclaire et réchauffe; ce soleil, que Dieu fait luire sur les bons comme sur les méchants (1), est invitation à l'aventure, à la marche et à la bonté.

Les étonnants animaux de Pline ne sont pas les derniers à participer à cette leçon de pureté donnée par la nature salésienne. L'aigle n'éprouve-t-il pas pour la jeune fille ces chastes sentiments qui lui font consommer l'holocauste suprême et volontaire de son attachement ?

Et pourquoi les philomèles chantent-elles, même si leur chant n'est point tout à fait exempt de vanité, si ce n'est pour introduire au sublime, à la pureté par excellence ? On ne saurait encore trouver plus bel exemple de pureté que celui donné par l'agnus castus. Quant au diable des mers, s'il exerce une activité abominable dans les fonds vaseux, c'est sans doute pour que l'on puisse contempler, en contrepoint et à sa juste valeur, l'immense désintéressement du poisson lanterne de mer, aux intentions si pures à l'égard des marins en difficulté.

François de Sales nous fait ainsi partager cette grande leçon de pureté émanée de la nature.

Mais ce n'est pas tout : une seconde leçon offerte par la nature est une leçon de vérité. Les éléments primordiaux qui la constituent ne sauraient mentir. Ils sont ce qu'ils sont, pleinement. L'arbre ne saurait tricher : s'il omet d'enfoncer

(1) Mt 5,45

profondément ses racines en la terre, la bourrasque hivernale le bouterait rapidement hors du terreau natal. De même, l'animal inattentif qui se pavanera avec une vaniteuse prétention verra-t-il fondre sur lui le rapace affamé. La nature tout entière présente ainsi une grande leçon d'attention et de vérité. Elle se montre sans pitié pour ceux qui trichent par négligence et qui ne vont pas au fond de la vérité de ce à quoi ils sont appelés. Elle ne connaît point cette compromission qui permet d'éluder la sentence.

La troisième leçon donnée par la nature salésienne dévoile un ordre voulu par Dieu. Cette "immense mécanique" apparaît donc pareille à "un horloge" (1), qui régit le monde des planètes, l'alternance des saisons, ou encore la succession des jours et des nuits. Tout s'y meut selon la "providence" du Dieu créateur qui "vit que tout ce qu'il avait fait était très bon" (2).

En ce sens, la nature est pour le croyant un modèle. Il a, à son tour, à prendre sa place dans la création, sa voix doit se mêler à l'immense musique du cosmos en mouvement. Plus encore, elle est la seule qui puisse donner le ton de la perfection à sa symphonie : son labeur doit s'intégrer harmonieusement dans ses cycles. Le monde entier est, avec l'homme, en marche vers une nature réconciliée avec Dieu, ce "nouvel ordre" qui doit parfaire l'actuel sans pourtant l'annihiler.

Fort de cette vision résolument optimiste, François de Sales ne nous présente point de choses véritablement monstrueuses, foncièrement et définitivement négatives dans la création. Le monstrueux y apparaît parfois en tant qu'assemblage d'éléments qui ne vont pas ensemble et qu'il est donc curieux de montrer - lorsque l'on pense, précisément, à quelques fugitives apparitions de bêtes fantastiques - Mais, en tout état de cause, ces images sont très minoritaires. Si l'auteur ne nie point non plus l'existence de la froidure et des ténèbres, c'est essentiellement de lumière et de chaleur qu'est baignée toute sa création.

L'homme est ainsi une toute petite partie de cette complexe mécanique de l'univers. Sans doute n'aperçoit-il parfois

(1) Oeuvres V 309

(2) Gn 1 passim.

que les cadrans de ce "grand horloge"... , à tel point que lui échappe ainsi, s'il n'y prête pas attention, l'essentiel de ce qui est devant ses yeux, à savoir sa dimension spirituelle.

C'est en méditant sur la raison profonde de l'empressement que mettent les avettes à faire leur miel qu'il arrivera à comprendre qu'elles le font par amour pour cet élément, et que cet amour-là n'est que le pâle reflet d'une gigantesque force d'amour qui inonde le cosmos depuis le début de la Création.

L'ordre de la Création désigne donc un autre ordre qui lui est fort semblable, mais qui ne peut apparaître qu'en portant plus loin le regard. Un proverbe attribué aux Chinois pourrait aider à mieux saisir cela : "Lorsque le sage désigne la lune, l'insensé regarde le doigt". Le "doigt" de la création n'a point d'autre fonction que de montrer "l'astre" d'amour des réalités spirituelles.

Les lois de la nature trouvent donc leur correspondance directe dans les exigences et vérités de la vie spirituelle : loi d'amour, de convenance, logique d'une beauté séductrice qui attire, sont autant de "moteurs" de l'âme vers son Dieu.

Du reste, cet ordre n'est autre que celui de l'Évangile lui-même. Les paraboles le remettent en lumière en de multiples occasions.

Il faut la longue maturation de la graine en terre pour donner un épi : "Si le grain de blé ne meurt, il reste seul" (1). Il faut également beaucoup de temps pour que la graine de moutarde devienne un grand arbre (2), de même, la patience du semeur est-elle requise pour que le croyant accède à cette maturité spirituelle qui est la visée de l'enseignement de l'évêque de Genève.

Le temps des moissons ne saurait être celui des semailles. Le Livre de Qohelet (3) l'avait dit en son temps : "Il y a un temps pour chaque chose, et un temps pour tout sous le soleil : un temps pour enfanter et un temps pour mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher le plant". Dieu, présenté

(1) Jn 12,25

(2) Mt 13,31

(3) Qo 3, 1 et sq.

comme toute patience (1), respecte le long cycle des mûrissements intérieurs suggéré par la nature .

La nature donne encore une quatrième leçon en provoquant l'homme à une recherche de caractère scientifique, qui n'effraie absolument pas l'évêque de Genève, mais l'incite, tout au contraire, à relever le défi, dans la foi, en utilisant ce merveilleux instrument qu'est l'intelligence humaine .

Au début du XVIIème siècle, la science n'a point sans doute la prestigieuse auréole que lui confèrent nos contemporains, mais elle n'en commence pas moins, nous l'avons vu, à acquérir ses premières lettres de noblesse. De ce point de vue, la nature apparaît comme un immense laboratoire vivant, un champ d'expérimentation extraordinaire .

Homme de synthèse, François de Sales prend très au sérieux ce défi que pose à l'homme la nature et qu'il relève par ses disciplines scientifiques. C'est en ce sens sans doute que l'autorité de Plin et des autres Anciens apporte une caution perçue comme sérieuse aux propos de l'évêque. Cela s'explique aisément si l'on garde en mémoire que la connaissance d'origine naturelle exprimée par les Anciens est bien loin de relever de la plus haute fantaisie. Nous pourrions en prendre comme exemple l'élaboration complexe des doctrines pythagoriciennes, exploration féconde de la matière, de l'eau, de la terre, du feu et de ses corrélatifs. Nulle trace explicite sans doute des élaborations du mathématicien grec dans les propos salésiens, de la description de la sphère céleste en douze pentagones recourbés (2), par exemple, ou encore de l'importance de la figure du triangle si utilisée ultérieurement par l'iconographie médiévale pour symboliser la Trinité. Mais cette géométrie spirituelle, qu'il serait hors de propos de détailler, inspira la composition des Bucoliques de Virgile, l'un des ouvrages de référence par excellence, redécouvert par la Renaissance.

La description de l'Arcadie qui, nous l'avons dit, était

(1) Mt 13,3.

(2) Cette géométrie spirituelle donnera naissance à des formules qui montreront Dieu en figure de cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part, reprises par Pascal -cf. Pensées Br.72,op. cit.- et présentes chez des poètes baroques connus de François de Sales : La Ceppède : Voeu , Anthologie de J. Rousset,op. cit.,II,250 .

très en vogue littérairement au temps de François de Sales, dépeint cette province comme un lieu où l'homme s'épanouit à la recherche de l'harmonie. Cette harmonie offre déjà un aspect scientifique, car la musique y est perçue comme la clé unique et nécessaire de toute vie spirituelle, introduisant seule à cette tension vers tout ce qui est sublime. Des ouvrages comme l'Astrée d'Honoré d'Urfé témoignent de cette même sensibilité.

Dans les Géorgiques, le travail de l'homme apparaît comme prenant non seulement place dans le concert de la création, mais comme entraînant même une nouvelle cosmologie. La nature est perçue comme fabricatrice, invitation à travailler, à "collaborer" à son ouvrage, et accessoirement à rendre grâce. L'immense machinerie des astres au travail au-dessus de la tête de l'homme invite chacun à se faire ouvrier. La Géorgique V ne nous présente pas autrement l'apiculteur : en veillant sur le petit monde laborieux de la ruche, il est récompensé de son labeur et voit se manifester presque de manière tangible la présence divine. Chaque laboureur, de même, n'est-il pas le maître de l'ordre de son champ, et, tout à la fois, émerveillé par la prodigieuse vitalité toujours renouvelée de la nature ? Ces deux images seront également au coeur des propos salésiens. Le laboureur salésien est invité à faire pour le mieux et à s'en remettre ensuite à la providence : il ne sera pas tancé pour avoir fait mauvaise récolte, mais pour avoir éventuellement mal travaillé sa terre (1).

En empruntant largement des images à Pline et à Virgile, François de Sales insère son propos dans l'exigence d'un travail qui poursuit l'oeuvre créatrice de son Dieu et prépare, déjà, la transfiguration à venir de toute la nature liée à celle de l'homme.

Mais la science n'est pas seulement invitation au travail agricole et au rendement. Elle requiert également un intense effort d'investigation. De ce point de vue, l'oeuvre salésienne présente, dans le domaine particulier de la botanique, une recherche intéressante. Les fleurs et les plantes avec leurs propriétés sont soigneusement relevées, étiquetées, l'influence des unes sur les autres expérimentée. Il est vrai que certaines remarques sont

(1) Oeuvres XV 28

amplifiées ou diminuées pour les besoins du propos spirituel. Il y a pourtant en ce domaine un effort de rigueur qui n'est point étranger au mouvement scientifique qui se dessine à son époque.

Les Anciens, déjà, avaient posé les premiers jalons de la botanique dans les temps les plus reculés. L'histoire a conservé le nom de Théophraste, disciple d'Aristote, né vers 370 avant Jésus-Christ ou encore de Dioscoride, Caton, Virgile ou Pline, que nous avons eu largement l'occasion de mentionner.

La Renaissance exhuma, tout ensemble, les vieux textes littéraires et les recherches scientifiques de ces auteurs. Science et botanique furent alors comprises dans les disciplines d'érudition avec Théodore Gaza, Georges Valla et d'autres encore qui se préoccupèrent davantage de restaurer les connaissances des Anciens sur les végétaux, que de songer à expérimenter par eux-mêmes le bien-fondé de leurs remarques.

On avait alors pour cette lumière de la science antique, retrouvée après de longs siècles médiévaux, une telle admiration que l'érudition absorba pour un temps davantage l'ardeur des intelligences que la recherche proprement dite.

Il fallut pourtant bien s'apercevoir que les Anciens étaient loin d'avoir tout découvert. D'une part, parce que leurs écrits ne se montraient guère opératoires que pour décrire les essences rencontrées dans le bassin méditerranéen et, d'autre part, parce que certaines descriptions relevaient davantage d'une inspiration mythique - souvent littérairement fort belle - que de la rigueur expérimentale.

On se mit donc à trouver un égal intérêt pour l'observation directe. De là datent les aménagements des jardins botaniques, dont celui de Padoue devint le plus célèbre. Etabli à partir de 1544 par un certain Luc Ghini, à la demande de Cosme de Médicis, il était spécialement destiné à l'enseignement de la botanique. Au dire des spécialistes, son existence fit faire un progrès immense à la classification méthodique qui devait servir de fondement aux disciplines actuelles les plus élaborées.

Ce jardin de Padoue, François de Sales ne pouvait en ignorer l'existence. Il n'en parle pas explicitement, il est vrai, mais comment imaginer que cet étudiant en droit, féru de théologie, passionné de médecine, n'ait pas porté un peu de curiosité pour ce

qui était une des fiertés intellectuelles de la cité de Padoue ? Sans doute, les très nombreux emprunts à Pline et, dans une moindre mesure, à Virgile, sembleraient le rapprocher davantage des botanistes érudits de la première génération. Pourtant certains traits appartiennent bien à cette seconde génération, lorsque l'évêque n'hésite pas à faire part d'expériences personnelles sur certaines graines, comme la plantation des graines sucrées pour accroître la saveur des fruits à venir ou de greffes souhaitables ou non.

Pour en finir avec ce défi scientifique lancé à l'homme par la nature, il faudrait mentionner ici la recherche essentielle et si polémique, qui regarde la cosmographie. François de Sales ne développe pas explicitement de théorie particulière, comme nous avons eu l'occasion de le signaler. Pourtant, son système symbolique, en centrant tout sur le soleil, nous semble présenter une intuition que nous nous réservons de développer dans une partie particulière, en tant qu'elle nous paraît être un trait particulièrement original de cette étude sur la nature.

734 Quatrième proposition : La nature présente une illustration de la Parole de Dieu

Notre quatrième proposition voyait dans la nature une illustration vivante et toujours renouvelée de cette idée que la Parole de Dieu est efficace puisqu'elle est créatrice :

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oiseaux et la mer de poisson (1).

Son dire et son faire se trouvent ainsi liés. La Parole de Dieu crée(2)Ainsi, accepter la création, est-ce déjà accepter une première parole du Dieu Créateur. Les toutes premières pages de la Bible redisent bien une notion essentielle. Dieu dit : "Que la lumière soit et la lumière fut"(3). Il dit et cela fut. Par analogie, l'acceptation de cette figuration dans la foi provoque le croyant à une réflexion sur sa propre parole. Si Dieu dit, sa parole est vérité. De fait, la nature, oeuvre de sa parole, est vérité vérifiable et concrète. Qu'en est-il de ce que crée l'homme par sa propre parole ? Image de Dieu, l'homme est,

(1) Oeuvres V 204

(2) Oeuvres VIII 240 , IX 250 , X 250.

(3) Gn I passim.

dans la conception chrétienne, créateur par sa parole même, et cette création demeure éternellement, tout comme la nature qui est appelée, non pas à disparaître, mais à se transfigurer.

En étant créatrice, la parole de Dieu est beauté, diversité et relation, et cela s'exprime en autant d'images que ce que nous avons relevé dans notre observation de la nature. On comprend mieux, dès lors, l'importance que pouvait donner François de Sales à sa propre création littéraire, tout comme à sa prédication, mais cela déborde le propos de notre recherche.

735 Cinquième proposition : Nature et prédication

Notre cinquième proposition rappelait que la nature a, non seulement une fonction d'enseignement, mais aussi une fonction de prédication. Sans reprendre ce que nous avons dit à propos de ce qu'enseigne la nature, nous mentionnerons un aspect particulier de la nature lorsqu'elle parle de sacrements.

Qu'est-ce, en effet, que le sacrement ? C'est, pour le croyant, un "signe" visible qui, une fois posé, prend la dimension sacrée en tant qu'il manifeste la présence de son Dieu et qu'il considère cette présence comme agissante et suivie d'effet. Saint Augustin, s'appuyant sur une étude patristique antérieure, déjà fortement élaborée, définit le sacrement comme étant un signe à la fois efficace et sensible d'une chose sainte, induisant une vertu et produisant un effet signalé, lié à une réalité spirituelle.

La nature n'est point sans doute au nombre des sept sacrements redéfinis par le Concile de Trente. Elle présente pourtant dans l'oeuvre salésienne un aspect sacramentel, en tant que révélation de la présence de Dieu à l'oeuvre dans la Création. Les hagiographes, du reste, montrent avec une certaine complaisance la dimension exceptionnelle de "communion", à laquelle peuvent arriver les mystiques qui ont réussi à établir préalablement une relation de pleine communion avec leur Dieu. La tradition franciscaine est, à cet égard, éloquente, qui apporte des épisodes célèbres, comme celui du sermon que fit François d'Assise aux oiseaux ou encore l'épisode du loup de Gubbio.

Observer la nature devient alors un acte liturgique, qui met en communion avec le Verbe, dont elle est l'un des signes selon la magnifique formule de saint Jean en son prologue :

Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine toute homme (...) (1)

La contemplation salésienne de la lumière, d'une nature toute orientée vers le soleil, est communion au Verbe lumineux. De cela, toute la nature salésienne est "signe". Est-ce pour faire image seulement que François de Sales nomme l'Eucharistie le "soleil des exercices spirituels" ? Nous ne le pensons pas. Sa doctrine théologique, fortement élaborée, lui fait discerner que rien n'est plus proche des sacrements traditionnels de l'Eglise que la nature. Le signe posé par elle est efficace en tant que la nature a une vertu transformante, elle est efficace, tout comme le sacrement traditionnel. Le soleil réchauffe et éclaire, mais aussi son rayonnement éveille à la vie, comme dans l'histoire des voyageurs endormis, à une vie qui a un terme positif, qui va vers un "ailleurs" empli de lumière.

Il serait plus rapide, sans doute, d'énumérer les lieux où la nature ne manifeste pas d'une quelconque manière l'illumination du Verbe, dans une nature tout entière baignée par ce soleil.

Et sans doute la démarche qui fait voir au lecteur, dans la plus humble corolle de fleur refermée, une précieuse image de la méditation, ou encore dans le jeu de lumière et de couleurs d'un magnifique jardin, la présence éclatante de Dieu, devient-elle pour finir spontanée.

Mais la nature présente encore un autre rapport avec les sacrements traditionnels de l'Eglise, en tant que tous les signes qu'ils proposent dans la liturgie sont précisément des éléments de la nature plus ou moins élaborés.

Prenons l'exemple du Baptême. Dans la théologie catholique, ce sacrement fondamental est dit laver et purifier, rendant l'être qui le reçoit à sa dimension d'enfant de Dieu, l'unissant à lui comme un fils à son père. François de Sales aime à parler de ce sacrement. Employant une exégèse littérale et allégorique, il mentionne que l'eau, qui jaillit et libère, est celle qui a coulé du côté ouvert du Christ lors de la crucifixion. L'eau est donc un symbole, mais un symbole efficace. Celui-ci est perçu, par qui le reçoit, comme principe et source du don divin, selon la promesse

(1) Jn 1,9

formelle du Christ, au bord d'un puits, près d'une bourgade écrasée de chaleur sous le soleil de Samarie. Sous la plume salésienne, l'eau dès l'abord présente un caractère initiatique. Nous avons suivi le long chemin d'une goutte d'eau qui la mène de la source, cette mystérieuse analogie de la naissance et de la création, jusqu'à l'infini de l'océan, où elle se perd dans une acclamation joyeuse. Nous avons aussi suivi la navigation hasardeuse de la vie humaine, évitant naufrages, écueils et tempêtes, tirant droit, grâce à la boussole, vers le port de l'éternel. Nous avons ouvert la mère perle pour qu'elle nous livre le trésor de patience d'une perle amoureusement déposée par la rosée fécondante et enrichie par un quotidien fait de patience et d'espérance. Comment, dès lors, ignorer le mystère de vie que, peu à peu, révèle la source jaillissante pour la vie éternelle ?

Toute eau prend donc, aux yeux du croyant, une dimension baptismale; elle est la métaphore par excellence du don divin.

Pour présenter un autre exemple, rappelons-nous que l'eucharistie utilise également des éléments de la nature. Ceux-ci sont, il est vrai, plus élaborés puisqu'ils sont, selon la formule de la liturgie, "à la fois fruits de la terre et du travail des hommes". Les temps des semailles et des moissons sont alors bien exprimés en filigrane dans cette formule, et cette présence apparaît en de multiples occurrences dans la nature salésienne. Enfin, pour rester dans le thème eucharistique, observons que les histoires sacrificielles vécues par certains animaux, empruntés à Pline, amènent une étonnante introduction au sacrifice du "fils de l'homme". De même, la figure prédestinée de l'agneau initie le lecteur à ce don complet d'une vie qui est offerte par amour. Et puis, pour le croyant, l'Eucharistie, véritable "parole en actes", transforme déjà la dimension de l'univers. Elle s'inscrit exactement dans ce qu'est la Création elle-même, parole de Dieu et acte concret, pour préparer sa transfiguration. Rien n'y est plus profane. Ainsi le temple de Jérusalem, demeure de Dieu au milieu de son peuple, n'est-il plus nécessaire et peut être détruit par l'impérialisme romain, puisque la présence divine habite au coeur même de la matière. Dans l'Eucharistie, l'univers est "christifié" par les fruits de la terre devenus le Verbe lui-même.

La nature offre donc au sacrement religieux le support

de ses éléments naturels pour le rendre opérant. La fonction de ces éléments est de rendre sensible ce qui ne l'est pas, mais, ce faisant, s'instaure une relation différente : l'élément naturel n'est plus seulement le prétexte et le fondement du symbole, mais toute la nature prend alors une dimension sacramentelle.(1)

Sans doute, la longue complicité des hommes avec le monde des symboles permet-elle de percevoir qu'il n'y a pas là seulement nostalgie, mais projet, en tant que, précisément, toute la création est appelée graduellement à la transfiguration que nous avons abondamment mentionnée.

(1) Oeuvres II 345.

74 EXTASE ET TRANSFIGURATION

Ayant ainsi vérifié la pertinence de nos propositions de départ, nous est-il possible d'aller plus loin et de voir dans la nature le support et l'auxiliaire qui permettra d'accéder, au-delà de l'amour de bienveillance, aux plus hauts sommets de l'amour de complaisance, qui marque l'apogée spirituelle de la doctrine salésienne ?

De fait, le discours salésien désigne, en sa phase ultime, un sommet que l'auteur présente sous le terme "d'Indifférence". Ce terme est à entendre comme la plus forte expression de l'amour du croyant pour son Dieu, expression qui lui fait préférer en tout la volonté divine à la sienne. Il s'agit bien ici de ne plus faire qu'un avec Lui. Le coeur, lieu de la liberté pour François de Sales, devient alors "indifférent" à toute valeur qui n'exprime pas pour lui la volonté actuelle de son Dieu. Le chef-d'oeuvre de la volonté humaine sera donc cette acceptation toute nue du vouloir divin, acceptation sans prestige, mais fondamentalement purifiée de l'amour-propre, de l'émulation, de la mode et même de l'instinct de liberté recherché pour lui-même. Cette acceptation n'a, du reste, contrairement à ce que sa définition salésienne a pu faire, à tort suggérer, rien d'une attitude passive. Elle est perçue par François de Sales comme une attente dynamique, toujours comblée par l'événement, attente qui se fonde ainsi toujours sur une attitude positive et active. La volonté, une fois sollicitée, se fait, de manière tout aussi dynamique, "consentement".

Dans l'un de ses chapitres du Traité de l'amour de Dieu, François de Sales donne un long développement de cet état privilégié (1). Et, à son habitude, il ne présente pas uniquement un propos théorique de cet état, mais le propose par une illustration vivante.

Quelles images vont pouvoir rendre compte de cet état d'extase, d'union absolue et continuée entre le croyant et son Dieu ? Une métaphore filée, celle de l'enfant dans les bras de sa mère, image qui dépasse le cadre de notre étude du thème de la

(1) Oeuvres V 159 et sq.

nature (1), mais aussi l'image de la boule de cire, que nous avons déjà mentionnée lors de notre étude de cette production secondaire des abeilles. Il convient de la rappeler :

Le coeur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel; un coeur sans choix, également disposé à tout sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu; qui ne met point son amour es choses que Dieu veut ainsi en la volonté de Dieu qui les veut : c'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit à quel prix que ce soit, celle ou il y en a le plus (2).

Ainsi donc, la "tressainte indifférence" va mener le croyant jusqu'au "trepas de la volonté propre".

Le coeur qui est embarqué dans le bon plaisir divin ne doit avoir aucun autre vouloir que celui de se laisser porter au vouloir de Dieu (3).

Pour François de Sales, cette "Sainte Indifférence" est sans doute une attitude plus spirituelle et mystique que psychologique et morale, en tant que, déjà, elle est engagée dans l'ordre du surnaturel. Echo direct des paroles et exemples mêmes du Christ, elle se fait participation par anticipation à l'état de perfection de la sainteté même du Fils de Dieu (4).

(1) Oeuvres V 151

(2) Ibid. v 121

(3) Ibid. v 151

(4) Les bases scripturaires de la "Sainte Indifférence" sont à rechercher dans des passages tels que celui-ci : "Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme en observant les commandements de mon Père, je demeure dans son amour." (Jn 15,10). Il est encore certain que cet abandon à Dieu trouve, de fait, sa source dans un grand nombre de péricopes évangéliques. Il serait fastidieux et inutile de les mentionner toutes : citons, cependant, parmi les plus connues : "Voilà pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez : ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain." (Mt 6, 25-34).

Sans doute cette acceptation prend-elle un caractère éminemment tragique au jardin des Oliviers, avec cette prière de Jésus : "Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se réalise." (Lc 22,42).

Du reste, les apôtres reprendront fidèlement cet enseignement du Christ pour le redire aux premières communautés chrétiennes; nous en trouvons un exemple parmi beaucoup d'autres dans cette première Lettre de l'apôtre Pierre : "Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au moment fixé : déchargez-vous sur lui de tous vos soucis." (1 P 5,7).

Cette base scripturaire servira de fondement à une réflexion théologique et spirituelle féconde : la notion de Kénose est ainsi définie : il s'agit pour le Christ de se "vider" de tout ce qui fait obstacle, dans sa vie, à la volonté du Père. Comment s'étonner, dès lors, que l'idée d'abnégation et d'abandon ait tout de suite été assimilée à l'idée de perfection chrétienne ? C'est en ces termes que l'on parla des martyrs. Un peu plus tard, le monachisme primitif rechercha à son tour à vivre

Cette notion purifiée est, pour François de Sales, un achèvement, un but à atteindre et non un principe de départ de toute vie spirituelle. Du reste, l'auteur la présente progressivement à son lecteur. Comment pourrait-on, en effet, faire lire à un analphabète un traité de mystique ? Patiemment, il invite donc à un apprentissage, à une lecture qui a pour caractère les éléments de la création. Et lorsque cette approche est devenue familière, lorsque des chapitres entiers de ce grand livre sont devenus intelligibles, il invite à le lire tout entier pour en percevoir le dénouement, la conclusion sublime : cette transfiguration à venir et cette extase, qui en est l'anticipation offerte dans la vie terrestre.

Faire la volonté de Dieu, simplement, dans une attitude de "résignation", prise au sens positif, sera donc ce premier stade, la première étape qui permettra d'atteindre le sommet. La nature en donnera la leçon :

Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Ouy, Seigneur, vostre volonté soit faite en la terre, ou nous n'avons point de playsir sans melange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jours sans la suite d'une nuit, point de printemps sans qu'il soit précédé d'un hyver... Que vostre volonté soit faite non seulement en l'execution de vos commandemens, conseilz et inspirations, qui doivent estre pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peynes qui doivent estre reçues en nous, affin que vostre volonté fasse par nous, pour nous, en nous et de nous tout ce qui luy plaira (1).

Ayant ainsi positivement abdiqué entre les mains de son Dieu toute indépendance et toute liberté de choix, le croyant

Suite note (4) de la page précédente :

cet état, résumé sous forme de slogan, par cette parole de l'apôtre Paul : "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi." (Ga 2,20).

Le monachisme bénédictin, puis cistercien, se retrouva bien dans cette ligne, dans cette recherche positive de la conformité à la volonté de Dieu et, ce faisant, y trouva un idéal de paix : "Te perdre, en quelque sorte, comme si tu n'existais plus, ne plus te sentir du tout toi-même, te dépouiller de toi-même, et te presque anéantir, c'est le fait de la vie du ciel." (cf. Saint Bernard, De Diligendo Deo, X, 27).

Du reste, le Combat spirituel, nous l'avons mentionné, n'emprunte pas un autre chemin que celui suggéré par les Exercices de saint Ignace, qui présentent à leur tour cette expérience d'Indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas la volonté de Dieu. "Il est nécessaire de nous rendre indifférents à l'égard de tous les objets créés, en tout ce qui est laissé au choix de notre libre arbitre et ne lui est pas défendu." Ceci a été étudié par P.Veuillot : La spiritualité salésienne de la tressainte indifférence, Paris, 1947.

(1) Oeuvres V 112

atteint l'état de la résignation en se mettant à l'écoute d'une nature qui lui redira la succession des afflictions et des intenses moments de joie dont est faite toute vie. Et c'est à ce stade, et à ce stade seulement, qu'il pourra alors s'élever vers les sommets de la Sainte Indifférence.

La résignation demandait au croyant de préférer la volonté de Dieu à toute chose, mais n'excluait nullement qu'il pût aimer beaucoup d'autres choses à condition qu'elles ne l'éloignassent pas de cet amour de son Dieu. La "Tressainte Indifférence", en se plaçant à ce niveau ultime que nous avons esquissé, propose tout simplement de n'aimer rien sinon pour l'amour de la volonté de Dieu.

Or l'Indifférence est audessus de la résignation car elle n'aime rien sinon pour l'amour de la volonté de Dieu; si que aucune chose ne touche le coeur indifférent, en la presence de la volonté de Dieu (1).

La nature tout entière se met au service de ce très haut idéal, non pas seulement pour en présenter une illustration pédagogique, mais pour en préparer le chemin, pour en libérer l'accès.

En effet, cette union parfaite de la volonté du croyant avec celle de son Dieu est chemin de bonheur. Elle anticipe déjà cet état de transfiguration, de résurrection à venir, promesse de Dieu exprimée par le Verbe (2). Rappelons-nous que la toute première incarnation, celle qui préparait l'Incarnation par excellence du fils de Dieu, est la nature. Cette nature a un but en elle-même : elle permet précisément l'accomplissement du plan de Dieu sur le monde. Elle révèle, par sa beauté éphémère, une beauté éternelle, elle témoigne, par une union de nombreuses et uniques beautés particulières, d'une universelle et durable transfiguration à venir. Elle prélude, par son harmonie, à l'éternelle félicité. De même que le Christ avait connu sur la montagne un état de Transfiguration, qui avait fortement impressionné les apôtres invités à le suivre, de même elle sera achevée, transformée au dernier temps. Du reste, cette transfiguration du Christ ne fut pas, à la réflexion, perçue comme un miracle, mais comme l'interruption pour quelques brefs instants d'un miracle continu : celui du Fils de Dieu, du Verbe, fait simplement humain et acceptant toutes les

(1) Oeuvres V 119

(2) Rom. 8,22 .

contingences de cet état.(1)

Après la résurrection, les apôtres firent l'expérience d'une présence transfigurée, tout à fait différente, de leur Seigneur. La nature tout entière, gémissant dans un enfantement douloureux, suit cette même voie.

Sa transfiguration est, pour le temps qui vient, encore cachée. Elle est en germe, pour qui sait lire les plus infimes détails de ce qu'elle déploie. Un jour viendra où, elle aussi sera ainsi révélée dans sa plénitude et présentera cet état d'extase, de sortie d'elle-même, qui est son état véritable et définitif.

(1) Oeuvres IX 27

75 ACTUALITE DE LA LECTURE SALESIEENNE DE LA NATURE

Le thème de la nature semble bien être universel. Faut-il recourir aux analyses de nos sociologues modernes ? Ils traduisent, en courant paganisant , la prédilection de nos contemporains pour des évasions ensoleillées, qui leur font découvrir une réalité que le mode de vie des sociétés occidentales finissait par faire oublier. Tel n'est pas notre propos en tout cas. Menacée, idéalisée, honnie parfois dans sa réalité la plus contraignante, la nature demeure un élément familier pour nos contemporains.

S'il ne lui demandait que d'illustrer son oeuvre mystique et spirituelle, François de Sales ne semblerait pas aujourd'hui présenter un caractère trop étrange. Diverses sensibilités successives dans l'histoire littéraire nous ont accoutumés, en effet, à percevoir des jeux de correspondance subtile entre les réalités intérieures - qu'elles soient d'origine religieuse ou non - qui habitent l'homme et les forces qui agitent les éléments de la nature.

Mais François de Sales va plus loin : en donnant à la nature une mission éminemment spirituelle, il marque son discours théologique d'une manière particulièrement positive et réaliste à la fois. En suggérant, comme nous l'avons vu, un terme, une mission à la nature, il en fait, de cette sorte, une initiatrice privilégiée pour le développement de cette dimension particulière de l'homme qu'est sa vie spirituelle. La leçon est d'autant plus attrayante qu'elle n'insiste pas sur d'austères notions de rachat, de châtement et de paradis perdu, mais parle surtout de beauté, de transformation à venir, de transfiguration et d'extase.

En privilégiant, par ailleurs, l'image d'un soleil qui n'aura rien de païen, François de Sales prépare très subtilement ses contemporains à accepter une révolution d'idées. Ils pourront d'autant mieux la vivre que les images amenées par lui n'auront engendré, en aucune manière, une inquiétude intellectuelle.

Son propos ne s'inscrit nullement dans une polémique cosmographique. Il est autre. Il prépare tranquillement une évolution des mentalités, qui présentera la Divinité sous les traits d'une Présence lumineuse, comme lors de la Transfiguration, toujours active et échauffante, c'est-à-dire, dans la cohérence du propos,

qui s'adressera au coeur de l'homme et se trouvera à même de lui procurer un bonheur véritable et durable. Que la science puisse prouver par la suite que la terre tourne autour du soleil n'en sera que plus intéressant pour la vérité d'une image qui ne cherche pas autre chose que de parler de Dieu.

Le soleil aura encore un autre avantage, comme nous l'avions signalé : en révélant l'harmonie des créatures, il saura en souligner les différences qui, toutes, contribuent à la beauté universelle du Jardin de la Création. Ce faisant, l'auteur affirme l'irréductible valeur de l'homme, de tout homme, en un optimisme humaniste particulièrement bien venu en cette époque de troubles et de mépris. De la sorte, François de Sales s'inscrit dans la ligne de la grande et belle tradition des Humanistes de la première génération de la Renaissance et contribue à poursuivre un mouvement auquel la Contre-Réforme catholique apporta une contribution importante. La sensibilité de nos contemporains aux problèmes des droits de l'homme nous rend très proches de telles intuitions.

Enfin, pour ce qui est plus précisément du domaine de la doctrine catholique, François de Sales, en affirmant le caractère déterminant du message omniprésent de la nature, manifeste avec vigueur l'universalité d'un appel à la sainteté, dont l'Eglise du temps avait fait une spécialité quelque peu acrobatique. Le Concile catholique de Vatican II doit beaucoup, sur ce point, à cet évêque du XVIIème siècle, dont le magistère a reconnu la fonction enseignante en le nommant Docteur de l'Eglise, et auquel tout récemment encore le pape actuel, Jean-Paul II, a voulu adresser un particulier hommage (1).

Cet hommage est essentiellement dicté par le propos optimiste développé sur l'homme et ses capacités de s'unir à Dieu. Le propos sur la nature, qui le sous-tend, permet de donner à l'Incarnation la toute première place et d'affirmer, par le fait même, la grandeur de l'homme. La démonstration est en cela parfaitement cohérente : plus haute sera l'idée que l'on se fera de la moindre des réalités créées, plus haute sera la conception de l'homme, centre de cette création, divinisé par l'Incarnation du

(1) En effectuant un pèlerinage à Annecy en octobre 1986.

Fils du Dieu Créateur lui-même qui, de toute éternité, avait conçu le projet (1) d'habiter la terre pour en révéler la transfiguration à venir .

En un temps marqué par un souci certain de nos contemporains pour leur environnement, la certitude optimiste de l'évêque de Genève peut ainsi présenter une intuition spirituelle positive et aujourd'hui recevable .

(1) Oeuvres IV 95-100

76 DE LA LITTERATURE A LA SPIRITUALITE

Les éléments de réponse que nous avons pu apporter à nos cinq propositions initiales nous permettent de percevoir la manière avec laquelle il est possible de passer du domaine de la littérature à celui de la spiritualité.

Il est bon de garder en mémoire que ce passage fut tenté de diverses manières par des auteurs contemporains de François de Sales. Ainsi L'Astrée, d'Honoré d'Urfé, et l'Introduction à la Vie dévote sont très exactement contemporaines. Ce fait ne relève pas de la pure coïncidence (1).

Par ailleurs, l'expression poétique de la fin du XVIème siècle et du début du XVIIème siècle, met tout particulièrement la nature à l'honneur. Ronsard, une génération auparavant, a ouvert cette voie prestigieuse : ses Hymnes, très spécialement, sont, pour certains, consacrés à des éléments qui figurent en bonne place dans la thématique salésienne : le soleil, la nuit, les astres... Ces pièces, adressées en présent à divers dignitaires, se proposent d'explorer un sentier nouveau de l'expression poétique. Pour leur auteur, ils sont le fruit d'une "révélation" teintée de platonisme et leur composition complexe vise à exprimer un sentiment religieux sous-jacent, fait d'émotion mystique, d'enthousiasme et de ferveur.

(1) Les deux hommes lancèrent de concert le projet de l'Académie Florimontane, préfiguration savoyenne de l'illustre Académie Française, en compagnie d'Antoine Favre, juriste et poète, et de Monseigneur Camus, évêque de Belley, auteur fécond et ami intime de François de Sales, comme le précédent. Ces deux oeuvres, L'Astrée et l'Introduction à la Vie dévote eurent encore en commun d'avoir été les plus grands succès de librairie du temps, non seulement en français, mais aussi dans diverses traductions, et de présenter encore de diverses manières des ressemblances : en effet, la figure du druide Adamas, de L'Astrée, introduit le héros du roman, Céladon, dans un parcours initiatique rempli d'épreuves d'une théologie de la nature. L'univers présenté apparaît comme bienfaisant et serein, l'intrigue étant tout entière développée pendant le seul temps d'un été clément. Mais cette sérénité ne dispense pas d'un combat de tous les instants pour "construire et non se lamenter", combat qui emprunte plus d'une fois le parcours initiatique d'une purification spirituelle non étrangère aux propos salésiens. Mais, cela étant, au-delà de connivences et d'influences communes, comme celle de s'inspirer largement des intuitions du Cantique des Cantiques, qui fait de L'Astrée une transposition littéraire du livre biblique, il est indéniable que les deux oeuvres ne s'inscrivent pas dans la même perspective et que de nombreuses différences apparaissent : pour n'en citer qu'une seule, mentionnons l'influence beaucoup plus platonicienne de l'oeuvre d'Honoré d'Urfé, en regard de celle de François de Sales. Un parallèle précis entre les deux oeuvres serait certainement une étude du plus grand intérêt.

Cette inspiration primitive des thèmes de la nature est reprise diversement par les poètes baroques, contemporains de François de Sales :

Jean de Sponde (1), Jean de la Ceppède (2) et Jean-Baptiste Chassignet (3). Leur inspiration ne saurait être identique : les options de chacun, leur origine géographique et sociale, comme leurs options religieuses étant fort diverses. Pourtant, tous trois présentent des thèmes communs, inspirés directement de la nature. Le thème baroque de l'écoulement, la spirale, l'éducation nécessaire du regard, et même, dans une certaine mesure, l'optimisme foncier, se rapportent assez aisément à des conceptions salésiennes.

A cela, il faudrait ajouter des thèmes plus proches encore de ceux de l'évêque de Genève, comme la notion de combat spirituel qui se trouve dans les oeuvres de La Ceppède (4) ou encore les leçons d'espoir d'une nature qui, pour Chassignet, est révélatrice de la réalité dans le cadre d'une régularité ordonnée (5).

Ce sentiment de la nature salésien, en s'inscrivant ainsi dans un courant littéraire contemporain, s'exprime pourtant d'une manière tout à fait originale, en tant qu'il présente une synthèse harmonieuse de diverses sources d'inspirations, que nous avons pu tout à loisir observer (6).

Par ailleurs, nous avons eu tout le loisir également de démontrer que ces diverses sources d'inspiration littéraire étaient mises en oeuvre à l'aide de figures du discours, d'images, dont les principales étaient la comparaison, mais surtout la

(1) 1557-1595

(2) 1548-1633

(3) 1570-1635. François de Sales a été en relation directe avec ces auteurs : Oeuvres I,II Introd.

(4) Par exemple dans Les Théorèmes, p. 36 , op.cit.

(5) Poème IV, par exemple in Poètes du XVIIème siècle, NRF, Gallimard, (Pléiade), p. 930.

(6) Les sources d'inspiration salésiennes ont été étudiées avec une précision remarquable dans l'ouvrage d'Antanas Liuima, sj, Aux sources du Traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales, Editions de l'Université grégorienne, Rome, 1960, 2 volumes. Par ailleurs, l'ouvrage magistral de Henri Lemaire, Les images chez saint François de Sales, op. cit., constitue un apport, une contribution essentielle à la compréhension de cette expression de la nature salésienne. La présente recherche, en reprenant systématiquement toutes les images de la nature dans les oeuvres de l'évêque de Genève, expose davantage le projet de dégager l'originalité spirituelle de notre auteur, que nous avons pu observer grâce à nos propositions initiales.

métaphore .

L'utilisation fréquente de la métaphore d'origine naturelle est à rechercher dans la logique d'une dynamique que l'auteur perçoit en regardant la création . En effet, dans une vision de foi, il recourt au premier chapitre du Livre de la Genèse, tout comme au Prologue de l'Evangile de Jean : au commencement de toute chose était le Verbe . Le Verbe prononça une parole et cette parole devint créature : "Il dit et cela fut" (1). Ainsi, dans la hiérarchie de l'apparition des éléments de la nature, le Livre de la Genèse dépeint l'apparition graduelle d'un univers tout entier ordonné pour être la demeure de la créature privilégiée : l'homme, image même de la divinité créatrice. Dès lors, le Verbe ne saurait être considéré comme parole abstraite, mais bien au contraire comme acte concret . Le Verbe ne saurait davantage être une parole susceptible d'être mise en question puisque, par définition, chacun peut tout à loisir, en observant la Création, considérer la réalité de sa production . Mais cette production n'a pas pour seule et unique fonction d'attester la présence créatrice du Verbe . Elle dit quelque chose du Verbe lui-même, elle est son expression . Dès lors, chacune des images de la nature, - ce mot étant pris dans le sens le plus concret qui soit, - se doit d'être considérée comme parole du Verbe, l'ouvrage parlant toujours de l'ouvrier et l'oeuvre d'art de l'artiste .

Du reste, dans sa définition même, la métaphore ne vise pas à autre chose qu'à confondre en un seul mouvement deux réalités séparées dans la comparaison : celle du comparant et celle du comparé . L'ellipse de la locution comparative impose cet univers de la pure analogie . Le signifiant devient alors un élément de la nature et le signifié l'une des composantes de la relation à Dieu, de cette vie spirituelle et intérieure à laquelle tous sont invités.

L'univers littéraire de la métaphore salésienne et l'univers spirituel de la vie intérieure finissent ainsi par ne plus apparaître que comme une seule et même réalité . Le sacrement procède par cette même voie de similitude .

Peu d'auteurs ont, comme François de Sales, su tirer profit avec tant de pertinence de l'utilisation de la métaphore

(1) Gn 1

d'origine naturelle . La fréquence des images, dont on se sera fait une idée précédemment réaffirme bien la primauté de l'Incarnation en une conception résolument optimiste .

Partant ainsi de ce que l'homme voit, cette nature différente et si riche, l'homme parvient alors à concevoir la Création pour ce qu'elle est vraiment : L'acte d'un Dieu bon et plusieurs qui exprime son amour en créant . Cet acte créateur de Dieu "justifie" la création, c'est à dire lui donne un sens, en inscrivant au plus profond de sa beauté le sceau de sa dynamique amoureuse . Mais parce qu'il est en lui même différence, Dieu ne veut pas accomplir seul un acte créateur définitif qui imposerait la perfection sans la faire aimer et désirer . En créant l'homme, Dieu en fait son co-créateur . Ce faisant, il lui donne même la possibilité du refus, c'est à dire de la faute .

Cette perspective modifie la nature . Dès le récit le plus primitif de la Bible, le jardin, la campagne cultivée, manifesteront la possibilité d'une création achevée lorsque l'homme reprend par son travail le projet de Dieu arrêté par la faute . Cet "enfantement" d'une création à parfaire est toujours douloureux (1), mais rien ne peut entraver son accomplissement . C'est le travail de l'homme, sa grandeur et sa beauté d'y contribuer . Ce faisant il acquiert toute sa dimension d'homme, co-créateur et divinisé .

Le terme de "Sainte Indifférence" proposé par François de Sales comme sommet de l'accomplissement humain et spirituel de son lecteur est bien à recevoir dans cette optique . L'Indifférence, c'est le choix de Dieu par l'homme . Et ce choix est action autant qu'état . Il requiert l'acceptation pour l'homme de se faire l'écho de son Dieu, de son "dire" et de son "faire" . En s'orientant ainsi, l'homme accomplit donc son rôle initial d'association dans la Création, dans la logique de ce que son Dieu lui avait proposé dès le début de la Création : En lui demandant de "nommer" les créatures, le Créateur lui avait délégué cette fonction créatrice, l'associant ainsi à sa divinité, lui permettant de pénétrer dans le mystère de l'être (2).

Ce sommet spirituel est indéfectiblement lié à la lecture et à l'interprétation du grand livre de la nature .

(1) Rom 8,22

(2) Gen 2,19

ANNEXE

ELEMENTS STATISTIQUES PORTANT SUR LES IMAGES DE NATURE CITEES
DANS LE PRESENT TRAVAIL

I. Voici une statistique portant sur les figures de style utilisant des images de la nature, classées selon leur utilisation et portant sur trois mille cent soixante et onze fiches utilisées dans cette recherche.

1 Comparaisons

11 Comparaisons motivées :

111 Comparaisons motivées dont le premier terme est concret

Exemple : "Les religieux sont comme de célestes abeilles, car..."

Nombre : 18

112 Comparaisons motivées dont le premier terme est abstrait

Exemple : "l'amour est comme un feu car..."

Nombre : 156

12 Comparaisons non motivées (dont la motivation est sous-entendue)

121 Comparaisons non motivées dont le premier élément est concret

Exemple : "Les religieux sont comme de célestes abeilles."

Nombre : 36

122 Comparaisons non motivées dont le premier élément est abstrait

Exemple : "L'amour est comme le feu."

Nombre : 48

2 Métaphore

21 Métaphore dont le premier élément est concret

Exemple : "Les religieux sont de célestes abeilles."

Nombre : 6

22 Métaphore dont le premier élément est abstrait

Exemple : "L'amour est un feu."

Nombre : 18

II. Images de la nature classées par source d'inspiration

Nombre de citations se rapportant à la nature observée
directement par l'auteur :

- | | |
|---|--------------|
| 1 <u>Images relatives à la nature observée directement par l'auteur</u> | Nombre : 900 |
| 2 <u>Images relatives à la nature en contact avec l'homme</u> | Nombre : 826 |
| 3 <u>Images empruntées aux humanistes anciens</u> | Nombre : 316 |
| 4 <u>Images empruntées à la Bible</u> | Nombre : 839 |
| 5 <u>Images relatives à l'esthétique baroque</u> | Nombre : 11 |
| 6 <u>Images relatives à la patristique et à l'hagiographie</u> | Nombre : 120 |
| 7 " <u>Imagination</u> " | Nombre : 1 |

INDEX DES NOMS PROPRES CITES

AARON : 574
ABONDANCE, Monastère d' : 615
ABRAHAM, patriarche biblique : 13, 50, 58, 96, 124, 136, 219, 253,
256, 270, 279, 291, 294, 390, 562, 692, 757.
ACARIE, Madame : 76, 324, 360, 613
ACHAB, personnage biblique : 652
ACHAZ, roi biblique : 173
ADAM, premier homme : 248, 372, 402, 537, 583, 595, 676, 687.
ADERAMUS, évêque des premiers siècles : 81
ADRIEN, frère : 715
AGAR : 571
ALCMEON : 513
ALEXANDRE, "Le Grand" : 211, 727
AMBROISE, saint : 98, 630
AMEDEE de SAVOIE, bienheureux : 54, 108
ANDROCIDES, peintre grec : 205, 370
ANJOU, Comte d' : 191
ANSELME, saint, archevêque de Canterbury : 501, 529, 557
ANTOINE, saint, du désert : 20, 98, 397
ANTOINE, général romain : 227
ANTONIOTTI, Père, S.J. : 352
ARISTOTE : 26, 64, 344, 352, 356, 358, 362, 422, 459, 507, 601,
771.
ARMAND, Louis : 297
ARNAUD, Mère Angélique : 235, 384, 408, 431, 438, 467, 506, 673,
699.
ARTAXERCES, roi de l'Antiquité : 252
ATHANASE, saint : 188
AUBIGNE, Agrippa d' : 78, 398
AUGUSTIN, saint : 10, 138, 180, 196, 264, 271, 363, 424, 591, 593,
596, 620, 706, 717, 773.

BACH, Richard : 359
BACHELARD, Gaston : 34, 140, 141, 143, 162
BALAAM, personnage biblique : 504
BARANZANO, Dom Redento : 65, 711
BARNABITES, les : 65, 122, 589
BASILE, saint : 190, 627

BAUDELAIRE : 357
BELLARMIN, Saint, Cardinal : 90, 674
BELLEGARDE, Duc de : 46, 634
BENOIT, Saint : 191
BEOTIE, La : 368
BERNARD de CLAIRVAUX, Saint : 59, 138, 196, 393, 438, 494, 531,
609, 660.
BERNARD de MENTHON, Saint : 261, 368
BERNOIS, les : 454
BEZE, Théodore de : 57, 111, 255
BLAISE, Edition de : 6
BOERIO, Dom Jérôme, Barnabite : 64
BONAVENTURE, Saint : 10
BORDEAUX, Henri : 11
BORDES, Hélène : 30, 100
BORGIA, François : 502
BOURGEAIS, Madame : 703
BRIX, André : 89
BRULART, Présidente : 73
BULLINGUER, Henri : 259

CALVIN : 41, 319, 516, 561
CAMUS, Monseigneur : 185, 217, 707, 765
CANANEENNE, La : 375
CARMEL ESPAGNOL, Le : 364, 613
CARPUS, Evêque de Candie : 455
CASSIEN, Saint : 394
CATHERINE de GENES, Sainte : 183, 322
CATHERINE de SIENNE, Sainte : 192
CATON : 771
CELANO, Thomas de, hagiographe : 405, 495
CELESTINS, Les : 199
CESAR, Jules : 323
CHALCEDOINE, Monsieur de : 47
CHANTAL, Celse Bénigne de : 211, 616
CHANTAL, Jeanne de, Sainte : 52, 57, 79, 83, 114, 144, 145, 164,
182, 190, 199, 201, 204, 206, 209, 215, 216, 226, 234,
255, 263, 264, 267, 303, 309, 332, 340, 361, 380, 383,

CHANTAL, Jeanne de, Sainte : (suite) : 404, 415, 425, 428, 433,
438, 447, 463, 464, 474, 505, 525, 559, 560, 577, 599,
601, 607, 609, 620, 654, 673, 715, 729.

CHASSIGNET, Jean Baptiste : 786

CHASTEL, Soeur Péronne-Marie de : 401, 611

CHARLES, Etienne : 625

CHARMOISY, Madame de : 644

CHARON : 207

CLAIRE, Dames de Sainte : 648

CLAUDEL, Paul : 60, 143

CLEOPATRE : 227

CLOSTERMANN, P. : 359

COMPAGNIE DE JESUS, S.J. : 352, 613

COPERNIC : 64, 65, 711

COSTE, Soeur Jacqueline : 303

CREMONINI : 64

CRISPIN, Monsieur le Président : 69

CUSY, Baron de : 490

CYRILLE de JERUSALEM, Saint : 97

DANIEL, Prophète : 525

DARWIN : 369

DAVID, Roi biblique : 21, 87, 389, 415, 420, 459, 478, 506, 575,
658.

DENIS, Alphonse, Père : 7

DENIS, Saint : 18, 106, 125

DEVOS, Roger : 7

DIOSCORIDE : 771

DOMINIQUE, Saint : 681

DUC de SAVOIE, Le : 120, 205, 261, 545, 576, 622, 716

ELIE : 35, 237, 242, 413

ELISABETH, Cousine de Marie : 272

ELISEE : 574

EPHREM, Saint : 190

ESAU : 375, 389, 512

ESCHYLE : 35L

ESPARRON, Monsieur d' : 497

- ETIENNE, Saint : 605
EUSEBE, Saint : 96
EVE, première femme : 459, 591, 595
EVRAGRE : 10
EZECHIEL, Prophète : 35, 373, 462, 478, 514
- FABRITIUS, Jean : 259
FAVRE, Antoine : 148, 150, 301, 304, 330, 355, 411, 419, 585, 680,
715, 785
FENOUILLET, Monseigneur : 185, 204
FEUILLANTS, Les : 615
FILLES-DIEU, Les : 91, 446, 456
FLECHERE, Madame de la : 243
FLORENTIUS, vieillard : 396
FOUILLOUX, Jacques du : 497
FRANCOIS d'ASSISE, Saint : 365, 403, 450, 452, 483, 492, 505,
688, 761, 764, 765, 773
FRANCOIS 1er, Roi de France : 348
FRANCOISE-AUGUSTINE, Soeur : 485
FRANCOISE-ROMAINE, Sainte : 192
FRANCOIS-XAVIER, Saint : 393, 713
FREMYOT, Monseigneur : 20, 209, 215, 581, 632
FREMYOT, Président : 175
- GABAON, bataille de : 86
GALILEO Galilei : 64, 65
GAZA, Théodore de : 771
GEDEON, personnage biblique : 116, 478,
GELLIUS, Aulus : 196
GENEBRARD, O.S.B., commentateur du Cantique des Cantiques : 89,
685.
GENERAL des CHARTREUX, le : 54
GERMAIN de TALLOIRES, Saint : 268
GHINI, Luc : 771
GLYCERA, bouquetière : 603, 606
GRAAL, le Saint : 219
GRANIER, Monseigneur de : 490, 659, 664
GREGOIRE de NAZIANCE, Saint : 97, 138, 189, 394, 462, 529, 599

GROISY, Monsieur de : 238

HAYES, Monsieur des : 156, 208, 610

HENRI IV, Roi de France : 46, 175, 490, 622

HERODE, roi biblique : 319

HILAIRE, Saint : 97

HILARION, Saint : 494

HOLOPHERNE, personnage biblique : 177

HOMERE : 727

IGNACE d'ANTIOCHE, Saint : 393

ISAAC, Patriarche biblique : 34, 170, 476, 572, 608, 685, 759

ISAIE, Prophète : 35, 116, 141, 173, 651, 692

JACOB, Patriarche biblique : 136, 169, 372, 390, 477, 512, 525,
595.

JACQUES, Saint : 243

JEAN, Saint, Evangéliste : 103, 123, 243, 394, 695, 773

JEAN, domestique de François de Sales : 332

JEAN d'ALEXANDRIE, Saint : 97

JEAN-BAPTISTE, Saint : 35, 73, 94, 193, 150, 151, 156, 174, 365,
376, 415, 450, 460, 482, 483, 527, 671.

JEAN CHRYSOSTOME, Saint : 96, 97, 508, 514

JEAN de la CROIX, Saint : 74, 341

JEAN de Patmos, auteur de l'Apocalypse : 94, 416

JEREMIE, Prophète biblique : 390, 600

JEROME, Saint : 178, 188, 190, 205, 294, 393, 510, 529

JESSE, personnage biblique : 537

JOB, personnage biblique : 371, 510, 514, 611

JONAS, personnage biblique : 178, 234, 371, 401

JOSEPH, Saint : 414, 491, 623

JOSEPH, personnage de l'Ancien Testament : 94, 503, 654

JOSEPH d'ARIMATHIE : 739

JOSUE, personnage biblique : 86, 151

JUDE, Saint : 555

JULIEN l'Apostat : 59, 268, 400

JUSTIN, Saint : 399

LABAN, personnage biblique : 477
LA CEPPEDE, Jean de : 16, 112, 265, 727, 786
LA FAYE, Ministre protestant : 498
LA FONTAINE, Jean de : 152, 311, 440, 452
LAJEUNIE, E.-J. : 6
LANZON : 557
LEMAIRE, Henri : 7, 12, 24, 49
LIUIMA, Antanas : 28, 343
LOUIS, Saint : 80, 191
LOUIS XIII : 88
LOUIS XIV : 81
LOYOLA, Ignace de, Saint : 700
LUC, Saint, Evangéliste : 55, 116, 406
LUTHER : 111, 454, 510
LUX, Baron de : 665
LUZAGUE, Bienheureux, Louis : 660

MACKEY Dom, O.S.B. : 7
MAGES, Rois : 137, 298, 715, 728
MAHOMET : 133
MAILLARD, Madame de : 151
MALACHIE : prophète
MALINIUS, Sénateur romain : 353
MARIE, Sainte, Mère de Jésus : 52, 59, 82, 94, 95, 123, 129, 135,
138, 139, 151, 219, 226, 265, 272, 287, 388, 455, 483,
491, 545, 623, 627, 686, 727.
MARIES, Les Saintes : 215
MARIE-MADELEINE, Sainte : 183, 383, 624, 687
MARILLAC, Monsieur de : 673
MARQUEMONT, Monseigneur de, archevêque de Lyon : 425, 593
MARTHE, Sainte : 215, 602
MAROT, Clément : 211
MARTIAL, Saint : 605
MATHIOLI ou MATTIOLI, médecin padouan : 462, 530, 632, 720, 734
MAURICE de SAVOIE, Cardinal : 305
MEDICIS, Cosme de : 771
MERCOEUR, Duc de : 133, 202, 229, 344
MERIBA, lieu biblique : 222

MIGNE, Editeur : 6
MILAN, Le gouverneur de : 723
MINERVE : 336
MIROT, A. : 8
MOISE : 35, 50, 51, 170, 171, 172, 219, 253, 271, 291, 294, 457,
458, 524, 526, 546, 579, 652
MOLIERE : 134
MONTAIGNE : 217
MONTMARTRE, Monastère de : 614

NABOTH, Personnage biblique : 652
NABUZARDAN, Personnage biblique : 53
NEMOURS, Duc de : 308, 564
NERI, Philippe, Saint : 108
NICODEME, Personnage de l'Evangile : 739
NICOLAITES, les : 633
NIERAT, Editeur : 6
NOE, Personnage biblique : 311, 386
NOVATEL, Père : 7

ORATOIRE, Congrégation de l' : 81, 120
OVIDE : 301, 731

PACOME, Saint : 98, 554, 572, 642
PALISSE, Monsieur de la : 466
PALLADIUS, auteur latin : 599
PANCIROLI, Guido : 111
PARACLET, Abbaye du : 672
PASCAL, Blaise : 331, 404, 549
PAUL, Saint : 62, 85, 94, 104, 124, 125, 132, 219, 243, 275, 453,
459, 479, 660, 718
PAUL, Saint, Hiéronime : 734
PAULIN, Saint : 59, 492
PHLEGON, auteur grec : 97
PIERRE, Saint, Apôtre : 181, 200, 272, 358, 391, 486, 487, 507,
524, 551, 715
PIERRE, Célestin, Saint : 394
PLATON : 60, 99, 109

- PLEIADE, La, Poètes de la Renaissance : 379, 484
- PLINE : 50, 82, 166, 211, 220, 222, 224, 227, 314, 318, 324, 333,
343, 344, 346, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 361, 362,
364, 367, 368, 398, 412, 422, 437, 451, 457, 458, 473,
475, 476, 504, 517, 522, 523, 544, 569, 570, 595, 617,
633, 634, 635, 637, 650, 711, 735, 737, 738, 752, 766,
769, 770, 772
- PLUTARQUE : 469
- PORT-ROYAL : 408, 733
- POSSEVIN, Père S.J. : 208, 285
- PYTHAGORE : 60
-
- QUINTILLIEN : 511
-
- RABELAIS : 448, 706
- RACHEL, Personnage biblique : 169, 477, 595
- RACINE : 450
- RAVIER, André, Père S.J. : 6, 7
- RAZZI, hagiographe : 238
- REBECCA, Personnage biblique : 376, 476
- RENART, Roman de : 311,
- RICOEUR, Paul : 27
- RIVIERE, Louys de la : 469
- ROGET, Soeur : 255
- ROLLAND, Georges, Secrétaire de François de Sales : 260
- RONSDARD : 11, 72, 128, 305, 341, 785
- ROSSET, Mère Anne-Marie : 381
- ROUSSEAU, Jean-Jacques : 11
- ROUSSET, J. : 142
-
- SAINT-CERGUES, Madame de : 111, 493
- SAINTE CATHERINE, Abbessse de : 298
- SAINT VICTOR, Hugues de : 10
- SALES, Bernard de : 725
- SALES, Charles-Auguste de : 6, 591
- SALOMON : 346, 377, 380
- SAMARITAINE, La : 193, 194, 323
- SAMSON, Personnage biblique : 372

SAUL, Roi d'Israël : 376, 503
SAUNAZ, Père de : 485
SCHOLASTIQUE, Sainte : 191
SCUPOLI, Lorenzo : 61, 624
SCYLLA, lieu mythologique : 205
SEBASTIEN, Saint : 733
SERIPHE, lieu de l'Antiquité : 340
SESTOS, Ile : 349
SEVIGNE, Madame de : 114
SEVILLE, Isidore de : 11
SILESIUS, Angelus : 248
SIMEON Le Stylite, Saint : 242, 360
SOCRATE : 341
SPIRIDON, Evêque : 700
SPONDE, Jean de : 142, 786

THEOPHRASTE, botaniste grec : 771
THERESE d'AVILA, Sainte : 161, 183, 192, 322, 324, 613, 676, 711
THOMAS d'AQUIN, Saint : 135, 138
THOMAS, Monsieur le Prince : 498
TIBERE-CESAR, Empereur romain : 97
TITE-LIVE : 759
TOBIE, Personnage biblique : 110
TRENTE, Concile de : 78

URFE, Honoré d' : 25, 248, 268, 311, 538, 770, 785
URSULE, Sainte : 563

VALLA, Georges : 771
VESALE, André, médecin : 48, 711
VESTA, déesse latine : 34
VILLENEUVE, Madame de : 265
VINCI, Léonard de : 711
VIRGILE : 60, 318, 341, 405, 440, 769, 770, 772
VIVES, Editeur : 6
VOIRONS, Les Ermites des Monts : 695, 700

ZACHARIE, Personnage biblique : 623

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE FRANCOIS DE SALES

Oeuvres de Saint François de Sales, Evêque de Genève et
Docteur de l'Eglise

Edition complète publiée par les soins des religieuses de la
Visitation du premier monastère d'Annecy, Annecy, Niérat ;
Annecy, Monastère de la Visitation, 1892 - 1964 . 26 volumes
et un volume de tables .

Saint François de Sales, Oeuvres, Introduction à la vie dévote,
Traité de l'Amour de Dieu, Recueil des Entretiens Spirituels
Préface et chronologie par André Ravier, SJ , Edition Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade, 1969 .

II. ETUDES SALESIENNES

Albert, Chanoine Nestor, Vie abrégée de Saint François de Sales, Paris, Oudin, 1878.

Allipe, le Père F., L'homme intérieur selon l'esprit du bienheureux François de Sales, Lyon, Antoine Baret, 1657 in 4°.

Alvin, Alexandre, Saint François de Sales, apôtre de la liberté religieuse et de la raison, Strasbourg, Edouard Huder, 1870, (Thèse d'état présentée à l'université de Montpellier).

"Annales Salésiennes", revue de spiritualité éditée par les Oblats de Saint François de Sales, Centre Saint François, Thonon, 1876-1987.

Archambault, Paul, Saint François de Sales, Paris, Gabalda, 1930.

Armand, Louis, "François de Sales" article paru dans Mémoires et Documents publiés par l'académie salésienne, Tome LXXX, Annemasse, 1968, p. 62 et sq.

Avezou, R, "Saint François de Sales et son temps. Annecy au début du XVIIème siècle". Revue de Savoie, 1943, p. 3 à 16 et 71 à 86.

Bady, René, François de Sales maître d'honnêteté, XVIIème siècle, n° 78, 1968, p. 3 à 19.

Bady, René, François de Sales, Paris, Desclee de Brouwer, collection : "Les écrivains devant Dieu" n° 25, 1970.

Balciunas, Abbé Vytautas, La vocation universelle à la perfection chrétienne selon Saint François de Sales, Annecy F. Abry, 1952, Thèse soutenue à Rome à la Faculté de Théologie de l'Université Grégorienne.

Balducelli P. D., Osfs, Mémoire consacré à Saint François de Sales pour le quatrième centenaire de sa naissance 1567-1967, Roma, chez l'auteur, 1967.

Barbiche, Bernard, "une exposition sur Saint François de Sales au Musée de Rumilly". Revue Savoisienne, 1967, p. 122-123.

Baudry, Abbé de, Le véritable esprit de Saint François de Sales, Lyon, Perisse, 1846.

Baussand, Bernard, Osfs, "De la vie religieuse, essai de Spiritualité Salésienne", Mémoire de maîtrise présenté à la faculté de théologie de Lyon en Juin 1977.

Bedoyere, Michael de la, François de Sales, London, Collins, 1960.

Bibliografia Salesiana, opere e scritti riguardanti S. Francesco di Sales 1923-1955, Coll. Biblioteca dal "Salesianum", Turin, 1959.

Boquet, M. A., Souvenirs de Saint François de Sales à l'Ermitage de Saint Germain-Sur-Talloires, Annecy, Gardet, 1953.

Bordeaux, Henry, Saint François de Sales, Paris, Fayard, 1952.

Bordeaux, Henry, Saint François de Sales et notre coeur de chair, Paris, Plon, 1924.

Bordeaux, Henry, Au pays de Saint François de Sales, Société d'éditions Savoyardes, 1942.

Bordes, H, "Saint François de Sales et l'Italie", Mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures de Lettres classiques présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, année 1950-51.

Bordes, H, "François de Sales, homme du XVIème siècle", Travaux et mémoires, publications de l'UER des Lettres et Sciences humaines de Limoges, Mai 1973.

Bordes, H, "Une pensée forgée dans le creuset de l'Humanisme et de la Renaissance" in François de Sales, prophète de l'amour, Paris, CIF, 1982, p. 12 à 15.

Bouchage, M. L, "Notes historiques sur Saint François de Sales" présentées au congrès des sociétés savantes savoisiennes à Annecy en 1879 par M. L. Bouchage, Annecy, Périssin, 1880.

Bremond, Henri, "La philosophie de Saint François de Sales", revue de Paris, 1923, 1er Janv., p. 135-152.

Bremond, Henri, Histoire littéraire du sentiment religieux en France, Bloud et Gay, 1916-1936, 12 vol.

Brix, André, Osfs, "Je tire chemin", choix de textes salésiens pour un court-métrage réalisé par le Conseil Général de la Haute-Savoie à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance (1567-1967), Craponne, 1968.

Brix, André, Osfs, "Commentaire et présentation du Traité de l'Amour de Dieu", textes des causeries données aux religieuses salésiennes de la Visitation, 1971-1975, Craponne 118 Av. P. Dumond 69290 Craponne (Ronéoté).

Brix, André, Osfs, "l'Oraison, essai de spiritualité salésienne" Documents photocopiés des Journées Salésiennes, Craponne, 1972.

Brix, André, Osfs, "le combat spirituel", conférences données aux religieuses salésiennes de la Visitation, Ellezelles, Belgique, 1980.

Brix, André, Osfs, François de Sales commente le Cantique des Cantiques, chez l'auteur, Craponne, 1984, 127 p.

Brucker, Jacques, Sj, Le parterre mystique de Saint François de Sales, Paris, Lefort, 1881, 342 p., Recueil de morceaux présentés.

Burns, Soeur Marie-Patricia, Saint François de Sales, Sainte Jeanne de Chantal et la Visitation, Veyrins, Champon, 1983 (Les Sages de tous les temps).

Calvet, J., La littérature religieuse de Saint François de Sales à Fénelon, Histoire de la littérature Française, Tome IV, Paris, Del Ducas, 1956.

Camus, Jean-Pierre, L'esprit du bienheureux François de Sales évêque de Genève, 1840, Depery.

Charmot, F., S.j., Deux maîtres: une spiritualité. Ignace de Loyola, François de Sales, Paris, Centurion, 1963.

Chevalier, André, "Jeunesse et formation d'un écrivain humaniste" in Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXX, 1968, P. 181-195.

Christophe, P., "Aux sources du Jansénisme, la Mère Angélique et Saint François de Sales" in Revue de Savoie, 1955, p. 243-250.

Cognet, Louis, La mère Angélique et Saint François de Sales, 1618-1628, Paris, Flammarion, 1951.

Colliard, Lauro, Studi e ricerche su San François de Sales, Verona, Libreria editrice universitaria, 1970.

Collot, P., La vraie et solide piété expliquée par Saint François de Sales..., Nov Ed. revue- corr. et disposée dans un ordre plus méthodique-, Tours, Ad. Mame et Cie, 1860.

Coutin, Chanoine F., "Journal de Saint François de Sales voyageur par J. F. Gonthier", Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXVIII, 1966, p. 29-44.

Danemarie, Jeanne, Saint François de Sales, Lyon, Eise, 1962 (Coll. Nos amis les Saints).

Danemarie, Jeanne, Saint François de Sales, Nouvelle Edition, Paris : Téqui 1977.

Dechevis, Louis-François, Saint François de Sales-Mémorial de l'Eglise, Textes présentés par Louis-François Dechevis. Namur, Ed. Soleil Levant, 1957.

Delaruelle, Etienne, "Machiavel, Saint François de Sales et Télémaque", Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXIX, 1955, p. 43-52.

Delaruelle, Etienne, Saint François de Sales, maître spirituel, Paris, Spes, 1960.

Delaruelle, Louis, "Le Style du "Traité de l'Amour de Dieu"", Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXIV, 1961, p. 1-16.

Denis, Alphonse, R. P., De la vie parfaite ou Traité de la vie religieuse et spirituelle selon Saint François de Sales ; textes rassemblés par le R. P. Alphonse Denis... 2ème Ed., Annecy, Gardet, 1962.

Denis, Alphonse, R. P., De la vie parfaite selon Saint François de Sales, Annecy, Gardet, Sd.

Desjardins, Chanoine R., Le livre des quatre amours, Textes présentés par le Chanoine R. Desjardins, préface de Mgr Garonne, archevêque de Toulouse, Tournai (Belgique), Desclée, 1964.

Devos, Roger, "Saint François de Sales et l'unité des chrétiens", Annemasse, Genève, 1961 in (L'illustré missionnaire, XIème année, N° 1, Jv-Fév, 1961, p. 3-7).

Devos, Roger, "Le pèlerinage salésien" in Annesci 10, 1963, p. 25-99.

Devos, Roger, Saint François de Sales par les témoins de sa vie
Textes extraits du Procès de béatification présentés par Roger
Devos, Annecy, Gardet, 1967.

Devos, Roger, "La Correspondance de Sainte Jeanne de Chantal :
son intérêt du point de vue de l'histoire sociale et des mentalités"
in "La vie culturelle et artistique en Savoie à travers les âges",
Congrès des Sociétés Savantes de Savoie, Chambéry : 1972, p. 101-
114.

Devos, Roger, "Les Visitandines d'Annecy aux XVIIème et XVIIIème
siècles" in Mémoires et documents publiés par l'Académie Salésienne,
Annecy, Tome LXXXIV, 1973.

Dodin, François de Sales et Vincent de Paul, les deux amis, Paris,
édition O. E. I. C., sd.

Ducis, C. A., "Quelques portraits de Saint François de Sales" in
revue savoisienne, 1884, p. 31-33.

Dufournet, Antoine, La jeunesse de Saint François de Sales, Paris,
Grasset, 1942.

Dunne, John, La conception de la nature humaine selon Montaigne
et Saint François de Sales, Thèse inédite de l'Université Laval,
Québec, 1960, 267 p.

Edouard, Abbé, Un nouveau docteur de l'Eglise, Saint François de
Sales par un "ecclésiastique", Lyon, Josserand, 1878.

Gaillard, Abbé A. F., "Visite pastorale de la paroisse de Cornier
faite par Saint François de Sales le 11 oct. 1606", Mémoires et
Documents publiés par l'Académie Chabelaisienne, Tome XXXIII, 1922,
p. 39-44.

Galliot, Marcel, "Comment parlait, comment écrivait Saint François de Sales" in Mémorial du IVème centenaire de la naissance de Saint François de Sales, 1567-1967, Académie Florimontane, Annecy, La Revue Savoisiennne, 1967, Numéro spécial.

Gardet, Clément, "Aux origines de l'Académie Florimontane", Revue Savoisiennne, 1967, p. 7-13.

Gay, Jean, "Saint François de Sales et les abeilles" in Mémoires et documents publiés par l'Académie du Faucigny, Tome III, 1941, p. 46-52.

Gayet, Jean, P., "Saint François de Sales navigateur" in Annales Salésiennnes, Mars et Mai 1955.

Georges-Thomas, Marcelle, Saint François de Sales et les femmes mariées, choix de méditations des textes par Marcelle Georges-Thomas, Paris, Le Cerf, 1967.

Godeau, Antoine, évêque de Grasse, Eloge historique du Bien-heureux François de Sales, evesque et Prince de Genève, Aix, Roize, 1663.

Gonthier, J. F., La mission de Saint François de Sales dans les baillages de Chablais et Ternier-Gaillard, Annecy, Fabry, 1891.

Gonthier, J. F., "Saint François de Sales, évêque (1602-1622)- Son journal" in Mémoires et documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome XVI, 1893, p. 253-380 et Tome XVII, 1894, p. 1-138.

Hämel-Stier, Angela, Franz von Sales, Wien, F. S. Verlag, 1956.

Hamon, M., Vie de Saint François de Sales, Lecoffre-Gabalda, 1930, 2 vol.

Henry-Couannier, Maurice, Saint François de Sales et ses amitiés, Tournai, Casterman, 1962 (+ Réédition), Paris, Monastère de la Visitation, 1979.

"Inauguration de la statue de Saint François de Sales, le 14 Septembre 1924, (Discours de : Francis Miquet, Blanc, Mgr du Bois de la Villerabelle, Henri Bordeaux)", Revue Savoisiennne, 1924, p. 113-142.

Isoard, Mgr Louis-Romain Ernest, Constitutions diocésaines dressées par Saint François de Sales et par ses successeurs sur le Siège de Genève promulguées de nouveau en Synode, Annecy, J. Niérat Success, 1890.

Jacqueline, Mgr Bernard, "La spiritualité missionnaire de Saint François de Sales, son attitude face aux protestants", Documents omnis terrae, CLXXI-2, Février 82.

Julien, Mgr., Saint François de Sales, Paris, Flammarion, 1929, (Les Grands Coeurs).

Kleinman, Ruth, Saint François de Sales and the protestants, Genève, librairie E. Droz, 1962.

Lajeunie, E. J., op, Saint François de Sales et l'esprit salésien Paris, Seuil, Coll. Maîtres spirituels, 1962.

Lajeunie, E. J., op, Saint François de Sales. L'homme, la pensée, l'action., Paris, Guy Victor, 1966, 2 Vol.

Langelaan, James, S, Osfs, Man in love with God, introduction to the theology and spirituality of Saint Francis de Sales, Hyattsville Maryland, USA, 1976.

La Rivière, Louys de, Sj, La vie de l'illustrissime et révérendissime François de Sales, Lyon, Pierre Rigaud, 1625.

Lavelle, Louis, Quatre Saints, Paris, Albin Michel, 1951.

Lavorel, Chanoine, "Note sur Saint François de Sales et la Florimontane", Revue Savoisiennne, 1922, p. 108-109.

Le Couturier, Lettres de Direction et Spiritualité de Saint François de Sales, Paris, Vitte, 1970.

Lemaire, Henri, François de Sales, docteur de la confiance et de la paix, Paris, Beauchesne, 1963.

Lemaire, Henri, Etude des images littéraires de François de Sales avec un florilège, Paris, Nizet, 1969.

Lemaire, Henri, François de Sales : ses textes essentiels présentés pour notre temps, Paris, Lethielleux, 1960.

Leroux, Jean-Luc, "L'Eucharistie dans la théologie salésienne", Mémoire faculté de Théologie de Lyon, Juin 1977.

Letonnellier, Gaston, "L'histoire naturelle dans l'oeuvre de Saint François de Sales" in Revue Savoisiennne de l'Académie Florimontane, Annecy, 1951, p. 63-68.

L'Honoré, le Père Henri, Osfs, "l'Année salésienne", *Annesci*, 1, 1953, p. 68-70. *Annesci*, 2, 1954, p. 83-88. *Annesci*, 3, 1955, p. 63-68. *Annesci*, 4, 1956, p. 11-114. *Annesci*, 5, 1957, p. 122-125. *Annesci*, 6, 1958, p. 90-92. *Annesci*, 9, 1961, p. 119-125. *Annesci*, 10, 1963, p. 132-136. *Annesci*, 11, 1964, p. 85-89. *Annesci*, 16, 1969, p. 112-119.

Liuima, Antanas, Sj, Aux sources du Traité de l'amour de Dieu de Saint François de Sales, Rome, Université grégorienne, 1959, in 8°, 2 Vol.

Lovie, Jacques, "Saint François de Sales et nous", L'histoire en Savoie, n° spécial, sept. 1986, p. 1-71.

Marceau, William, Csb, L'Optimisme dans l'oeuvre de saint François de Sales, Paris, Lethielleux, 1973, Thèse Québec.

Marceau, William, Csb, Le Stoïcisme et saint François de Sales, Roanne, Horvath, 1983.

Margerie, Amédée de, Saint François de Sales, Paris, Lecoffre, 1899.

Martin, Abbé J-B, L'Episcopat de Saint François de Sales, Rome, Impr. Coopérative sociale, 1901, (Extrait du Cosmos Catholicus, 15 Nov. 1901).

Martin, G., "A propos de quelques images employées par Saint François de Sales dans son Traité de l'Amour de Dieu" in Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LIX, 1941, p. 46-66.

Mémoires et documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXX, Saint François de Sales, Témoignages et mélanges à l'occasion du IVème centenaire de sa naissance (1567-1967), Ambilly-Annemasse, Ed. Franco-Suisses, 1968.

Menage, René, "Saint François de Sales et la littérature" in Mémoires et Documents de l'Académie Salésienne, Tome LXXX, 1968, p. 197-209.

Mugnier, Chanoine Francis, Toute la vie sanctifiée- Le Devoir d'état à l'école de Saint François de Sales, Paris, Lethielleux, 1940.

Murphy, Ruth, Saint François de Sales et la civilité chrétienne, Paris, Nizet, 1964.

Nicollet, Chanoine F., Itinéraire Salésien, Chambéry, Imp. Réunies, 1963.

Piccard, Mgr Louis-Etienne, Mission de Saint François de Sales en Chablais, (préparation et débuts), Paris, Annales Salésiennes, Thonon : Libr. Catholique, 1924.

Piccard, Mgr Louis-Etienne, "Imprimerie et papeterie établies par Saint François de Sales à Thonon" in Mémoires et Documents publiés par l'Académie Chabelaisienne, Tome XLI, 1934, p. 221-228.

Plagnat, François, Saint François de Sales et la nature, Annecy, Plagnat, 1967, (ronéotypé).

Pochat, Geneviève, François de Sales et la pauvreté, Thèse de doctorat de 3ème cycle sous la direction de Mr le Professeur Jacques Hennequin, Université de Metz, 1986, 2 Vol.

Poizat, Valentine, "Le Monde religieux : Saint François de Sales (3ème centenaire de sa mort)". Revue de France, 1923, Janv-Fév. p. 413-417.

"Portraits de Mgr Saint François de Sales", Revue Annesci, 7, 1954, p. 68.

Pourrat, P., La Spiritualité chrétienne, Tome III : les temps modernes. Première partie : De la renaissance au Jansénisme, Paris, Gabalda, 1927.

Quinard, Claude, Message de Saint François de Sales pour ce temps, Paris, Casterman, 1950.

Ravier, le Père André, SJ, Saint François de Sales, Lyon, Chalet, 1962.

Ravier, André, SJ, "Saint François de Sales et ses faussaires" par André Ravier avec le concours d'Albert Mirot, conservateur en chef honoraire aux Archives Nationales, Paris, Picard, 1971, Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXXIII.

Ravier, André, Ce que croyait Saint François de Sales, Paris, Mame, 1976.

Ravier, André, SJ, Correspondance : les lettres d'amitié spirituelle, édition établie et annotée par André Ravier, Bibliothèque Européenne, Paris, Desclée de Brouwer, 1980.

Ravier, André, SJ, La spiritualité salésienne, Cambray : C. L. D., 1980 (Prière de tous les temps).

Ravier, André, Sainte Jeanne de Chantal, sa race et sa grâce, Paris, Ateliers Henry Labat, 1983.

Ravier, André, François de Sales, un sage et un saint, Paris, 1985, Nouvelle Cité.

Ravier, André, Initiation à la lecture du "Traité de l'Amour de Dieu" de Saint François de Sales, Paris, Henry Labat, 1986.

Rebord, Chanoine C. M., Administration diocésaine. Visites pastorales du Diocèse de Genève-Annecy, 14-11-1900. Analyses détaillées des visites de Saint François de Sales 1604-1618- Texte original des procès-verbaux de ces mêmes visites... Annecy, Abry, 1921, 2 Vol.

Regat, Christian, "Trois tableaux du premier monastère de la Visitation", Revue Savoisiennne, 1983, p. 21-25.

Responsables des Novices (les), Discernement et Traditions spirituelles, session USMF et CPR, Francheville 27 Fév-3 mars, Lens, Imprimerie de la Centrale, 1984.

Reure, O. C., La princesse de Piémont et Saint François de Sales à Château morand (3-4 oct. 1619), Montbrison, Brassard, 1915.

Revon, Louis, "Etude artistique et anatomique sur la tête de Saint François de Sales" in Revue Savoisiennne, 1865, p. 29-31.

Riguet, Henri, Sur les chemins de Saint François de Sales, Annecy, 1960, (guide illustré).

Ritz, F. M., Souvenirs de Saint François de Sales dans Annecy, Annecy, imprimerie commerciale, 1924.

Roffat, Claude, En retraite avec Saint François de Sales, Paris, Spes, 1955.

Roffat, Claude, Une spiritualité pour tous, Saint François de Sales : textes présentés par Claude Roffat, Le Centurion, 1980, (Fontaine Vive).

Roffat, Claude, Tous doivent prier, Saint François de Sales..., textes choisis et présentés par Claude Roffat..., Paris, Le Centurion, 1982.

"Saint François de Sales et Saint Jean de la Croix", un petit frère de Jésus, Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, Tome LXXX, 1968, p. 245-252.

"Saint François de Sales nous parle", Paris, 1958, (l'anneau d'or, n° 81-82, Mai-Août 1958).

"Saint François de Sales" numéro spécial, Mensuel "Dieu est Amour", Paris, Téqui, Janvier 1985.

Saint François de Sales, Vie de, Par M. le Curé de Saint-Sulpice, Paris, Lecoffre, 1856, 2 Vol.

"Saint François de Sales", Numéro Spécial de Sources de vie, Revue d'actualité spirituelle, Toulouse, mai 1984.

"Saint François de Sales", Paris, 1951, Fêtes et saisons n° spécial 59, Mars 1951.

Saint François de Sales, Evêque et Prince de Genève par un ecclésiastique, Lyon, Josserand, 1878.

Sainte-Beuve, C. A., "Esprit de Saint François de Sales... De quelques points de dogme chez Saint François, son optimisme théologique", in : Port-Royal, Paris, Hachette, 1878, Tome I, p. 216-248.

Sainte-Beuve, C. A., "Parallèle de Saint Charles Borromée et de Saint François de Sales", in : Port-Royal, op. cit., Tome II, p. 176-178.

Sainte Beuve, C.A., "Saint François de Sales, son portrait littéraire" in Causeries du lundi, Vol. 7, p. 226-286, Paris, Garnier, 1883.

Sales, Charles-Auguste de, Histoire du bienheureux François de Sales, Evêque et Prince de Genève, Lyon, F de la Bottière et J. Julliard, 1634.

Saunier, Abbé Francis, Saint François de Sales, Paris, Fleurus, 1966, (Coll. Belles histoires et Belles vies N° 31).

Schueller, Théophile, Osfs, La femme et le Saint, Paris, Editions Ouvrières, 1970.

Schueller, Théophile, "Psychanalyse, symbole et signifiant chez Saint François de Sales", Document photocopié, 25 p. Maison de formation, 118 Av. P. Dumond 69290 Craponne.

Scupoli, Lorenzo, Le livre de poche de Saint François de Sales : Lorenzo Scupoli : le combat spirituel, par E. J. Lajeunie, op. Le Jas, Robert Morel, 1966

Secret, Bernard, Chanoine, "Les faussaires de Saint François de Sales, une des plus grosses affaires d'escroquerie à l'autographe du XIXème siècle", Revue Savoisiennne, 1953, p. 68-75.

Secret, Bernard, Chanoine, "Les faux de Saint François de Sales", Revue Savoisiennne, 1954, p. 138-144.

Ségur, le comte Anatole de, Histoire de Saint François de Sales, Paris, Librairie Saint Joseph, 1873.

Serouet, Pierre, De la vie dévote à la vie mystique, Sainte Thérèse d'Avila, Saint François de Sales, Desclée de Brouwer, 1958, (Etudes carmélitaines).

Servettaz, Abbé, "Les comparaisons de Saint François de Sales dans l'introduction à la Vie dévote", Annecy, Imprimerie Commerciale, 1918, Mém. et Doc. Académie Salésienne, Tome XXXIX.

Stephan, Yvonne, Sur les chemins du monde avec Saint François de Sales, Introduction à la vie dévote, adaptée et présentée par Yvonne Stéphan, Paris, SOS, 1984.

Strowski, Fortunat, Saint François de Sales, Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIème siècle, Paris, Plon, 1898, ou nouvelle édition, Paris, Plon, 1928.

Tissot, Abbé Joseph, L'art d'utiliser ses fautes d'après Saint François de Sales, 6ème ed. rev. et aug., Paris, Librairie Religieuse H. Oudin, Annecy, Abry, 1894.

Traits inédits de la vie de Saint François de Sales d'après les dépositions de son domestique, Annecy, F. Burdet, 1878.

Trochu, Chanoine Francis, Saint François de Sales, Evêque et prince de Genève, Fondateur de la Visitation Sainte Marie, Docteur de l'Eglise (1567-1622) d'après ses écrits, ses premiers historiens et les deux procès inédits de sa canonisation, Lyon, Paris, E. Vitte, 1941-1956, Tome I : La vocation (1567-1593), le Sacerdoce (1593-1602) ; Tome II, l'Episcopat (1602-1622).

Trochu, Mgr Francis, Sur les pas de Saint François de Sales à Annecy, Photogr. de Jos le Doare, Château Pin, Ed. Jos le Doare, 1957.

Trochu, Mgr Francis, La maman de Saint François de Sales, Paris, Apostolat de la Presse, 1960.

Van Houtryve, Idesbald, La vie intérieure selon Saint François de Sales, Louvain, Mont César, 1946.

Veillot, Pierre, La spiritualité salésienne de la "tressainte indifférence", Paris, Inst. Catholique, 1947 (Thèse de doctorat).

Vidal, Chanoine F., Aux sources de la joie avec Saint François de Sales, Paris, Debresse, 1964.

Vigne, Abbé, "Charité de Saint François de Sales envers les malades et les infirmes", Bulletin de l'Association Catholique 1864, p. 137-139.

Vincent, Emmanuel, "Le Saint Suaire à Annecy et la naissance de Saint François de Sales", Revue Savoisienne, 1962, p. 206-215.

Vincent, Francis, Saint François de Sales, directeur d'âmes, l'Education de la volonté, Paris, Beauchesne, 1923, in 8°.

Vincent, Francis, Le travail du style chez Saint François de Sales d'après les corrections faites sur l'Introduction à la Vie dévote, Paris, Beauchesne, 1923.

Divers :

"Hommage à Saint François de Sales", Annecy, 1967, 31 p. ill., Annecy Catholique, numéro spécial, n° 41, Mai 1967.

"Spécial "Saint François de Sales"", 1562-1622, IVème Centenaire, Annecy, 1967, Courrier Savoyard, 27 Jv. 1967.

"Inauguration de la Statue de Saint François de Sales", Annecy, 14 sept. 1924, J. Abry in "La revue Savoisienne" 1924, 3ème Trim.

III. ETUDES SUR LA NATURE

- Bachelard, Gaston, L'eau et les rêves, 1942, Paris, Corti, 268 p.
- Bachelard, Gaston, La poétique de l'espace, Paris, P. U. F., 1957.
- Bachelard, Gaston, La psychanalyse du feu, Paris, NRF, 1949, 223 p.
- Bachelard, Gaston, L'air et les songes, Paris, Corti, 1943, 302 p.
- Beyer, Charles, Nature et valeur dans la philosophie de Montesquieu, Analyse méthodique de la notion de rapport dans "l'esprit des lois", Paris, Klincksieck, 1982.
- Bruhat, G. et Schatzman, Les planètes, P. U. F., Paris, 1952.
- Ceard, Jean, La nature et les prodiges- L'insolite en France, au XVIème siècle, Droz, Genève, 1977.
- Debus, Allen-G., Man and Nature in the Renaissance, Cambridge, 1978, cité par Jean Strarsbinski, Montaigne en Mouvement, Paris, NRF, 1982.
- D'Haucourt, G, Le Blason, Paris, P. U. F., 1965.
- Galbreath, D. L., Manuel du blason, Lausanne, Spes, 1948 in 8°.
- Grand-Carteret, John, La montagne à travers les âges, Annecy, 1960, Archives départementales, tirage limité.
- Guy, Lucien, "Arbres légendaires et historiques en Chablais et en Faucigny", Cahiers de Savoie, Annecy, 1946, p. 139-146.
- Le Soleil à La Renaissance, Bruxelles, P.U.B., Paris, P.U.F., 1965.
Actes du colloque.
- Maeterlinck, Maurice, La vie des abeilles, Paris, Fasquelle, 1933.

Mansuy, Michel, "Gaston Bachelard et les lois de l'imagination littéraire", Travaux de linguistique et de littérature romane de l'Université de Strasbourg IV 2, Strasbourg, Klincksieck, 1966.

Toscanne, Bernard, L'idée de Nature en France dans la seconde moitié du XVIIème siècle. Contribution à l'histoire de la pensée classique, Paris, Klincksieck, 1978, 501 p.

Tuzet, Hélène, Le cosmos et l'imagination, Paris, Corti

Vigenere, Blaise, Traité du feu et du sel, Paris, 1622, cité par Bachelard dans la Psychanalyse du feu, Paris, NRF, 1949.

IV. HISTOIRE ET LITTÉRATURE DES XVIÈME ET XVIIÈME

Aubigné, Agrippa d', Les tragiques, présenté par Jacques Bailbé, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.

Aumônier, l', Les Hymnes de Ronsard, Paris, Société des Lettres Françaises, Droz, sd.

Baud, Henri, Histoire du diocèse Genève-Annecy sous la direction de Henri Baud, Paris, Beauchesne, 1985.

Bellarmin, R, Eschelle de l'âme pour monter vers Dieu, Paris, 1606, Lyon, 1615.

Bossuet, J. B., Oraisons funèbres, ed. Ph Sellier, Paris, Clos, Larousse, 1967.

Boulitrop, Eugène, Histoire de la Réforme en Savoie, Aix-les-Bains, 1964, 304 p.

Camus, J. P., Homélie des Etats généraux, texte établi et commenté par J. Descrains, Genève, Droz, Paris, Minard, 1970.

Daniel-Rops, H., L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme, La Réforme Catholique, Paris, 1957.

Daniel-Rops, H., "Pascal et Saint François de Sales" in Revue Savoisiennne, 1962, p. 118-127.

Delucinge, Edmond, Images littéraires de la Savoie, Grenoble, 1944, Marcel Besson.

Delumeau, J., La Civilisation de la Renaissance, Paris, Arthaud, 1967.

Duby, G., et Mandrou, R., Histoire de la civilisation française, Paris, Colin, (Col. "U"), 1964, 2 Vol.

Durkeim, E., L'évolution pédagogique en France, Paris, P. U. F., 1969.

Erasme, L'Eloge de la Folie, Trad. par de Nolhac, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

Erlanger, Philippe, La vie quotidienne sous Henri IV, 1958, Paris, Hachette, 248 p.

Haucourt d', G., et Durivault, G., le Blason, Paris, P. U. F., 1965.

Hennequin, Jacques, Les oraisons funèbres d'Henri IV, Thèse présentée devant l'université de Paris IVème le 15 mars 1975, Lille, Service de reproduction des thèses, 1978, 2 Vol.

Lebrun, F., Le XVIIème siècle, Paris, Armand Colin, U, 1969.

Magendie, Maurice, Du nouveau sur l'Astrée, Paris, Champion, 1927, in 8°.

Magendie, Maurice, L'Astrée d'Honoré d'Urfé, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1925, in 8°.

Magendie, Maurice, Le roman français au XVIIème siècle, Paris, Droz, 1932.

Mandrou, Magistrats et Sorciers en France au XVIIème siècle, Paris, Plon, 1968.

Miquel, Pierre, Les guerres de religion, Paris, Fayard, 1980, 594 p.

Morineau, M., Le XVIème siècle, Paris, Larousse, 1968.

Nicolin, André, L'Ichthyophagie d'Erasme, Mémoire de Maîtrise en Lettres soutenu en Juin 1971, Université de Grenoble.

Poètes du XVIIème siècle, Edition par Albert-Marie Schmidt, Paris, NRF, Gallimard, Collection de la Pléiade.

Ratio atque Institutio studiorum Societatis Jesi , Turonibus ,typis A. Mame et filii, 1876.

Reynier, Gustave, Le Roman sentimental avant l'Astrée, Edition Armand Colin, Paris , 1971.

Ronsard, Pierre de, Oeuvres complètes VIII, Les hymnes de 1555, Le second Livre des hymnes de 1556, Edition critique avec introduction et commentaire par Paul Maumonier, Paris, Librairie Marcel Didier, 1973.

ROUSSET, Jean, La littérature de l'âge baroque en France, Circé et le Paon, Paris, Corti, 1953, in 8°.

Rousset, Jean, L'intérieur et l'extérieur..., Paris, Corti , 1953, in-8°.

Rousset, Jean, Anthologie de la poésie baroque française, Paris, Colin, 1961, 2 vol.in-12 ; rééd. Col. "U", 1968 .

Fumaroli, Marc, L'Age de l'éloquence, Genève, Droz.

Saint François d'Assise, Le Cantique du soleil, adaptation et présentation d'Eric Thilo, Editions Aldus Manutius, Zurich, 1954.

Sellier, Philippe, Pascal et Saint Augustin, Thèse de Doctorat d'Etat , Paris VII, Paris, Colin 1970.

Sponde, Jean de, Poèmes, Genève, Pierre Gailler, sd, Ed. par François Ruchon et Alain Boase .

Tapie, V. L., Le Baroque, P.U.F, Col. "Que sais-je ?", 1961.

Urfé, Honoré d', l'Astrée, présentée par Gérard Genette, Collection 10/18, Paris , 1964.

V. OUVRAGES SUR L'HUMANISME ANCIEN

Carcopino, Jérôme, Aspects mystiques de la Rome païenne, Paris, l'artisan du livre, 1941.

Carcopino, Jérôme, La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome, Paris, l'artisan du livre, 1927.

Carcopino, Jérôme, Virgile et le mystère de la IVème Eglogue, Paris, l'artisan du livre, 1930, in 16.

Perret, J., Virgile, l'homme et l'oeuvre, Paris, Seuil, 1959.

Perret, J., Virgile par lui-même, Paris, Seuil, 1956.

Platon, Dialogues, Paris, Collection les Belles Lettres, Paris, 1947-1972.

Pline, Histoire Naturelle par G. Budé, Les Belles Lettres, Paris, 1947-1972.

Simeterre, Raymond, Introduction à l'étude de Platon, Paris, les Belles Lettres, 1944.

VI. OUVRAGES DE REFERENCE

Benoit, P., et Boismard, M. E., Synopse des quatre Evangiles, Paris, Cerf, 1965.

Bernis, J., L'imagination, Paris, P. U. F., 1968, Coll. "Que sais-je ?".

Bible, Traduction oecuménique de la Bible, Edition Intégrale, Paris, Les Editions du Cerf, 1977, 1er Vol. L'Ancien Testament 2ème Vol. Le Nouveau Testament.

Bible, La Sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, les Editions du Cerf, 1956, Nouvelle Edition, 1972.

Bonnard, André, Civilisation grecque, Tome I, De l'Iliade au Parthénon, Tome II, D'Antigone à Socrate, Tome III, d'Euripide à Alexandrie, Paris, Union Générale d'Editions, 1954-1959, Collection 10/18.

Camminade, P., Image et Métaphore, Paris, Bordas, 1970.

Concordance de la Bible, Nouveau Testament, Soeur Jeanne d'Arc, op., M. Bardy, O. Odelain, P. Sandevour, R. Séguineau, Paris, Editions du Cerf, 1978.

Dictionnaire de la langue française par Paul Robert, Paris, Le Robert, Société du nouveau Littré, 1981.

Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire, fondé par M. Viller, F. Cavallera, J. de Guibert, (...), Paris, Beauchesne, 1936-1974, 7 Tomes In 4°.

Dictionnaire de Théologie Catholique sous la direction de A. Vacant, E. Mangenot et E. Amann, Paris, Letouzey et Ané, 1930-1950 15 tomes en 30 Vol. In 4° + tables.

Dubois, J., Rhétorique générale, Larousse, Paris, 1970.

Durand, Gilbert, L'imagination symbolique, Paris, P. U. F., 1968.

Fontanier, Pierre, Les Figures du discours, Paris, Flammarion, 1968.

Geisendore, P., Théodore de Bèze, Genève, 1949.

Henry, Albert, Métonymie et Métaphore, Paris, Klincksieck, 1971.

Le Guern, M., Sémantique de la métaphore et de la métonymie, Paris, Larousse, 1972, In 8°.

Léon-Dufour, Xavier, Vocabulaire de théologie biblique, Paris, Les éditions du Cerf, 1977.

Marrou, Henri, Saint Augustin et l'Augustinisme, Paris, Seuil, 1955.

Migne, J. P., Collection intégrale et universelle des orateurs sacrés, Paris, Imp. Catholique du Petit-Montrouge, 1844-66, 99 Vol. In 40° et un Vol. de tables in 4°, Paris, 1892.

Migne, J. P., Patrologie cursus completus (...) series graeca, Paris, 1857-1866, 221 Vol. In 4°.

Migne, J. P., Patrologie cursus completus (...), series graeca, Paris, 1857-1866, 166 Vol. In 4°.

Morier, Henri, Dictionnaire de poétique et de rhétorique. Paris, P.U.F., 1961.

Poètes du XVIIème siècle, Paris, collection de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1970.

Rahner, Karl, Petit dictionnaire de théologie catholique, Livre de vie, Editions du Seuil, Paris, 1970.

Richard, Ivor Armstrong, The Philosophy of Rhetoric, Oxford University Press, 1936, cité par Ricoeur Paul in La métaphore vive, Paris, Seuil, 1975.

Ricoeur, Paul, La métaphore vive, Paris, Seuil, 1975.

Strohl, Henri, La pensée de la Réforme, Neufchatel, Paris, 1951.

Thomas, Saint, De Principiis Naturae, Fribourg, éd. Pauson, 1950, trad. fr., J. Madiran.

VII. OEUVRES DIVERSES

Claudé, Paul, L'oiseau noir dans le soleil levant, Paris, Gallimard, 1929.

Rémy, Nicolas, Daemonolatryiae libritres Lugdunni, in officina Vincentii, MDXCV, 3 Vol In 4°.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

<u>INTRODUCTION</u>	p. 5
<u>I PRESENTATION RAPIDE DE L'EDITION UTILISEE</u>	p. 6
<u>II LE CONCEPT DE NATURE</u>	p. 9
1. Délimitation du sujet	p. 9
2. François de Sales et le concept de nature	p. 12
Cinq propositions	p. 15
a. Nature et découverte de Dieu	p. 15
b. Attitude du croyant face à la nature, oeuvre de Dieu	p. 17
c. Notion esthétique	p. 18
d. Efficacité de la Parole divine qui crée la nature	p. 20
e. Fonction de prédication de la nature	p. 20
f. Conclusion	p. 22
<u>III LA PRESENTATION DE LA NATURE PAR L'AUTEUR : LES IMAGES DE NATURE DANS L'OEUVRE DE FRANCOIS DE SALES</u>	p. 24
1. Les sept sources d'inspiration des images	p. 25
a. Nature observée	p. 25
b. Nature en contact avec l'homme	p. 25
c. Nature des humanistes anciens	p. 25
d. Nature biblique	p. 25
e. Nature en rapport avec la littérature contemporaine de François de Sales	p. 25
f. Nature en rapport avec la patristique et l'hagiographie	p. 25
g. Un cas particulier : "les imaginations"	p. 26
2. Les images elles-mêmes	p. 26

a. Comparaisons	p. 26
b. Les métaphores	p. 27
c. Les personnifications	p. 28
d. Les symboles	p. 29
e. Les paraboles	p. 29
f. Les figures complémentaires	p. 29
<u>IV PRESENTATION DU TRAVAIL</u>	p. 30
<u>1ère PARTIE : LE JEU DES QUATRE ELEMENTS FONDAMENTAUX</u>	p. 32
<u>11 LE FEU</u>	p. 34
<u>111 Le feu proprement dit</u>	p. 34
1111 Le feu : une réalité bien présente de la vie domestique	p. 37
1112 Le feu, observé directement, pris comme symbole	p. 40
1113 Flammes, cendres et fumées	p. 42
1114 Le feu peut s'éteindre	p. 45
1115 Le feu pris au sens figuré dans certaines expressions	p. 46
1116 Le thème du feu dans la science	p. 47
1117 L'inspiration des humanistes anciens	p. 49
1118 Les images de feu inspirées de la Bible	p. 50
<u>112 Le soleil</u>	p. 60
1121 Présentation de l'image	p. 60
1122 Introduction. Utilisation salésienne de l'image du soleil	p. 63
11221 Le soleil observé dans la nature	p. 67
11222 Le soleil et les plantes	p. 72
11223 Le soleil : un astre qui apprend la nuance	p. 74

11224 Le soleil n'est pas toujours agréable	p. 77
11225 La primauté du soleil	p. 78
11226 Le soleil et les autres astres	p. 79
11227 Le soleil dans certaines expressions courantes	p. 80
1123 Le soleil chez les humanistes anciens	p. 81
1124 L'image du soleil empruntée à la Bible	p. 82
11241 Des expressions hébraïques	p. 82
11242 Des citations tirées de divers Livres Bibliques	p. 85
112421 Le livre de la Genèse	p. 85
112422 Le livre de l'Exode	p. 85
112423 Le livre de Josué	p. 86
112424 La tradition psalmique	p. 87
112425 Le Cantique des Cantiques	p. 89
112426 L'Évangile de Matthieu	p. 93
112427 L'Évangile de Jean	p. 93
112428 Dans les Lettres apostoliques	p. 94
112429 Dans l'Apocalypse	p. 94
1125 Le soleil dans la tradition patristique et hagiographique	p. 95
1126 Le soleil est le personnage privilégié de l'imagination des voyageurs endormis	p. 99
<u>113 Le thème de l'alternance du jour et de la nuit</u>	p.102
1131 La lumière, créée par Dieu, est d'origine divine	p.102
- Cette lumière se communique	p.103
- La lumière peut aussi être ténébreuse et image du mal	p.104
- La lumière éblouit	p.104
- La lumière invite à répondre	p.105
- La lumière est aussi la figure du vrai et du bien	p.105
- La gradation de la lumière	p.106
- La lumière est le signe de l'Esprit Saint	p.107

- La lumière : une expérience universelle	p.109
- La lumière comme signe de discernement	p.110
- La lumière comme signe de l'intelligence	p.111
- Noël, fête de la lumière	p.112
- La lumière incite à la louange	p.113
1132 La beauté du jour	p.113
1133 Le thème de la lampe	p.116
1134 Nuits et ténèbres	p.117
11341 La nuit : une réalité observée par François de Sales	p.118
1135 La nuit : un temps symbolique privilégié dans l'Ecriture	p.123
1136 La thème de la nuit dans la tradition Patrologique	p.125
1137 Le matin, temps de l'harmonie entre la nuit et le jour	p.126
11371 Le matin, une réalité observée directement	p.126
11372 L'aurore dans la tradition biblique	p.129
<u>114 Astrologie</u>	p.129
1141 Le ciel, un domaine de la nature observé directement	p.129
1142 Les étoiles	p.130
1143 Autres astres	p.132
11431 La lune	p.132
11432 Les planètes errantes	p.133
11433 Les Comètes	p.133
11434 Astres utilisés comme clichés	p.135
11435 La science de la navigation à l'aide des astres	p.135
1144 Les astres dans la Bible	p.136
1145 Dans la Patrologie	p.138
115 Conclusion	p.138

<u>12 L'EAU</u>	p.141
<u>121 Présentation de l'image</u>	p.141
1212 L'eau en général	p.143
1213 Le voyage initiatique de la goutte d'eau	p.145
12131 La fontaine	p.146
12132 La source	p.147
12133 Le torrent	p.150
12134 Le ruisseau	p.152
12135 La rivière, le fleuve	p.154
1214 L'eau comme danger et obstacle	p.156
1215 L'aspect bénéfique de l'eau	p.158
1216 L'eau diversement utilisée	p.160
1217 Le thème de l'eau chez les Humanistes Anciens	p.165
1218 L'eau dans la Bible	p.167
12181 La Genèse	p.167
12182 Le Livre de l'Exode	p.170
12183 Livres Historiques	p.172
12184 Livres Prophétiques	p.173
12185 Psaumes et Livres de Sagesse	p.174
12186 L'eau dans le Nouveau Testament	p.178
1219 Patrologie et Hagiographie	p.187
12191 Les images de l'eau empruntées à la Patrologie	p.187
121911 Le merveilleux	p.188
121912 La thématique de l'eau	p.189
12192 L'eau dans l'hagiographie	p.191
Conclusion sur l'image de l'eau naturelle	p.193
<u>122 L'eau utile à l'homme</u>	p.194

1221 La navigation	p.194
12211 La mer	p.194
12212 L'instrument indispensable à la navigation : la boussole	p.200
12213 Le but du voyage : le port	p.202
12214 Ecueils et naufrages	p.205
12215 Quel navire pour la traversée de la vie ?	p.207
12216 Les marins	p.212
12217 La flotte	p.214
12218 La navigation personnelle de l'auteur sur le lac	p.214
12219 Navigation fluviale et pêche	p.215
Conclusion sur la navigation	p.217
<u>123 La perle</u>	p.219
<u>13 L'AIR</u>	p.231
<u>131 Présentation de l'image</u>	p.231
<u>132 L'air proprement dit</u>	p.232
<u>133 Le vent</u>	p.233
1331 Le vent directement observé dans la nature	p.233
<u>134 Orages et tourbillons</u>	p.237
1341 Le tourbillon annonciateur de l'orage	p.237
1342 L'orage	p.238
<u>135 Les nuages</u>	p.244
<u>14 LA TERRE</u>	p.247
<u>140 Présentation de l'image</u>	p.247

<u>141 La terre proprement dite</u>	p.248
1411 Une terre féconde	p.248
1412 Le désert	p.250
1413 La terre promise	p.253
1414 La terre est parfois rude	p.254
1415 Terre et richesse	p.254
1416 La mort, retour à la terre	p.255
1417 Conclusion	p.255
<u>142 La poussière</u>	p.256
<u>143 La montagne</u>	p.257
1430 Présentation de l'image	p.257
1431 La vie quotidienne dans la montagne	p.259
1432 L'abîme, le précipice	p.266
1433 La grotte	p.268
1434 La vallée	p.269
1435 Montagnes de la Bible	p.270
14351 Dans le Pentateuque	p.270
14352 La montagne du Cantique des Cantiques	p.271
14353 La montagne de Sion	p.271
14354 Les montagnes du Nouveau Testament	p.272
14355 Quelques expressions empruntées à l'Évangile	p.273
143551 Transporter les montagnes	p.273
143552 Abaisser les montagnes	p.273
143556 Quelques expressions faisant encore allusion à la montagne	p.274
14356 La montagne, but ultime de la vie	p.274
<u>144 Les voies de communication terrestre</u>	p.275

1441 Le chemin observé directement	p.276
14411 Chemin dans les Controverses	p.276
14412 Le chemin dans l'Introduction à la Vie dévote	p.277
14413 Le chemin dans le Traité	p.278
14414 Le chemin dans les Entretiens	p.278
14415 Le chemin dans la correspondance	p.280
144151 Correspondance avec Jeanne de Chantal	p.280
144152 Autres correspondances	p.284
1441521 Catachrèses	p.284
1441522 Le chemin au sens propre	p.285
1441523 Le chemin de la vocation	p.286
1441524 Le chemin de la vie spirituelle	p.286
14416 Le thème du chemin dans les Opuscules	p.288
1442 Chemin dans la Bible	p.291
1443 Les chemins dans la Patrologie	p.294
1444 Conclusion sur l'image du chemin	p.294
<u>2ème PARTIE : LE RYTHME NATUREL DES SAISONS</u>	p.295
<u>20 INTRODUCTION</u>	p.296
<u>21 L'HIVER</u>	P.297
<u>211 L'hiver : une expérience</u>	p.297
<u>212 L'hiver pris comme symbole</u>	p.299
<u>22 LE PRINTEMPS</u>	p.303
<u>23 L'ETE</u>	p.306

<u>24 L'AUTOMNE</u>	p.307
<u>25 CONCLUSION SUR L'ALTERNANCE DES SAISONS</u>	p.308
<u>3ème PARTIE : LE BESTIAIRE</u>	p.310
<u>30 INTRODUCTION - LE BESTIAIRE SALESIEEN</u>	p.311
<u>31 LE BESTIAIRE OBSERVE</u>	p.313
<u>311 Les animaux terrestres observés dans nos régions</u>	p.313
3111 Observation de la psychologie et du comportement animal en général	p.313
3112 Les animaux terrestres directement observés	p.316
31121 Le loup	p.316
31122 le chien	p.318
31123 Le renard	p.319
31124 Le sanglier	p.320
31125 Le cerf	p.320
31126 Le lièvre	p.324
31127 Les animaux exprimant le recueillement	p.324
31128 Le crapaud	p.325
31129 Singes et guenons	p.326
<u>312 Les oiseaux observés en général</u>	p.326
3121 Le vol	p.326
3122 L'air, l'élément naturel de l'oiseau	p.328
3123 Le chant de l'oiseau	p.329
3124 Le nid	p.330
3125 Le filet de l'oiseleur	p.331
3126 Différentes sortes d'oiseaux observés par l'auteur	p.331

31261 Le pigeon	p.332
31262 Oiseaux de proie : aigle, épervier, faucon, milan...	p.334
31263 Les oiseaux attirés par le soleil	p.335
31264 Les oiseaux de nuit	p.336
31265 La cigogne	p.336
31266 Le paon	p.337
31267 Le faisan	p.338
31268 La perdrix	p.338
31269 La plume	p.338
<u>313 Les poissons et animaux marins directement observés par l'auteur</u>	p.339
<u>32 LE BESTIAIRE EMPRUNTE AUX HUMANISTES ANCIENS</u>	p.341
<u>321 Le bestiaire terrestre</u>	p.344
3211 Les animaux féroces	p.344
32111 Le lion	p.344
32112 La tigresse	p.345
32113 Les hyènes	p.345
32114 Les crocodiles	p.345
3212 L'éléphant	p.345
3213 Le chameau	p.346
3214 Le caméléon et la salamandre	p.347
3215 Le lièvre des montagnes	p.348
3216 les daims de Cilicie	p.348
<u>322 Les oiseaux empruntés à l'humanisme ancien</u>	p.349
3221 Histoires édifiantes	p.349

3222 Les oiseaux exotiques	p.352
3223 Les oiseaux légendaires	p.353
32231 Le Phénix	p.353
32232 Les oiseaux apodes	p.356
32233 L'oiseau de paradis	p.359
32234 Les oiseaux piraustres	p.360
32235 La perdrix de Paphlagonie	p.361
32236 Autres oiseaux rares	p.361
3224 Les oiseaux marins	p.362
3225 Le rossignol	p.363
<u>323 Les images de poissons empruntées à l'humanisme ancien</u>	p.367
3231 Le poisson Echineis	p.367
3232 Le poisson lanterne de mer	p.368
3233 Les poissons de Carrinum	p.368
3234 Le poisson pescheteau	p.368
3235 Le dauphin	p.369
3236 Ichneumon	p.369
3237 Autres créatures marines dont les images n'ont pas été développées	p.370
<u>33 Le BESTIAIRE BIBLIQUE</u>	p.371
<u>330 Introduction</u>	p.371
<u>331 Les animaux terrestres de la Bible</u>	p.372
3311 Les animaux dangereux dans la Bible	p.372
3312 Des animaux étranges	p.373
3313 Des animaux très beaux	p.373
3314 Le renardeau destructeur	p.373

3315 La chasse	p.374
3316 Animaux altérés	p.376
3317 Les prescriptions alimentaires concernant les bêtes	p.376
3318 Animaux futiles	p.377
3319 Conclusion	p.377
<u>332 Les oiseaux dans la Bible</u>	p.377
3321 La colombe	p.378
33211 La colombe amoureuse	p.379
33212 La colombe prudente et candide	p.382
33213 La colombe sacrifiée	p.384
33214 Typologie de la colombe mystique	p.385
33215 L'Esprit Saint et la colombe	p.387
3322 la tourterelle	p.387
3323 L'oisillon ou la providence de Dieu	p.388
3324 Les autres oiseaux mentionnées occasionnellement	p.390
<u>333 Les animaux marins d'origine biblique</u>	p.391
<u>34 LES ANIMAUX DANS LES TEXTES DES PERES DE L'EGLISE</u>	p.393
<u>341 Animaux terrestres</u>	p.393
<u>342 Les oiseaux</u>	p.394
<u>343 Les poissons</u>	p.396
<u>35 LE BESTIAIRE IMAGINAIRE</u>	p.397
<u>351 Le monstre</u>	p.397
<u>36 LE BESTIAIRE DES PETITS ANIMAUX IMMONDES</u>	p.400

<u>361 Vers et vermisseaux</u>	p.400
<u>362 La puce</u>	p.403
<u>363 Les cirons</u>	p.404
<u>37 ANIMAUX REMARQUABLES : L'ABEILLE, LE SERPENT, LE CHEVAL ET LE MOUTON</u>	p.405
<u>371 L'abeille</u>	p.405
3711 Présentation de l'image	p.405
3712 Les abeilles fabriquent le miel	p.407
37121 Le miel : un sujet d'observation directe	p.407
37122 Le miel et l'homme	p.409
37123 Le miel dans les textes latins	p.412
37124 Le miel dans la tradition biblique	p.412
37125 Le miel est le centre de la vie des abeilles	p.417
37126 Une production secondaire des abeilles : la cire	p.418
3713 La vie quotidienne dans la ruche	p.420
37131 Les abeilles qui butinent	p.421
37132 La ruche : une société heureuse	p.424
37133 La ruche : une société structurée	p.425
37134 Les abeilles : des insectes prudents	p.428
37135 L'essaim comme modèle d'un dynamisme missionnaire	p.429
37136 Petite étude comparée avec d'autres insectes très proches	p.431
37137 La piqure des abeilles	p.433
37138 Naissance et résurrection chez les abeilles	p.435
37139 Une invitation pour le croyant : devenir une abeille mystique	p.437
3714 Conclusion sur les abeilles	p.440

3715 Les autres insectes comparés aux abeilles	p.443
37151 Les insectes immoraux ou dangereux	p.443
371511 Les guêpes	p.443
371512 Les araignées	p.443
371513 La mouche	p.444
37152 Les insectes inoffensifs mais sans intérêt	p.447
371521 Les papillons	p.447
371522 Le hanneton	p.449
371523 La fourmi	p.449
37153 Les insectes positifs qui présentent une complémentarité à l'image de l'avette	p.450
371531 La sauterelle	p.450
371532 La cigale	p.451
371533 Conclusion sur les insectes	p.452
<u>372 Le serpent</u>	p.452
3721 Le serpent, un animal dangereux	p.453
3722 l'oeuf du serpent	p.455
3723 La lutte contre le serpent	p.456
3724 Les contre-poisons	p.457
3725 La langue du serpent	p.459
3726 Le serpent et la colombe	p.460
3727 Un animal qui s'apparente au serpent : le scorpion	p.462
<u>373 Le cheval</u>	p.463
3731 Le cheval, une réalité omniprésente de l'époque	p.463
3732 Des images courtes relatives à l'équitation	p.465
3733 Elevage et dressage	p.466
3734 Le cheval d'orgueil	p.468
3735 La rapidité du cheval	p.470

3736 Conclusion	p.471
<u>374 L'agneau et le mouton</u>	p.471
3741 Présentation de l'image	p.471
3742 Utilisation salésienne du mouton	p.472
37421 L'agneau observé directement	p.474
3743 Les emprunts à la tradition des anciens : l'agneau chaste et le bouc impudique	p.475
3744 Le mouton dans la bible	p.476
37441 L'Ancien Testament	p.476
374411 Le Livre de la Genèse	p.476
374412 Prescriptions du Lévitique	p.478
374413 La littérature prophétique	p.478
374414 l'agneau immolé	p.479
374415 L'Agneau de Dieu	p.482
374416 L'agneau du Cantique des Cantiques	p.482
37442 Le Nouveau Testament	p.483
374421 La crèche	p.483
374422 Les paraboles	p.484
374423 Le pasteur	p.485
3744231 Fondement scripturaire	p.485
3744232 L'argument du bon sens	p.486
3744233 le pape et l'évêque	p.487
3744234 Les prêtres	p.489
3744235 Les moines	p.490
3744236 La Visitation	p.491
3744237 La fonction pastorale du Roi de France	p.492
3744238 Les brebis égarées	p.492
374424 L'agneau de l'Apocalypse	p.493

3745 Le mouton en rapport avec une esthétique baroque	p.493
3746 Le mouton dans la patrologie	p.494
3747 Le mouton dans l'hagiographie	p.494
<u>38 L'HOMME ET L'ANIMAL</u>	p.496
<u>381 La chasse</u>	p.496
3811 La vénerie	p.497
38111 Qui pratique cet art ?	p.497
38112 Le début de la chasse	p.498
38113 La meute en action	p.499
3812 La fauconnerie	p.502
<u>382 Les animaux de trait et de bât</u>	p.503
3821 L'âne	p.503
3822 Mulets et bêtes de charge	p.506
<u>383 Les animaux d'élevage : la basse-cour</u>	p.507
3831 Le chapon	p.507
3832 Les oies	p.507
3833 Les coqs	p.507
3834 La poule	p.508
<u>384 Les animaux d'élevage : les quadrupèdes</u>	p.509
3841 Le porc, le pourceau	p.509
3842 Les bovidés	p.510
3843 Les chèvres	p.512
3844 Quelques aspects prosaïques de l'élevage	p.513
<u>385 Conclusion</u>	p.514

<u>4ème PARTIE : LE LAPIDAIRE</u>	p.516
<u>41 LA PIERRE DIRECTEMENT OBSERVEE PAR L'AUTEUR</u>	p.518
<u>411 La pierre ordinaire</u>	p.518
<u>412 La pierre de touche</u>	p.519
<u>413 La pierre précieuse</u>	p.520
<u>42 LA PIERRE CHEZ LES HUMANISTES LATINS</u>	p.522
<u>43 LA PIERRE D'ORIGINE BIBLIQUE</u>	p.524
<u>431 Le Seigneur est un rocher</u>	p.525
<u>432 Rapide parcours biblique</u>	p.525
<u>433 Le sable</u>	p.528
<u>44 LA PIERRE DANS LA PATROLOGIE</u>	p.529
<u>45 LA PIERRE DANS LES OEUVRES PLUS CONTEMPORAINES</u>	p.530
<u>46 CONCLUSION</u>	p.531
<u>5ème PARTIE : LA FLORE SALESIEENNE</u>	p.532
<u>50 PRESENTATION DE LA FLORE SALESIEENNE</u>	p.533
<u>51 L'ARBRE</u>	p.535
<u>511 Présentation de l'image</u>	p.535
<u>512 L'utilisation salésienne de l'image</u>	p.538

5121 L'arbre en général	p.539
51211 L'arbre observé directement par l'auteur	p.539
51212 L'arbre présenté par Pline	p.544
51213 L'arbre biblique	p.545
512131 L'arbre de vie	p.545
512132 Le buisson ardent	p.546
512133 L'arbre du Cantique des Cantiques	p.547
512134 Le Christ est un arbre de vie	p.548
512135 L'Eglise est un arbre	p.552
5122 L'arbre et ses vicissitudes	p.552
51221 L'arbre abattu	p.553
51222 L'arbre sec	p.555
51223 Les arbres maudits	p.555
51224 L'arbre transplanté	p.556
51225 Une croissance harmonieuse	p.558
5123 La forêt	p.559
5124 Description détaillée de l'arbre	p.560
51241 La racine	p.560
51242 Le tronc	p.562
51243 La branche	p.563
51244 La feuille	p.565
51245 Les plantes parasites	p.566
5125 Le soin donné aux arbres	p.567
51251 La greffe	p.567
51252 L'émondage	p.571
5126 L'ombre	p.571
5127 l'utilisation du bois	p.572
5128 Les arbres fruitiers	p.576

51281 L'oranger	p.577
51282 Le palmier	p.577
51283 L'olivier	p.578
51284 Le poirier	p.579
51285 Le saule	p.579
51286 Le sapin	p.580
51287 Le génévrier	p.580
5129 L'arbre et le soleil	p.581
Conclusion sur l'image de l'arbre	p.582
<u>52 LE FRUIT</u>	p.583
<u>521 Présentation de l'image</u>	p.583
<u>522 Utilisation salésienne de l'image</u>	p.584
5221 La consommation des fruits	p.584
5222 Le fruit est désirable	p.585
52221 Les fruits de l'Evangile	p.586
52222 Les fruits spirituels	p.587
52223 Concrétisation	p.589
52224 L'enfant est un fruit	p.590
5223 Les mauvais fruits	p.591
5224 La conservation des fruits	p.594
5225 Les diverses sortes de fruits	p.595
52251 La pomme	p.595
52252 Les cerises	p.597
52253 Le coing	p.598
52254 L'olive	p.598
52255 La grenade	p.599
52256 La figue	p.600

52257 La datte	p.601
52258 L'amande	p.601
52259 Oranges et citrons	p.602
Conclusion	p.602
<u>53 LA FLEUR</u>	p.603
<u>531 La fleur, vue d'un point de vue général</u>	p.603
5311 La fleur, élément décoratif	p.604
5312 l'odeur de la fleur	p.608
5313 Fleurs et soleil	p.609
<u>532 La fleur représentant un individu</u>	p.610
5321 La fleur pour représenter un jeune garçon ou une jeune fille	p.610
5322 La fleur représentant une religieuse plus âgée	p.611
5323 La fleur figurant des nouveaux convertis	p.612
<u>533 La fleur représentant un groupe</u>	p.612
5331 Une fondation monastique	p.612
5332 Les fleurs de l'Eglise	p.614
<u>534 La fleur prise dans un sens abstrait positif</u>	p.615
5341 Les résolutions	p.615
5342 La direction spirituelle	p.616
5343 Les bons désirs	p.616
5344 La charité	p.617
5345 Les autres vertus	p.618
5346 L'amitié	p.619
<u>535 La fleur prise dans le sens abstrait négativement</u>	p.619

<u>536 Les différentes sortes de fleurs présentées</u>	p.619
5361 La violette	p.620
5362 Le lys	p.621
5363 D'autres fleurs de moindre importance	p.624
5364 La rose	p.625
<u>537 Conclusion sur la fleur</u>	p.631
<u>54 VEGETAUX DIVERS</u>	p.632
<u>541 Les végétaux directement observés par l'auteur</u>	p.632
<u>542 La flore empruntée aux humanistes anciens</u>	p.634
<u>543 La flore biblique</u>	p.638
<u>544 La flore miraculeuse de l'hagiographie</u>	p.641
<u>55 LE VIN ET LA VIGNE</u>	p.643
<u>551 Vigne et vin directement observés par l'auteur</u>	p.643
5511 La vigne	p.643
5512 Le vin	p.645
<u>552 La nature en contact avec l'homme, à partir de la vigne</u>	p.647
5521 Le vin fait partie des réalités de la vie	p.647
5522 Le vin chez les gens d'Eglise	p.648
<u>553 Le vin chez les humanistes anciens</u>	p.650
<u>554 Vigne et vin dans la tradition biblique</u>	p.650
5541 Vigne et vin dans les traditions les plus anciennes	p.651

5542 Le vin du Cantique des Cantiques	p.652
5543 Autres traditions vétérotestamentaires	p.656
5544 Le vin de la joie dans le Nouveau Testament	p.656
5545 Expressions dérivées d'origine biblique	p.658
<u>555 Vigne et vin dans l'hagiographie</u>	p.660
<u>556 Conclusion sur l'image de la vigne et le vin</u>	p.660
<u>56 L'AGRICULTURE</u>	p.662
<u>561 Le temps des semailles</u>	p.663
<u>562 Le temps des moissons</u>	p.664
<u>563 La production principale de l'agriculture :</u> <u>le grain</u>	p.668
5631 Le grain, pris au sens concret	p.668
5632 Le grain pris dans un sens symbolique	p.669
<u>564 Une production secondaire : la paille</u>	p.670
<u>565 Le lieu de la récolte : le grenier</u>	p.671
<u>566 Le champ, tous les sens de ce mot</u>	p.671
5661 Sens propre	p.672
5662 Sens figuré	p.674
<u>567 Conclusion sur l'agriculture</u>	p.675
<u>57 LE JARDIN</u>	p.676
<u>571 Présentation de l'image</u>	p.676
<u>572 Le jardin observé</u>	p.677

<u>573 La production du jardin observée par l'auteur</u>	p.682
5731 Les melons	p.682
5732 Les potirons	p.683
5733 Les fraises	p.683
5734 Les concombres	p.684
<u>574 Le jardin biblique</u>	p.684
5741 Genèse et Exode	p.684
5742 Le jardin du Cantique des Cantiques	p.685
5743 Le jardin de Gethsémani	p.686
5744 Le jardin pascal	p.687
<u>575 Les productions potagères présentées par l'hagiographie</u>	p.688
<u>576 Conclusion sur l'image du jardin</u>	p.688
<u>6ème PARTIE : UNE TERRE DONT L'HOMME EST LE CENTRE, QU'IL HABITE ET TRANSFORME</u>	p.690
<u>60 PRESENTATION DES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET LA NATURE</u>	p.691
<u>61 L'ABRI SOMMAIRE</u>	p.692
<u>62 LA NOURRITURE</u>	p.694
<u>621 Le pain</u>	p.694
<u>622 Les viandes</u>	p.696
<u>623 La chair</u>	p.700

<u>624 Le lait</u>	p.701
<u>625 Les nourritures sucrées</u>	p.703
<u>626 Le sel</u>	p.705
<u>627 Aliments divers</u>	p.706
6271 La moëlle	p.706
6272 Le bouillon	p.706
6273 Le fromage	p.707
6274 Les oeufs	p.707
6275 Nourritures amères	p.707
6276 Les sauces	p.708
<u>628 Les assaisonnements</u>	p.708
<u>629 Le cuisinier</u>	p.709
<u>Conclusion sur la nourriture</u>	p.709
<u>63 LA SCIENCE</u>	p.711
<u>630 Introduction</u>	p.711
<u>631 Construction et Industrie</u>	p.712
6311 La chaux	p.712
6312 Le travail du métal	p.713
6313 Les autres petites industries locales	p.715
<u>632 La physique</u>	p.716
6321 Les liquides	p.716
6322 les solides	p.717
6323 La réfraction de la lumière	p.717

6324 L'attirance du fer par l'aimant. Le champ magnétique	p.719
<u>633 L'alchimie</u>	p.723
<u>634 L'art de la teinture</u>	p.724
<u>635 L'art de la parfumerie</u>	p.724
6351 Huile et parfum en général	p.724
6352 Différentes sortes de parfums	p.727
<u>636 Conclusion sur la science</u>	p.728
<u>64 LA MEDECINE</u>	p.730
<u>640 Présentation de l'image</u>	p.730
<u>641 Malades et maladies</u>	p.730
<u>642 Le seul animal utilisé par la médecine</u>	p.733
<u>643 Les simples ou plantes médicinales</u>	p.734
6431 La sauge	p.734
6432 La thériaque	p.734
6433 La rhubarbe	p.734
6434 Autres herbes	p.735
6435 Le baume	p.736
<u>644 l'eau impériale</u>	p.740
<u>645 Conclusion sur la médecine</u>	p.741

LI 113 8614
UNIVERSITE DE METZ
LETTRES
BIBLIOTHEQUE

ETUDES SALESIENNES .

Bordes, Hélène, "Pâques, thème majeur dans la prédication effective de François de Sales, les indications d'un sermon inédit", In Bossuet et la prédication au XVII^e siècle , Actes du Colloque de Dijon , 2-3-4 Décembre 1977, Paris, Mizet, 1980.

Bordes, Hélène , "François de Sales et la conversion des protestants : les sermons du Chablais". CMR17 - Actes du XII^e Colloque de Marseille : La Conversion au XVII^e siècle , Janvier 1982 - Paris en 1983 .

Bordes, Hélène, "Sermons autographes inédits de saint François de Sales". Congrès des Universités de Savoie 1982. Culture et Pouvoir dans les Etats de Savoie du XVII^e siècle à la Révolution. Cahiers de Civilisation alpine . Slatkine 1985.

Bordes, Hélène , "Pouvoir temporel et problèmes spirituels chez saint François de Sales" , XVII^e siècle N° 117, P 3 à 17.

Bordes, Hélène, "Saint François de Sales et le thème de la "marche". In "François de Sales, homme du XVI^e siècle", Travaux et Mémoires, Publication de l'UER des Lettres et Sciences Humaines de Limoges, Mai 1973.

Bordes, Hélène, "Permanence et métamorphose du mythe platonicien à l'âge baroque, à propos du Traité de l'amour de Dieu de François de Sales". Congrès SFLGC, Limoges, Mai 1977. Trames : Mythes, images, représentations (Travaux et mémoires de la faculté des Lettres et Sciences humaines de Limoges, 1981).

Garapon, Robert, "Saint François de Sales, peintre de l'amour-propre", In Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.L. Saulnier, Genève, Droz, 1964 , P 319-330.

Garapon, Robert, "Honoré d'Urfé et saint François de Sales" In La Diana, Colloque commémoratif du IV^e centenaire de la naissance d'Honoré d'Urfé , numéro spécial, Montbrison, 1970.

Galliot, Marcel, "Saint François de Sales et le "style fleuri" ",
In Le Génie et la Forme, Mélanges de langue et de littératures offerts
à Jean Mourot , Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1982.

Cuénin, Micheline, "L'amour humain dans l'Introduction à la Vie Dévote
de saint François de Sales", In Les Visages de l'amour au XVIIe
siècle, Travaux de l'Université de Toulouse- La Mirail, série A,
Tome XXIV.

Hennequin, Jacques, "Le duc de Mercoeur d'après son oraison funèbre"
par saint François de Sales", In Héroïsme et création littéraire
sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII, Colloque de Strasbourg
de 1982, Actes et Colloques N° 16, Paris, Klincksieck, 1974.

Lemaire, Henri, Lexique des oeuvres complètes de saint François
de Sales, de l'Édition des Visitandines, Paris, Nizet, 1973.

Plantié, J., "Molière et saint François de sales- Du "Docteur
de Madame Pernelle" aux "Vrais Dévots" de Cléante", Revue
d'Histoire littéraire de la France , CXXII, P 902-927.

TEXTES PROFANES ET ETUDES SUR LES AUTEURS DU XVI^o SIECLE ET
DU DEBUT DU XVII^o SIECLE .

Ceard, Jean, La nature et les prodiges, l'insolite au XVI^o siècle,
Genève, Droz, 1977.

Gasoffre, Gilbert, Ronsard par lui-même, Paris, Seuil, 1960.

Jeanneret, M., Poésie et tradition biblique au XVII^o siècle,
Paris, Corti, 1969.

Laumonier, Paul, Ronsard, poète lyrique , Etude historique et
Littéraire, Paris, Slatkine, 1972.

Pétrarque, Dal Canzoniere, Le Chansonnier, Edition bilingue par
Gérard Genot, Paris, Aubier-Flammarion, 1969.

Pineaux, Jacques, La poésie des Protestants au XVII^o siècle,
Paris, Klincksieck, 1971.



L1 H3 86/4

CONCLUSION	p.743
<u>71 LES SOURCES CULTURELLES DU SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ FRANCOIS DE SALES ET CHEZ LES CONTEMPORAINS</u>	p.744
<u>72 LE SENTIMENT DE LA NATURE SALESIEN</u>	p.746
<u>721 Luminosité salésienne</u>	p.746
7211 Un Dieu éclatant	p.747
7212 La beauté du jour	p.748
7213 La lumière à venir	p.748
7214 Dieu se dit par la lumière	p.749
<u>722 La dynamique du bestiaire salésien</u>	p.749
<u>723 Une flore marquée par un enracinement profond et un élan vers le haut</u>	p.751
<u>724 La nature comme obstacle</u>	p.753
<u>725 Pour surmonter les obstacles, le croyant est invité à l'attention</u>	p.754
<u>73 LES CINQ PROPOSITIONS INITIALES</u>	p.756
<u>731 Première proposition : Nature et découverte de Dieu</u>	p.756
<u>732 Deuxième proposition : Attitude du croyant face à son Créateur</u>	p.761
<u>733 Troisième proposition : la nature salésienne est enseignante</u>	p.764
<u>734 Quatrième proposition : la nature présente une illustration de la Parole de Dieu</u>	p.772

<u>735 Cinquième proposition : Nature et prédication</u>	p.773
<u>74 EXTASE ET TRANSFIGURATION</u>	p.777
<u>75 ACTUALITE DE LA LECTURE SALESIIENNE DE LA NATURE</u>	p.782
<u>76 DE LA LITTERATURE A LA SPIRITUALITE</u>	p.785
ANNEXE :	
"Eléments statistiques portant sur les images de nature citées dans le présent travail	p.789
INDEX DES NOMS PROPRES	p.793
BIBLIOGRAPHIE	p.803
TABLE DES MATIERES	p.831